COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE
Publiée sous le patronage de l'ASSOCIATION GUILLAUME BUDÉ

STRABON

GÉOGRAPHIE

TOME I — 2e partie

(Livre II)

TEXTE ÉTABLI ET TRADUIT

PAR

GERMAINE AUJAC
Maître de conférences
à la Faculté des Lettres
et Sciences Humaines de Poitiers



PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITION *«LES BELLES LETTRES»*
95, BOULEVARD RASPAIL
—
1969

Conformément aux statuts de l'Association Guillaume Budé, ce volume a été soumis à l'approbation de la commission technique, qui a chargé M. F. Lasserre d'en faire la révision et d'en surveiller la correction en collaboration, respectivement, avec Mlle G. Aujac et M. F. Lasserre.

LIVRE II

SIGLA

A Parisinus gr. 1397, saec. X[II].

ω' Prototypus codicum BCEsvW, laciniarum a, codicum Catraris et Plethonis deperditorum.

B Laurentianus 28, 5, circa a. 1470.

C Parisinus gr. 1393, saec. XIII ex.

E *Epitome Vaticana*, in codice Vaticano gr. 482 seruata, saec. XIV[I].

s Parisinus gr. 1408, saec. XV ex.

v Ambrosianus G 93 sup. (gr. 418), saec. XV in.

W Athous Vatopedii 655, saec. XIV.

a Lacunarum codicis A supplementum, saec. XIII ex. additum.

Syn. Σύνοψις τῶν κόλπων τῆς καθ' ἡμᾶς οἰκουμένης, in codice Vaticano gr. 175 seruata, a. 1322.

Pleth. Excerpta Gemisti Plethonis ad libros I, II, V-X spectantia in codice Marciano gr. 379 autographo seruata, a. fere 1445.

Chrest. = *Chrestomathiae e Strabonis geographicorum libris*, in codice Palatino Heidelbergensi gr. 398 seruatae, circa a. 850-875.

Psell. = Michaelis Pselli tractatus Περὶ τοῦ γεωγραφικοῦ πίνακος in codice Par. gr. 1630 asseruatus a F. Lasserre in *L'Antiquité classique*, 18, 1959, 76-79 editus.

Hypot. = *Hypotyposis Geographiae Compendiaria*, in codice Londin. add. 19391 seruata, saec. XIV.

Niceph. exc. = Nicephori Gregorae excerpta, ut uidetur, autographa, in codice Palatino Heidelbergensi gr. 129 seruata, saec. XIV[1].

A^{pc}, B^{pc}, etc. emendatio scribae ipsius (scriptura primaria, siglo A^{ac}, B^{ac}, etc. notata, semper commemoratur, nisi legi nequit).

A^2, B^2, etc. codd. A, B, etc. manus posteriores (prioris manus scriptura semper producitur, nisi legi nequit).

Emendationes conjecturaeque nonnullae afferuntur his ex libris :

n Etonensis 141, a. 1447, codicis A apographus.

o Parisinus gr. 1394, saec. XV, cod. n apographus.

Aldina = editio princeps a. 1516 Venetiis in Aldi aedibus excusa.

G. Xylander = éd. Bâle 1549 et 1571.

I. Casaubon = éd. Paris 1620.

L.-G. Bréquigny = éd. Paris 1763 (t. 1).

J. B. Siebenkees = éd. Leipzig 1796-1818.

T. Falconer = éd. Oxford 1807.

A. Coray = éd. Paris 1815-19.

G. Kramer = éd. Berlin 1844-52.

A. Meineke = éd. Leipzig 1852-53.

C. Müller-F. Dübner = éd. Paris 1853-58.

H. L. Jones = éd. Londres 1917-32.

F. Sbordone = éd. Rome 1963 (t. 1).

W. Aly = éd. Bonn 1968 (t. 1).

J. Geffcken, *Saturnia tellus*, Hermes 27, 1892, 381-388.

C. G. Groskurd, *Strabons Erdbeschreibung*, 4 vol., Berlin 1831.

J. Gosselin, Adnotationes ad *Géographie de Strabon traduite du grec en français* (Paris 1805-1819) a La Porte du Theil, Coray et Letronne.

A. Jacob, *Curae Strabonianae*, Revue de philologie, 36, 1912, 148-178.

H. Kallenberg, *Straboniana*, Rh. Mus., 67, 1912, 174-194.

I.-N. Madvig, *Adversaria critica ad scriptores graecos*, Copenhague 1871-1884.

T. G. Tucker, *Emendations in Strabo and Plutarch's Moralia*, Class. Quart., 3, 1909, 99-103.

T. Tyrwhitt, *Conjecturae in Strabonem*, Erlangen, 1788.

Notae. Lectio prototypi ω′ restituitur cum omnes uel plerique codices BCEsvWa necnon *Syn.* et Pleth. consentiunt.

Codicum E, a, Eust., *Syn.*, Pleth. lectiones in apparatu semper commemorantur etiamsi eædem sunt atque prototypi ω′ lectiones.

LIVRE II

LES PROLÉGOMÈNES (SUITE)

1

[*La critique des prédécesseurs: Ératosthène et la carte du monde habité*]

1. Dans le troisième livre de sa *Géographie*, Ératosthène[1] dresse la carte du monde habité. Il la divise en deux, de l'occident à l'orient, par une ligne parallèle à l'équateur[2]. Comme limites, il prend à l'occident les Colonnes d'Hercule, à l'orient, les caps et les derniers monts de la chaîne qui borne le côté nord de l'Inde. La ligne qu'il trace part des Colonnes, passe par le détroit de Sicile, les caps méridionaux du Péloponnèse et de l'Attique, et se continue jusqu'à Rhodes et au golfe d'Issos[3]. Jusque-là, dit-il, la ligne en question traverse la mer et passe entre les continents qui la bordent (notre mer s'allonge en effet sur toute la longueur jusqu'à la Cilicie), puis, à peu près en ligne

1. III A 2 (p. 12, 1 - 14, 12).
2. *Note complémentaire*, p. 125.
3. La localisation sur le 36e parallèle est exacte pour les Colonnes d'Hercule, l'île de Cythère (auj. Cérigo) au sud du Péloponnèse, l'île de Rhodes, le golfe d'Issos (auj. golfe d'Alexandrette), la chaîne de l'Indou-Kouch (qui fait partie du Taurus des Anciens). Quant au détroit de Sicile, il est à 38° N, ainsi qu'Athènes. L'Himalaya (le mont Iméos) s'infléchit de 36° à l'ouest à 27° à l'est. Sur le diaphragma, cf. F. Lasserre, *Lexikon der alten Welt*, 1498, s.v. *Kartographie.*

ΣΤΡΑΒΩΝΟΣ

ΓΕΩΓΡΑΦΙΚΩΝ ΔΕΥΤΕΡΟΝ

1

C 67 1. Ἐν δὲ τῷ τρίτῳ τῶν Γεωγραφικῶν καθιστάμενος τὸν τῆς οἰκουμένης πίνακα γραμμῇ τινι διαιρεῖ δίχα ἀπὸ δύσεως ἐπ' ἀνατολὴν παραλλήλῳ τῇ ἰσημερινῇ γραμμῇ. Πέρατα δ' αὐτῆς τίθησι πρὸς δύσει μὲν τὰς Ἡρακλείους στήλας, ἐπ' ἀνατολῇ δὲ τὰ ἄκρα καὶ ἔσχατα ὄρη τῶν ἀφοριζόντων ὀρῶν τὴν πρὸς ἄρκτον τῆς Ἰνδικῆς πλευράν. Γράφει δὲ τὴν γραμμὴν ἀπὸ Στηλῶν διά τε τοῦ Σικελικοῦ πορθμοῦ καὶ τῶν μεσημβρινῶν ἄκρων τῆς τε Πελοποννήσου καὶ τῆς Ἀττικῆς, καὶ μέχρι τῆς Ῥοδίας καὶ τοῦ Ἰσσικοῦ κόλπου. Μέχρι μὲν δὴ δεῦρο διὰ τῆς θαλάττης φησὶν εἶναι τὴν λεχθεῖσαν γραμμὴν καὶ τῶν παρακειμένων ἠπείρων (καὶ γὰρ αὐτὴν ὅλην τὴν καθ' ἡμᾶς θάλατταν οὕτως ἐπὶ μῆκος τετάσθαι μέχρι τῆς Κιλικίας), εἶτα ἐπ' εὐθείας

TEST. : E (1-13) ; Psell. 1 (1-10). — Argumentum præbet A : Ἐν τῷ δευτέρῳ κατὰ λέξιν προβαλλόμενος τὰ Ἐρατοσθένους διαιτᾷ καὶ διελέγχει, ὅσα μὴ ὀρθῶς εἴρηται ἢ διήρηται ἢ διαγέγραπται · καὶ Ἱππάρχου δὲ τῶν πολλῶν μιμνήσκεται ἐπιλαμβανόμενος. Καὶ ἐπὶ τέλει ἔκθεσις σύντομος καὶ τρόπον τινὰ σύνοψις τῆς ὅλης πραγματείας, τοῦτ' ἔστι τῆς γεωγραφικῆς ἱστορίας. Diagramma habet A in margine inferiore.

---

1 τῷ τρίτῳ A ω' : τῇ τρίτῃ E ‖ 10 φησὶ post δεῦρο præb. E.

droite, elle longe de bout en bout la chaîne du Taurus jusqu'à l'Inde. Le Taurus, qui s'étend en effet à l'alignement de la mer quand on vient des Colonnes d'Hercule, divise en deux l'Asie, sur toute la longueur, déterminant une partie nord et une partie sud : aussi peut-on le placer lui aussi sur le parallèle d'Athènes, tout comme la mer qui s'allonge depuis les Colonnes d'Hercule jusque là.

Place du Taurus. 2. Ceci posé, Ératosthène juge indispensable de rectifier l'ancienne carte de géographie[1], qui fait considérablement dévier vers le nord la partie orientale de la chaîne, ce qui entraîne l'Inde aussi beaucoup plus au nord qu'il ne faut.

Il en donne une première preuve que voici : on convient généralement que les caps les plus méridionaux de l'Inde sont situés à la hauteur de Méroé[2], à en juger par les conditions atmosphériques et la position des astres ; de là jusqu'à l'extrême nord de l'Inde, au pied des monts du Caucase[3], Patrocle[4], un auteur digne de foi s'il en fut tant par son mérite personnel que parce qu'il est loin d'être dénué d'instruction en matière géographique, assure qu'il y a quinze mille stades ; or c'est là, à quelque chose près, la distance de Méroé au parallèle d'Athènes[5], de sorte que la frange septentrionale de l'Inde qui touche au Caucase s'achèverait sur ce parallèle.

3. Il en produit une seconde preuve[6] : la distance entre le golfe d'Issos et la mer du Pont est d'environ trois mille stades en direction sud-nord jusqu'aux régions d'Amisos et de Sinope ; c'est précisément la largeur

1. D'après le texte d'Agathémère cité précédemment, ce serait non pas la carte de Dicéarque qu'attaquerait Ératosthène, mais les cartes ioniennes, celles d'Anaximandre et d'Hécatée par exemple. Cf. H. Berger, *Erat.*, p. 172-175, et D. R. Dicks, *Hipp.*, p. 122.

2-3. *Notes complémentaires*, p. 125.

4. Patrocle, *F. Gr. Hist.*, 712 T 5a (15-17) ; 712 F 2 (p. 13, 7 - 14, 23).

5-6. *Notes complémentaires*, p. 126.

πως | ἐκβάλλεσθαι παρ' ὅλην τὴν ὀρεινὴν τοῦ Ταύρου μέχρι τῆς Ἰνδικῆς. Τὸν γὰρ Ταῦρον ἐπ' εὐθείας τῇ ἀπὸ Στηλῶν θαλάττῃ τεταμένον δίχα τὴν Ἀσίαν διαιρεῖν ὅλην ἐπὶ μῆκος, τὸ μὲν αὐτῆς μέρος βόρειον ποιοῦντα, τὸ δὲ νότιον, ὥσθ' ὁμοίως καὶ αὐτὸν ἐπὶ τοῦ δι' Ἀθηνῶν ἱδρῦσθαι παραλλήλου καὶ τὴν ἀπὸ Στηλῶν μέχρι δεῦρο θάλατταν.

2. Ταῦτα δ' εἰπὼν οἴεται δεῖν διορθῶσαι τὸν ἀρχαῖον γεωγραφικὸν πίνακα· πολὺ γὰρ ἐπὶ τὰς ἄρκτους παραλλάττειν τὰ ἑωθινὰ μέρη τῶν ὀρῶν κατ' αὐτόν, συνεπισπᾶσθαι δὲ καὶ τὴν Ἰνδικὴν ἀρκτικωτέραν ἢ δεῖ γινομένην. Πίστιν δὲ τούτου φέρει μίαν μὲν τοιαύτην, ὅτι τὰ τῆς Ἰνδικῆς ἄκρα τὰ μεσημβρινώτατα ὁμολογοῦσι πολλοὶ τοῖς κατὰ Μερόην ἀνταίρειν τόποις, ἀπό τε τῶν ἀέρων καὶ τῶν οὐρανίων τεκμαιρόμενοι, ἐντεῦθεν δ' ἐπὶ τὰ βορειότατα τῆς Ἰνδικῆς τὰ πρὸς τοῖς Καυκασίοις ὄρεσι Πατροκλῆς, ὁ μάλιστα πιστεύεσθαι δίκαιος διά τε τὸ ἀξίωμα καὶ διὰ τὸ μὴ ἰδιώτης εἶναι τῶν γεωγραφικῶν, φησὶ σταδίους μυρίους καὶ πεντακισχιλίους· ἀλλὰ μὴν καὶ τὸ ἀπὸ Μερόης ἐπὶ τὸν δι' Ἀθηνῶν παράλληλον τοσοῦτό πώς ἐστιν, ὥστε τῆς Ἰνδικῆς τὰ προσάρκτια μέρη συνάπτοντα τοῖς Καυκασίοις ὄρεσιν εἰς τοῦτον τελευτᾶν τὸν κύκλον.

3. Ἄλλην δὲ πίστιν φέρει τοιαύτην, ὅτι τὸ ἀπὸ τοῦ Ἰσσικοῦ κόλπου διάστημα ἐπὶ τὴν θάλατταν τὴν Ποντικὴν τρισχιλίων πώς ἐστι σταδίων πρὸς ἄρκτον ἰόντι καὶ τοὺς περὶ Ἀμισὸν ἢ Σινώπην τόπους, ὅσον καὶ τὸ πλάτος τῶν

TEST. : E (1-10).

---

2 ἐπ' s E : ἀπ' A [ἀπὸ] ω' ‖ 3 ὅλην om. W ‖ 5 δι' Ἀθηνῶν v s B² E : διὰ θινῶν A C W B ‖ 7 διορθῶσαι A ω' E : ὀρθῶσαι W ‖ 9-10 συνεπισπᾶσθαι A ω' : -σπάσασθαι E ‖ 10 καὶ om. E ‖ ἢ δεῖ E Groskurd : ἤδη A ω' ‖ 18 τὸ B² : τὸν A C W B τῆς v s ‖ 19 δι' Ἀθηνῶν s² B : διὰ Θινῶν A C διὰ Θηνῶν W διὰ Θηνὸν v ‖ 20 ὥστε A ω' : ὥσπερ W ‖ 21 Καυκασίοις A ω' : Καυσίοις W ‖ 25 Σινώπην A ω' : Σινόπην C.

qu'on attribue à la chaîne du Taurus. D'Amisos en allant vers le levant d'équinoxe, on trouve d'abord la Colchide, puis le passage vers la mer d'Hyrcanie, puis, à la suite, la route vers Bactres et la Scythie ultérieure, et cela, en ayant toujours les montagnes à droite. Cette ligne qui passe par Amisos, si on la prolonge vers l'occident, traverse la Propontide et l'Hellespont. Or de Méroé à l'Hellespont il n'y a pas plus de dix-huit mille stades[1] : c'est exactement la distance entre le bord méridional de l'Inde et la région de Bactres, si l'on ajoute trois mille stades aux quinze mille, soit la largeur des montagnes à celle de l'Inde.

Crédibilité de Patrocle.

4. Cette démonstration est battue en brèche par Hipparque[2], qui attaque les preuves fournies. A son avis, Patrocle n'est pas digne de foi car il est contredit par deux témoins, Déimaque et Mégasthène, qui soutiennent que la distance depuis la mer du sud est selon les endroits tantôt de vingt, tantôt de trente mille stades · ce sont là les chiffres qu'ils avancent et qui sont en accord avec les anciennes cartes. Et donc il paraît bien anormal à Hipparque[3] qu'on dût se fier au seul Patrocle quand il y a des témoins qui lui infligent de tels désaveux, et qu'on parte de là pour rectifier les anciennes cartes ; mieux vaut tout laisser en l'état jusqu'à plus ample et plus sûr informé.

5. Je pense pour ma part qu'un tel raisonnement appelle bien des réserves. D'abord, alors qu'Ératosthène a utilisé de nombreux témoignages, Hipparque prétend qu'il n'en aurait utilisé qu'un seul, celui de Patrocle. Mais alors, qui seraient donc tous ces gens à qui il en appelle ? ceux qui assuraient que les caps méridionaux de l'Inde sont situés à la hauteur de Méroé, ceux

1. *Note complémentaire*, p. 126.
2. IX 2 a (13-22) = 12 (id.) Dicks.
3. II 3 (19-23).

ὀρῶν λέγεται. Ἐκ δὲ Ἀμισοῦ πρὸς τὴν ἰσημερινὴν ἀνατολὴν φερομένῳ πρῶτον μὲν ἡ Κολχίς ἐστιν, ἔπειτα ἡ ἐπὶ τὴν Ὑρκανίαν θάλατταν ὑπέρθεσις καὶ ἡ ἐφεξῆς ἡ ἐπὶ Βάκτρα καὶ τοὺς ἐπέκεινα Σκύθας ὁδὸς δεξιὰ ἔχοντι τὰ ὄρη. Αὕτη δ' ἡ γραμμὴ διὰ Ἀμισοῦ πρὸς δύσιν ἐκβαλλομένη διὰ τῆς Προποντίδος ἐστὶ καὶ τοῦ Ἑλλησπόντου. Ἀπὸ δὲ Μερόης ἐπὶ τὸν Ἑλλήσποντον οὐ πλείους εἰσὶ τῶν μυρίων καὶ ὀκτακισχιλίων σταδίων, ὅσοι καὶ ἀπὸ τοῦ μεσημβρινοῦ πλευροῦ τῆς Ἰνδικῆς πρὸς τὰ περὶ τοὺς Βακτρίους μέρη, προστεθέντων τρισχιλίων τοῖς μυρίοις καὶ πεντακισχιλίοις, ὧν οἱ μὲν τοῦ πλάτους ἦσαν τῶν ὀρῶν, οἱ δὲ τῆς Ἰνδικῆς.

4. Πρὸς δὲ τὴν ἀπόφασιν ταύτην ὁ Ἵππαρχος ἀντιλέγει διαβάλλων τὰς πίστεις. Οὔτε γὰρ Πατροκλέα πιστὸν εἶναι, δυεῖν ἀντιμαρτυρούντων αὐτῷ Δημάχου τε καὶ Μεγασθένους, οἳ καθ' | οὓς μὲν τόπους δισμυρίων εἶναι σταδίων τὸ διάστημά φασι τὸ ἀπὸ τῆς κατὰ μεσημβρίαν θαλάττης, καθ' οὓς δὲ καὶ τρισμυρίων· τούτους γε δὴ τοιαῦτα λέγειν, καὶ τοὺς ἀρχαίους πίνακας τούτοις ὁμολογεῖν. Ἀπίθανον δή που νομίζει τὸ μόνῳ δεῖν πιστεύειν Πατροκλεῖ, παρέντας ⟨τοὺς⟩ τοσοῦτον ἀντιμαρτυροῦντας αὐτῷ, καὶ διορθοῦσθαι παρ' αὐτὸ τοῦτο τοὺς ἀρχαίους πίνακας, ἀλλὰ μὴ ἐᾶν οὕτως, ἕως ἄν τι πιστότερον περὶ αὐτῶν γνῶμεν.

5. Οἶμαι δὴ πολλὰς ἔχειν εὐθύνας τοῦτον τὸν λόγον. Πρῶτον μὲν ὅτι πολλαῖς μαρτυρίαις ἐκείνου χρησαμένου, μιᾷ φησι τῇ Πατροκλέους αὐτὸν χρῆσθαι.

Τίνες οὖν ἦσαν οἱ φάσκοντες τὰ μεσημβρινὰ ἄκρα τῆς Ἰνδικῆς ἀνταίρειν τοῖς κατὰ Μερόην ; τίνες δ' οἱ τὸ ἀπὸ

TEST. : Niceph. exc. (13-16).

---

2 ἐπὶ Xylander : ὑπὸ A ω' ‖ 21 τοὺς ante τοσοῦτον suppl. Coray ‖ ἀντιμαρτυροῦντας B² : ἐπιμαρτ- A ω'.

qui fixaient la distance de Méroé au parallèle d'Athènes, ou encore ceux qui donnaient la largeur des montagnes, ou bien qui attribuaient à la distance entre la Cilicie et Amisos une valeur égale à cette largeur? Quels étaient ceux qui disaient que le trajet depuis Amisos en passant par la Colchide et l'Hyrcanie jusqu'à Bactres et, par delà, jusqu'à la mer d'orient est une ligne droite dirigée vers le levant d'équinoxe, et qui longe les montagnes qu'elle garde toujours à droite? ou bien ceux qui assuraient que le prolongement de cette droite vers l'occident passe par la Propontide et l'Hellespont? Car tous ces points, Ératosthène[1] les considère comme largement attestés par des témoins qui sont allés sur place ; et il avait compulsé bon nombre de relations écrites qui remplissaient l'importante bibliothèque qu'il avait à sa disposition[2] et dont le même Hipparque vante la richesse.

6. De plus la confiance que mérite Patrocle[3] nous est attestée par un faisceau de témoignages : les princes qui lui ont confié une mission de cette importance, les auteurs qui l'ont pris pour guide, et jusqu'à ses contradicteurs, que cite Hipparque ; en effet les critiques qu'ils méritent sont autant de motifs de confiance dans les dires de Patrocle. Et il n'est pas du tout invraisemblable que, comme le soutient Patrocle[4], les membres de l'expédition d'Alexandre n'aient recueilli que des informations hâtives, Alexandre étant seul à même de tout connaître en détail, vu qu'il s'était fait faire par les personnes les mieux informées[5] un compte rendu complet sur le pays ; c'est ce compte rendu qui fut confié à Patrocle, à ce qu'il nous dit, par Xénoclès, le gardien du trésor.

7. Hipparque[6] ajoute également, au cours de son second livre, qu'Ératosthène met lui-même en doute la confiance qu'on peut avoir en Patrocle, étant donné

1. III A 8 (10-13).
2-6. *Notes complémentaires*, p. 126.

Μερόης διάστημα μέχρι τοῦ δι' Ἀθηνῶν παραλλήλου τοσοῦτον λέγοντες ; τίνες δὲ πάλιν οἱ τὸ τῶν ὀρῶν πλάτος, ἢ οἱ τὸ ἀπὸ τῆς Κιλικίας ἐπὶ τὴν Ἀμισὸν τὸ αὐτὸ τούτῳ λέγοντες ; Τίνες δὲ οἱ ⟨τὸ⟩ ἀπὸ Ἀμισοῦ διὰ Κόλχων καὶ τῆς Ὑρκανίας μέχρι Βακτρίων καὶ τῶν ἐπέκεινα εἰς τὴν ἑῴαν θάλατταν καθηκόντων ἐπ' εὐθείας τε εἶναι λέγοντες καὶ ἐπ' ἰσημερινὰς ἀνατολὰς καὶ παρὰ τὰ ὄρη ἐν δεξιᾷ ἔχοντι αὐτά ; ἢ πάλιν τὸ ἐπὶ τὴν δύσιν ἐπ' εὐθείας ταύτῃ τῇ γραμμῇ, διότι ἐπὶ τὴν Προποντίδα ἐστὶ καὶ τὸν Ἑλλήσποντον ; Ταῦτα γὰρ ὁ Ἐρατοσθένης λαμβάνει πάντα ὡς καὶ ἐκμαρτυρούμενα ὑπὸ τῶν ἐν τοῖς τόποις γενομένων, ἐντετυχηκὼς ὑπομνήμασι πολλοῖς, ὧν εὐπόρει βιβλιοθήκην ἔχων τηλικαύτην ἡλίκην αὐτὸς Ἵππαρχός φησι.

6. Καὶ αὐτὴ δὲ ἡ τοῦ Πατροκλέους πίστις ἐκ πολλῶν μαρτυριῶν σύγκειται, τῶν βασιλέων τῶν πεπιστευκότων αὐτῷ τηλικαύτην ἀρχήν, τῶν ἐπακολουθησάντων αὐτῷ, τῶν ἀντιδοξούντων, ὧν αὐτὸς ὁ Ἵππαρχος κατονομάζει· οἱ γὰρ κατ' ἐκείνων ἔλεγχοι πίστεις τῶν ὑπὸ τούτου λεγομένων εἰσίν. Οὐδὲ τοῦτο δὲ ἀπίθανον τοῦ Πατροκλέους, ὅτι φησὶ τοὺς Ἀλεξάνδρῳ συστρατεύσαντας ἐπιδρομάδην ἱστορῆσαι ἕκαστα, αὐτὸν δὲ Ἀλέξανδρον ἀκριβῶσαι, ἀναγραψάντων τὴν ὅλην χώραν τῶν ἐμπειροτάτων αὐτῷ· τὴν δ' ἀναγραφὴν αὐτῷ δοθῆναί φησιν ὕστερον ὑπὸ Ξενοκλέους τοῦ γαζοφύλακος.

7. Ἔτι φησὶν ὁ Ἵππαρχος ἐν τῷ δευτέρῳ ὑπομνήματι αὐτὸν τὸν Ἐρατοσθένη διαβάλλειν τὴν τοῦ Πατροκλέους

TEST. : E (20-24) ; Eust. *Dion.* 211, 26 (21-24).

1 δι' Ἀθηνῶν s B[2] : διὰ Θινῶν A ω' ‖ 2-4 τίνες — λέγοντες om. W ‖ 3 τούτῳ A ω' : τοῦτο C ‖ 4 τὸ suppl. Kramer ‖ 7 παρὰ Coray : περὶ A ω' ‖ 8 ἔχοντι Kramer : ἐχόντων A ω' ‖ 17 ὧν Casaubon : ὡς A ω' ‖ 25 ἔτι Aldina : ὅτι A ω'.

son désaccord avec Mégasthène au sujet de la longueur de l'Inde mesurée sur le côté nord : Mégasthène[1] parle de seize mille stades tandis que Patrocle[2] dit qu'il s'en faut de mille stades. Sur ce Ératosthène, qui est parti d'un *Relevé des étapes*[3], ne se fie pas à ce qu'ils disent, à cause de ce désaccord, et s'en tient au *Relevé*. Si donc une divergence de ce genre le fait se défier de Patrocle alors que la différence ne porte que sur mille stades, ne faut-il pas encore plus s'en défier quand la différence porte sur huit mille stades, et surtout va contre deux avis concordants qui attribuent à l'Inde une largeur de vingt mille stades quand il ne la fait, lui, que de douze mille stades[4] ?

8. A cela nous répondrons que ce n'est pas sur le simple désaccord des chiffres qu'Ératosthène a fait reposer ses critiques, mais qu'il jugeait par rapport à la cohérence et à la crédibilité du *Relevé des étapes*. D'ailleurs il n'y a pas lieu de s'étonner qu'il y ait des degrés dans la confiance et que l'on se fie à un auteur sur certains points, que l'on s'en défie sur d'autres à chaque fois qu'il se trouve, ailleurs, quelque information plus sûre. Et il est ridicule de croire que le discrédit est proportionnel au désaccord ; ce serait plutôt l'inverse : le discrédit est plus grand quand la différence est mince. En effet, mince, l'erreur fait son chemin non seulement parmi le tout venant mais même parmi l'élite qui pense ; si elle est importante, au contraire, le tout venant peut se tromper, mais pour qui a plus de science le risque est moindre ; aussi peut-on accorder sa confiance plus vite.

9. Or tous les historiens de l'Inde se sont révélés dans l'ensemble de fieffés menteurs, plus que tous

1. Mégasthène, *F. Gr. Hist.*, 715 F 6 d (p. 15, 25 - 16, 6).
2. Patrocle, *F. Gr. Hist.*, 712 F 3 (p. 15, 25 - 16, 12).
3. Béton le bématiste, *F. Gr. Hist.*, 119 F 6 (p. 15, 25 - 16, 15). Il s'agit des Σταθμοὶ τῆς Ἀλεξάνδρου Πορείας.
4. *Note complémentaire*, p. 126.

πίστιν ἐκ τῆς πρὸς Μεγασθένη διαφωνίας περὶ τοῦ μήκους τῆς Ἰνδικῆς τοῦ κατὰ τὸ βόρειον πλευρόν, τοῦ μὲν Μεγασθένους λέγοντος σταδίων μυρίων πεντακισχιλίων, τοῦ δὲ Πατροκλέους χιλίοις λείπειν φαμένου. Ἀπὸ γάρ τινος ἀναγραφῆς σταθμῶν ὁρμηθέντα τοῖς μὲν ἀπιστεῖν διὰ τὴν | διαφωνίαν, ἐκείνῃ δὲ προσέχειν. Εἰ οὖν διὰ τὴν διαφωνίαν ἐνταῦθα ἄπιστος ⟨ὁ⟩ Πατροκλῆς, καίτοι παρὰ χιλίους σταδίους τῆς διαφορᾶς οὔσης, πόσῳ χρὴ μᾶλλον ἀπιστεῖν ἐν οἷς παρὰ ὀκτακισχιλίους ἡ διαφορά ἐστι, πρὸς δύο καὶ ταῦτα ἄνδρας συμφωνοῦντας ἀλλήλοις, τῶν μὲν λεγόντων τὸ τῆς Ἰνδικῆς πλάτος δισμυρίων σταδίων, τοῦ δὲ μυρίων καὶ δισχιλίων ;

8. Ἐροῦμεν δ' ὅτι οὐ ψιλὴν τὴν διαφωνίαν ᾐτιάσατο, ἀλλὰ συγκρίνων πρὸς τὴν ὁμολογίαν καὶ τὴν ἀξιοπιστίαν τῆς ἀναγραφῆς τῶν σταθμῶν. Οὐ θαυμαστὸν δέ, εἰ πιστοῦ γίνεταί τι πιστότερον, καὶ εἰ τῷ αὐτῷ ἐν ἑτέροις μὲν πιστεύομεν, ἐν ἑτέροις δ' ἀπιστοῦμεν, ὅταν παρά τινος τεθῇ τι βεβαιότερον. Γελοῖόν τε τὸ τὴν παρὰ πολὺ διαφωνίαν ἀπιστοτέρους ποιεῖν νομίσαι τοὺς διαφωνοῦντας· τοὐναντίον γὰρ ἐν τῷ παρὰ μικρὸν συμβαίνειν τοῦτο μᾶλλον ἔοικε. Παρὰ μικρὸν γὰρ ἡ πλάνη συμβαίνει μᾶλλον, οὐ τοῖς τυχοῦσι μόνον, ἀλλὰ καὶ τοῖς πλέον τι τῶν ἑτέρων φρονοῦσιν· ἐν δὲ τοῖς παρὰ πολὺ ὁ μὲν τυχὼν ἁμάρτοι ἄν, ὁ δ' ἐπιστημονικώτερος ἧττον ἂν τοῦτο πάθοι· διὸ καὶ πιστεύεται θᾶττον.

9. Ἅπαντες μὲν τοίνυν οἱ περὶ τῆς Ἰνδικῆς γράψαντες ὡς ἐπὶ τὸ πολὺ ψευδολόγοι γεγόνασι, καθ' ὑπερβολὴν δὲ

TEST. : E (26-27).

---

6 διαφωνίαν A C B² : ἀφωνίαν W v s B ‖ 7 διαφωνίαν A C W B : ἀφωνίαν v s ‖ ὁ suppl. Aldina ‖ 16 τῷ αὐτῷ A ω' : τὸ αὐτὸ C.

Déimaque[1], après lui Mégasthène[2], et puis Onésicrite[3], Néarque[4], et autres auteurs de ce genre qui en sont encore à balbutier. Il nous a été donné[5] de nous en apercevoir pleinement en traitant de l'histoire d'Alexandre[6]. Au premier chef il faut se défier de Déimaque[7] et de Mégasthène[8] car c'est à eux que l'on doit la mention d'hommes aux oreilles comme des lits, ou sans bouches, ou sans nez, d'hommes à l'œil unique, aux membres allongés, ou aux doigts recourbés en arrière ; ils ont fait revivre également le combat homérique des grues contre les Pygmées[9] qu'ils disent hauts de trois empans. Ce sont eux aussi qui ont parlé de lions fouilleurs d'or, de faunes à têtes pointues, de serpents capables d'engloutir des vaches et des cerfs, cornes comprises ; dans leurs récits, ils se contredisent souvent l'un l'autre, comme Ératosthène[10] le fait remarquer. Et dire qu'ils furent envoyés à Palimbothra, Mégasthène[11] auprès de Sandrocottos, Déimaque[12] auprès d'Amitrochadès, fils du précédent, comme ambassadeurs! Et voilà la relation qu'ils ont laissé de leur séjour à l'étranger, poussés par on se demande bien quel motif! Patrocle[13] n'est pas du tout de cette trempe! Et les autres témoins qu'a utilisés Ératosthène sont loin d'être dépourvus de crédit!

Discussion de la seconde preuve.

10. Si le méridien[14] qui passe par Rhodes et Byzance est correctement tracé, alors aussi celui qui passe par la Cilicie et Amisos le serait ; car on reconnaît le parallélisme de deux droites à ce qu'on ne peut prouver qu'elles se rencontrent ni d'un côté ni de l'autre.

11. D'Amisos la traversée vers la Colchide[15] se fait en direction du levant d'équinoxe ; tout le prouve : les vents, les saisons, les récoltes, et les levants eux-mêmes[16]. C'est vrai également pour le passage vers la

1. Déimaque, *F. Gr. Hist.*, 716 T 1 (p. 16, 26 - 17, 1).
2. Mégasthène, *F. Gr. Hist.*, 715 T 4 (p. 16, 26 - 17, 5).
3. Onésicrite, *F. Gr. Hist.*, 134 T 11 (p. 16, 26 - 17, 2 et p. 17, 17-19).
4-16. *Notes complémentaires*, p. 127.

Δηίμαχος · τὰ δὲ δεύτερα λέγει Μεγασθένης · Ὀνησίκριτος δὲ καὶ Νέαρχος καὶ ἄλλοι τοιοῦτοι παραψελλίζοντες ἤδη. Καὶ ἡμῖν δ' ὑπῆρξεν ἐπὶ πλέον κατιδεῖν ταῦτα, ὑπομνηματιζομένοις τὰς Ἀλεξάνδρου πράξεις. Διαφερόντως δ' ἀπιστεῖν ἄξιον Δηιμάχῳ τε καὶ Μεγασθένει · οὗτοι γάρ εἰσιν οἱ τοὺς Ἐνωτοκοίτας καὶ τοὺς Ἀστόμους καὶ Ἄρρινας ἱστοροῦντες, Μονοφθάλμους τε καὶ Μακροσκελεῖς καὶ Ὀπισθοδακτύλους · ἀνεκαίνισαν δὲ καὶ τὴν Ὁμηρικὴν τῶν Πυγμαίων γερανομαχίαν, τρισπιθάμους εἰπόντες · οὗτοι δὲ καὶ τοὺς χρυσωρύχους μύρμηκας καὶ Πᾶνας σφηνοκεφάλους ὄφεις τε καὶ βοῦς καὶ ἐλάφους σὺν κέρασι καταπίνοντας · περὶ ὧν ἕτερος τὸν ἕτερον ἐλέγχει, ὅπερ καὶ Ἐρατοσθένης φησίν. Ἐπέμφθησαν μὲν γὰρ εἰς τὰ Παλίμβοθρα, ὁ μὲν Μεγασθένης πρὸς Σανδρόκοττον, ὁ δὲ Δηίμαχος πρὸς Ἀμιτροχάδην τὸν ἐκείνου υἱόν, κατὰ πρεσβείαν · ὑπομνήματα δὲ τῆς ἀποδημίας κατέλιπον τοιαῦτα, ὑφ' ἧς δή ποτε αἰτίας προαχθέντες. Πατροκλῆς δὲ ἥκιστα τοιοῦτος · καὶ οἱ ἄλλοι δὲ μάρτυρες οὐκ ἀπίθανοι, οἷς κέχρηται ὁ Ἐρατοσθένης.

10. Εἰ γὰρ ὁ διὰ Ῥόδου καὶ Βυζαντίου μεσημβρινὸς ὀρθῶς εἴληπται, καὶ ὁ διὰ τῆς Κιλικίας καὶ Ἀμισοῦ ὀρθῶς ἂν εἴη εἰλημμένος · φαίνεται γὰρ τὸ παράλληλον ἐκ πολλῶν, ὅταν μηδετέρως ἡ σύμπτωσις | ἀπελέγχηται.

11. Ὅ τε ἐξ Ἀμισοῦ πλοῦς ἐπὶ τὴν Κολχίδα ὅτι ἐστὶν ἐπὶ ἰσημερινὴν ἀνατολήν, καὶ τοῖς ἀνέμοις ἐλέγχεται καὶ ὥραις καὶ καρποῖς καὶ ταῖς ἀνατολαῖς αὐταῖς. Ὡς

TEST. : E (1-2, 20-26).

---

5 Δηιμάχῳ A W v s B : Διημάχῳ C ‖ 7 Ἄρρινας A : Ἄρινας ω' ‖ 10 χρυσωρύχους A W v B : -σορ- C s ‖ 14 post Μεγασθένης praeb. φησὶ W v s B [exp. B²] ‖ Σανδρόκοττον Coray : Ἀνδρόκοττον A C Ἀνδρόκοτον W v s B² Ἀνδρόκοπον B ‖ 15 Ἀμιτροχάδην Lassen : Ἀλλιτ A ω' ‖ 23 πολλῶν A ω' : πολλοῦ E.

Caspienne, et pour la route qui lui succède jusqu'à Bactres. En beaucoup de cas l'évidence des sens et l'unanimité des témoignages inspire plus de confiance qu'un instrument. Hipparque[1] lui-même, qui fait de la ligne tracée des Colonnes d'Hercule à la Cilicie une droite en direction du levant d'équinoxe, ne l'a pas établie tout entière au moyen d'instruments et par recours à la géométrie : pour toute la partie qui va des Colonnes d'Hercule au détroit de Sicile, il s'est fié aux marins ; aussi n'a-t-il pas le droit de déclarer[2] : « Puisque nous ne pouvons dire ni le rapport du jour le plus long au jour le plus court, ni celui du gnomon à son ombre, pour tous les points de la chaîne depuis la Cilicie jusqu'aux Indes, nous ne pouvons pas dire non plus si l'obliquité de son tracé se confond en fait avec un parallèle, et donc force nous est de nous abstenir de corriger, en conservant la ligne oblique que nous proposent les anciennes cartes ». Première objection : « ne pas pouvoir dire » équivaut à « suspendre son jugement » ; quiconque « suspend son jugement » ne penche ni d'un côté ni de l'autre ; or quand Hipparque nous invite à préférer les anciennes cartes, il penche d'un côté. Il serait plus conséquent avec lui-même s'il nous conseillait de ne jamais plus faire de géographie! Car à chaque fois qu'il s'agit de montagnes, Alpes, Pyrénées, Monts de Thrace, d'Illyrie, ou de Germanie, il en est de même : nous « ne pouvons pas dire ». Et pourtant, qui oserait accorder aux modernes moins de crédit qu'aux anciens qui, dans l'établissement de la carte, ont commis tant d'erreurs qu'a dénoncées à juste raison Ératosthène, sans qu'Hipparque[3] ait rien pu trouver à redire?

Contre le scepticisme d'Hipparque.

12. Et si l'on veut poursuivre le raisonnement, on se heurte à des difficultés d'importance! Voyez plutôt, si d'une part l'on ne veut[4] rien modifier, ni la position des caps méridionaux de l'Inde

1-4. *Notes complémentaires*, p. 127-128.

δ' αὕτως καὶ ἡ ἐπὶ τὴν Κασπίαν ὑπέρβασις καὶ ἡ ἐφεξῆς ὁδὸς μέχρι Βάκτρων. Πολλαχοῦ γὰρ ἡ ἐνάργεια καὶ τὸ ἐκ πάντων συμφωνούμενον ὀργάνου πιστότερόν ἐστιν. Ἐπεὶ καὶ ὁ αὐτὸς Ἵππαρχος τὴν ἀπὸ Στηλῶν μέχρι τῆς Κιλικίας γραμμήν, ὅτι ἐστὶν ἐπ' εὐθείας καὶ ὅτι ἐπὶ ἰσημερινὴν ἀνατολήν, οὐ πᾶσαν ὀργανικῶς καὶ γεωμετρικῶς ἔλαβεν, ἀλλ' ὅλην τὴν ἀπὸ Στηλῶν μέχρι πορθμοῦ τοῖς πλέουσιν ἐπίστευσεν, ὥστ' οὐδ' ἐκεῖνο εὖ λέγει τὸ « ἐπειδὴ οὐκ ἔχομεν λέγειν οὔθ' ἡμέρας μεγίστης πρὸς τὴν βραχυτάτην λόγον οὔτε γνώμονος πρὸς σκιὰν ἐπὶ τῇ παρωρείᾳ τῇ ἀπὸ Κιλικίας μέχρι Ἰνδῶν, οὐδ' εἰ ἐπὶ παραλλήλου γραμμῆς ἐστιν ἡ λόξωσις, ἔχομεν εἰπεῖν, ἀλλ' ἐὰν ἀδιόρθωτον, λοξὴν φυλάξαντες, ὡς οἱ ἀρχαῖοι πίνακες παρέχουσι ». Πρῶτον μὲν γὰρ τὸ μὴ ἔχειν εἰπεῖν ταὐτόν ἐστι τῷ ἐπέχειν, ὁ δ' ἐπέχων οὐδ' ἑτέρωσε ῥέπει, ἐὰν δὲ κελεύων, ὡς οἱ ἀρχαῖοι, ἐκεῖσε ῥέπει. Μᾶλλον δ' ἂν τἀκόλουθον ἐφύλαττεν, εἰ συνεβούλευε μηδὲ γεωγραφεῖν ὅλως· οὐδὲ γὰρ τῶν ἄλλων ὀρῶν τὰς θέσεις, οἷον Ἄλπεων καὶ τῶν Πυρηναίων καὶ τῶν Θρᾳκίων καὶ Ἰλλυρικῶν καὶ Γερμανικῶν, οὕτως ἔχομεν εἰπεῖν. Τίς δ' ἂν ἡγήσαιτο πιστοτέρους τῶν ὕστερον τοὺς παλαιοὺς τοσαῦτα πλημμελήσαντας περὶ τὴν πινακογραφίαν, ὅσα εὖ διαβέβληκεν Ἐρατοσθένης, ὧν οὐδενὶ ἀντείρηκεν Ἵππαρχος ;

12. Καὶ τὰ ἑξῆς δὲ πλήρη μεγάλων ἀποριῶν ἐστιν. Ὅρα γάρ, εἰ τοῦτο μὲν μὴ κινοίη τις τὸ τὰ ἄκρα τῆς

TEST. : E (1-8, 14-15).

---

2 ἐνάργεια A F : ἐνέργεια ω' ‖ 8 ἐκεῖνο Coray : -νος A ω' E ‖ εὖ λέγει τὸ Xylander : εὐλογεῖτο A ω' E ‖ 10 πρὸς σκιὰν Xylander : προσκιὰ A ω' ‖ παρωρείᾳ Kramer : παρωρίᾳ A ω' ‖ 12 λόξωσις A B² : λῶξις C W v s λοξῆς B ‖ 13 φυλάξαντες Aldina : -τας A ω' ‖ παρέχουσι Kramer : περιέχουσι A ω' ‖ 14 ταὐτόν A ω' : ταὐτό E ‖ 16 ῥέπει E : ῥέπειν A ω' ‖ 20 ὕστερον ω' : ἀστέρων A ‖ 22 εὖ Coray : οὐ A ω' del. B².

à hauteur de Méroé, ni la distance de Méroé au goulet de Byzance, évaluée à quelque dix-huit mille stades, et si d'autre part on établit à trente mille stades la distance qui sépare des montagnes le sud de l'Inde, à quelles absurdités on arriverait! Tout d'abord, s'il est vrai que le parallèle de Byzance est aussi celui de Marseille, comme l'a dit Hipparque[1] sur la foi de Pythéas[2], et si le méridien de Byzance est aussi celui du Borysthène, ce dont Hipparque convient, et s'il convient[3] de surcroît que la distance de Byzance au Borysthène est de trois mille sept cents stades, telle doit être aussi la distance de Marseille au parallèle du Borysthène[4], lequel serait alors sans doute celui de la côte océane de la Celtique, car une telle distance mène jusqu'à l'océan.

13. De plus, puisque nous savons que le pays producteur de cannelle[5] est la limite extrême du monde habité vers le midi et puisque, selon Hipparque[6] lui-même, le parallèle qui le traverse est le commencement de la zone tempérée et du monde habité, à une distance de l'équateur d'environ huit mille huit cents stades, puisque d'autre part il compte[7] de l'équateur au parallèle du Borysthène une distance de trente-quatre mille stades, il resterait, du parallèle qui sépare zone torride et zone tempérée jusqu'au parallèle du Borysthène et de la côte océane de la Celtique, vingt-cinq mille deux cents stades. De la Celtique, le plus loin qu'on puisse aller vers le nord, c'est, reconnaît-on aujourd'hui[8], dans les

1. V 13 c (5-8) = 55 (5-9) Dicks.
2. Pythéas, fr. 6 b (p. 18, 24 - 19, 15) Mette. Cf. I, 4, 4 et note correspondante.
3. Hipparque, 5 (10-15 et 20-22) Dicks.
4. Le parallèle du Borysthène (l'actuel Dniepr) est celui de son embouchure. 3 700 st. équivalent, dans la perspective d'un grand cercle de 252 000 stades (cf. II, 5, 34), à légèrement plus de 5°, ce qui place le dit parallèle à quelque 48° 30′ pour Hipparque (il est en fait à 47° N environ) ; c'est à peu près la latitude de Quimper et Douarnenez. En VII, 2, 4, Strabon trouve tout naturel (sans doute sur la foi d'Ératosthène qui probablement se fie à Pythéas) de placer sur le parallèle du Borysthène l'embouchure de l'Elbe, située en fait à 53° N.
5-8. *Notes complémentaires*, p. 128.

Ἰνδικῆς τὰ μεσημβρινὰ ἀνταίρειν τοῖς κατὰ Μερόην, μηδὲ τὸ διάστημα τὸ ἀπὸ Μερόης ἐπὶ τὸ στόμα τὸ κατὰ τὸ Βυζάντιον, ὅτι ἐστὶ περὶ μυρίους σταδίους καὶ ὀκτακισχιλίους, ποιοίη δὲ τρισμυρίων τὸ ἀπὸ τῶν μεσημβρινῶν Ἰνδῶν μέχρι τῶν ὀρῶν, ὅσα ἂν συμβαίη ἄτοπα. Τὸ πρῶτον μὲν γὰρ εἴπερ ὁ αὐτός ἐστι παράλληλος ὁ διὰ Βυζαντίου τῷ διὰ Μασσαλίας καθάπερ εἴρηκεν Ἵππαρχος πιστεύσας Πυθέᾳ, ὁ δ' αὐτὸς καὶ μεσημβρινός ἐστιν ὁ διὰ Βυζαντίου τῷ διὰ Βορυσθένους, ὅπερ καὶ αὐτὸ δοκιμάζει ὁ Ἵππαρχος, δοκιμάζει δὲ καὶ τὸ ἀπὸ Βυζαντίου διάστημα ἐπὶ τὸν Βορυσθένη σταδίους εἶναι τρισχιλίους ἑπτακοσίους, τοσοῦτοι | ἂν εἶεν καὶ οἱ ἀπὸ Μασσαλίας ἐπὶ τὸν διὰ Βορυσθένους παράλληλον, ὅς γε διὰ τῆς Κελτικῆς παρωκεανίτιδος ἂν εἴη· τοσούτους γάρ πως διελθόντες συνάπτουσι τῷ ὠκεανῷ.

13. Πάλιν δ' ἐπεὶ τὴν Κινναμωμοφόρον ἐσχάτην ἴσμεν οἰκουμένην πρὸς μεσημβρίαν, καὶ καθ' Ἵππαρχον αὐτὸν ὁ δι' αὐτῆς παράλληλος ἀρχὴ τῆς εὐκράτου καὶ τῆς οἰκουμένης ἐστί, καὶ διέχει τοῦ ἰσημερινοῦ περὶ ὀκτακισχιλίους καὶ ὀκτακοσίους σταδίους· ἐπεὶ οὖν φησιν ἀπὸ τοῦ ἰσημερινοῦ τὸν διὰ Βορυσθένους διέχειν τρισμυρίους καὶ τετρακισχιλίους σταδίους, εἶεν ἂν λοιποὶ οἱ ἀπὸ τοῦ ὁρίζοντος τὴν διακεκαυμένην καὶ τὴν εὔκρατον εἰς τὸν διὰ Βορυσθένους καὶ τῆς Κελτικῆς παρωκεανίτιδος στάδιοι δισμύριοι πεντακισχίλιοι διακόσιοι. Ὁ δέ γε ἀπὸ τῆς Κελτικῆς πρὸς ἄρκτον πλοῦς ἔσχατος λέγεται παρὰ τοῖς

TEST. : E (16-20). — Schol. E ad lemma deperditum u. 18 <σταδιασμὸς τῆς οἰκουμένης> : ὅτι σταδιασμὸν καλεῖ τὸ διὰ σταδίους μέτρημα, ὡς τὸ διὰ μιλίων μιλιασμόν· καὶ ὅτι οἰκουμένην φησὶ καλουμένην, ἣν οἰκοῦμεν καὶ γνωρίζομεν.

---

14 διελθόντες A ω' : -τας W || 23 τὸν Xylander : τὴν A ω'.

parages d'Ierné, île qui se trouve bien au delà de la Bretagne et où le froid ne permet qu'une vie misérable, de sorte que l'on considère qu'au delà, il n'y a plus d'habitat ; or la distance entre la Celtique et Ierné ne dépasserait pas, dit-on[1], cinq mille stades. Aussi suffirait-il de trente mille stades ou un peu plus pour représenter la largeur totale du monde habité.

14. Venons-en maintenant à la région située à hauteur du pays producteur de cannelle, sur le même parallèle vers l'est : c'est la région de Taprobane. Taprobane, d'après une opinion fortement enracinée[2], est, au large de l'Inde, une grande île en pleine mer vers le sud. Elle s'allonge en direction de l'Éthiopie sur plus de cinq mille stades, à ce qu'on dit, et fournit abondamment les marchés de l'Inde en ivoire, écailles de tortue et autres marchandises. Si pour cette île l'on prend une largeur proportionnelle à la longueur et qu'on y ajoute la distance en mer qui la sépare de l'Inde, cela ferait une distance totale d'au moins trois mille stades, précisément égale à celle qui sépare de Méroé la limite du monde habité, si tant est que les caps de l'Inde soient situés à hauteur de Méroé (il vaut même mieux probablement adopter un chiffre supérieur à trois mille stades). Or si l'on ajoutait cette distance aux trente mille stades dont parle Déimaque[3] jusqu'au passage qui mène à Bactres et à la Sogdiane, tous ces pays sortiraient du monde habité et de la zone tempérée[4].

Félicité des peuples d'Asie.

Qui donc oserait soutenir cette théorie, en entendant tous les auteurs, anciens et modernes, vanter la douceur du climat et la fertilité de l'Inde septen-

1-2. *Notes complémentaires*, p. 128.

3. Déimaque, *F. Gr. Hist.*, 716 F 2 b (20-23).

4. La distance Taprobane-Bactres serait, avec les données de Déimaque, de 33 000 st. Si la distance du pays producteur de cannelle à Ierné est de 30 000 st. seulement, Bactres serait située à 3 000 st. au nord d'Ierné, dont le parallèle forme pour Strabon la limite extrême du monde habité vers le nord.

νῦν ὁ ἐπὶ τὴν Ἰέρνην, ἐπέκεινα μὲν οὖσαν τῆς Βρεττανικῆς, ἀθλίως δὲ διὰ ψῦχος οἰκουμένην, ὥστε τὰ ἐπέκεινα νομίζειν ἀοίκητα· Οὐ πλέον δὲ τῆς Κελτικῆς τὴν Ἰέρνην διέχειν φασὶ τῶν πεντακισχιλίων. Ὥστε περὶ τρισμυρίους εἶεν ἂν ἢ μικρῷ πλείους οἱ πάντες οἱ τὸ πλάτος τῆς οἰκουμένης ἀφορίζοντες.

14. Φέρε δὴ τὴν ἀνταίρουσαν τῇ Κινναμωμοφόρῳ καὶ ἐπὶ τοῦ αὐτοῦ παραλλήλου πρὸς ἕω κειμένην ὑποβῶμεν· αὕτη δ' ἐστὶν ἡ περὶ τὴν Ταπροβάνην. Ἡ δὲ Ταπροβάνη πεπίστευται σφόδρα, ὅτι τῆς Ἰνδικῆς πρόκειται πελαγία μεγάλη νῆσος πρὸς νότον. Μηκύνεται δὲ ἐπὶ τὴν Αἰθιοπίαν πλέον ἢ πεντακισχιλίους σταδίους, ὥς φασιν, ἐξ ἧς καὶ ἐλέφαντα κομίζεσθαι πολὺν εἰς τὰ τῶν Ἰνδῶν ἐμπορεῖα καὶ χελώνια καὶ ἄλλον φόρτον. Ταύτῃ δὴ τῇ νήσῳ πλάτος προστεθὲν τὸ ἀνάλογον τῷ μήκει καὶ δίαρμα τὸ ἐπ' αὐτὴν ἐκ τῆς Ἰνδικῆς τῶν μὲν τρισχιλίων σταδίων οὐκ ἂν ἔλαττον ποιήσειε διάστημα, ὅσον ἦν τὸ ἀπὸ τοῦ ὅρου τῆς οἰκουμένης εἰς Μερόην, εἴπερ μέλλει τὰ ἄκρα τῆς Ἰνδικῆς ἀνταίρειν τῇ Μερόῃ· πιθανώτερον δ' ἐστὶ καὶ πλείους τῶν τρισχιλίων τιθέναι. Εἰ δὴ τοῦτο προσθείη τις τοῖς τρισμυρίοις, οἷς φησιν ὁ Δηίμαχος μέχρι τῆς εἰς Βακτρίους καὶ Σογδιανοὺς ὑπερθέσεως, ἐκπέσοι ἂν πάντα ταῦτα τὰ ἔθνη τῆς οἰκουμένης καὶ τῆς εὐκράτου.

Τίς ἂν οὖν θαρρήσειε ταῦτα λέγειν, ἀκούων καὶ τῶν πάλαι καὶ τῶν νῦν τὴν εὐκρασίαν καὶ τὴν εὐκαρπίαν λεγόντων πρῶτον μὲν τὴν τῶν προσβόρρων Ἰνδῶν, ἔπειτα

TEST. : E (1-2, 9-14) ; Psell. 10 (8-12). Diagramma præbet A in margine inferiore.

2 ἀθλίως A ω' : ὀλίγην E || 13 ἐμπορεῖα A s : -πόρια ω' E || 17 ὅρου Xylander : ὅρους A ω' [τῶν ὀρῶν B²] || 18 εἰς om. W || 26 προσβόρρων Meineke : -βόρων A ω'.

trionale d'abord, mais également de l'Hyrcanie, de l'Arie, et, à la suite, de la Margiane et de la Bactriane[1]? Car toutes ces régions sont attenantes au flanc nord du Taurus (la Bactriane est même toute proche du passage qui mène à l'Inde), et elles jouissent d'une telle prospérité qu'il est impossible qu'elles ne soient pas très loin de la zone inhabitée! En Hyrcanie par exemple, la tradition veut qu'une souche de vigne produise une mesure de vin, un figuier soixante médimnes de fruit, que le blé pousse une seconde fois des grains tombés des gerbes, que, dans les arbres, essaiment les abeilles, et que les feuilles ruissellent de miel ; cela se produit également en Médie dans la Matiane et en Arménie dans la Sacasène et l'Araxène[2], mais sans que ce soit aussi surprenant, du moment que ces pays sont plus méridionaux que l'Hyrcanie et se distinguent particulièrement par la douceur de leur climat ; là-bas au contraire, c'est nettement plus étonnant. En Margiane, dit-on, il arrive souvent de rencontrer des souches de vigne que deux hommes, bras étendus, peuvent à peine encercler et qui produisent des grappes de deux coudées. En Arie aussi, dit-on[3], l'on trouve à peu près la même chose, avec pourtant une nette supériorité pour la qualité du vin car on le conserve pendant trois générations dans des vases dépourvus de poix. Quant à la Bactriane, située tout auprès de l'Arie, elle produit de tout, sauf de l'huile d'olive.

15. S'il y a des parties froides dans ces régions, tout ce qui est en altitude et montagneux, il ne faut pas s'en étonner, car, même dans les climats méridionaux, les montagnes sont froides, et d'une manière générale tous les terrains élevés, même plats. Ainsi en Cappadoce

1-2. *Notes complémentaires*, p. 128-129.

3. Les informations sur l'Inde et les pays de l'est peuvent provenir soit de Ctésias, l'un des premiers auteurs à avoir écrit des *Indica* pleins de merveilles (I, 2, 35), soit plus probablement des historiens d'Alexandre, Néarque peut-être mais plutôt Onésicrite, Aristobule et Clitarque (cf. K. Trüdinger, *op. cit.*, p. 45 et 64-80), ou encore Déimaque, Mégasthène et Patrocle (II, 1, 4), eux-mêmes largement tributaires de Ctésias. Strabon

δὲ καὶ τὴν ἐν τῇ Ὑρκανίᾳ καὶ τῇ Ἀρίᾳ καὶ ἐφεξῆς τῇ τε Μαργιανῇ καὶ τῇ Βακτριανῇ ; Ἅπασαι γὰρ αὗται προσεχεῖς μέν εἰσι τῇ βορείῳ πλευρᾷ τοῦ Ταύρου | καὶ ἥ γε Βακτριανὴ καὶ πλησιάζει τῇ εἰς Ἰνδοὺς ὑπερθέσει, τοσαύτῃ δ' εὐδαιμονίᾳ κέχρηνται, ὥστε πάμπολύ τι ἀπέχειν τῆς ἀοικήτου. Ἐν μέν γε τῇ Ὑρκανίᾳ τὴν ἄμπελον μετρητὴν οἴνου φέρειν φασί, τὴν δὲ συκῆν μεδίμνους ἑξήκοντα, τὸν δὲ σῖτον ἐκ τοῦ ἐκπεσόντος καρποῦ τῆς καλάμης πάλιν φύεσθαι, ἐν δὲ τοῖς δένδρεσι σμηνουργεῖσθαι καὶ τῶν φύλλων ἀπορρεῖν μέλι, ὅπερ γίνεσθαι μὲν καὶ τῆς Μηδίας ἐν τῇ Ματιανῇ καὶ τῆς Ἀρμενίας ἐν τῇ Σακασηνῇ καὶ τῇ Ἀραξηνῇ, ἀλλ' ἐνταῦθα μὲν οὐκ ἐπ' ἴσης θαυμαστόν, εἴπερ εἰσὶ νοτιώτεραι τῆς Ὑρκανίας, καὶ εὐκρασίᾳ διαφέρουσαι τῆς ἄλλης χώρας· ἐκεῖ δὲ μᾶλλον. Ἐν δὲ τῇ Μαργιανῇ τὸν πυθμένα φασὶν εὑρίσκεσθαι τῆς ἀμπέλου πολλάκις δυεῖν ἀνδρῶν ὀργυιαῖς περιληπτόν, τὸν δὲ βότρυν δίπηχυν. Παραπλησίαν δὲ λέγουσι καὶ τὴν Ἀρίαν, εὐοινίᾳ δὲ καὶ ὑπερβάλλειν, ἐν ᾗ γε καὶ εἰς τριγένειαν παραμένειν ἐν ἀπιττώτοις ἄγγεσι τὸν οἶνον. Πάμφορον δ' εἶναι καὶ τὴν Βακτριανὴν πλὴν ἐλαίου, πλησίον τῇ Ἀρίᾳ παρακειμένην.

15. Εἰ δὲ καὶ ψυχρὰ μέρη τῶν τόπων τούτων ἐστίν, ὅσα ὑψηλὰ καὶ ὀρεινά, οὐδὲν δεῖ θαυμάζειν· καὶ γὰρ ἐν τοῖς μεσημβρινοῖς κλίμασι τὰ ὄρη ψυχρά ἐστι, καὶ καθόλου τὰ μετέωρα ἐδάφη, κἂν πεδία ᾖ. Τῆς γοῦν Καππαδοκίας τὰ

TEST. : *Chresl.* II, 1 (6-21) ; Eust. *Dion.* 345, 31 (6-10) ; E (22-25) ; Psell. 13 (25) ; St. Byz. s. u. Ματιανή (11).

---

10 ἀπορρεῖν *Chresl.* A C W Eust. [-έειν] : ἀπορεῖν v s B || Μηδίας *Chresl.* A : -δείας ω' || 11 Ματιανῇ St. Byz. Coray : Ματτιανῇ A ω' Μαντι- *Chresl.* || Σακασηνῇ *Chresl.* : -σίνῃ A ω' || 12 Ἀραξηνῇ Coray : -ξάνῃ *Chresl.* -ξίνῃ A ω' || 13 εὐκρασίᾳ A ω' B² : εὐστασίᾳ B || 16 περιληπτόν *Chresl.* A C v s B³ : παραλ- W B || 21 Ἀρίᾳ A ω' E : Ἀρείᾳ *Chresl.* || 23 δεῖ om. C W.

le bord du Pont-Euxin est nettement plus septentrional que le bord du Taurus ; et pourtant la Bagadanie, immense plateau situé entre le mont Argée et le Taurus[1], ne peut produire (et encore!) que de rares arbres fruitiers, malgré une position nettement plus méridionale (de trois mille stades) que le Pont, tandis que les faubourgs de Sinope et d'Amisos et la majeure partie de la Phanarée sont plantés d'oliviers. Et l'Oxus qui sépare la Bactriane de la Sogdiane est d'une navigation si commode, dit-on[2], qu'il est facile, une fois les marchandises des Indes apportées jusque-là, de les faire descendre en Hyrcanie et au delà, jusqu'au Pont, par voie fluviale.

16. Peut-on trouver pareille félicité dans la région du Borysthène et sur la côte océane de la Celtique, où l'on ne voit ni pousser la vigne ni mûrir le raisin? Plus au sud, sur le bord de mer et vers le Bosphore[3], le raisin mûrit mais reste très petit, et l'on enterre les souches pendant l'hiver ; ce sont des régions dans lesquelles les gelées sont si fortes, du côté du lac Méotis notamment, que dans un secteur où en hiver, un lieutenant de Mithridate[4] avait remporté la victoire sur les Barbares en combattant à cheval sur la glace, l'été venu, il défit les mêmes adversaires en un combat naval : la glace avait fondu! Ératosthène[5] cite également l'épigramme que l'on peut lire dans le temple d'Asclépios à Panticapée, sur un vase d'airain brisé par le gel :

les connaît vraisemblablement par l'entremise d'Ératosthène, voire de Posidonius qui s'intéressait particulièrement à l'influence du climat sur les hommes et sur les productions de la terre (II, 3, 7). Mêmes informations chez Diodore, II, 35-36.

1. Le terme de Taurus est employé ici dans le sens restreint : montagne qui commence en Cilicie et longe à peu près la côte méridionale d'Asie mineure (au sens large, la chaîne du Taurus s'allonge depuis la mer jusqu'à l'Himalaya). Le mont Argée est situé au centre de la grande Cappadoce. La Bagadanie n'est à 3 000 st. du Pont que par approximation puisque ces 3 000 st. représentent la distance Amisos-Issos (II, 1, 3).

2-4. *Notes complémentaires*, p. 129.

5. III A 13 (p. 22, 21 - 23, 4).

πρὸς τῷ Εὐξείνῳ πολὺ βορειότερά ἐστι τῶν πρὸς τῷ Ταύρῳ· ἀλλ' ἡ μὲν Βαγαδανία, πεδίον ἐξαίσιον μεταξὺ πῖπτον τοῦ τε Ἀργαίου ὄρους καὶ τοῦ Ταύρου, σπάνιον εἴ πού τι τῶν καρπίμων δένδρων φύοι, καίπερ νοτιώτερον τῆς Ποντικῆς θαλάττης σταδίοις τρισχιλίοις, τὰ δὲ τῆς Σινώπης προάστεια καὶ τῆς Ἀμισοῦ καὶ τῆς Φαναροίας τὸ πλέον ἐλαιόφυτά ἐστι. Καὶ τὸν Ὦξον δὲ τὸν ὁρίζοντα τὴν Βακτριανὴν ἀπὸ τῆς Σογδιανῆς οὕτω φασὶν εὔπλουν εἶναι, ὥστε τὸν Ἰνδικὸν φόρτον ὑπερκομισθέντα εἰς αὐτὸν ῥᾳδίως εἰς τὴν Ὑρκανίαν κατάγεσθαι καὶ τοὺς ἐφεξῆς τόπους μέχρι τοῦ Πόντου διὰ τῶν ποταμῶν.

16. Τίν' ⟨ἂν⟩ οὖν τοιαύτην εὕροις εὐδαιμονίαν περὶ Βορυσθένη καὶ τὴν Κελτικὴν τὴν παρωκεανῖτιν, ὅπου μηδὲ φύεται ἄμπελος ἢ μὴ τελεσφορεῖ; Ἐν δὲ τοῖς νοτιωτέροις τούτων καὶ ἐπιθαλαττιδίοις καὶ τοῖς κατὰ Βόσπορον τελεσφορεῖ, ἐν μικροκαρπίᾳ δέ, καὶ τοῦ χειμῶνος κατορύττεται. Οἱ δὲ πάγοι παρ' αὐτοῖς τοιοῦτοί τινές εἰσιν ἐπὶ τῷ στόματι τῆς λίμνης τῆς Μαιώτιδος, ὥστ' ἐν χωρίῳ, ἐν ᾧ χειμῶνος ὁ τοῦ Μιθριδάτου στρατηγὸς ἐνίκησε τοὺς βαρβάρους ἱππομαχῶν ἐπὶ τῷ πάγῳ, τοὺς αὐτοὺς καταναυμαχῆσαι θέρους, λυθέντος τοῦ πάγου. | Ὁ δ' Ἐρατοσθένης καὶ τοὐπίγραμμα προφέρεται τὸ ἐν τῷ Ἀσκληπιείῳ τῷ Παντικαπαιέων ἐπὶ τῇ ῥαγείσῃ χαλκῇ ὑδρίᾳ διὰ τὸν πάγον·

TEST.: E (1-24); Psell. 13 (1-2); *Chrest.* II, 2 (2-7), 3 (13-17), 4 (18-21), 5 (21-24); St. Byz. s. u. Βαγαδαονία (2).

---

2 Βαγαδανία A ω' : -δαονία St. Byz. Παγαδανία E ‖ 6 προάστεια ω' E : προάστια A def. *Chrest.* ‖ 7 Ὦξον A C E : Ὄξον W v s B ‖ 12 τίν' A ω' : τὴν E ‖ ἂν suppl. Coray. ‖ 15 ἐπιθαλαττιδίοις Friedemann : -τιαίοις A ω' E ‖ 22 τοὐπίγραμμα Kramer : τὸ ἐπιγ- *Chrest.* τουτὶ τὸ γράμμα A ω' E ‖ τὸ *Chrest.* E B² : τῷ A ω' B ‖ 23 Ἀσκληπιείῳ *Chrest.* A E : -πίῳ ω' ‖ τῷ AE : τῶν *Chrest.* ω' ‖ 24 ὑδρίᾳ *Chrest.* A : ὑδρείᾳ ω' E.

S'il en est un qui refuse de croire à ce qui se passe
Chez nous, qu'il l'apprenne en voyant cette aiguière ;
Ce n'est pas en offrande superbe au Dieu, mais en témoin
Du rude hiver que le prêtre Stratios l'a offerte.

Puisque donc l'on ne peut aligner les pays précédemment énumérés ni sur les environs du Bosphore ni même en fait sur Amisos ou Sinope (dont le climat paraît plus doux que celui du Bosphore), encore moins pourrait-on les comparer aux pays du Borysthène et de l'extrême Celtique. C'est tout juste si l'on pourrait leur accorder la même latitude qu'à Amisos, Sinope, Byzance, Marseille, qui de l'avis général sont situés à trois mille sept cents stades au sud du Borysthène et de la Celtique[1].

Erreurs de Déimaque.

17. Or si Déimaque[2] ajoute aux trente mille stades la distance jusqu'à Taprobane et aux limites de la zone torride qu'il faut évaluer à quatre mille stades au moins[3], il relègue Bactres et l'Arie jusqu'à une distance de trente-quatre mille stades de la zone torride chiffre qu'indique Hipparque pour la distance entre l'équateur et le Borysthène : ainsi Bactres et l'Arie seraient reléguées à huit mille huit cents stades au nord du Borysthène et de la Celtique, distance entre l'équateur au sud et le parallèle limite de la zone torride et de la zone tempérée, dont nous disons qu'il traverse approximativement le pays producteur de cannelle.

Pour notre part, nous avons montré que tout ce qui est au delà de la Celtique jusqu'à Ierné est difficilement habitable, soit cinq mille stades au maximum. Or le

1. Cf. p. 19, n. 4. Strabon reproduit l'opinion d'Hipparque, admise sans doute également par Posidonius. Marseille, Byzance, Sinope, Amisos, placées ici par Strabon sur le parallèle 43°, sont en fait respectivement à 43°, 41°, 42°, 41°. D'après Ératosthène (II, 5, 40), Sinope, l'Hyrcanie et Bactres seraient situées sur le parallèle de l'Hellespont (41°).

2. Déimaque, *F. Gr. Hist.*, 716 F 2 c (13-16).

3. *Note complémentaire*, p. 129.

εἴ τις ἄρ' ἀνθρώπων μὴ πείθεται οἷα παρ' ἡμῖν
γίγνεται, εἰς τήνδε γνώτω ἰδὼν ὑδρίαν·
ἣν οὐχ ὡς ἀνάθημα θεοῦ καλόν, ἀλλ' ἐπίδειγμα
χειμῶνος μεγάλου θῆχ' ἱερεὺς Στρατίος.

Ὅπου οὖν οὐδὲ τοῖς ἐν Βοσπόρῳ συγκριτέον τὰ ἐν τοῖς διαριθμηθεῖσι τόποις, ἀλλ' οὐδὲ τοῖς ἐν Ἀμισῷ καὶ Σινώπῃ (καὶ γὰρ ἐκείνων εὐκρατοτέρους ἂν εἴποι τις), σχολῇ γ' ἂν παραβάλλοιντο τοῖς κατὰ Βορυσθένη καὶ τοῖς ἐσχάτοις Κελτοῖς. Πόλις γὰρ ἂν ταὐτοκλινεῖς εἶεν τοῖς κατ' Ἀμισὸν καὶ Σινώπην καὶ Βυζάντιον καὶ Μασσαλίαν, οἳ τοῦ Βορυσθένους καὶ τῶν Κελτῶν ὡμολόγηνται νοτιώτεροι σταδίοις τρισχιλίοις καὶ ἑπτακοσίοις.

17. Οἱ δέ γε περὶ Δηίμαχον τοῖς τρισμυρίοις ἐὰν προσλάβωσι τὸ ἐπὶ τὴν Ταπροβάνην καὶ τοὺς ὅρους τῆς διακεκαυμένης, οὓς οὐκ ἐλάττους τῶν τετρακισχιλίων θετέον, ἐκτοπιοῦσι τά τε Βάκτρα καὶ τὴν Ἀρίαν εἰς τοὺς ἀπέχοντας τόπους τῆς διακεκαυμένης σταδίους τρισμυρίους καὶ τετρακισχιλίους, ὅσους ἀπὸ τοῦ ἰσημερινοῦ ἐπὶ Βορυσθένη φησὶν εἶναι ὁ Ἵππαρχος· ἐκπεσοῦνται ἄρα εἰς τοὺς βορειοτέρους τοῦ Βορυσθένους καὶ τῆς Κελτικῆς σταδίοις ὀκτακισχιλίοις καὶ ὀκτακοσίοις, ὅσοις νοτιώτερός ἐστιν ὁ ἰσημερινὸς τοῦ ὁρίζοντος κύκλου τὴν διακεκαυμένην καὶ τὴν εὔκρατον, ὅν φαμεν διὰ τῆς Κινναμωμοφόρου [Ἰνδικῆς] μάλιστα γράφεσθαι.

Ἡμεῖς δέ γε ἐπεδείκνυμεν μέχρι τῆς Ἰέρνης μόλις οἰκήσιμα ὄντα τὰ ὑπὲρ τὴν Κελτικήν, ἅπερ οὐ πλείω τῶν

TEST. : *Chrest.* II, 5 (1-4) ; E (1-12), (22-24).

---

2 ὑδρίαν *Chrest.* A B² E : ὑδρείαν ω' B ‖ 9 εἶεν B² Casaubon : ἐν A ω' B E ‖ 16 ἐκτοπιοῦσι A s B² : ἐκτοποιοῦσι ω' B ‖ 23 Κινναμωμοφόρου A ω' : Κιναμ- E ‖ 24 Ἰνδικῆς del. Bréquigny ‖ 25 ἐπεδείκνυμεν Coray : ἐπιδ- A ω'.

raisonnement précédent tend à montrer que, bien au nord d'Ierné, il y aurait un parallèle habitable, à trois mille huit cents stades de distance. Ainsi Bactres serait situé largement au delà même du goulet de la mer Caspienne ou Hyrcanienne, en direction du nord ; car ce goulet est distant du fond de la Caspienne et des monts d'Arménie et de Médie de quelque six mille stades[1] (et il semble qu'il y ait sur le littoral qui continue jusqu'à l'Inde un point plus septentrional[2] et que le circuit par mer[3] soit possible au départ de l'Inde, comme le dit Patrocle[4] qui fut gouverneur de ces contrées)[5]. Or la Bactriane déborde de mille stades vers le nord ; au delà, vivent des peuplades scythes, habitant une région encore plus étendue qui se terminerait à la mer septentrionale ; sans doute mènent-elles une vie de nomades, mais elles arrivent néanmoins à vivre.

Comment cela serait-il possible si Bactres déborde déjà du monde habité? La distance entre le Caucase et la mer septentrionale serait, sur le méridien qui passe par Bactres, d'un peu plus de quatre mille stades ; si l'on ajoute ce chiffre au nombre de stades indiqué tout à l'heure au nord d'Ierné, cela porterait la distance totale à travers la région inhabitée, d'après le compte de stades établi par Ierné, à sept mille huit cents stades. Mais même si l'on négligeait les quatre mille stades, les parties de la Bactriane limitrophes du Caucase seraient encore à trois mille huit cents stades au nord d'Ierné, et à huit mille huit cents stades au nord de la Celtique et du Borysthène[6].

Vers le soleil de minuit.

18. Or Hipparque[7] soutient que, vers le Borysthène et la Celtique, tout au long des nuits d'été, le ciel est éclairé latéralement par la lueur du soleil qui décrit

1-2. *Notes complémentaires*, p. 130.
3. Ératosthène, II A 10 (8-10).
4. Patrocle, *F. Gr. Hist.*, 712 T 3 (9-10).
5. Patrocle fut gouverneur de Sogdiane et de Bactriane vers 285 (cf. F. Jacoby, note *ad loc.*).
6-7. *Notes complémentaires*, p. 130.

πεντακισχιλίων ἐστίν. Οὗτος δ' ἀποφαίνει ὁ λόγος τῆς Ἰέρνης ἔτι βορειότερον εἶναί τινα κύκλον οἰκήσιμον σταδίοις τρισχιλίοις ὀκτακοσίοις. Ἔσται δὲ Βάκτρα καὶ τοῦ στόματος τῆς Κασπίας θαλάττης, εἴτε Ὑρκανίας, πάμπολύ τι ἀρκτικώτερα, ὅπερ τοῦ μυχοῦ τῆς Κασπίας καὶ τῶν Ἀρμενιακῶν καὶ Μηδικῶν ὀρῶν διέχει περὶ ἑξακισχιλίους σταδίους, καὶ δοκεῖ τῆς αὐτῆς παραλίας μέχρι τῆς Ἰνδικῆς ἀρκτικώτερον εἶναι σημεῖον καὶ περίπλουν ἔχειν ἀπὸ τῆς Ἰνδικῆς δυνατόν, ὥς φησιν ὁ τῶν τόπων ἡγησάμενος τούτων Πατροκλῆς. Ἔτι τοίνυν ἡ Βακτριανὴ χίλια στάδια ἐπὶ τὴν ἄρκτον ἐκτείνεται· τὰ δὲ τῶν Σκυθῶν ⟨ἔθνη⟩ πολὺ μείζω ταύτης ἐπέκεινα χώραν νέμεται, καὶ τελευτᾷ πρὸς τὴν βόρειον θάλατταν, | νομαδικῶς μέν, ζῶντα δ' ὅμως.

Πῶς οὖν, εἴπερ καὶ αὐτὰ τὰ Βάκτρα ἤδη τῆς οἰκουμένης ἐκπίπτει ; Εἴη ἂν τὸ διάστημα τοῦτο ἀπὸ τοῦ Καυκάσου μέχρι τῆς βορείας θαλάττης τῇ διὰ Βάκτρων ὀλίγῳ πλειόνων ἢ τετρακισχιλίων· ταῦτα δὴ προστεθέντα τῷ ἀπὸ τῆς Ἰέρνης ἐπὶ τὰ βόρεια σταδιασμῷ ποιεῖ τὸ πᾶν διὰ τῆς ἀοικήτου διάστημα ἐπὶ τοῦ διὰ τῆς Ἰέρνης σταδιασμοῦ σταδίων ἑπτακισχιλίων καὶ ὀκτακοσίων· εἰ δ' ἐάσειέ τις τοὺς τετρακισχιλίους σταδίους, αὐτά γε τὰ πρὸς τῷ Καυκάσῳ μέρη τῆς Βακτριανῆς ἔσται βορειότερα τῆς Ἰέρνης σταδίοις τρισχιλίοις καὶ ὀκτακοσίοις, τῆς δὲ Κελτικῆς καὶ τοῦ Βορυσθένους ὀκτακισχιλίοις καὶ ὀκτακοσίοις.

18. Φησὶ δέ γε ὁ Ἵππαρχος κατὰ τὸν Βορυσθένη καὶ τὴν Κελτικὴν ἐν ὅλαις ταῖς θεριναῖς νυξὶ παραυγάζεσθαι

TEST. : E (10-13, 27-28) ; Psell. 15 (10-11) ; *Chrest.* II, 6 (27-28).

---

3 ἔσται Kramer : ἔστι A ω' || 12 ἔθνη suppl. Kramer || 22 γε Casaubon : τε A ω'.

un cercle du couchant au levant, et que, au solstice d'hiver, le soleil ne s'élève que de neuf coudées au maximum[1]. A six mille trois cents stades de Marseille (où Hipparque[2] suppose que vivent encore des Celtes tandis que je pense que ce sont des Bretons, vu leur position à deux mille cinq cents stades au nord de la Celtique), ces phénomènes sont encore plus marqués : pendant les journées d'hiver, le soleil ne s'élève qu'à six coudées, et à quatre seulement à neuf mille cent stades de Marseille, à moins de trois dans les régions au delà qui, d'après notre théorie, seraient largement au nord d'Ierné. Mais Hipparque, se fiant à Pythéas[3], place ce lieu géographique dans la Bretagne méridionale[4] et dit que le jour le plus long y est de dix-neuf heures d'équinoxe, et de dix-huit là où le soleil s'élève de quatre coudées, soit à neuf mille cent stades de Marseille[5]. Et donc la Bretagne méridionale est largement au nord des régions en question. Supposons qu'elle se trouve soit sur le même parallèle que Bactres près du Caucase, soit sur un parallèle voisin : en effet, d'après les développements précédents, Déimaque place Bactres, la voisine du Caucase, à trois mille huit cents stades au nord d'Ierné ; si l'on ajoute cette distance à celle qui sépare Marseille d'Ierné, cela fait douze mille cinq cents stades[6]. Qui a jamais relaté que, dans les lieux en question, je parle de la région de Bactres, il y ait semblable durée des jours les plus longs ou bien pareille hauteur du soleil au méridien à

1. *Note complémentaire*, p. 130.
2. Hipparque, 75 (3-19) Dicks.
3. Pythéas, fr. 6b (p. 24, 27 - 25, 19) Mette ; Ératosthène II C 6 (p. 24, 27 - 25, 18).
4. Pour la défense de νοτιώτερα, cf. A. Jacob, *Curae Strabonianae*, Rev. phil., 148, 1912, p. 282.
5. *Note complémentaire*, p. 131.
6. 12 500 stades valent 18° pour un degré de 700 stades, ce qui mettrait bien Bactres à 51° N (18+43).

τὸ φῶς τοῦ ἡλίου περιϊστάμενον ἀπὸ τῆς δύσεως ἐπὶ τὴν ἀνατολήν, ταῖς δὲ χειμεριναῖς τροπαῖς τὸ πλεῖστον μετεωρίζεσθαι τὸν ἥλιον ἐπὶ πήχεις ἐννέα. Ἐν δὲ τοῖς ἀπέχουσι τῆς Μασσαλίας ἑξακισχιλίοις καὶ τριακοσίοις (οὓς ἐκεῖνος μὲν ἔτι Κελτοὺς ὑπολαμβάνει, ἐγὼ δ' οἶμαι Βρεττανοὺς εἶναι, βορειοτέρους τῆς Κελτικῆς σταδίοις δισχιλίοις πεντακοσίοις) πολὺ μᾶλλον τοῦτο συμβαίνειν· ἐν δὲ ταῖς χειμεριναῖς ἡμέραις ὁ ἥλιος μετεωρίζεται πήχεις ἕξ, τέτταρας δὲ ἐν τοῖς ἀπέχουσι Μασσαλίας ἐννακισχιλίους σταδίους καὶ ἑκατόν, ἐλάττους δὲ τῶν τριῶν ἐν τοῖς ἐπέκεινα, οἳ καὶ κατὰ τὸν ἡμέτερον λόγον πολὺ ἂν εἶεν ἀρκτικώτεροι τῆς Ἰέρνης. Οὗτος δὲ Πυθέᾳ πιστεύων κατὰ τὰ νοτιώτερα τῆς Βρεττανικῆς τὴν οἴκησιν ταύτην τίθησι, καί φησιν εἶναι τὴν μακροτάτην ἐνταῦθα ἡμέραν ὡρῶν ἰσημερινῶν δέκα ἐννέα, ὀκτωκαίδεκα δέ, ὅπου τέτταρας ὁ ἥλιος μετεωρίζεται πήχεις· οὕς φησιν ἀπέχειν τῆς Μασσαλίας ἐννακισχιλίους καὶ ἑκατὸν σταδίους. Ὥσθ' οἱ νοτιώτατοι τῶν Βρεττανῶν βορειότεροι τούτων εἰσίν. Ἤτοι οὖν ἐπὶ τοῦ αὐτοῦ παραλλήλου εἰσὶ τοῖς πρὸς τῷ Καυκάσῳ Βακτρίοις ἢ ἐπί τινος πλησιάζοντος· εἴρηται γὰρ ὅτι κατὰ τοὺς περὶ Δηίμαχον συμβήσεται βορειοτέρους εἶναι τῆς Ἰέρνης τοὺς πρὸς τῷ Καυκάσῳ Βακτρίους σταδίοις τρισχιλίοις ὀκτακοσίοις· προστεθέντων δὲ τούτων τοῖς ἀπὸ Μασσαλίας εἰς Ἰέρνην, γίνονται μύριοι δισχίλιοι πεντακόσιοι. Τίς οὖν ἱστόρηκεν ἐν τοῖς ἐκεῖ τόποις, λέγω δὲ τοῖς περὶ Βάκτρα, τοῦτο τὸ μῆκος τῶν μεγίστων ἡμερῶν ἢ τὸ ἔξαρμα τοῦ ἡλίου τὸ

TEST. : *Chrest.* II, 6 (1-3, 9-10, 14-15); E (1-27).

2 τὸ *Chrest.* : om. A ω' E || 5 ὑπολαμβάνει A ω' E : -νοι C || 20 et 23 Καυκάσῳ E : -σίῳ A ω' [Καυσίῳ W] || 20 Βακτρίοις E : Βάκτροις A ω' || 25 γίνονται A s : γίγν- ω' E || 26 περὶ A ω' : ὑπὲρ E.

l'époque des solstices d'hiver? Car ce sont là phénomènes visibles à l'œil nu, même pour le non spécialiste, et qui ne réclament pas de repérage mathématique, de sorte qu'il y aurait eu beaucoup de gens pour le consigner par écrit soit parmi les anciens auteurs d'histoires perses soit parmi leurs successeurs jusqu'à nos jours[1]. Comment se pourrait-il que la félicité de ces régions s'accommode de tels phénomènes célestes?

Mais en voilà assez pour montrer l'habileté d'Hipparque à critiquer la démonstration d'Ératosthène : les solutions étant équivalentes, à l'en croire, Ératosthène se servirait de la solution aux fins de démonstration!

Localisation de l'Inde.

19. Et ce n'est pas fini : plus loin, Ératosthène[2] veut montrer que Déimaque[3] est un ignare, complètement étranger à de tels sujets. Voilà un homme[4], dit-il, qui considère que l'Inde s'étend entre l'équinoxe d'automne et le solstice d'hiver[5], et qui réfute les affirmations de Mégasthène[6] que, dans les parties méridionales de l'Inde, les Ourses se couchent et l'ombre change de sens ; il prétend que ni l'un ni l'autre de ces phénomènes ne se produit nulle part en Inde. De telles déclarations prouvent bien son ignorance! Considérer que l'équinoxe d'automne diffère de l'équinoxe de printemps dans sa distance aux solstices est déjà le fait d'un ignorant, puisqu'il n'y a qu'un seul cercle et un levant unique. De plus, puisque la distance qui sépare le tropique terrestre et l'équateur[7], à l'intérieur desquels Déimaque place l'Inde, représente d'après la mesure de la circonférence terrestre bien moins de vingt mille stades, alors, d'après les propres données de Déimaque, c'est Ératosthène qui aurait raison et non pas Déimaque ; car si l'Inde mesure vingt ou trente mille stades, elle ne peut tenir dans un tel intervalle ; mais si elle a la taille que lui donne Ératosthène, elle y tient largement. C'est ignorance aussi grande de prétendre que nulle part dans l'Inde les Ourses ne se

1-7. *Notes complémentaires*, p. 131-132.

κατὰ τὰς μεσουρανήσεις ἐν ταῖς χειμεριναῖς τροπαῖς ; Ὀφθαλμοφανῆ γὰρ πάντα ταῦτα ⟨καὶ⟩ ἰδιώτῃ καὶ οὐ δεόμενα μαθηματικῆς σημειώσεως, | ὥστε συνέγραψαν ἂν πολλοὶ καὶ τῶν παλαιῶν τῶν τὰ Περσικὰ ἱστορούντων καὶ τῶν ὕστερον μέχρι καὶ εἰς ἡμᾶς. Πῶς δ' ἂν ἡ λεχθεῖσα εὐδαιμονία τῶν τόπων ὡμολόγητο τοῖς τοιούτοις ἐν τῷ οὐρανῷ φαινομένοις ;

Ἐκ δὲ τῶν εἰρημένων δῆλον, ὡς καὶ σοφῶς ἀντιλέγει πρὸς τὴν ἀπόδειξιν, ὡς ἰσοδυναμούντων τῶν ζητουμένων λαμβάνοντος πρὸς τὸ ἀποδεῖξαι τὸ ζητούμενον.

19. Πάλιν δ' ἐκείνου τὸν Δηίμαχον ἰδιώτην ἐνδείξασθαι βουλομένου καὶ ἄπειρον τῶν τοιούτων· οἴεσθαι γὰρ τὴν Ἰνδικὴν μεταξὺ κεῖσθαι τῆς τε φθινοπωρινῆς ἰσημερίας καὶ τῶν τροπῶν τῶν χειμερινῶν, Μεγασθένει τε ἀντιλέγειν φήσαντι ἐν τοῖς νοτίοις μέρεσι τῆς Ἰνδικῆς τάς τε ἄρκτους ἀποκρύπτεσθαι καὶ τὰς σκιὰς ἀντιπίπτειν· μηδέτερον γὰρ τούτων μηδαμοῦ τῆς Ἰνδικῆς συμβαίνειν. Ταῦτα δὴ φάσκοντος ἀμαθῶς λέγεσθαι· τό τε γὰρ τὴν φθινοπωρινὴν τῆς ἐαρινῆς διαφέρειν οἴεσθαι κατὰ τὴν διάστασιν τὴν πρὸς τὰς τροπὰς ἀμαθές, τοῦ τε κύκλου τοῦ αὐτοῦ ὄντος καὶ τῆς ἀνατολῆς. Τοῦ τε διαστήματος τοῦ ἐπὶ τῆς γῆς τροπικοῦ ἀπὸ τοῦ ἰσημερινοῦ, ὧν μεταξὺ τίθησι τὴν Ἰνδικὴν ἐκεῖνος, δειχθέντος ἐν τῇ ἀναμετρήσει πολὺ ἐλάττονος τῶν δισμυρίων σταδίων, συμβῆναι ἂν καὶ κατ' αὐτὸν ἐκεῖνον, ὅπερ αὐτὸς νομίζει, οὐχ ὃ ἐκεῖνος· δυεῖν μὲν γὰρ ἢ καὶ τριῶν μυριάδων οὖσαν τὴν Ἰνδικὴν οὐδὲ πεσεῖν μεταξὺ τοσούτου διαστήματος, ὅσην δ' αὐτὸς εἴρηκε, πεσεῖν ἄν. Τῆς δ' αὐτῆς ἀγνοίας εἶναι καὶ τὸ μηδαμοῦ τῆς Ἰνδικῆς ἀποκρύπτεσθαι φάσκειν τὰς ἄρκτους

TEST. : E (1-7).

---

2 καὶ suppl. Coray || 6 τόπων A ω' : τοιούτων E || 8 ἀντιλέγει A ω' : -γειν W || 12 ἄπειρον ω' : ἄπορον A || 17 δὴ Coray : δὲ A ω'.

couchent ni l'ombre ne change de sens, alors qu'il suffit de s'avancer ne serait-ce qu'à cinq mille stades au sud d'Alexandrie pour constater l'apparition de ces phénomènes[1].

Or à ce raisonnement d'Ératosthène, Hipparque[2] répond par des critiques qui sont loin d'être justes : il commence par vouloir comprendre tropique d'été au lieu de tropique d'hiver ; après quoi il fait remarquer qu'il ne faut pas utiliser en matière scientifique le témoignage de qui n'a aucune notion d'astronomie, comme si Ératosthène jugeait de premier plan le témoignage de Déimaque, alors qu'il utilise simplement la méthode en usage pour répondre à des diseurs de fariboles. Il n'y a qu'un moyen de réfuter des contradicteurs creux, c'est de leur montrer que leur argumentation, quelle qu'elle soit, plaide en notre faveur.

Objections d'Hipparque. Leur inconsistance.

20. Jusqu'à présent donc, nous avons posé en principe[3] que les parties méridionales de l'Inde sont situées à la hauteur de Méroé (ce qui est l'opinion générale et la conviction la plus répandue) pour montrer l'absurdité de certaines conclusions. Puisque Hipparque[4], qui, jusque-là, ne fait aucune objection à cette hypothèse, la refuse ensuite au cours de son second volume, il nous faut examiner le raisonnement qu'il produit alors et que voici : étant donné que sont situés à la même hauteur les pays placés sur le même parallèle, lorsque l'intervalle se trouve être une grande distance, il est impossible de savoir si les régions en question sont sur le même parallèle sans la comparaison des *climats* dans l'une et l'autre contrée. Or à propos du *climat*[5] de Méroé, Philon[6], en relatant sa navigation en Éthiopie, précise que quarante-cinq jours avant le solstice d'été le soleil se trouve au zénith, et il donne aussi les rapports entre le gnomon et son ombre aux solstices et à l'équinoxe[7], ce qui concorde presque exactement avec les indications

1-7. *Notes complémentaires*, p. 132-133.

μηδὲ τὰς σκιὰς ἀντιπίπτειν, ὅτε γε καὶ πεντακισχιλίους προελθόντι ἀπ' Ἀλεξανδρείας εὐθὺς συμβαίνειν ἄρχεται.

Ταῦτα δὴ εἰπόντος, εὐθύνει πάλιν οὐκ εὖ ὁ Ἵππαρχος, πρῶτον ἀντὶ τοῦ χειμερινοῦ τροπικοῦ τὸν θερινὸν δεξάμενος, εἶτ' οὐκ οἰόμενος δεῖν μάρτυρι χρῆσθαι τῶν μαθηματικῶν ἀναστρολογήτῳ ἀνθρώπῳ, ὥσπερ τοῦ Ἐρατοσθένους προηγουμένως τὴν ἐκείνου μαρτυρίαν ἐγκρίνοντος, ἀλλ' οὐ κοινῷ τινι ἔθει χρωμένου πρὸς τοὺς ματαιολογοῦντας. Εἷς γάρ τις τῶν πρὸς τοὺς ματαίως ἀντιλέγοντας ἐλέγχων ἐστίν, ὅταν αὐτὴν τὴν ἐκείνων ἀπόφασιν, ὁποία πότ' ἐστι, δείξωμεν ἡμῖν συνηγοροῦσαν.

20. Νυνὶ μὲν οὖν ὑποθέμενοι τὰ νοτιώτατα τῆς Ἰνδικῆς ἀνταίρειν τοῖς κατὰ Μερόην, ὅπερ εἰρήκασι πολλοὶ καὶ πεπιστεύκασιν, ἐπεδείξαμεν τὰ συμβαίνοντα ἄτοπα. | Ἐπεὶ δὲ ὁ Ἵππαρχος, οὐδὲν ἀντειπὼν τῇ ὑποθέσει ταύτῃ νυνί, μετὰ ταῦτα ἐν τῷ δευτέρῳ ὑπομνήματι οὐ συγχωρεῖ, σκεπτέον καὶ τοῦτον τὸν λόγον. Φησὶ τοίνυν, ἀνταιρόντων ἀλλήλοις ⟨τῶν⟩ ἐπὶ τοῦ αὐτοῦ παραλλήλου κειμένων, ἐπειδὰν τὸ μεταξὺ ᾖ μέγα διάστημα, μὴ δύνασθαι γνωσθῆναι αὐτὸ τοῦτο, ὅτι εἰσὶν ἐπὶ τοῦ αὐτοῦ παραλλήλου οἱ τόποι, ἄνευ τῆς τῶν κλιμάτων συγκρίσεως τῆς κατὰ θάτερον τῶν τόπων. Τὸ μὲν οὖν κατὰ Μερόην κλίμα Φίλωνά τε τὸν συγγράψαντα τὸν εἰς Αἰθιοπίαν πλοῦν ἱστορεῖν, ὅτι πρὸ πέντε καὶ τεσσαράκοντα ἡμερῶν τῆς θερινῆς τροπῆς κατὰ κορυφὴν γίνεται ὁ ἥλιος, λέγειν δὲ καὶ τοὺς λόγους τοῦ γνώμονος πρός τε τὰς τροπικὰς σκιὰς καὶ τὰς ἰσημερινάς, αὐτόν τε Ἐρατοσθένη συμφωνεῖν

TEST. : E (9-11).

---

1 ὅτε A ω' : ὅπου W || 3 εἰπόντος B² Casaubon : -τας A ω' || 4 ἀντὶ Paetz : ἀπὸ A ω' || 15 οὐδὲν om. W || 17 ἀνταιρόντων B² : -ρούντων A ω' B || 18 τῶν suppl. Casaubon || 22 τῶν τόπων n Coray : τὸν τόπον A ω' || 26 τε Coray : δὲ A ω'.

d'Ératosthène ; à propos du *climat* de l'Inde en revanche, personne ne raconte quoi que ce soit, pas même Ératosthène. S'il est vrai pourtant que dans ce pays les deux Ourses se couchent[1], comme Ératosthène le croit sur la foi de Néarque[2], il n'est pas possible que Méroé et les caps de l'Inde soient situés sur le même parallèle[3].

Or si, sur la question des deux Ourses, Ératosthène est d'accord pour dire qu'elles se couchent, comment soutenir que personne ne dit rien du *climat* de l'Inde, pas même Ératosthène, puisque c'est là une indication qui concerne le *climat*? Mais s'il ne se trouve pas d'accord, qu'il soit lavé de l'accusation. Et il n'est pas d'accord, bien sûr! Quand Déimaque soutient que nulle part en Inde les Ourses ne se couchent ni les ombres ne changent de sens, ce qui est avancé par Mégasthène[4], il l'accuse d'ignorance, considérant l'erreur qui est impliquée là-dedans, puisque de l'aveu général et de l'avis d'Hipparque en personne, dire que les ombres ne changent pas de sens contient une erreur : en effet même si les caps de l'Inde ne sont pas à la hauteur de Méroé, Hipparque paraît bien consentir à les placer au sud de Syène.

21. Et dans la suite Hipparque[5], continuant à discuter sur les mêmes sujets, ou bien donne des arguments dont nous avons déjà fait la critique, ou bien ajoute des propositions erronées, ou bien tire des conclusions incohérentes.

Par exemple du fait que de Babylone à Thapsaque[6] il y a quatre mille huit cents stades et que de là vers le nord il y a mille cent stades[7] en direction des montagnes d'Arménie, il ne s'ensuit pas que de Babylone jusqu'à ces montagnes au nord, il y ait une distance supérieure à six mille stades sur le méridien de cette ville. D'abord Ératosthène[8] ne dit pas que de Thapsaque aux montagnes il y ait mille cent stades, il précise au contraire qu'il reste toute une partie de la distance qui

1-8. *Notes complémentaires*, p. 133-134.

ἔγγιστα τῷ Φίλωνι, τὸ δ' ἐν τῇ Ἰνδικῇ κλίμα μηδένα ἱστορεῖν, μηδ' αὐτὸν Ἐρατοσθένη. Εἰ δὲ δὴ καὶ αἱ ἄρκτοι ἐκεῖ ἀμφότεραι, ὡς οἴεται, ἀποκρύπτονται, πιστεύων τοῖς περὶ Νέαρχον, μὴ δυνατὸν εἶναι ἐπὶ ταὐτοῦ παραλλήλου κεῖσθαι τήν τε Μερόην καὶ [ταῦτα] τὰ ἄκρα τῆς Ἰνδικῆς.

Εἰ μὲν τοίνυν περὶ τῶν ἄρκτων ἀμφοτέρων, ὅτι ἀποκρύπτονται, συναποφαίνεται τοῖς εἰποῦσιν Ἐρατοσθένης, πῶς περὶ τοῦ ἐν τῇ Ἰνδικῇ κλίματος οὐδεὶς ἀποφαίνεται, οὐδ' αὐτὸς Ἐρατοσθένης; οὗτος γὰρ ὁ λόγος περὶ τοῦ κλίματός ἐστιν. Εἰ δ' οὐ συναποφαίνεται, ἀπηλλάχθω τῆς αἰτίας. Οὐ συναποφαίνεται δέ γε, ἀλλὰ τοῦ Δημάχου φήσαντος μηδαμοῦ τῆς Ἰνδικῆς μήτ' ἀποκρύπτεσθαι τὰς ἄρκτους μήτ' ἀντιπίπτειν τὰς σκιάς, ἅπερ ὑπείληφεν ὁ Μεγασθένης, ἀπειρίαν αὐτοῦ καταγιγνώσκει, τὸ συμπεπλεγμένον νομίζων ψεῦδος, ἐν ᾧ ὁμολογουμένως καὶ κατ' αὐτὸν τὸν Ἵππαρχον τό γε μὴ ἀντιπίπτειν τὰς σκιὰς ψεῦδος ἐμπέπλεκται· καὶ γὰρ εἰ μὴ τῇ Μερόῃ ἀνταίρει, τῆς γε Συήνης νοτιώτερα εἶναι τὰ ἄκρα τῆς Ἰνδικῆς συγχωρῶν φαίνεται.

21. Καὶ ἐν τοῖς ἑξῆς δὲ περὶ τῶν αὐτῶν ἐπιχειρῶν ἢ ταὐτὰ λέγει τοῖς ἐξελεγχθεῖσιν ὑφ' ἡμῶν, ἢ λήμμασι προσχρῆται ψευδέσιν, ἢ ἐπιφέρει τὸ μὴ ἀκολουθοῦν.

Οὔτε γὰρ τῷ ἀπὸ Βαβυλῶνος εἰς Θάψακον εἶναι σταδίους τετρακισχιλίους ὀκτακοσίους, ἐντεῦθεν δὲ πρὸς τὴν ἄρκτον ἐπὶ τὰ Ἀρμένια ὄρη χιλίους ἑκατόν, ἀκολουθεῖ τὸ ἀπὸ Βαβυλῶνος ἐπὶ τοῦ δι' αὐτῆς μεσημβρινοῦ ἐπὶ τὰ ἀρκτικὰ ὄρη πλείους εἶναι τῶν ἑξακισχιλίων. Οὔτε τὸ ἀπὸ Θαψάκου ἐπὶ τὰ ὄρη χιλίων καὶ ἑκατόν φησιν Ἐρατοσθένης, | ἀλλ' εἶναί τι λοιπὸν ἀκαταμέτρητον, ὥσθ' ἡ

3 οἴεται Coray : οἴονται A ω' ‖ 5 ταῦτα del. Coray ‖ 7 συναποφαίνεται A s B² : -νονται ω' ‖ 16 μὴ n B² : μὴν A ω' ‖ 19 ἐν A B² : om. ω' B ‖ 20 λέγει A B² : λέγειν ω' ‖ 21 προσχρῆται A W v s B² : -χρῆσθαι C B ‖ 24 χιλίους A ω' : δισχιλίους Casaubon ‖ 27 χιλίων A ω' : δισχιλίων Casaubon.

n'est pas mesurée ; de sorte que la critique qui suit, fondée sur une proposition qui n'a pas été accordée, ne peut que manquer son but. Et d'ailleurs, Ératosthène n'a déclaré nulle part que Thapsaque était à plus de quatre mille cinq cents stades au nord de Babylone[1].

22. Dans la suite en effet, plaidant encore pour les anciennes cartes, ce ne sont pas les paroles d'Ératosthène qu'Hipparque reproduit à propos de la troisième sphragide, mais, pour sa satisfaction personnelle, il invente un argument facile à réfuter.

Les sphragides. Ératosthène[2], tirant les conséquences de la théorie sus-indiquée concernant la direction du Taurus et celle de la mer à partir des Colonnes d'Hercule, se sert de cette ligne pour diviser le monde habité en deux moitiés qu'il nomme respectivement moitié nord et moitié sud, puis il essaie de découper ces moitiés en sections comme il le peut ; il nomme ces sections sphragides[3]. Ainsi dans la moitié sud, il appelle[4] l'Inde la première, l'Ariane la seconde sphragide, faciles toutes deux à circonscrire, et s'efforce de définir pour chacune la longueur et la largeur, et d'une certaine manière aussi la forme extérieure, comme le ferait un géomètre.

L'Inde, dit-il en effet, est rhomboïdale : de ses côtés, les deux qui sont baignés par la mer, mer du sud ou mer d'orient, sont des rivages qui ne comportent guère d'échancrures, et les deux côtés restants, constitués l'un par une chaîne de montagnes, l'autre par un fleuve, respectent plus ou moins la ligne droite.

Constatant ensuite que l'Ariane a trois côtés au moins naturellement aptes à former un parallélogramme, mais n'ayant pas la possibilité de déterminer le côté ouest par des points fixes, vu l'enchevêtrement des peuples, il[5] le figure pourtant par une ligne qui part des Portes Caspiennes pour se terminer aux promon-

1. *Note complémentaire*, p. 134.
2. III B 2 (9-13).
3. *Note complémentaire*, p. 134.
4. III B 5 (14-22).
5. Ératosthène, III B 19 (p. 29, 23 - 30, 3).

ἑξῆς ἔφοδος ἐκ μὴ διδομένου λήμματος οὐκ ἂν ἐπεραίνετο. Οὔτ' ἀπεφήνατο οὐδαμοῦ Ἐρατοσθένης τὴν Θάψακον τῆς Βαβυλῶνος πρὸς ἄρκτους κεῖσθαι πλείοσιν ἢ τετρακισχιλίοις καὶ πεντακοσίοις σταδίοις. 22. Ἑξῆς δὲ συνηγορῶν ἔτι τοῖς ἀρχαίοις πίναξιν οὐ τὰ λεγόμενα ὑπὸ τοῦ Ἐρατοσθένους προφέρεται περὶ τῆς τρίτης σφραγῖδος, ἀλλ' ἑαυτῷ κεχαρισμένως πλάττει τὴν ἀπόφασιν πρὸς ἀνατροπὴν εὐφυῆ.

Ὁ μὲν γὰρ ἀκολουθῶν τῇ θέσει τῇ προειρημένῃ τοῦ τε Ταύρου καὶ τῆς ἀπὸ Στηλῶν θαλάττης, διελὼν τῇ γραμμῇ ταύτῃ τὴν οἰκουμένην δίχα, καὶ καλέσας τὸ μὲν βόρειον μέρος, τὸ δὲ νότιον, πειρᾶται τούτων ἑκάτερον τέμνειν πάλιν εἰς τὰ δυνατὰ μέρη· καλεῖ δὲ ταῦτα σφραγῖδας. Καὶ δὴ τοῦ νοτίου μέρους πρώτην εἰπὼν σφραγῖδα τὴν Ἰνδικήν, δευτέραν δὲ τὴν Ἀριανήν, ἐχούσας τι εὐπερίγραφον, ἴσχυσεν ἀμφοτέρων ἀποδοῦναι καὶ μῆκος καὶ πλάτος, τρόπον δέ τινα καὶ σχῆμα ὡς ἂν γεωμετρικός.

Τὴν μὲν γὰρ Ἰνδικὴν ῥομβοειδῆ φησι διὰ τὸ τῶν πλευρῶν τὰς μὲν θαλάττῃ κλύζεσθαι τῇ τε νοτίῳ καὶ τῇ ἑῴᾳ, μὴ πάνυ κολπώδεις ᾐόνας ποιούσῃ, τὰς δὲ λοιπάς, τὴν μὲν τῷ ὄρει, τὴν δὲ τῷ ποταμῷ, κἀνταῦθα τοῦ εὐθυγράμμου σχήματος ὑπό τι σῳζομένου.

Τὴν δ' Ἀριανὴν ὁρῶν τάς γε τρεῖς πλευρὰς ἔχουσαν εὐφυεῖς πρὸς τὸ ἀποτελέσαι παραλληλόγραμμον σχῆμα, τὴν δ' ἑσπέριον οὐκ ἔχων σημείοις ἀφορίσαι διὰ τὸ ἐπαλλάττειν ἀλλήλοις τὰ ἔθνη, γραμμῇ τινι ὅμως δηλοῖ τῇ ἀπὸ Κασπίων πυλῶν ἐπὶ τὰ ἄκρα τῆς Καρμανίας

TEST. : E (9-18, 23-27).

---

5 ἔτι Xylander : ἐπὶ A ω' ‖ 6 περὶ A s B² : παρὰ ω' ‖ 15 Ἀριανήν E : Ἀρειανήν A ω' ‖ 17 τρόπον A ω' : τύπον E ‖ γεωμετρικός A W v s B E : -κῶς C ‖ 23 Ἀριανὴν A ω' E : Ἀρεια- W.

toires de Carmanie proches du golfe Persique ; il l'appelle côté ouest, et côté est celui qui longe l'Indus, mais il ne les prétend pas parallèles, pas plus que les deux autres, décrits l'un par la chaîne de montagnes, l'autre par la mer ; il se contente d'appeler l'un côté nord, l'autre côté sud.

La troisième sphragide.

23. Représentant la seconde sphragide par une figure aussi globale, il[1] donne de la troisième un schéma encore plus global, et cela pour plusieurs raisons. D'abord, comme il vient d'être signalé, il n'est pas facile de préciser le tracé de la ligne qui va des Portes Caspiennes à la Carmanie et qui sert de côté commun à la seconde et à la troisième section. Ensuite, sur le côté sud, le golfe Persique forme une échancrure, comme le signale également Ératosthène qui a donc été forcé de considérer comme droite la ligne qui, partant de Babylone, traverse Suse et Persépolis et va jusqu'aux frontières de Carmanie et de Perse, seul tracé sur lequel il lui était possible de trouver une route étalonnée, mesurant en tout un peu plus de neuf mille stades ; il appelle cette ligne côté sud sans dire qu'elle est parallèle au côté nord.

Bien évidemment aussi, l'Euphrate, dont il se sert pour déterminer le côté ouest, n'a rien de commun avec une ligne droite car, en descendant des montagnes, il coule en direction du midi puis fait un coude vers l'est pour reprendre ensuite la direction sud jusqu'à son embouchure ; Ératosthène signale d'ailleurs que le cours du fleuve n'est pas rectiligne, au moment où il précise la forme de la Mésopotamie, région formée par la confluence du Tigre et de l'Euphrate, dont il dit qu'elle ressemble fort à un vaisseau garni de rameurs[2]. De plus, de Thapsaque à l'Arménie, le côté ouest déterminé par l'Euphrate n'est pas entièrement mesuré :

1. Ératosthène, III B 25 (6-23).
2. Le cours fortement incurvé de l'Euphrate serait la carène du vaisseau, la ligne plus plate du Tigre dessinerait le bord (cf. H. Berger, *Erat.*, p. 261).

τελευτώσῃ τὰ συνάπτοντα πρὸς τὸν Περσικὸν κόλπον· ἑσπέριον μὲν οὖν καλεῖ τοῦτο τὸ πλευρόν, ἑῷον δὲ τὸ παρὰ τὸν Ἰνδόν, παράλληλα δ' οὐ λέγει, οὐδὲ τὰ λοιπά, τό τε τῷ ὄρει γραφόμενον καὶ τὸ τῇ θαλάττῃ, ἀλλὰ μόνον τὸ μὲν βόρειον, τὸ δὲ νότιον.

23. Οὕτω δ' ὁλοσχερεῖ τινι τύπῳ τὴν δευτέραν ἀποδιδοὺς σφραγῖδα, πολὺ ταύτης ὁλοσχερέστερον ἀποδίδωσι τὴν τρίτην σφραγῖδα κατὰ πλείους αἰτίας. Πρώτην μὲν τὴν λεχθεῖσαν, ὅτι οὐκ εὐκρινῶς ἀφώρισται ἡ ἀπὸ Κασπίων πυλῶν ἐπὶ Καρμανίαν, ἥτις κοινή ἐστι τῇ τρίτῃ πρὸς τὴν δευτέραν σφραγῖδα πλευρά. Ἔπειθ' ὅτι εἰς τὴν νότιον πλευρὰν ὁ Περσικὸς ἐμπίπτει κόλπος, ὅπερ καὶ αὐτός φησιν, ὥστ' ἠνάγκασται τὴν ἐκ Βαβυλῶνος λαβεῖν γραμμήν, ὡς ἂν εὐθεῖάν τινα διὰ Σούσων καὶ Περσεπόλεως μέχρι τῶν ὅρων τῆς Καρμανίας καὶ τῆς | Περσίδος, ᾗ δυνατὸς ἦν εὑρεῖν μεμετρημένην ὁδόν, σταδίων οὖσαν τὴν ὅλην μικρῷ πλειόνων ἢ ἐννακισχιλίων· ἣν νότιον μὲν καλεῖ πλευράν, παράλληλον δ' οὐ λέγει τῇ βορείῳ.

Δῆλον δ' ὅτι οὐδ' ὁ Εὐφράτης, ᾧ τὸ ἑσπέριον ἀφορίζει πλευρόν, σύνεγγύς ἐστιν εὐθείᾳ γραμμῇ, ἀλλ' ἀπὸ τῶν ὀρῶν ἐπὶ τὴν μεσημβρίαν ῥυείς, εἶτ' ἐπιστρέφει πρὸς ἕω καὶ πάλιν πρὸς νότον μέχρι τῆς εἰς θάλατταν ἐκβολῆς· δηλοῖ δὲ τὸ μὴ εὐθύπορον τοῦ ποταμοῦ, φράζων τὸ σχῆμα τῆς Μεσοποταμίας, ὃ ποιοῦσι συμπίπτοντες εἰς ἓν ὅ τε Τίγρις καὶ ὁ Εὐφράτης, ὑπηρεσίῳ παραπλήσιον, ὥς φησι. Καὶ μὴν τὸ ἀπὸ Θαψάκου μέχρι τῆς Ἀρμενίας οὐδὲ πᾶν μεμετρημένον ἔχει τὸ ἑσπέριον πλευρὸν τὸ ἀφοριζόμενον

TEST. E (1-25).

---

4 τὸ τῇ E : τῷ A ω' τῇ B² || 6 ἀποδιδοὺς A : ἀποδοὺς ω' E || 11 πλευρά B² Coray : πλευρᾷ A πλευράν ω' E || 22 μέχρι — ἐκβολῆς om. E || θάλατταν C B² : θαλαττίαν A W v s B || 23 δὲ A ω' : δὴ E || 24-25 ὃ ποιοῦσι — Εὐφράτης om. E.

Ératosthène précise que, pour la partie à proximité de l'Arménie et des montagnes septentrionales, il n'en connaît pas la longueur, parce que la mesure n'en a pas été faite.

Devant toutes ces raisons, et de son propre aveu, il ne représente la troisième section que schématiquement ; pour établir les distances il a, nous dit-il, rassemblé des renseignements tirés d'*Itinéraires* variés[1] dont certains même, dit-il, sans nom d'auteurs[2]. Aussi peut-on taxer de mauvaise foi Hipparque, qui réfute par raison géométrique ce qui est exprimé si globalement, alors qu'il faudrait bien plutôt savoir gré à ceux qui, même imparfaitement, nous ont révélé les caractéristiques de ces lieux. Quand, par dessus le marché, les arguments géométriques dont il se sert ne sont même pas empruntés à Ératosthène mais forgés par sa propre imagination, on ne peut qu'y voir la preuve flagrante de son ambition jalouse.

Détail des contours. 24. Par exemple Ératosthène, dans la représentation qu'il dit schématique de la troisième section, indique dix mille stades des Portes Caspiennes à l'Euphrate ; fragmentant ensuite le parcours, il utilise les distances données dans les *Itinéraires* en commençant cette fois à l'Euphrate et au point où l'on peut le franchir à Thapsaque. Jusqu'au Tigre, à l'endroit où Alexandre a traversé, il compte deux mille quatre cents stades[3] ; puis de là successivement par Gaugamèles, le Lycus, Arbèles et Ecbatane (le trajet qu'à partir de Gaugamèles Darius a emprunté dans sa fuite[4] jusqu'aux Portes Caspiennes), il arrive au total de dix mille stades, à trois cents stades près en excès. C'est donc ainsi qu'il évalue le côté nord sans pour autant le supposer parallèle

1-2. *Notes complémentaires*, p. 134.

3. Les manuscrits portent ici 1 400 stades, traditionnellement corrigés en 2 400 conformément à ce qui est écrit plus loin en II, 1, 38, nouvel exemple de l'incertitude des chiffres que nous livrent les manuscrits.

4. Ceci se passait en hiver 333, la défaite de Gaugamèles étant du 1er octobre.

ὑπὸ τοῦ Εὐφράτου, ἀλλά φησι τὸ πρὸς τῇ Ἀρμενίᾳ μέρος καὶ τοῖς ἀρκτικοῖς ὄρεσι μὴ ἔχειν ⟨εἰπεῖν⟩ πόσον ἐστὶ διὰ τὸ ἀμέτρητον εἶναι.

Διὰ δὴ ταῦτα πάντα τυπωδῶς φησιν ἀποδιδόναι τὴν τρίτην μερίδα· καὶ γὰρ καὶ τὰ διαστήματά [ἅ] φησιν ἐκ πολλῶν συναγαγεῖν τῶν τοὺς σταθμοὺς πραγματευσαμένων, ⟨ὧν⟩ τινας καὶ ἀνεπιγράφους καλεῖ. Ἀγνωμονεῖν δὴ δόξειεν ἂν ὁ Ἵππαρχος πρὸς τὴν τοιαυτὴν ὁλοσχέρειαν γεωμετρικῶς ἀντιλέγων, ἐν ᾗ χάριν εἰδέναι δεῖ τοῖς καὶ ὁπωσοῦν ἀπαγγείλασιν ἡμῖν τὴν τῶν τόπων φύσιν. Ὅταν δὲ δὴ μηδ' ἐξ ὧν ἐκεῖνος λέγει λαμβάνῃ τὰς γεωμετρικὰς ὑποθέσεις, ἀλλ' ἑαυτῷ πλάσας, ἐκφανέστερον ἂν τὸ φιλότιμον καταμηνύοιτο.

24. Ὁ μὲν δὴ οὕτως φησὶ τὴν τρίτην μερίδα τυπωδῶς ἀποδίδοσθαι μυρίων σταδίων ἀπὸ Κασπίων πυλῶν ἐπὶ τὸν Εὐφράτην, κατὰ μέρος δὲ διαιρῶν, ὡς ἀναγεγραμμένην εὗρε τὴν μέτρησιν, οὕτω τίθησιν, ἔμπαλιν τὴν ἀρχὴν ἀπὸ τοῦ Εὐφράτου ποιησάμενος καὶ τῆς κατὰ Θάψακον διαβάσεως αὐτοῦ. Μέχρι μὲν δὴ τοῦ Τίγριδος, ὅπου Ἀλέξανδρος διέβη, σταδίους ⟨δισ⟩χιλίους καὶ τετρακοσίους γράφει· ἐντεῦθεν δ' ἐπὶ τοὺς ἑξῆς τόπους διὰ Γαυγαμήλων καὶ τοῦ Λύκου καὶ Ἀρβήλων καὶ Ἐκβατάνων, ᾗ Δαρεῖος ἐκ τῶν Γαυγαμήλων ἔφυγε μέχρι Κασπίων πυλῶν, τοὺς μυρίους ἐκπληροῖ, τριακοσίοις μόνον πλεονάσας. Τὸ μὲν δὴ βόρειον πλευρὸν οὕτω καταμετρεῖ, οὐ

TEST. : E (4-5, 7-10).

2 εἰπεῖν suppl. Coray || 4 ταῦτα πάντα A E : πάντα ταῦτα ω' || 5 ἅ del. Siebenkees || 6 συναγαγεῖν Coray : συνάγειν A ω' || 7 ὧν suppl. Coray || καλεῖ Casaubon : καλεῖν A ω' [-λῶν W^{ac}] || 11 λέγει W v s B : λέγῃ A λέγοι C || λαμβάνῃ n : -νει A ω' || 14 οὕτως A B : οὗτος ω' || 20 δισχιλίους Casaubon : χιλίους A ω' || 24 τριακοσίοις Casaubon : -σίους A ω'.

aux montagnes ni à la ligne qui passe par les Colonnes, Athènes et Rhodes, car Thapsaque est à une grande distance des montagnes, et la chaîne de montagnes et la route qui vient de Thapsaque convergent aux Portes Caspiennes. Voilà pour la frontière septentrionale.

25. Après le côté nord, il trace le côté sud : « On ne peut pas, déclare-t-il, lui faire longer la mer à cause de l'échancrure du golfe Persique ; mais de Babylone, par Suse et Persépolis, jusqu'aux limites de la Perse et de la Carmanie, il y a neuf mille deux cents stades ». Ératosthène parle ici de « côté sud », mais sans dire que le côté sud soit parallèle au côté nord. La disparité de longueur entre le côté nord tel qu'il le définit[1] et le côté sud vient selon lui de ce que l'Euphrate, après avoir coulé un certain temps vers le midi, décrit une grande courbe vers l'est.

26. Des côtés latéraux, c'est l'occidental dont il parle en premier : quelles en sont les caractéristiques, est-il un ou double, tels sont les points qu'il nous faut examiner à son sujet. Si depuis le point où on peut le traverser à Thapsaque on suit l'Euphrate, Ératosthène nous dit que jusqu'à Babylone il y a quatre mille huit cents stades ; de là jusqu'à l'embrouchure de l'Euphrate et la ville de Térédon trois mille stades ; de Thapsaque en direction du Nord, la route jusqu'aux Portes de l'Arménie est étalonnée et représente environ mille cent stades ; elle ne l'est plus au delà, à travers la Gordyène et l'Arménie ; aussi n'en tient-il pas compte.

1. Le côté nord de la troisième section est en principe la ligne tracée des monts d'Arménie aux Portes Caspiennes. Or, ce qui est mesuré, c'est la distance Thapsaque-Portes Caspiennes, ce que Strabon appelle vraisemblablement « le côté nord tel qu'il le définit ». Il vaut 10 000 stades, donc 800 stades de plus que le côté sud, la différence représentant l'inflexion de l'Euphrate vers l'est, entre Thapsaque et Babylone.

παράλληλον τοῖς ὄρεσι θείς, οὐδὲ τῇ διὰ Στηλῶν καὶ Ἀθηνῶν καὶ Ῥόδου γραμμῇ· ἡ γὰρ Θάψακος πολὺ τῶν ὀρῶν ἀφέστηκε, συμπίπτει δὲ καὶ τὸ ὄρος καὶ ἡ ἀπὸ Θαψάκου ὁδὸς ἐπὶ τὰς Κασπίους πύλας. Καὶ τά γε προσάρκτια μέρη τοῦ ὅρου ταῦτ' ἐστίν. |

25. Ἀποδοὺς δὲ τὸ βόρειον οὕτω πλευρόν, τὸ δὲ νότιον, φησί, παρὰ μὲν τὴν θάλατταν οὐκ ἔστι λαβεῖν διὰ τὸ τὸν Περσικὸν ἐμπίπτειν κόλπον, ἀπὸ Βαβυλῶνος δὲ διὰ Σούσων καὶ Περσεπόλεως μέχρι τῶν ὁρίων τῆς τε Περσίδος καὶ τῆς Καρμανίας σταδίους εἶναι ἐννακισχιλίους καὶ διακοσίους, νότιον μὲν λέγων, παράλληλον δ' οὐ λέγων τῷ βορείῳ τὸ νότιον. Τὴν δὲ διαφωνίαν τοῦ μήκους φησὶ συμβαίνειν τοῦ τε βορείου τεθέντος πλευροῦ καὶ τοῦ νοτίου, διὰ τὸ τὸν Εὐφράτην μέχρι τινὸς πρὸς μεσημβρίαν ῥυέντα πρὸς τὴν ἕω πολὺ ἐγκλίνειν.

26. Τῶν δὲ πλαγίων πλευρῶν τὴν ἑσπερίαν λέγει πρῶτον· ἣν ὁποία τίς ἐστιν, εἴτε μία εἴτε δύο, ἐν μέσῳ πάρεστι σκοπεῖν. Ἀπὸ γὰρ τῆς κατὰ Θάψακόν φησι διαβάσεως παρὰ τὸν Εὐφράτην εἰς μὲν Βαβυλῶνα σταδίους εἶναι τετρακισχιλίους ὀκτακοσίους, ἐντεῦθεν δ' ἐπὶ τὰς ἐκβολὰς τοῦ Εὐφράτου καὶ πόλιν Τερηδόνα τρισχιλίους· τὰ δ' ἀπὸ Θαψάκου πρὸς τὰς ἄρκτους μέχρι μὲν τῶν Ἀρμενίων πυλῶν καταμεμετρῆσθαι καὶ εἶναι ὡς χιλίους ἑκατόν, τοὺς δὲ διὰ Γορδυαίων καὶ Ἀρμενίων μηκέτι· διὸ δὴ παραλείπειν αὐτούς.

TEST. : Psell. 16 (7-8).

---

1 Στηλῶν A v s B : πυλῶν C πηλλῶν W ‖ 5 ὅρου Kramer : ὅρους A ω′ ‖ 8 ἐμπίπτειν A ω′ : ἐκπ- Psell. ‖ 9 μέχρι Groskurd : καὶ A ω′ ‖ 12 τὸ A W v s B : τὸν C ‖ 16 πλαγίων B[2] : πελαγίων A ω′ ‖ λέγει Xylander : λέγειν A ω′ ‖ 23 καταμεμετρῆσθαι ω′ : -τρεῖσθαι A W ‖ 24 Γορδυαίων Coray : Γορτυναίων A ω′ ‖ 25 αὐτούς Aldina : αὐτός A ω′.

Quant au côté oriental, le fragment qui traverse la Perse dans sa longueur depuis la mer Érythrée[1] jusque vers la Médie au nord paraît avoir au minimum huit mille stades (et plus de neuf mille si l'on part de certains promontoires) ; le reste, à travers la Parætacène et la Médie jusqu'aux Portes Caspiennes mesure environ trois mille stades.

Le Tigre et l'Euphrate qui, au sortir de l'Arménie, coulent vers le midi, une fois franchies les montagnes de Gordyène, décrivent un grand cercle tout autour de la vaste contrée qu'est la Mésopotamie, puis s'infléchissent vers le levant d'hiver et le midi[2], surtout l'Euphrate ; ce fleuve se rapproche de plus en plus du Tigre, au voisinage du mur de Sémiramis et d'un village nommé Opis qu'il laisse à deux cents stades ; puis après la traversée de Babylone, il se jette dans le golfe Persique. De là vient, précise Ératosthène, que de forme extérieure la Mésopotamie et la Babylonie ressemblent fort à un vaisseau garni de rameurs[3]. Tel est à peu près l'enseignement d'Ératosthène.

Critiques d'Hipparque et discussion.

27. Au sujet de la troisième sphragide, il commet sans doute un certain nombre d'erreurs que nous examinerons plus tard[4], mais ce qu'Hipparque[5] lui reproche ne l'est pas le moins du monde. Examinons donc ses arguments.

Dans le désir de confirmer sa proposition de départ qu'il faut refuser le postulat d'Ératosthène et ne pas déplacer l'Inde vers le sud, Hipparque prétend que cela ressort clairement des arguments même qu'Ératosthène fournit[6] : après avoir déclaré en effet que la troisième section est limitée sur le côté nord par la ligne qui va des Portes Caspiennes à l'Euphrate et vaut dix mille

1. La mer Érythrée comprend le golfe Arabique (notre mer Rouge), le golfe Persique, et la partie de la mer, extérieure à ces deux golfes, située au sud de l'Arabie (XVI, 3, 1).

2-6. *Notes complémentaires*, p. 135.

Τοῦ δὲ πρὸς ἕω πλευροῦ τὸ μὲν διὰ τῆς Περσικῆς κατὰ μῆκος ἀπὸ τῆς Ἐρυθρᾶς ὡς ἐπὶ Μηδίαν καὶ τὰς ἄρκτους οὐκ ἔλαττον εἶναι δοκεῖ τῶν ὀκτακισχιλίων, ἀπὸ δέ τινων ἀκρωτηρίων καὶ ὑπὲρ τοὺς ἐννακισχιλίους, τὸ δὲ λοιπὸν διὰ τῆς Παραιτακηνῆς καὶ Μηδίας ἐπὶ Κασπίους πύλας ὡς τρισχιλίων.

Τὸν δὲ Τίγριν ποταμὸν καὶ τὸν Εὐφράτην ῥέοντας ἐκ τῆς Ἀρμενίας πρὸς μεσημβρίαν, ἐπειδὰν παραμείψωνται τὰ τῶν Γορδυαίων ὄρη, κύκλον μέγαν περιβαλομένους καὶ ἐμπεριλαβόντας χώραν πολλὴν τὴν Μεσοποταμίαν ἐπιστρέφειν πρὸς χειμερινὴν ἀνατολὴν καὶ τὴν μεσημβρίαν, πλέον δὲ τὸν Εὐφράτην· γενόμενον δὲ τοῦτον ἔγγιον ἀεὶ τοῦ Τίγριδος κατὰ τὸ Σεμιράμιδος διατείχισμα καὶ κώμην καλουμένην Ὦπιν, διασχόντα ταύτης ὅσον διακοσίους σταδίους, καὶ ῥυέντα διὰ Βαβυλῶνος ἐκπίπτειν εἰς τὸν Περσικὸν κόλπον. Γίνεται δή, φησί, τὸ σχῆμα τῆς Μεσοποταμίας καὶ Βαβυλωνίας ὑπηρεσίῳ παραπλήσιον. Ὁ μὲν δὴ Ἐρατοσθένης τοιαῦτ' εἴρηκε.

27. Περὶ δὲ τῆς τρίτης σφραγῖδος καὶ ἄλλα μέν τινα ἁμαρτήματα ποιεῖ, περὶ ὧν ἐπισκεψόμεθα, ἃ δὲ Ἵππαρχος προφέρει αὐτῷ, οὐ πάνυ. Σκοπῶμεν δ' ἃ λέγει.

Βουλόμενος γὰρ βεβαιοῦν τὸ ἐξ ἀρχῆς, ὅτι οὐ μεταθετέον τὴν Ἰνδικὴν ἐπὶ τὰ νοτιώτερα, ὥσπερ Ἐρατοσθένης ἀξιοῖ, σαφὲς ἂν γενέσθαι τοῦτο μάλιστά φησιν ἐξ ὧν αὐτὸς | ἐκεῖνος προφέρεται· τὴν γὰρ τρίτην μερίδα κατὰ τὴν βόρειον πλευρὰν εἰπόντα ἀφορίζεσθαι ὑπὸ τῆς ἀπὸ Κασπίων πυλῶν ἐπὶ τὸν Εὐφράτην γραμμῆς σταδίων μυρίων οὔσης, μετὰ ταῦτα ἐπιφέρειν ὅτι τὸ νότιον πλευρὸν

---

2 Μηδίαν A B²: -δείαν ω' ‖ 5 Παραιτακηνῆς Xylander : -κινῆς A ω' ‖ Μηδίας A B²: -δείας ω' ‖ 9 Γορδυαίων Coray : Γορτυναίων A C Γορτηναίων W v s B ‖ περιβαλομένους Coray : -βαλλομ- A ω' ‖ 12 γενόμενον Aldina : γινόμ- A ω' ‖ τοῦτον A ω' : τοσοῦτον W ‖ 20 ἐπισκεψόμεθα A ω' : -ψώμ- C.

stades, il assure que le côté sud, de Babylone jusqu'aux frontières de Carmanie, mesure un peu plus de neuf mille stades ; que le côté ouest, à partir de Thapsaque et le long de l'Euphrate, mesure quatre mille huit cents stades jusqu'à Babylone, et puis trois mille stades de plus jusqu'à l'embouchure sur le littoral ; mais que, au nord de Thapsaque, une partie seulement en est mesurée, les mille cent premiers stades, le reste ne l'étant pas encore. Ainsi donc, dit Hipparque, puisque le côté nord de la troisième section est d'environ dix mille stades et que la parallèle à ce côté, tracée en droite ligne de Babylone jusqu'au côté oriental, a été évaluée à un peu plus de neuf mille stades, il est clair que Babylone n'est pas à beaucoup plus de mille stades à l'est de Thapsaque[1].

28. Nous répondrons ceci : si d'une part un même méridien portait parfaitement en ligne droite les Portes Caspiennes et les frontières de Carmanie et de Perse, et si les lignes en direction de Thapsaque et de Babylone étaient tracées perpendiculairement au dit méridien rectiligne, sa conclusion serait juste. Si l'on prolongeait en effet la ligne[2] qui passe à Babylone jusqu'au méridien parfaitement rectiligne qui passe à Thapsaque, elle serait visiblement égale ou du moins bien près d'être égale[3] à celle qui va des Portes Caspiennes à Thapsaque ; de sorte que Babylone serait autant à l'est de Thapsaque qu'il y a de différence entre la distance des Portes Caspiennes à Thapsaque et celle des frontières de la Carmanie à Babylone. Mais Ératosthène[4] n'a dit ni que la ligne qui détermine le côté ouest de l'Ariane soit située sur un méridien, ni que la perpendiculaire au méridien des Portes Caspiennes soit la ligne qui va des Portes Caspiennes à Thapsaque ; ce serait bien plutôt, selon lui, la ligne décrite par la montagne, qui forme un angle avec la ligne en direction de Thapsaque (elles

1-3. *Notes complémentaires*, p. 135.
4. III A 26 (p. 34, 13 - 35, 5)

τὸ ἀπὸ Βαβυλῶνος εἰς τοὺς ὅρους τῆς Καρμανίας μικρῷ πλειόνων ἐστὶν ἢ ἐννακισχιλίων, τὸ δὲ πρὸς δύσει πλευρὸν ἀπὸ Θαψάκου παρὰ τὸν Εὐφράτην ἐστὶν εἰς Βαβυλῶνα τετρακισχίλιοι ὀκτακόσιοι στάδιοι, καὶ ἑξῆς ἐπὶ τὰς ἐκβολὰς τρισχίλιοι, τὰ δὲ πρὸς ἄρκτον ἀπὸ Θαψάκου, τὸ μὲν ἀπομεμέτρηται μέχρι χιλίων ἑκατόν, τὸ λοιπὸν δ' οὐκέτι. Ἐπεὶ τοίνυν, φησί, τὸ μὲν βόρειόν ἐστι πλευρὸν τῆς τρίτης μερίδος ὡς μυρίων, ἡ δὲ τούτῳ παράλληλος ἀπὸ Βαβυλῶνος εὐθεῖα μέχρι ἀνατολικοῦ πλευροῦ συνελογίσθη μικρῷ πλειόνων ἢ ἐννακισχιλίων, δῆλον ὅτι ἡ Βαβυλὼν οὐ πολλῷ πλείοσιν ἢ χιλίοις σταδίοις ἐστὶν ἀνατολικωτέρα τῆς κατὰ Θάψακον διαβάσεως.

28. Ἐροῦμεν δ' ὅτι, εἰ μὲν ἐπὶ τῆς αὐτῆς μεσημβρινῆς εὐθείας ἐπ' ἀκριβὲς ἐλαμβάνοντο αἵ τε Κάσπιοι πύλαι καὶ οἱ ὅροι τῶν Καρμανίων καὶ Περσῶν, πρὸς ὀρθάς τε ἤγοντο ἀπὸ τῆς λεχθείσης μεσημβρινῆς εὐθείας ἥ τε ἐπὶ Θάψακον καὶ ἡ ἐπὶ Βαβυλῶνα, συνέβαινεν ἂν τοῦτο. Ἡ γὰρ προσεκβαλλομένη τῇ διὰ Βαβυλῶνος μέχρι τῆς διὰ Θαψάκου εὐθείας μεσημβρινῆς, ἴση ἂν ἦν πρὸς αἴσθησιν ἢ πάρισός γε τῇ ἀπὸ Κασπίων πυλῶν εἰς Θάψακον· ὥστε τῇ ὑπεροχῇ ἐγίνετ' ἂν ἀνατολικωτέρα ἡ Βαβυλὼν τῆς Θαψάκου, ᾗ ὑπερέχει ἡ ἐκ Κασπίων πυλῶν εἰς Θάψακον τῆς ἐκ τῶν Καρμανίων ὅρων εἰς Βαβυλῶνα. Ἀλλ' οὔτε τὴν διορίζουσαν γραμμὴν τὸ ἑσπέριον πλευρὸν τῆς Ἀριανῆς ἐπὶ μεσημβρινοῦ κειμένην εἴρηκεν Ἐρατοσθένης, οὐδὲ τὴν ἀπὸ Κασπίων πυλῶν ἐπὶ Θάψακον πρὸς ὀρθὰς τῇ διὰ τῶν Κασπίων πυλῶν μεσημβρινῇ, ἀλλὰ μᾶλλον τὴν τῷ ὄρει γραφομένην, πρὸς ἣν ἡ ἐπὶ Θάψακον γωνίαν ποιεῖ ἀπὸ

---

6 ἀπομεμέτρηται Kramer : ἀπομετρεῖται A ω' [-μετρεῖ τὰ s] ‖ 8 τούτῳ Groskurd : τούτων A ω' ‖ 21 ἐγίνετ' B[3] : γίνετ' A C v B γίνοιτ' W s ‖ 24 Ἀριανῆς A ω' : Ἀρειανῆς W ‖ 26-27 ἐπὶ — πυλῶν om. A ‖ 27 μεσημβρινῇ W v s : -βρινήν A C B.

partent du même point) ; et il n'a pas davantage indiqué que la ligne tracée en direction de Babylone à partir de la Carmanie soit parallèle à celle menée en direction de Thapsaque. D'ailleurs lui serait-elle parallèle, si elle n'était pas en même temps perpendiculaire au méridien des Portes Caspiennes, il n'y gagnerait rien de plus pour son argumentation.

29. Hipparque[1] part donc allègrement de là, puis croyant avoir démontré que Babylone, de l'aveu même d'Ératosthène, est à un peu plus de mille stades à l'est de Thapsaque, il recommence à se forger une proposition de toutes pièces pour pouvoir continuer ses démonstrations. Il dit en effet[2] : si l'on imagine une droite menée de Thapsaque en direction du midi, et la perpendiculaire abaissée de Babylone sur cette droite, l'on aura un triangle rectangle composé du côté que l'on a tracé de Thapsaque à Babylone, de la perpendiculaire qui de Babylone est abaissée sur la ligne méridienne de Thapsaque, et de ce même méridien de Thapsaque. Dans ce triangle, il prend comme hypoténuse à l'angle droit la ligne de Thapsaque à Babylone dont il dit qu'elle compte quatre mille huit cents stades, tandis que la perpendiculaire abaissée de Babylone sur la ligne méridienne de Thapsaque aurait un peu plus de mille stades puisque telle est la différence entre les distances à Thapsaque et à Babylone ; d'où il déduit par le calcul[3] le troisième côté, l'autre côté de l'angle droit, qui vaudrait plusieurs fois la dite perpendiculaire. Il y ajoute le prolongement de cette ligne en direction du nord, depuis Thapsaque jusqu'aux monts d'Arménie, dont Ératosthène a dit qu'une partie en était mesurée, sur une distance de mille cent stades, mais que le reste ne l'était pas, aussi le néglige-t-il. Hipparque au contraire le suppose d'au moins mille stades, ce qui ferait en tout pour les deux segments deux mille cent

1. Hipparque, 22 (p. 35, 6-36, 12) Dicks.
2. Hipparque, X 3 (p. 35, 8-36, 12).
3. *Note complémentaire*, p. 135.

τοῦ αὐτοῦ σημείου κατηγμένη, ἀφ' οὗ καὶ ἡ τοῦ ὄρους γραμμή· οὔθ' ἡ ἐπὶ Βαβυλῶνα ἠγμένη ἀπὸ τῆς Καρμανίας παράλληλος εἴρηται τῇ ἐπὶ Θάψακον ἠγμένῃ. Οὐδ' εἰ παράλληλος ἦν, μὴ ὀρθῇ δὲ τῇ διὰ Κασπίων πυλῶν μεσημβρινῇ, οὐδὲν ἂν ἐγίνετο πλέον πρὸς τὸν συλλογισμόν.

29. Ὁ δὲ ταῦτα λαβὼν ἐξ ἑτοίμου καὶ δείξας, ὡς οἴεται, διότι ἡ Βαβυλὼν κατ' Ἐρατοσθένη Θαψάκου ἀνατολικωτέρα ἐστὶ μικρῷ πλείοσιν ἢ χιλίοις στα|δίοις, πάλιν ἄλλως πλάττει λῆμμα ἑαυτῷ πρὸς τὴν ἑξῆς ἀπόδειξιν, καί φησιν, ἐὰν ἐννοηθῇ ἀπὸ Θαψάκου ἐπὶ μεσημβρίαν εὐθεῖα ἀγομένη καὶ ἀπὸ Βαβυλῶνος ἐπὶ ταύτην κάθετος, τρίγωνον ὀρθογώνιον ἔσεσθαι, συνεστηκὸς ἔκ τε τῆς ἀπὸ Θαψάκου ἐπὶ Βαβυλῶνα τεινούσης πλευρᾶς καὶ τῆς ἀπὸ Βαβυλῶνος καθέτου ἐπὶ τὴν διὰ Θαψάκου μεσημβρινὴν γραμμὴν ἠγμένης καὶ αὐτῆς τῆς διὰ Θαψάκου μεσημβρινῆς. Τούτου δὲ τοῦ τριγώνου τὴν μὲν ὑποτείνουσαν τῇ ὀρθῇ τὴν ἀπὸ Θαψάκου εἰς Βαβυλῶνα τίθησιν, ἥν φησι τετρακισχιλίων ὀκτακοσίων εἶναι· τὴν δ' ἐκ Βαβυλῶνος εἰς τὴν διὰ Θαψάκου μεσημβρινὴν γραμμὴν κάθετον μικρῷ πλειόνων ἢ χιλίων, ὅσων ἦν ἡ ὑπεροχὴ τῆς ἐπὶ Θάψακον πρὸς τὴν μέχρι Βαβυλῶνος· ἐκ δὲ τούτων καὶ τὴν λοιπὴν τῶν περὶ τὴν ὀρθὴν συλλογίζεται πολλαπλάσιον οὖσαν τῆς λεχθείσης καθέτου. Προστίθησι δὲ ταύτῃ τὴν ἀπὸ Θαψάκου πρὸς ἄρκτον ἐκβαλλομένην μέχρι τῶν Ἀρμενίων ὀρῶν, ἧς τὸ μὲν ἔφη μεμετρῆσθαι Ἐρατοσθένης καὶ εἶναι χιλίων ἑκατόν, τὸ δ' ἀμέτρητον ἐᾷ. Οὗτος δ' ἐπὶ τοὐλάχιστον ὑποτίθεται χιλίων, ὥστε τὸ συνάμφω δισχιλίων καὶ ἑκατὸν γίγνεσθαι·

1 κατηγμένη A ω' : καταγομ- W || 4 ὀρθῇ Sbordone : ὀρθὴν A ω' || 4-5 τῇ ... μεσημβρινῇ Casaubon : τὴν ... μεσημβρινήν A ω' || 5 οὐδὲν A ω' : οὐδὲ W || 15 καὶ Xylander : κατ' A ω' || 16 ὑποτείνουσαν ω' : ἀποτ- A || 19 ὅσων A C[pc] v B : ὅσον C[ac] W s || 25 μεμετρῆσθαι n Aldina : -τρεῖσθαι A ω' [μετρεῖσθαι s] || 27 τὸ Kramer : τούς A ω'.

stades ; en ajoutant le supplément à la droite qui forme le côté du triangle jusqu'à la perpendiculaire abaissée de Babylone, il arrive à une distance de plusieurs milliers de stades[1], depuis les monts d'Arménie et le parallèle d'Athènes jusqu'à la perpendiculaire abaissée de Babylone et qui par construction coïncide avec le parallèle de Babylone. Or il montre[2] d'autre manière que la distance du parallèle d'Athènes à celui de Babylone n'est pas supérieure à deux mille quatre cents stades[3], si l'on adopte pour mesure du méridien entier le nombre de stades que donne Ératosthène[4]. Dans ce cas-là, ni les monts d'Arménie, ni ceux du Taurus ne pourraient être sur le parallèle d'Athènes, comme le prétend Ératosthène, mais à bien des milliers de stades au nord, et ce d'après les propres données de cet auteur.

Dans ce raisonnement, outre qu'il se remet à utiliser pour la construction du triangle rectangle les propositions qui ont été réfutées, Hipparque prend pour donné ce qui ne l'est pas : que l'hypoténuse à l'angle droit, la ligne tracée directement de Thapsaque à Babylone, vaut environ quatre mille huit cents stades. Ératosthène[5] précise en effet que cette route longe l'Euphrate et, en déclarant que la Mésopotamie y compris la Babylonie est inscrite dans un grand cercle décrit par l'Euphrate et le Tigre, il spécifie que la majeure partie du circuit est constituée par l'Euphrate. Ainsi la ligne droite menée de Thapsaque à Babylone ne longerait certainement pas l'Euphrate et ne vaudrait pas le nombre de stades en question, loin de là. Voilà donc tout le raisonnement par terre.

De plus, comme il a été dit déjà[6], si l'on considère les deux lignes tracées à partir des Portes Caspiennes, l'une

1. *Note complémentaire*, p. 136.
2. Hipparque, III 4 (5-9) = 7 a (id.) Dicks.
3. *Note complémentaire*, p. 136.
4. Ératosthène, II B 17 (5-9).
5. III B 30 (16-25).
6. En II, 1, 28.

ὃ προσθεὶς τῇ ἐπ' εὐθείας πλευρᾷ τοῦ τριγώνου μέχρι τῆς καθέτου τῆς ἐκ Βαβυλῶνος πολλῶν χιλιάδων λογίζεται διάστημα τὸ ἀπὸ τῶν Ἀρμενίων ὀρῶν καὶ τοῦ δι' Ἀθηνῶν παραλλήλου μέχρι τῆς ἐκ Βαβυλῶνος καθέτου, ἥτις ἐπὶ τοῦ διὰ Βαβυλῶνος παραλλήλου ἵδρυται. Τὸ δέ γε ἀπὸ τοῦ δι' Ἀθηνῶν παραλλήλου ἐπὶ τὸν διὰ Βαβυλῶνος δείκνυσιν οὐ μεῖζον ὂν σταδίων δισχιλίων τετρακοσίων, ὑποτεθέντος τοῦ μεσημβρινοῦ παντὸς τοσούτων σταδίων, ὅσων Ἐρατοσθένης φησίν. Εἰ δὲ τοῦτο, οὐκ ἂν ἦν τὰ ὄρη τὰ Ἀρμένια καὶ τὰ τοῦ Ταύρου ἐπὶ τοῦ δι' Ἀθηνῶν παραλλήλου, ὡς Ἐρατοσθένης, ἀλλὰ πολλαῖς χιλιάσι σταδίων ἀρκτικώτερα κατ' αὐτὸν ἐκεῖνον.

Ἐνταῦθα δὴ πρὸς τῷ τοῖς ἀνεσκευασμένοις λήμμασι προσχρῆσθαι πρὸς τὴν τοῦ ὀρθογωνίου τριγώνου τάξιν, καὶ τοῦτο λαμβάνει [πρὸς] τὸ μὴ διδόμενον, τὸ τὴν ὑποτείνουσαν τῇ ὀρθῇ γωνίᾳ τὴν ἀπὸ Θαψάκου γραμμὴν εὐθεῖαν εἶναι μέχρι Βαβυλῶνος ἐν σταδίοις τετρακισχιλίοις ὀκτακοσίοις. Παρά τε γὰρ τὸν Εὐφράτην φησὶν εἶναι τὴν ὁδὸν ταύτην ὁ Ἐρατοσθένης, καὶ τὴν Μεσοποταμίαν σὺν τῇ Βαβυλωνίᾳ μεγάλῳ κύκλῳ περιέχεσθαι λέγων ὑπό τε τοῦ Εὐφράτου καὶ τοῦ Τίγριδος, τὸ πλέον δὲ τῆς περιοχῆς ὑπὸ τοῦ Εὐφράτου συμβαίνειν φησίν. Ὥσθ' ἡ ἀπὸ Θαψάκου | εἰς Βαβυλῶνα εὐθεῖα οὔτ' ἂν παρὰ τὸν Εὐφράτην εἴη, οὔτ' ἂν τοσούτων σταδίων οὐδ' ἐγγύς. Ἀνατέτραπται οὖν ὁ συλλογισμός.

Καὶ μὴν εἴρηταί γε, ὅτι οὐχ οἷόν τε δυεῖν δεδομένων γραμμῶν ἀπὸ τῶν Κασπίων πυλῶν κατάγεσθαι τὴν μὲν ἐπὶ

---

3 et 6 Ἀθηνῶν B²: -ναίων A ω' B ‖ 6 τοῦ δι' A B²: δι' om. C W B τοῦ δι' om. v s ‖ 7 μεῖζον ὂν Casaubon : μείζονος A ω' ‖ 9 ὅσων A s : ὅσον ω' ‖ 10 Ἀθηνῶν Coray : -ναίων A ω' ‖ 15 πρὸς del. Paetz ‖ 21-22 καὶ — Εὐφράτου om. W v s ‖ 21 post τὸ præb. δὲ C ‖ 22 συμβαίνειν s^ac n edd. : -νει A ω' s^pc ‖ 23 εὐθεῖα — τὸν om. C rest. C² ‖ οὔτ' n B² : ὅτ' A ω' ‖ 26 μὴν A ω' : μὴ W.

en direction de Thapsaque, l'autre en direction des monts d'Arménie situés à l'alignement de Thapsaque, qui sont donc, d'après Hipparque en personne, à une distance d'au moins deux mille cent stades de Thapsaque, il n'est pas possible qu'elles soient toutes les deux parallèles à la fois entre elles et à la ligne qui traverse Babylone et qu'Ératosthène a appelée le côté sud[1]. En fait Ératosthène[2], ne pouvant pas citer de route étalonnée le long des montagnes, n'a parlé que de celle qui va de Thapsaque aux Portes Caspiennes, en prenant soin d'ajouter un « schématiquement parlant » ; d'ailleurs pour évaluer l'espace compris entre l'Ariane et l'Euphrate, peu lui importait de mesurer une ligne ou l'autre. Mais conclure de là qu'il les croit parallèles, ce serait, semble-t-il, accuser l'homme d'ignorer l'élémentaire. A notre tour, négligeons tout cela comme trop élémentaire.

Discussion d'ensemble.

30. En fait, ce qu'on peut reprocher à Ératosthène, le voici : de même qu'une dissection par membres est nettement différente d'une dissection par simples parties (car l'une prend en considération des parties du corps qui ont un contour naturel, avec des articulations et un dessin signifiant, ce qui a fait dire à Homère :

Il le coupa membre à membre[3],

tandis que dans l'autre il n'y a rien de tel ; aussi employons-nous avec à-propos l'une ou l'autre méthode suivant les moments et les besoins), de même en matière géographique, s'il faut procéder à la dissection en parties quand on descend dans le détail, mieux vaut prendre modèle sur les dissections par membres plutôt que sur celles qui sont le fruit du hasard ; cela permet d'adopter le dessin signifiant et les limites claires[4] qui sont utiles en géographie.

Un pays a des limites claires chaque fois qu'il est possible de le définir par des fleuves, des montagnes, la mer, ou encore par une race ou une série de races, ou

1-4. *Notes complémentaires*, p. 136.

Θάψακον, τὴν δ' ἐπὶ τὰ τῶν Ἀρμενίων ὄρη τὰ κατάλληλα τῇ Θαψάκῳ, ἀπέχοντα τῆς Θαψάκου τοὐλάχιστον κατ' αὐτὸν τὸν Ἵππαρχον δισχιλίους καὶ ἑκατὸν σταδίους, ἀμφοτέρας παραλλήλους εἶναι καὶ ἀλλήλαις καὶ τῇ διὰ Βαβυλῶνος, ἣν νότιον πλευρὰν Ἐρατοσθένης ἐκάλεσεν. Ἐκεῖνος μὲν οὖν οὐκ ἔχων καταμεμετρημένην εἰπεῖν τὴν παρὰ τὰ ὄρη ὁδόν, τὴν δ' ἀπὸ Θαψάκου ἐπὶ Κασπίους πύλας ταύτην εἶπε, καὶ προσέθηκε τὸ ὡς τυπωδῶς εἰπεῖν· ἄλλως τε τῷ βουλομένῳ τὸ μῆκος εἰπεῖν τῆς μετὰ τὴν Ἀριανὴν μέχρι Εὐφράτου χώρας οὐ πολὺ διέφερε ταύτην ἢ ἐκείνην καταμετρεῖν. Ὁ δ' ὡς παραλλήλους ὑπακούων λέγεσθαι τελέως ἂν δόξειε καταγινώσκειν παιδικὴν ἀμαθίαν τἀνθρώπου. Ταῦτα μὲν οὖν ἐᾶν δεῖ ὡς παιδικά.

30. Ἃ δ' ἄν τις αἰτιάσαιτο τοῦ Ἐρατοσθένους τοιαῦτά ἐστι· καθάπερ γὰρ ἡ κατὰ μέλος τομὴ τῆς ἄλλως κατὰ μέρος διαφέρει (διότι ἡ μὲν καὶ τὰ μέρη λαμβάνει περιγραφὴν ἔχοντα φυσικήν, ἀρθρώσει τινὶ καὶ τύπῳ σημειώδει, καθ' ὃ καὶ τοῦτο εἴρηται,

τὸν δὲ διὰ μελεϊστὶ ταμών,

ἡ δ' οὐδὲν ἔχει τοιοῦτον, χρώμεθα δ' οἰκείως ἑκατέρᾳ, τὸν καιρὸν καὶ τὴν χρείαν σκοποῦντες), οὕτως ἐπὶ τῶν γεωγραφικῶν δεῖ μὲν τομὰς ποιεῖσθαι τῶν μερῶν, τὰ καθ' ἕκαστα ἐπιόντας, μιμεῖσθαι δὲ τὰς κατὰ μέλος τομὰς μᾶλλον ἢ τὰς ὡς ἔτυχε· τὸ γὰρ σημειῶδες καὶ τὸ εὐπεριόριστον ἐκεῖθεν λαβεῖν ἔστιν, οὗ χρείαν ἔχει ὁ γεωγράφος. Εὐπεριόριστον δέ, ὅταν ἢ ποταμοῖς ἢ ὄρεσιν ἢ θαλάττῃ δυνατὸν ᾖ, καὶ ἔθνει δὲ ἢ ἔθνεσι καὶ μεγέθει ποσῷ καὶ

---

11 ἢ A : δὴ ω' [δ' ἢ s] ‖ 16 καὶ τὰ Kramer : κατὰ A ω' ‖ 17 ἀρθρώσει Coray : ὀρθώσει A ω' ‖ 20 ἡ A B[2] : ἡ εἰ ω' B ‖ ἑκατέρᾳ Xylander : -ρας A ω' ‖ 22 ποιεῖσθαι Coray : ποιῆσαι A ω' ‖ 26 ἢ ποταμοῖς om. C.

encore par les dimensions et la forme, là où c'est possible. Partout, au lieu d'une définition géométrique, une définition simple et globale suffit. Pour les dimensions, il suffit de donner la plus grande longueur et la plus grande largeur (pour le monde habité par exemple, ce serait soixante-dix mille stades pour la longueur, avec comme largeur un peu moins de la moitié de la longueur). Pour la forme, il suffit de représenter le pays par une figure géométrique (par exemple la Sicile par un triangle) ou par quelque autre forme connue (par exemple l'Ibérie par une peau d'animal, le Péloponnèse par une feuille de platane). Et plus grand serait le territoire ainsi sectionné, plus il faudrait considérer les diverses sections globalement.

31. Et donc il est fort heureux de diviser[1] le monde habité en deux par le Taurus et la mer jusqu'aux Colonnes d'Hercule. Dans la moitié sud, l'Inde[2] a des limites claires à bien des égards : une montagne, un fleuve, une mer, un nom unique qui indique sans doute une race unique, et puis la forme quadrilatère et rhomboïdale qu'on lui attribue à juste titre. L'Ariane a déjà un contour moins net à cause de la confusion du côté ouest, mais elle est à tout le moins déterminée par les trois côtés qui sont sensiblement des droites et par son nom qui semble indiquer aussi une race unique.

La troisième sphragide en revanche a un contour impossible à tracer, car ses limites n'ont pas encore été clairement déterminées ; le côté qu'elle a en commun avec l'Ariane est la confusion même comme il vient d'être dit, et le côté sud est extrêmement imprécis pour deux raisons: d'abord il ne décrit pas le contour extérieur de la sphragide mais la traverse en plein milieu, laissant en dehors une grande bande de terrain vers le sud, et d'autre part il ne représente pas davantage la plus grande longueur puisque le côté nord est plus grand ; de même l'Euphrate ne forme pas non plus le côté occidental, même à supposer qu'il coule en droite ligne,

1. Ératosthène, III B 3 (12-13).
2. Ératosthène, III B 7 (13-16).

σχήματι, ὅπου τοῦτο δυνατόν. Πανταχοῦ δὲ ἀντὶ τοῦ γεωμετρικῶς τὸ ἁπλῶς καὶ ὁλοσχερῶς ἱκανόν. Μέγεθος μὲν οὖν ἱκανόν ἐστιν, ἂν τὸ μέγιστον εἴπῃς μῆκος καὶ πλάτος, ὡς τῆς οἰκουμένης ἑπτὰ μυριάδων εἰ τύχοι μῆκος, πλάτος δ' ἔλαττον ἢ ἥμισυ μικρῷ τοῦ μήκους. Σχῆμα δ', ἂν [τι] τῶν γεωμετρικῶν τινι σχημάτων εἰκάσῃς, ὡς τὴν Σικελίαν τριγώνῳ, ἢ τῶν ἄλλων γνωρίμων τινὶ σχημάτων, οἷον τὴν 'Ιβηρίαν βύρσῃ, τὴν δὲ Πελοπόννησον πλατάνου φύλλῳ. Ὅσῳ δ' ἂν | μεῖζον ᾖ τὸ τεμνόμενον, τοσῷδε καὶ ὁλοσχερεστέρας πρέποι ἂν ποιεῖσθαι τὰς τομάς.

31. Ἡ μὲν οὖν οἰκουμένη δίχα διῄρηται τῷ τε Ταύρῳ καὶ τῇ ἐπὶ Στήλας θαλάττῃ καλῶς. Καὶ τοῦ νοτίου μέρους, [καὶ] ἡ μὲν 'Ινδικὴ περιώρισται πολλοῖς· καὶ γὰρ ὄρει καὶ ποταμῷ καὶ θαλάττῃ καὶ ἑνὶ ὀνόματι, ὡς ἂν ἑνὸς ἔθνους· ὥστε καὶ τετράπλευρος ὀρθῶς λέγεται καὶ ῥομβοειδής. Ἡ δ' 'Αριανὴ ἧττον μὲν τὸ εὐπερίγραφον ἔχει διὰ τὸ τὴν ἑσπερίαν πλευρὰν συγκεχύσθαι, διώρισται δ' ὅμως ταῖς τε τρισὶ πλευραῖς, ὡς ἂν εὐθείαις, καὶ τῷ ὀνόματι, ὡς ἂν ἑνὸς ἔθνους.

Ἡ δὲ τρίτη σφραγὶς τελέως ἀπερίγραφός ἐστιν, οὔπω γε ἀφορισθεῖσα· ἥ τε γὰρ κοινὴ πλευρὰ αὐτῇ τε καὶ τῇ 'Αριανῇ συγκέχυται, ὡς προείρηται, καὶ ἡ νότιος πλευρὰ ἀργότατα εἴληπται· οὔτε γὰρ περιγράφει τὴν σφραγῖδα, διὰ μέσης τε αὐτῆς βαδίζουσα, καὶ πολλὰ μέρη ἀπολείπουσα πρὸς νότον, οὔτε μῆκος ὑπογράφει τὸ μέγιστον· τὸ γὰρ προσάρκτιον πλευρὸν μεῖζον· οὔθ' ὁ Εὐφράτης ἑσπέριόν ἐστι πλευρόν, οὐδ' εἰ ἐπ' εὐθείας ῥέοι, τῶν

---

6 τι del. B² Coray ‖ 6-7 εἰκάσῃς ὡς Coray : εἰκάσῃ ἴσως A ω' [-σῃς ἴσως vs supra uersum -σῃς οἷον s] ‖ 9 ὅσῳ A C² : ὅσον ω' ‖ 10 καὶ B : om. A ω' ‖ 14 καὶ del. Kramer ‖ 15 ἂν Groskurd : ἔθνος A ω' ‖ 26 οὔτε Tyrwhitt : οὐ τὸ A ω'.

car ses points extrêmes ne sont pas situés sur le même méridien. Et pourquoi serait-il côté occidental plutôt que méridional? En outre, étant donné la faible distance qui reste jusqu'à la mer de Cilicie et de Syrie, il paraît peu vraisemblable qu'il ne faille pas prolonger jusque-là cette sphragide, vu que l'on donne le qualificatif de Syriens à Sémiramis et à Ninus[1] qui ont fondé et pris comme résidence royale l'une Babylone, l'autre Ninive dont il aurait fait la métropole de la Syrie ; vu également que le dialecte du pays est jusqu'à aujourd'hui resté le même au delà et en deçà de l'Euphrate, déchirer en un tel partage un peuple si fameux, en annexer certaines parties à des peuples de races différentes[2] paraît tout à fait hors de propos.

Et l'on ne peut même pas alléguer que ce sont les dimensions de la section qui l'exigent car, même en la prolongeant jusqu'à la mer, cette section ne serait pas équivalente à l'Inde ; pas plus qu'elle ne le serait à l'Ariane si on l'étendait même jusqu'aux limites de l'Arabie Heureuse et de l'Égypte. Aussi eût-il beaucoup mieux valu s'avancer jusque-là et, moyennant juste l'addition du territoire qui s'étend jusqu'à la mer de Syrie, donner pour côté sud à la troisième sphragide non pas celui qu'Ératosthène a indiqué ni une ligne droite, mais un tracé qui suivrait le littoral que l'on trouve immédiatement à droite après la Carmanie quand on entre dans le golfe Persique, qui passerait par l'embouchure de l'Euphrate, se continuerait par la frontière entre la Mésène et la Babylonie, au commencement de l'isthme qui sépare l'Arabie Heureuse de l'ensemble du continent, puis traverserait l'isthme en question, se prolongerait jusqu'au fond du golfe Arabique et jusqu'à Péluse ou même Canope sur l'embouchure du Nil : ce serait là le côté sud. Le dernier côté, l'occidental,

1. *Note complémentaire*, p. 137.
2. Cf. I, 2, 34 et note correspondante.

ἄκρων αὐτοῦ μὴ ἐπὶ τοῦ αὐτοῦ μεσημβρινοῦ κειμένων. Τί γὰρ μᾶλλον ἑσπέριον ἢ νότιον ; Χωρὶς δὲ τούτων, ὀλίγης οὔσης τῆς ἐπὶ θάλατταν λοιπῆς τὴν Κιλίκιον καὶ τὴν Συριακήν, τὸ μὴ μέχρι δεῦρο προάγειν δεῖν τὴν σφραγῖδα οὐ πιθανόν, τῆς τε Σεμιράμιδος καὶ τοῦ Νίνου Σύρων λεγομένων, ὧν τῆς μὲν ἡ Βαβυλὼν κτίσμα καὶ βασίλειον, τοῦ δὲ Νίνος, ὡς ἂν μητρόπολις τῆς Συρίας· καὶ τῆς διαλέκτου δὲ μέχρι νῦν διαμενούσης τῆς αὐτῆς τοῖς τε ἐκτὸς τοῦ Εὐφράτου καὶ τοῖς ἐντός, τὸ ἐνταῦθα μέντοι τοιούτῳ μερισμῷ διασπᾶν ἔθνος γνωριμώτατον καὶ τὰ μέρη συνάπτειν τοῖς ἀλλοεθνέσιν ἥκιστα [δ'] ἂν πρέποι.

Οὐδὲ γὰρ [ἂν] ὑπὸ μεγέθους ἀπηναγκάσθαι λέγοι ἄν· καὶ γὰρ τὸ μέχρι θαλάττης οὐ μήν πω ἂν ἐξισάζοιτο τῇ Ἰνδικῇ, ἀλλ' οὐδὲ τῇ Ἀριανῇ, προσλαβὸν καὶ τὸ μέχρι τῶν ὅρων τῆς εὐδαίμονος Ἀραβίας καὶ τῆς Αἰγύπτου. Ὥστε πολὺ κρεῖττον ἦν μέχρι δεῦρο προελθεῖν, τῆς τρίτης εἰπόντα σφραγῖδος τοσαύτῃ προσθήκῃ τῇ μέχρι τῆς Συριακῆς θαλάττης τὸ μὲν νότιον πλευρὸν οὐχ ὥσπερ ἐκεῖνος εἶπεν ἔχον, οὐδ' ἐπ' εὐθείας, ἀλλ' ἀπὸ τῆς Καρμανίας εὐθὺς τὴν δεξιὰν παραλίαν εἰσπλέοντι παρὰ τὸν Περσικὸν κόλπον μέχρι τῆς ἐκβολῆς τοῦ Εὐφράτου, καὶ μετὰ ταῦτα τοῖς ὁρίοις τῆς Μεσήνης καὶ τῆς Βαβυλωνίας συνάπτον, ἥπερ ἐστὶν ἀρχὴ τοῦ ἰσθμοῦ τοῦ διορίζοντος τὴν εὐδαίμονα Ἀραβίαν ἀπὸ τῆς ἄλλης ἠπείρου, | εἶτ' ἐφεξῆς αὐτὸν τοῦτον διεξιόν, διῆκόν τε μέχρι τοῦ μυχοῦ τοῦ Ἀραβίου κόλπου καὶ Πηλουσίου, καὶ ἔτι τοῦ Κανωβικοῦ στόματος τοῦ Νείλου· τοῦτο μὲν τὸ νότιον πλευρόν, τὸ

4 δεῖν Siebenkees : δυεῖν A ω' [δυοῖν W] || 9 τὸ Coray : τὰ A ω' || 11 δ' del. Casaubon || 12 ἂν[1] del. Aldina || 17 εἰπόντα B[s] : -τας A ω' || 18 ὥσπερ Siebenkees : ὅπερ A ω' || 20 παρὰ Casaubon : γὰρ A ω' || 22 Μεσήνης n : Μεσσήνης A ω' s [Μεσσίνης v s[po]] || 25 διεξιόν Siebenkees : δεξιόν A ω' || διῆκόν τε Groskurd : διήκοντα A ω'.

serait formé par le littoral depuis la branche de Canope jusqu'à la Cilicie.

32. La quatrième sphragide comprendrait alors l'Arabie Heureuse, le golfe Arabique, la totalité de l'Égypte et l'Éthiopie. Pour cette section, la longueur sera la distance comprise entre les deux méridiens menés l'un par le point le plus occidental, l'autre par le point le plus oriental, et la largeur, l'espace compris entre les deux parallèles menés l'un par le point le plus septentrional, l'autre par le point le plus méridional[1], car, pour des figures irrégulières dont les côtés ne peuvent nous permettre de déterminer la largeur et la longueur, c'est ainsi qu'il faut procéder pour fixer les dimensions.

Définitions de longueur et largeur.

D'une manière générale, il faut considérer que longueur et largeur n'ont pas la même signification pour le tout ou pour une partie. Quand il s'agit du tout, on appelle longueur la plus grande distance, largeur la plus petite ; quand il s'agit d'une partie, la longueur est un segment parallèle à la longueur du tout, qu'elle soit supérieure à l'autre dimension ou bien que la distance prise pour largeur soit supérieure à la distance prise pour longueur. Ainsi, vu que le monde habité s'allonge du levant au couchant et s'élargit entre le nord et le sud, que la longueur est portée sur un parallèle à l'équateur et la largeur sur un méridien, il faut, pour les parties aussi, prendre comme longueur des segments parallèles à la longueur du monde habité, et comme largeur des segments parallèles à la largeur. Aussi vaudrait-il mieux tout d'abord indiquer les dimensions totales du monde habité, et puis

1. Cette quatrième sphragide est reconstituée ici par Strabon compte tenu de sa révision de la troisième ; mais côtés et dimensions ne sont définis que théoriquement, sans aucune référence à des points concrets.

δὲ λοιπὸν ἑσπέριον τὴν ἀπὸ τοῦ Κανωβικοῦ στόματος μέχρι τῆς Κιλικίας παραλίαν.

32. Τετάρτη δ' ἂν εἴη σφραγὶς ἡ συνεστῶσα ἔκ τε τῆς εὐδαίμονος Ἀραβίας καὶ τοῦ Ἀραβίου κόλπου καὶ τῆς Αἰγύπτου πάσης καὶ τῆς Αἰθιοπίας. Ταύτης δὲ τῆς μερίδος μῆκος μὲν ἔσται τὸ ἀφοριζόμενον ὑπὸ δυεῖν μεσημβρινῶν · ὁ μὲν γὰρ γράφεται διὰ τοῦ δυσμικωτάτου σημείου τοῦ ἐπ' αὐτῆς, ὁ δὲ διὰ τοῦ ἑωθινωτάτου · πλάτος δὲ τὸ μεταξὺ δυεῖν παραλλήλων, ὧν ὁ μὲν γράφεται διὰ τοῦ βορειοτάτου σημείου, ὁ δὲ διὰ τοῦ νοτιωτάτου · ἐπὶ γὰρ τῶν ἀνωμάλων σχημάτων, ἐφ' ὧν πλευραῖς οὐ δυνατὸν ἀφορίσαι πλάτος καὶ μῆκος, οὕτω τὸ μέγεθος ἀφοριστέον.

Καθόλου δὲ νοητέον, ὅτι οὐχ ὡσαύτως λέγεται μῆκος καὶ πλάτος ἐπὶ ὅλου καὶ μέρους. Ἀλλ' ἐφ' ὅλου μὲν τὸ μεῖζον διάστημα καλεῖται μῆκος, τὸ δ' ἔλαττον πλάτος, ἐπὶ μέρους δὲ μῆκος μὲν τὸ παράλληλον τῷ τοῦ ὅλου μήκει τμῆμα ἐκείνου, ὁπότερον ἂν ᾖ μεῖζον, κἂν τὸ ληφθὲν διάστημα ἐν τῷ πλάτει μεῖζον ᾖ τοῦ ληφθέντος ἐν τῷ μήκει διαστήματος. Διὸ καὶ τῆς οἰκουμένης ἀπ' ἀνατολῆς ἐπὶ δύσιν μηκυνομένης, ἀπὸ δὲ ἄρκτων ἐπὶ νότον πλατυνομένης, καὶ τοῦ μὲν μήκους ἐπὶ παραλλήλου τινὸς τῷ ἰσημερινῷ γραφομένου, τοῦ δὲ πλάτους ἐπὶ μεσημβρινοῦ, δεῖ καὶ τῶν μερῶν λαμβάνεσθαι μήκη μὲν τὰ παράλληλα τῷ μήκει τμήματα αὐτῆς, πλάτη δὲ τὰ τῷ πλάτει. Οὕτω γὰρ ἂν ἄμεινον ὑπογράφοιτο πρῶτον μὲν τὸ μέγεθος τῆς οἰκουμένης ὅλης, ἔπειτα καὶ ἡ διάθεσις καὶ τὸ σχῆμα τῶν

TEST. : Schol. A ad u. 13 : πῶς νοητέον μῆκος καὶ πλάτος ἐπί τε ὅλου καὶ μέρους. Sequitur diagramma.

---

5 ταύτης A C s B² : ταύτην W v ταύτη B ‖ 20 νότον ω' : νότου A ‖ 22 μεσημβρινοῦ Tyrwhitt : μεσημβρίαν οὐ A ω' ‖ 23 μήκη A W^pc B² : μήκει ω' W^ac B ‖ 24 αὐτῆς Tyrwhitt : αὐτοῦ A ω' ‖ δὲ A C^pc s B² : καὶ C^ac W v B.

la disposition et la forme des parties, car une telle comparaison mettrait en évidence les erreurs par défaut ou par excès.

33. Ératosthène[1], lui, prend d'abord la longueur du monde habité sur la ligne qui va des Colonnes d'Hercule aux Portes Caspiennes et au Caucase[2], la considérant comme une droite ; puis la longueur de la troisième section sur la ligne qui passe par les Portes Caspiennes et Thapsaque ; celle de la quatrième section sur la ligne qui passe par Thapsaque et Héroonpolis jusqu'au delta du Nil, en l'arrêtant nécessairement quelque part vers Canope et Alexandrie, où se trouve le dernier bras du Nil, celui qu'on nomme Canopique ou Héracléotique. Ainsi, qu'il suppose en ligne droite l'un par rapport à l'autre les deux segments marquant la longueur, ou qu'il les imagine formant un angle à Thapsaque, il n'en reste pas moins que ni l'un ni l'autre n'est parallèle à la longueur du monde habité, comme ses propres déclarations le prouvent à l'évidence.

En effet, la longueur du monde habité, il[3] la fait coïncider avec le Taurus, puis, en prolongement direct, avec la mer jusqu'aux Colonnes d'Hercule, suivant une ligne qui passe par le Caucase, Rhodes et Athènes ; par ailleurs, il dit que de Rhodes à Alexandrie, sur le méridien qui les traverse, il y a un peu moins de quatre mille stades[4] : telle serait donc la distance entre les parallèles de Rhodes et d'Alexandrie. Mais le parallèle d'Héroonpolis est à quelque chose près le même que celui d'Alexandrie, ou se trouve légèrement plus au sud, de sorte que la ligne qui passe à la fois par ce parallèle et par celui de Rhodes et des Portes Caspiennes, qu'elle soit droite ou brisée, ne saurait être parallèle à aucun des deux. C'est donc que les longueurs ne sont pas prises correctement.

Et d'ailleurs, les sections de la moitié nord ne sont pas davantage correctement établies[5].

1. III B 46 (3-8).
2. Il s'agit du Caucase indien ; cf. II, 1, 2 et note correspondante.
3-5. *Notes complémentaires*, p. 137.

μερῶν, καθ' ἃ μὲν ἀπολείπειν, καθ' ἃ δὲ πλεονάζειν φαινομένων τῇ τοιαύτῃ παραθέσει.

33. Ἐρατοσθένης δὲ τὸ μὲν τῆς οἰκουμένης λαμβάνει μῆκος ἐπὶ τῆς διὰ Στηλῶν καὶ Κασπίων πυλῶν καὶ Καυκάσου γραμμῆς, ὡς ἂν εὐθείας, τὸ δὲ τῆς τρίτης μερίδος ἐπὶ τῆς διὰ Κασπίων πυλῶν καὶ Θαψάκου, τὸ δὲ τῆς τετάρτης ἐπὶ τῆς διὰ Θαψάκου καὶ Ἡρώων πόλεως μέχρι τῆς μεταξὺ τῶν στομάτων τοῦ Νείλου, ⟨ἣν⟩ ἀνάγκη καταστρέφειν εἰς τοὺς περὶ Κάνωβον καὶ Ἀλεξάνδρειαν τόπους· ἐνταῦθα γάρ ἐστι τὸ ἔσχατον στόμα τὸ καλούμενον Κανωβικόν τε καὶ Ἡρακλεωτικόν. Εἴτ' οὖν ἐπ' εὐθείας ἀλλήλοις τὰ μήκη τίθησιν, εἴθ' ὡς ἂν γωνίαν ποιοῦντα κατὰ Θάψακον, ἀλλ' ὅτι γε οὐ παράλληλον οὐδέτερον τῷ τῆς οἰκουμένης μήκει, φανερόν ἐστιν ἐξ αὐτῶν ὧν εἴρηκεν αὐτός. |

Τὸ μὲν γὰρ τῆς οἰκουμένης μῆκος διὰ τοῦ Ταύρου γράφει καὶ τῆς ἐπ' εὐθείας μέχρι Στηλῶν θαλάττης κατὰ γραμμὴν τὴν διὰ τοῦ Καυκάσου καὶ Ῥόδου καὶ Ἀθηνῶν, ἀπὸ δὲ Ῥόδου εἰς Ἀλεξάνδρειαν κατὰ τὸν δι' αὐτῶν μεσημβρινὸν οὐ πολὺ ἐλάττους τῶν τετρακισχιλίων φησὶν εἶναι σταδίων· ὥστε τοσοῦτον καὶ οἱ παράλληλοι διέχοιεν ἂν ἀλλήλων ὅ τε διὰ Ῥόδου καὶ ὁ δι' Ἀλεξανδρείας. Ὁ δ' αὐτός πώς ἐστι τούτῳ ὁ διὰ τῆς Ἡρώων πόλεως, ἢ νοτιώτερός γε τούτου· ὥσθ' ἡ συμπίπτουσα γραμμὴ τούτῳ τε τῷ παραλλήλῳ καὶ τῷ διὰ Ῥόδου καὶ Κασπίων πυλῶν, εἴτ' εὐθεῖα εἴτε κεκλασμένη, οὐκ ἂν εἴη παράλληλος οὐδετέρᾳ. Οὐκ εὖ γοῦν λαμβάνεται τὰ μήκη.

Οὐκ εὖ δὲ οὐδὲ αἱ διαβόρειοι λαμβάνονται μερίδες.

TEST. : Psell. 18 (3-5).

---

8 ἦν suppl. Paetz || 12 ποιοῦντα n B² : ποιοῦνται A ω' || 17 Καυκάσου A ω' : Καύσου W || 19 μεσημβρινὸν οὐ B² : μεσημβρινοῦ A ω' B || 24 τε Meineke : γε A ω' || 25 εἴτε A ω' : ἤ τε C.

Reprise des arguments d'Hipparque.

34. Mais revenons d'abord à Hipparque[1], et voyons la suite de son argumentation. Une nouvelle fois, il se forge des propositions de toutes pièces, et démolit par raison géométrique ce qu'Ératosthène exprime schématiquement. Car, dit-il, Ératosthène fixe la distance de Babylone jusqu'aux Portes Caspiennes à six mille sept cents stades[2], mais jusqu'aux frontières de la Carmanie et de la Perse à plus de neuf mille stades, sur une droite tracée en direction des levants d'équinoxe ; comme cette droite est perpendiculaire au côté commun à la seconde et à la troisième sphragide, il en résulterait, d'après les propres dires d'Ératosthène, la formation d'un triangle rectangle où l'un des côtés de l'angle droit coïnciderait avec les frontières de Carmanie, et dont l'hypoténuse serait inférieure à l'autre côté de l'angle droit : d'où la nécessité d'inclure la Perse dans la seconde sphragide.

A cela j'ai déjà répondu que la ligne de Babylone à la Carmanie n'est pas prise sur un parallèle, pas plus que la droite qui forme frontière entre les sphragides n'est un méridien. Et donc la critique ne vaut rien, pas plus que la suivante.

Se fondant en effet sur les dires d'Ératosthène que, des Portes Caspiennes, il y a jusqu'à Babylone le nombre de stades susdit, et quatre mille neuf cents stades jusqu'à Suse, tandis que de Babylone à Suse il y en a trois mille quatre cents, il[3] part à nouveau des mêmes hypothèses, et prétend former un triangle à angle obtus entre les Portes Caspiennes, Suse et Babylone, avec l'angle obtus à Suse et les longueurs précédemment indiquées pour les côtés. D'où il conclut que nécessairement d'après ces hypothèses, le méridien abaissé des Portes Caspiennes sur le parallèle qui passe à Babylone et à Suse aura son intersection à l'ouest de l'intersection du

1. X 4 (p. 42, 1-43, 12) = 23 (1-14) Dicks.
2. *Note complémentaire*, p. 137.
3. Hipparque, 24 (p. 42, 17-43, 12).

34. Ἀλλ' ἐπὶ τὸν Ἵππαρχον πρότερον ἐπανιόντες τὰ ἑξῆς ἴδωμεν. Πάλιν γὰρ πλάσας ἑαυτῷ λήμματα γεωμετρικῶς ἀνασκευάζει τὰ ὑπ' ἐκείνου τυπωδῶς λεγόμενα. Φησὶ γὰρ αὐτὸν λέγειν τὸ ἐκ Βαβυλῶνος εἰς μὲν Κασπίους πύλας διάστημα σταδίων ἑξακισχιλίων ἑπτακοσίων, εἰς δὲ τοὺς ὅρους τῆς Καρμανίας καὶ Περσίδος πλειόνων ἢ ἐννακισχιλίων, ὅπερ ἐπὶ γραμμῆς κεῖται πρὸς ἰσημερινὰς ἀνατολὰς εὐθείας ἀγομένης· γίνεσθαι δὴ ταύτην κάθετον ἐπὶ τὴν κοινὴν πλευρὰν τῆς τε δευτέρας καὶ τῆς τρίτης σφραγῖδος, ὥστε κατ' αὐτὸν συνίστασθαι τρίγωνον ὀρθογώνιον, ὀρθὴν ἔχον τὴν πρὸς τοῖς ὅροις τῆς Καρμανίας, καὶ τὴν ὑποτείνουσαν εἶναι ἐλάττω μιᾶς τῶν περὶ τὴν ὀρθὴν ἐχουσῶν· δεῖν οὖν τὴν Περσίδα τῆς δευτέρας ποιεῖν σφραγῖδος.

Πρὸς ταῦτα δ' εἴρηται, ὅτι οὔθ' ἡ ἐκ Βαβυλῶνος εἰς τὴν Καρμανίαν ἐπὶ παραλλήλου λαμβάνεται, οὔθ' ἡ διορίζουσα εὐθεῖα τὰς σφραγῖδας μεσημβρινὴ εἴρηται. Ὥστ' οὐδὲν εἴρηται πρὸς αὐτόν· οὐδὲ τὸ ἐπιφερόμενον ⟨εὖ⟩.

Εἰρηκότος γὰρ ἀπὸ Κασπίων πυλῶν εἰς μὲν Βαβυλῶνα τοὺς λεχθέντας, εἰς δὲ Σοῦσα σταδίους εἶναι τετρακισχιλίους ἐννακοσίους, ἀπὸ δὲ Βαβυλῶνος τρισχιλίους τετρακοσίους, πάλιν ἀπὸ τῶν αὐτῶν ὁρμηθεὶς ὑποθέσεων ἀμβλυγώνιον τρίγωνον συνίστασθαί φησι πρός τε ταῖς Κασπίοις πύλαις καὶ Σούσοις καὶ Βαβυλῶνι, τὴν ἀμβλεῖαν γωνίαν ἔχον πρὸς Σούσοις, τὰ δὲ τῶν πλευρῶν μήκη τὰ ἐκκείμενα. Εἶτ' ἐπιλογίζεται, διότι συμβήσεται κατὰ τὰς ὑποθέσεις ταύτας τὴν διὰ Κασπίων πυλῶν μεσημβρινὴν γραμμὴν ἐπὶ τοῦ διὰ Βαβυλῶνος καὶ Σούσων παραλλήλου δυσμικωτέραν ἔχειν τὴν κοινὴν τομὴν τῆς κοινῆς τομῆς

---

8 δὴ A ω' : δὲ C ‖ 13 ἐχουσῶν Casaubon : ἔχουσαν A ω' ‖ 17-18 ὥστ' — εἴρηται om. A (rest. a in mg.) ‖ 18 εὖ suppl. Coray ‖ 29 δυσμικωτέραν A C : -κοτ- W v s B.

même parallèle avec la droite qui va des Portes Caspiennes jusqu'aux frontières de Carmanie et de Perse, de plus de quatre mille quatre cents stades ; que le méridien des Portes Caspiennes fera un angle à peu près moitié de l'angle droit avec la ligne qui passe par les Portes Caspiennes et les frontières de Carmanie et de Perse, laquelle s'inclinera dans une direction intermédiaire entre le midi et le levant d'équinoxe[1] ; que le fleuve Indus sera parallèle à cette ligne, de sorte que, venant des montagnes, il coule non pas en direction du midi comme le prétend Ératosthène, mais dans une direction intermédiaire entre midi et levant d'équinoxe, comme l'indiquent les anciennes cartes.

Mais en fait comment admettre que le triangle ainsi formé soit un triangle à angle obtus quand on n'admet pas que le triangle qui le contient soit rectangle? Comment admettre que, de Babylone à Suse, l'un des côtés qui forment l'angle obtus est sur un parallèle quand on ne l'admet pas pour la ligne entière jusqu'à la Carmanie? Comment admettre que la ligne qui va des Portes Caspiennes jusqu'aux frontières de Carmanie est parallèle à l'Indus? Car sans cela tout le raisonnement s'effondre! Or c'est sans cela[2] que procède Ératosthène quand il déclare rhomboïdale la forme de l'Inde : le côté oriental en est largement étiré vers l'est (c'est surtout vrai pour le dernier promontoire qui s'avance nettement plus vers le sud que le reste du littoral), et il en est de même pour le côté qui suit l'Indus[3].

35. Dans tout cela, Hipparque[4] parle en géomètre, mais ses critiques ne sont guère convaincantes. Après s'être enferré ainsi, il se dégage en disant que, si le

1. *Note complémentaire*, p. 137.
2. Hipparque, X, 5 (20-24) = 25 (id.) Dicks.
3. *Note complémentaire*, p. 138.
4. X 6 (p. 43, 25-44, 6) = 18 (id.) Dicks.

τοῦ αὐτοῦ παραλλήλου καὶ τῆς ἀπὸ | Κασπίων πυλῶν καθηκούσης εὐθείας ἐπὶ τοὺς ὅρους τοὺς τῆς Καρμανίας καὶ τῆς Περσίδος πλείοσι τῶν τετρακισχιλίων καὶ τετρακοσίων· σχεδὸν δή τι πρὸς τὴν διὰ Κασπίων πυλῶν μεσημβρινὴν γραμμὴν ἡμίσειαν ὀρθῆς ποιεῖν γωνίαν τὴν διὰ Κασπίων πυλῶν καὶ τῶν ὅρων τῆς τε Καρμανίας καὶ τῆς Περσίδος, καὶ νεύειν αὐτὴν ἐπὶ τὰ μέσα τῆς τε μεσημβρίας καὶ τῆς ἰσημερινῆς ἀνατολῆς· ταύτῃ δ' εἶναι παράλληλον τὸν Ἰνδὸν ποταμόν, ὥστε καὶ τοῦτον ἀπὸ τῶν ὀρῶν οὐκ ἐπὶ μεσημβρίαν ῥεῖν, ὥς φησιν Ἐρατοσθένης, ἀλλὰ μεταξὺ ταύτης καὶ τῆς ἰσημερινῆς ἀνατολῆς, καθάπερ ἐν τοῖς ἀρχαίοις πίναξι καταγέγραπται.

Τίς οὖν συγχωρήσει τὸ νῦν συσταθὲν τρίγωνον ἀμβλυγώνιον εἶναι, μὴ συγχωρῶν ὀρθογώνιον εἶναι τὸ περιέχον αὐτό ; Τίς δ' ἐπὶ παραλλήλου κειμένην τὴν ἀπὸ Βαβυλῶνος εἰς Σοῦσα μίαν τῶν τὴν ἀμβλεῖαν περιεχουσῶν, τὴν ὅλην μὴ συγχωρῶν τὴν μέχρι Καρμανίας ; Τίς δὲ τῷ Ἰνδῷ παράλληλον τὴν ἀπὸ Κασπίων πυλῶν ἐπὶ τοὺς ὅρους τῆς Καρμανίας ; Ὧν χωρὶς κενὸς ἂν εἴη ὁ συλλογισμός. Χωρὶς δὲ τούτων κἀκεῖνος εἴρηκεν ὅτι ῥομβοειδές ἐστι τὸ σχῆμα τῆς Ἰνδικῆς· καὶ καθάπερ ἡ ἑωθινὴ πλευρὰ παρέσπασται πολὺ πρὸς ἕω, καὶ μάλιστα τῷ ἐσχάτῳ ἀκρωτηρίῳ, ὃ καὶ πρὸς μεσημβρίαν προπίπτει πλέον παρὰ τὴν ἄλλην ἠιόνα, οὕτω καὶ ἡ παρὰ τὸν Ἰνδὸν πλευρά.

35. Πάντα δὲ ταῦτα λέγει [οὐ] γεωμετρικῶς, ἐλέγχων οὐ πιθανῶς. Ταῦτα δὲ καὶ αὐτὸς ἑαυτῷ ἐπενέγκας ἀπολύε-

---

TEST. : Psell. 20 (20-21) ; Eust. *Dion.* 401, 19 (20-21).

5-6 μεσημβρινὴν — πυλῶν om. C rest. C[s] in mg. || 8 ταύτῃ A C B : ταυτῆς W ταῦτα v del. s || 9 Ἰνδὸν A ω' : ἴδιον W || 17-19 τίς — Καρμανίας om. W || 22 παρέσπασται Coray : περιέσπασται A ω' || 25 οὐ del. Siebenkees οὖν Aly.

litige ne portait que sur de petits intervalles, il serait excusable, mais du moment qu'il met manifestement en jeu des milliers de stades, il n'y a pas d'excuse possible, et d'autant moins qu'Ératosthène en personne soutient que déjà à partir de quatre cents stades les différences de latitude[1] sont sensibles, comme c'est le cas entre les parallèles d'Athènes et de Rhodes.

L'approximation géographique.

En réalité la notion de « sensible » n'est pas simple : elle signifie une chose pour les grandes largeurs, une autre pour les petites. En effet, pour les grandes largeurs, nous pouvons nous fier à notre œil ou aux récoltes ou aux conditions atmosphériques pour juger des *climats* ; pour les petites largeurs, nous avons besoin d'instruments gnomoniques et dioptriques[2]. Ainsi c'est la détermination par gnomon[3] des deux parallèles, celui d'Athènes et celui de Rhodes et de Carie, qui a rendu sensible la différence, comme il est normal pour une si faible distance.

Mais quand on attribue une largeur de trois mille stades et une longueur totale de quarante mille stades de montagnes et trente mille stades de mer à la ligne qui va de l'occident au levant d'équinoxe, et quand on appelle les secteurs qui sont de chaque côté l'un secteur nord, l'autre secteur sud, quand on va jusqu'à y définir des rectangles et des sphragides, gardons en l'esprit le sens attribué à ces termes ou à d'autres tels que côté nord et côté sud, ou encore côté occidental et côté oriental. Qui laisse alors passer une erreur importante doit rendre des comptes, ce n'est que justice, mais s'il s'agit d'une petite erreur, c'est ne pas la laisser passer qui est blâmable. Or en l'occurrence, sur aucun de ces points Ératosthène ne mérite le blâme ; sur de si grandes largeurs en effet, aucune démonstration géométrique n'est possible et, quand Hipparque entreprend de faire de la géométrie, il utilise non des propositions dûment reconnues, mais celles qu'il a forgées pour son propre usage.

1-3. *Notes complémentaires*, p. 138.

ται, φήσας, εἰ μὲν παρὰ μικρὰ διαστήματα ὑπῆρχεν ὁ ἔλεγχος, συγγνῶναι ἂν ἦν· ἐπειδὴ δὲ παρὰ χιλιάδας σταδίων φαίνεται διαπίπτων, οὐκ εἶναι συγγνωστά· καίτοι ἐκεῖνόν γε καὶ παρὰ τετρακοσίους σταδίους αἰσθητὰ ἀποφαίνεσθαι τὰ παραλλάγματα, ὡς ἐπὶ τοῦ δι' Ἀθηνῶν παραλλήλου καὶ τοῦ διὰ Ῥόδου.

Ἔστι δὲ τὸ πρὸς αἴσθησιν οὐχ ἁπλοῦν, ἀλλὰ τὸ μὲν ἐν πλάτει μείζονι, τὸ δ' ἐν ἐλάττονι. Μείζονι μέν, ἂν αὐτῷ τῷ ὀφθαλμῷ πιστεύωμεν ἢ καρποῖς ἢ κράσεσιν ἀέρων πρὸς τὴν τῶν κλιμάτων κρίσιν· ἐλάττονι δ', ἂν δι' ὀργάνων γνωμονικῶν ἢ διοπτρικῶν. Ὁ μὲν οὖν δι' Ἀθηνῶν παράλληλος γνωμονικῶς ληφθεὶς καὶ ὁ διὰ Ῥόδου καὶ Καρίας, εἰκότως ἐν σταδίοις τοσούτοις αἰσθητὴν ἐποίησε τὴν διαφοράν.

Ὁ δ' ἐν πλάτει μὲν τρισχιλίων σταδίων, μήκει δὲ καὶ τετρακισμυρίων ὄρους, πελάγους δὲ τρισμυρίων λαμβάνων τὴν ἀπὸ δύσεως ἐπ' ἰσημερινὰς ἀνατολὰς γραμμήν, καὶ τὰ ἐφ' ἑκάτερον τὸ μέρος τὰ μὲν | νότια ὀνομάζων, τὰ δὲ βόρεια, καὶ ταῦτα πλινθία καλῶν καὶ σφραγῖδας, νοείσθω πῶς καὶ ταῦτα λέγει καὶ πλευρὰ τὰ μὲν ἀρκτικά, τὰ δὲ νότια, καὶ πῶς τὰ μὲν ἑσπέρια, τὰ δ' ἑωθινά. Καὶ τὸ μὲν παρὰ πολὺ διαμαρτανόμενον παρορῶν ὑπεχέτω λόγον (δίκαιον γάρ), τὸ δὲ παρὰ μικρὸν οὐδὲ παριδὼν ἐλεγκτέος ἐστίν. Ἐνταῦθα δ' οὐδετέρως αὐτῷ προσάγεταί τις ἔλεγχος· οὔτε γὰρ τῶν ἐν τοσούτῳ πλάτει γεωμετρική τις δύναιτ' ἂν ⟨εἶναι⟩ ἀπόδειξις, οὔτ' ἐν οἷς ἐπιχειρεῖ γεωμετρεῖν, ὁμολογουμένοις χρῆται λήμμασιν, ἀλλ' ἑαυτῷ πλάσας.

---

5 δι' Ἀθηνῶν ω' : διὰ Θινῶν A ‖ 8 ἂν Casaubon : ἐν A ω' ‖ 9 πιστεύωμεν ἢ Coray : πιστευομένη A ω' ‖ 10 κρίσιν Siebenkees : κρᾶσιν A ω' ‖ 11 διοπτρικῶν A ω' : δι' ὀπτικῶν C ‖ δι' Ἀθηνῶν ω' : διὰ Θινῶν A ‖ 16 ὄρους A C v : ὄρη W s B ‖ 18 ἑκάτερον n B² : -ρα A ω' B ‖ 23 δίκαιον γάρ om. C ‖ 26 εἶναι suppl. Casaubon.

La quatrième sphragide.

36. Sa discussion[1] de la quatrième section[2] est nettement meilleure ; mais il y applique aussi son esprit de chicane et sa propension à s'en tenir aux mêmes hypothèses ou à des hypothèses voisines.

Ainsi il a entièrement raison quand il reproche à Ératosthène d'appeler longueur de cette section la ligne qui va de Thapsaque jusqu'à l'Égypte, comme si l'on nommait longueur d'un parallélogramme sa diagonale ; car Thapsaque et le littoral d'Égypte, loin d'être sur le même parallèle, sont situés sur des parallèles très distants l'un de l'autre, entre lesquels la ligne menée de Thapsaque à l'Égypte forme à peu près une diagonale, en tout cas une oblique. Mais quand Hipparque s'étonne qu'Ératosthène ait osé parler de six mille stades comme distance de Péluse à Thapsaque, alors qu'il en compte plus de sept mille, il n'a pas raison. Car il pose[3], démonstration à l'appui, que le parallèle de Péluse est à plus de deux mille cinq cents stades au sud de celui de Babylone[4], puis, d'après Ératosthène (à ce qu'il croit), que celui de Thapsaque est à quatre mille huit cents stades au nord de celui de Babylone[5] ; et il en conclut que cela fait en tout plus de sept mille stades[6].

Comment donc établit-on « d'après Ératosthène » pareille distance entre le parallèle de Babylone et celui de Thapsaque? C'est ce que je voudrais bien savoir! Sans doute, de Thapsaque à Babylone Ératosthène a-t-il bien indiqué cette distance ; mais il[7] n'a jamais dit que ce soit d'un parallèle à l'autre, ni non plus que Thapsaque et Babylone soient sur le même méridien. Bien au contraire le même Hipparque[8] a démontré, d'après Ératosthène, que Babylone se trouvait à plus de mille stades à l'est de Thapsaque. Nous-même nous avons

1. Hipparque, X, 7 (1-19) = 26 (id.) Dicks.
2. *Note complémentaire*, p. 139.
3. Hipparque, V 7 b (13-16).
4-6. *Notes complémentaires*, p. 139.
7. Ératosthène, III A 32 (23-26).
8. Hipparque, 20 (26-28) Dicks.

36. Βέλτιον δὲ περὶ τῆς τετάρτης λέγει μερίδος· προστίθησι δὲ καὶ ⟨τὸ⟩ τοῦ φιλαιτίου καὶ τοῦ μένοντος ἐπὶ τῶν αὐτῶν ὑποθέσεων ἢ τῶν παραπλησίων.

Τοῦτο μὲν γὰρ ὀρθῶς ἐπιτιμᾷ, διότι μῆκος ὀνομάζει τῆς μερίδος ταύτης τὴν ἀπὸ Θαψάκου μέχρις Αἰγύπτου γραμμήν, ὥσπερ εἴ τις παραλληλογράμμου τὴν διάμετρον μῆκος αὐτοῦ φαίη· οὐ γὰρ ἐπὶ τοῦ αὐτοῦ παραλλήλου κεῖται ἥ τε Θάψακος καὶ ἡ τῆς Αἰγύπτου παραλία, ἀλλ' ἐπὶ διεστώτων πολὺ ἀλλήλων· ἐν δὲ τῷ μεταξὺ διαγώνιός πως ἄγεται καὶ λοξὴ ἡ ἀπὸ Θαψάκου εἰς Αἴγυπτον. Τὸ δὲ θαυμάζειν, πῶς ἐθάρρησεν εἰπεῖν ἑξακισχιλίων σταδίων τὸ ἀπὸ Πηλουσίου εἰς Θάψακον, πλειόνων ὄντων ἢ ἑπτακισχιλίων, οὐκ ὀρθῶς. Λαβὼν γὰρ δι' ἀποδείξεως μέν, ὅτι ὁ διὰ Πηλουσίου παράλληλος τοῦ διὰ Βαβυλῶνος πλείοσιν ἢ δισχιλίοις καὶ πεντακοσίοις σταδίοις νοτιώτερός ἐστι, κατ' Ἐρατοσθένη δέ, ὡς οἴεται, διότι τοῦ διὰ Βαβυλῶνος ὁ διὰ τῆς Θαψάκου ἀρκτικώτερος τετρακισχιλίοις ὀκτακοσίοις, συμπίπτειν φησὶ πλείους τῶν ἑκτακισχιλίων.

Πῶς οὖν κατ' Ἐρατοσθένη δείκνυται ἡ τοσαύτη ἀπόστασις τοῦ διὰ Βαβυλῶνος παραλλήλου ἀπὸ τοῦ διὰ Θαψάκου, ζητῶ. Ὅτι μὲν γὰρ ἀπὸ Θαψάκου ἐπὶ Βαβυλῶνα τοσοῦτόν ἐστιν, εἴρηκεν ἐκεῖνος· ὅτι δὲ καὶ ἀπὸ τοῦ δι' ἑκατέρου παραλλήλου ἐπὶ τὸν διὰ θατέρου, οὐκ εἴρηκεν· οὐδὲ γάρ, ὅτι ἐπὶ ταὐτοῦ μεσημβρινοῦ ἐστιν ἡ Θάψακος καὶ ἡ Βαβυλών. Τἀναντία γὰρ αὐτὸς ὁ Ἵππαρχος ἔδειξε κατ' Ἐρατοσθένη πλείοσιν ἢ δισχιλίοις σταδίοις συμβαίνειν ἀνατολικωτέραν εἶναι τὴν Βαβυλῶνα τῆς Θαψάκου.

---

1 λέγει Coray : λέγειν A ω' || 2 τὸ suppl. Casaubon || φιλαιτίου Xylander : φιλητίου A ω' || 5 μέχρις Aldina : μέχρι A ω' || 16 ὡς Aldina : ὃς A ω' || 18 συμπίπτειν Casaubon : -τει A ω' || 19 ἑπτακισχιλίων ω' : ὀκτακισ- A || 22 ζητῶ Xylander : -ῶν A ω' || 25 ταὐτοῦ A ω' : τοῦ W.

cité[1] les développements d'Ératosthène montrant que le Tigre et l'Euphrate encerclent la Mésopotamie et la Babylonie, et que l'Euphrate constitue la majeure partie du cercle : après avoir en effet coulé en direction nord-sud, ce fleuve s'infléchit vers l'est, puis coule vers le sud pour se jeter dans la mer ; et donc si son trajet nord-sud suit sensiblement un méridien, la flexion vers l'est et vers Babylone l'éloigne du méridien, mais non pas en ligne droite, à cause de la dite forme circulaire. Ératosthène a précisé que la route de Thapsaque à Babylone mesurait quatre mille huit cents stades, ajoutant comme à dessein « le long de l'Euphrate », afin que personne nc songe à y voir une ligne droite ni la distance entre deux parallèles. Or il suffit de ne pas admettre cela pour vider de sens le semblant de démonstration qui suit, que, dans le triangle rectangle construit avec Péluse, Thapsaquc, et l'intersection du parallèle de Thapsaque et du méridien de Péluse, un des côtés de l'angle droit, celui situé sur le méridien, serait supérieur à l'hypoténuse, c'est-à-dire à la ligne qui va de Thapsaque à Péluse[2].

Et non moins vide de sens est l'assertion qui s'y rattache, établie à partir d'une proposition qui n'est pas reconnuc, car il n'est pas accordé que la distance de Babylone au méridien des Portes Caspiennes soit de quatre mille huit cents stades[3] ; nous avons prouvé[4] au contraire qu'Hipparque[5] avait tiré cette conclusion de

1. Cf. II, 1, 23 et II, 1, 26.

2. Au début du § 36, Ératosthène fixait la distance Thapsaque-Péluse à 6 000 stades. Or, dans le triangle rectangle construit par Hipparque, un des côtés de l'angle droit (la section du méridien de Péluse jusqu'au parallèle de Thapsaque) vaut déjà 7 300 stades (cf. n. 2 de la page précédente), est donc supérieur aux 6 000 stades de l'hypoténuse. Cf. planche I hors-texte.

3. Ces 4 800 stades représentent la somme des 3 400 stades indiqués par Ératosthène entre Babylone et Suse, et des 1 400 stades calculés par Hipparque pour la distance entre Suse et le méridien des Portes Caspiennes. Cf. p. 43, n. 1.

4. Cf. II, 1, 28.

5. X 8 (p. 46, 21 - 47, 5) = 27 (p. 46, 15 - 47, 5) Dicks.

Ἡμεῖς τε παρετίθεμεν τὰς Ἐρατοσθένους ἀποφάσεις, ἐν αἷς τὸν Τίγριν καὶ τὸν Εὐφράτην ἐγκυκλοῦσθαι τήν τε Μεσοποταμίαν καὶ τὴν Βαβυλωνίαν, καὶ τὸ πλέον γε τῆς ἐγκυκλώσεως τὸν Εὐφράτην ποιεῖν· | ἀπὸ γὰρ τῶν ἄρκτων ἐπὶ μεσημβρίαν ῥυέντα ἐπιστρέφειν πρὸς τὰς ἀνατολάς, ἐκπίπτειν δὲ ἐπὶ μεσημβρίαν· ἡ μὲν οὖν ἐπὶ μεσημβρίαν ἀπὸ τῶν ἄρκτων ὁδὸς ὡς ἂν μεσημβρινοῦ τινός ἐστιν, ἡ δ' ἐπὶ τὰς ἀνατολὰς ἐπιστροφὴ καὶ ἐπὶ τὴν Βαβυλῶνα ἔκνευσίς τέ ἐστιν ἀπὸ τοῦ μεσημβρινοῦ καὶ οὐκ ἐπ' εὐθείας διὰ τὴν ῥηθεῖσαν ἐγκύκλωσιν. Τὴν δέ γε ὁδὸν εἴρηκε τετρακισχιλίων καὶ ὀκτακοσίων σταδίων τὴν ἐπὶ Βαβυλῶνα ἀπὸ Θαψάκου παρὰ τὸν Εὐφράτην προσθείς, καθάπερ ἐπίτηδες, τοῦ μή τινα εὐθεῖαν αὐτὴν δέξασθαι καὶ μέτρον τοῦ μεταξὺ δυεῖν παραλλήλων διαστήματος. Μὴ διδομένου δὲ τούτου, κενόν ἐστι καὶ τὸ ἐφεξῆς δείκνυσθαι δοκοῦν, ὅτι συνισταμένου ὀρθογωνίου τριγώνου πρός τε Πηλουσίῳ καὶ Θαψάκῳ καὶ τῇ τομῇ τοῦ τε διὰ Θαψάκου παραλλήλου καὶ τοῦ διὰ Πηλουσίου μεσημβρινοῦ, μία τῶν περὶ τὴν ὀρθήν, ἡ ἐπὶ τοῦ μεσημβρινοῦ, μείζων ἔσται τῆς ὑπὸ τὴν ὀρθήν, τῆς ἀπὸ Θαψάκου εἰς Πηλούσιον.

Κενὸν δὲ καὶ τὸ συνάπτον τούτῳ, ἀπὸ μὴ συγχωρουμένου λήμματος κατασκευαζόμενον· οὐ γὰρ δὴ δίδοται τὸ ἀπὸ Βαβυλῶνος ἐπὶ τὸν διὰ Κασπίων πυλῶν μεσημβρινὸν εἶναι διάστημα τετρακισχιλίων ὀκτακοσίων· ἐλήλεγκται γὰρ ὑφ' ἡμῶν ἐκ τῶν μὴ συγχωρουμένων ὑπ' Ἐρατοσ-

---

TEST. : Psell. 21 (6-10).

---

1 παρετίθεμεν Coray : παρατίθ- A ω' || 7 ἀπὸ Psell. B^{2} : ἐπὶ A ω' B || 8 ἐπιστροφὴ A ω' : om. W ἀναστ- Psell. || 15 κενόν s^{pc} B^{2} : καινόν A ω' s^{ac} B || 20 ὑπὸ B^{2} : ἀπὸ A ω' B || 21 κενὸν s B^{2} : καινὸν A ω' B || 22 δὴ A B : om. ω' || τὸ ω' : τὰ A || 23 τὸν A C B : τῶν W v s || μεσημβρινὸν A C B^{2} : -νῶν W v s B || 24 ἐλήλεγκται A C : -λεκται W v s B.

propositions qu'Ératosthène ne reconnaît pas. Pour infirmer ce qu'Ératosthène accorde, il pose en principe qu'il y a plus de neuf mille stades[1] de Babylone à la ligne tracée suivant les indications d'Ératosthène depuis les Portes Caspiennes jusqu'aux frontières de Carmanie, et puis il le démontre!

Questions de méthode.

37. En fait, ce n'est pas là le reproche qu'il faut adresser à Ératosthène[2], mais plutôt celui-ci : pour des dimensions et des formes d'une certaine étendue, il est nécessaire d'adopter une commune mesure et d'accepter des approximations par excès ou par défaut. Si l'on fixe à trois mille stades la largeur des montagnes qui s'étendent en direction du levant d'équinoxe, et qu'on prenne le même chiffre pour la largeur de la mer jusqu'aux Colonnes d'Hercule, l'on admet plus facilement de confondre en une droite unique des droites qui lui seraient parallèles à l'intérieur de la dite largeur plutôt que des sécantes, et parmi les sécantes, celles qui se coupent à l'intérieur de la dite largeur plutôt que celles qui se coupent à l'extérieur ; de même on préfère les lignes qui divergent sans déborder de la largeur à celles qui en débordent, et les plus longues aux moins longues : la disparité des longueurs et la non comparabilité des formes restent alors plus facilement inaperçues.

Considérons par exemple la chaîne du Taurus en entier et la mer jusqu'aux Colonnes, la largeur de l'ensemble étant supposée de trois mille stades ; on imagine facilement un parallélogramme unique comprenant toute la montagne et la mer en question. Si l'on divise la longueur en parallélogrammes plus nombreux et si l'on prend la diagonale de la figure totale et des figures partielles, il est plus facile dans les calculs de considérer comme parallèle et égale au côté qui forme longueur la diagonale de la figure totale plutôt que celle des figures partielles : et plus petit est le parallélo-

1-2. *Notes complémentaires*, p. 139.

θένους κατεσκευακότα τοῦτο τὸν Ἵππαρχον. Ἵνα δ' ἀνίσχυρον ᾖ τὸ ὑπὸ ἐκείνου διδόμενον, λαβὼν τὸ εἶναι πλείους ἢ ἐννακισχιλίους ἐκ Βαβυλῶνος ἐπὶ τὴν ἐκ Κασπίων πυλῶν οὕτως ἀγομένην γραμμήν, ὡς ἐκεῖνος εἴρηκεν, ἐπὶ τοὺς ὅρους τῆς Καρμανίας, ἐδείκνυε τὸ αὐτό.

37. Οὐ τοῦτο οὖν λεκτέον πρὸς τὸν Ἐρατοσθένη, ἀλλ' ὅτι τῶν ἐν πλάτει λεγομένων καὶ μεγεθῶν καὶ σχημάτων εἶναί τι δεῖ μέτρον, καὶ ὅπου μὲν μᾶλλον, ὅπου δὲ ἔλαττον συγχωρητέον. Ληφθέντος γὰρ τοῦ τῶν ὀρῶν πλάτους τῶν ἐπὶ τὰς ἰσημερινὰς ἀνατολὰς ἐκτεινομένων τρισχιλίων σταδίων, ὁμοίως δὲ καὶ τοῦ τῆς θαλάττης τῆς μέχρι Στηλῶν, μᾶλλον ἄν τις συγχωρήσειεν ὡς ἐπὶ μιᾶς γραμμῆς ἐξετάζεσθαι τὰς παραλλήλους ἐκείνης ἐν τῷ αὐτῷ πλάτει ἀγομένας ἢ τὰς συμπιπτούσας, καὶ τῶν συμπιπτουσῶν τὰς ἐν αὐτῷ ἐκείνῳ τῷ πλάτει τὴν σύμπτωσιν ἐχούσας ἢ τὰς ἐκτός· ὡσαύτως καὶ ⟨τὰς⟩ διισταμένας μέχρι τοῦ μὴ ἐκβαίνειν τοῦ πλάτους ἢ τὰς ἐκβαινούσας, καὶ τὰς ἐν μείζονι μήκει μᾶλλον ἢ τὰς ἐν ἐλάττονι· καὶ γὰρ ἡ ἀνισότης τῶν μηκῶν συγκρύπτοιτ' ἂν μᾶλλον καὶ ἡ ἀνομοιότης τῶν σχημάτων. |

Οἷον ἐν τῷ πλάτει τοῦ Ταύρου παντὸς καὶ τῆς μέχρι Στηλῶν θαλάττης, ὑποκειμένων τρισχιλίων σταδίων, νοεῖται ἕν τι παραλληλόγραμμον χωρίον, τὸ περιγράφον τό τε ὄρος ἅπαν καὶ τὴν λεχθεῖσαν θάλατταν. Ἐὰν οὖν διέλῃς εἰς πλείω παραλληλόγραμμα τὸ μῆκος, καὶ τὴν διάμετρον ὅλου τε τούτου λάβῃς καὶ τῶν μερῶν, ῥᾳδιον ἂν ἡ τοῦ ὅλου διάμετρος ἡ αὐτὴ λογισθείη, παράλληλός τε καὶ ἴση, τῇ κατὰ τὸ μῆκος πλευρᾷ ἤπερ ἡ ἐν τοῖς μέρεσι· καὶ ὅσῳ γ' ἂν ἔλαττον ᾖ τὸ παραλληλόγραμμον

2 ὑπὸ Casaubon : ὑπὲρ A ω' ‖ 5 τῆς Καρμανίας om. W ‖ 15 τὰς om. A ‖ 16 ἐχούσας B[2] : -σῶν A ω' ‖ τὰς suppl. Coray ‖ 23 ἕν τι Tyrwhitt : ἔτι A ω'.

gramme partiel considéré, mieux on peut le constater. En effet l'obliquité de la diagonale et l'inégalité de longueur sont moins sensibles quand il s'agit de grandes dimensions, de sorte que l'on n'hésiterait guère dans ce cas à faire de la diagonale la longueur de la figure. Mais si la diagonale prend davantage d'obliquité et tombe alors à l'extérieur des côtés, soit des deux, soit même d'un seul, il risque de n'en plus être de même. Voilà exactement ce que j'entends par commune mesure à propos d'une étendue déterminée.

Quand donc Ératosthène suppose tracées sur le même parallèle qui va jusqu'aux Colonnes d'Hercule non seulement la ligne qui, des Portes Caspiennes, traverse la chaîne de montagnes, mais aussi celle qui s'infléchit tout de suite vers Thapsaque en s'écartant des montagnes, puis quand à la suite il en fait partir une autre de Thapsaque qu'il prolonge jusqu'à l'Égypte, ajoutant ainsi toute cette largeur, et quand après cela il se sert de la longueur de la dite ligne pour mesurer la longueur de la figure, il a tout l'air de faire servir la diagonale du tétragone à mesurer la longueur du dit tétragone, et comme ce n'est même pas une diagonale mais une ligne brisée, il a bien davantage encore l'air de battre la campagne ; car c'est bien une ligne brisée que la ligne menée des Portes Caspiennes jusqu'au Nil en passant par Thapsaque. Telles sont donc les critiques que l'on peut adresser à Ératosthène.

38. Contre Hipparque[1], voici ce qu'on peut dire également : puisqu'il met en accusation les propos d'Ératosthène, il aurait dû aussi redresser ses erreurs ; c'est là ce que nous tentons de faire. Lui au contraire, quand il lui arrive de s'en soucier, il nous invite seulement à nous en tenir aux anciennes cartes qui ont infiniment plus besoin de corrections que la carte d'Ératosthène.

1. Hipparque, VI, 25 (21-27) = (p. 48, 21 - 49, 13) Dicks.

τὸ ληφθὲν ἐν μέρει, τοσῷδε μᾶλλον τοῦτ' ἂν συμβαίνοι. Ἥ τε γὰρ λοξότης τῆς διαμέτρου ἧττον ἀπελέγχεται καὶ ἡ ἀνισότης τοῦ μήκους ἐν τοῖς μεγάλοις, ὥστ' οὐδ' ἂν ὀκνήσειας ἐπ' αὐτῶν τὴν διάμετρον εἰπεῖν μῆκος τοῦ σχήματος. Ἐὰν οὖν τὴν διάμετρον λοξώσῃς μᾶλλον, ὥστε ἐκπεσεῖν ἔξω τῶν πλευρῶν ἑκατέρας ἢ τῆς γε ἑτέρας, οὐκ ἂν ὁμοίως ἔτι ταῦτα συμβαίνοι. Τοιοῦτον δή τι λέγω τὸ μέτρον τῶν ἐν πλάτει λεγομένων.

Ὁ δ' ἀπὸ τῶν Κασπίων πυλῶν τὴν μὲν δι' αὐτῶν τῶν ὀρῶν λαμβάνων, ὡς ἂν ἐπὶ ταὐτοῦ παραλλήλου μέχρι Στηλῶν ἀγομένην, τὴν δ' ἀπονεύουσαν εἰς Θάψακον εὐθὺς ἔξω πολὺ τῶν ὀρῶν, καὶ πάλιν ἐκ Θαψάκου προσεκβάλλων ἄλλην μέχρις Αἰγύπτου τοσοῦτον ἐπιλαμβάνουσαν πλάτος, εἶτα τῷ μήκει τῷ ταύτης καταμετρῶν τὸ τοῦ χωρίου μῆκος, διαμέτρῳ τετραγώνου καταμετρεῖν ἂν δόξειε τὸ τοῦ τετραγώνου μῆκος· ὅταν δὲ μηδὲ διάμετρος ᾖ, ἀλλὰ κεκλασμένη ἡ γραμμή, πολὺ μᾶλλον ἂν δόξειε πλημμελεῖν· κεκλασμένη γάρ ἐστιν ἡ ἀπὸ Κασπίων πυλῶν διὰ Θαψάκου πρὸς τὸν Νεῖλον ἀγομένη. Πρὸς μὲν Ἐρατοσθένη ταῦτα.

38. Πρὸς δὲ τὸν Ἵππαρχον κἀκεῖνο, ὅτι ἐχρῆν, ὡς κατηγορίαν πεποίηται τῶν ὑπ' ἐκείνου λεχθέντων, οὕτω καὶ ἐπανόρθωσίν τινα ποιήσασθαι τῶν ἡμαρτημένων· ὅπερ ἡμεῖς ποιοῦμεν. Ἐκεῖνος δ' εἰ καί που τούτου πεφρόντικε, κελεύει ἡμᾶς τοῖς ἀρχαίοις πίναξι προσέχειν, δεομένοις παμπόλλῳ τινὶ μείζονος ἐπανορθώσεως, ἢ ὁ Ἐρατοσθένους πίναξ προσδεῖται.

---

6 ἢ — ἑτέρας om. C ‖ 13 μέχρις C : μέχρι A ω' ‖ 15 διαμέτρῳ Bréquigny : διάμετρον A ω' ‖ ἂν Coray : δὴ A ω' ‖ 17 ἡ om. A ‖ 24 δ' εἰ A B[2] : δὴ ω' B ‖ 24-25 πεφρόντικε B[2] : πεφρόνηκε A ω' B ‖ 26 παμπόλλῳ A C s B[2] : -πόλῳ W v B.

Les torts d'Hipparque.

Et l'argumentation dont il use à ce propos est tout aussi fâcheuse. Il prend[1] cn effet pour proposition de base ce qu'il a tiré de prémisses qui n'ont pas été admises, comme nous venons d'en faire la preuve. C'est le cas par exemple quand il dit que Babylone est à près de mille stades à l'est de Thapsaque ; il a beau soutenir que Babylone se trouve à plus de deux mille quatre cents stades à l'est si l'on se fonde sur la proposition d'Ératosthène que de Thapsaque jusqu'à l'endroit où Alexandre a traversé le Tigre il y a au plus court deux mille quatre cents stades (le Tigre et l'Euphrate, dans le cercle qu'ils décrivent autour de la Mésopotamie, coulent vers l'est jusque-là, puis s'infléchissent vers le sud et alors se rapprochent l'un de l'autre en même temps que de Babylone), cela ne prouve pas quelque incohérence que ce soit chez Ératosthène[2].

39. Hipparque[3] bat la campagne tout autant dans l'argumentation qui suit. Il veut y démontrer que la route de Thapsaque aux Portes Caspiennes qu'Ératosthène[4] fixe à dix mille stades sans la mesurer sur une ligne droite nous est donnée pour telle, alors que la ligne droite est nettement plus courte. Voici le procédé qu'il emploie : même au dire d'Ératosthène, assure-t-il, un seul méridien passe par la branche de Canope et par les Cyanées[5] ; il est situé à six mille trois cents stades de distance du méridien de Thapsaque ; or les roches Cyanées sont à six mille six cents stades du mont Caspius[6] situé en bordure du passage qui mène de Colchide à la mer Caspienne, de sorte que, à trois cents stades près, les distances qui séparent le méridien des Cyanées de Thapsaque ou du mont Caspius sont équivalentes ; à quelque chose près, en effet, Thapsaque et le mont Caspius sont situés sur le même méridien. Il s'ensuit donc que la distance des Portes Caspiennes à

1. Hipparque, X 9 (2-14).
2-6. *Notes complémentaires*, p. 139-140.

Καὶ τὸ ἐπιφερόμενον δ' ἐπιχείρημα τῆς αὐτῆς ἔχεται μοχθηρίας. Λαμβάνει γὰρ ἐν λήμματι τὸ ἐκ τῶν μὴ διδομένων κατασκευασθέν, ὡς ἠλέγξαμεν ἡμεῖς, ὅτι Θαψάκου Βαβυλὼν ἀνατολικωτέρα ἐστὶν οὐ πλείοσιν ἢ χιλίοις σταδίοις· ὥστ' εἰ καὶ πάνυ συνάγεται τὸ πλείοσιν ἢ δισχιλίοις καὶ τετρακοσίοις σταδίοις ἀνατολικωτέραν αὐτὴν εἶναι ἐκ τῶν λεγομένων ὑπὸ τοῦ Ἐρατοσθένους, ὅτι ἐπὶ τὴν τοῦ Τίγριδος διάβασιν, ᾗ Ἀλέξανδρος διέβη, ἀπὸ Θαψάκου ἐστὶ σύντομος σταδίων δισχιλίων τετρακοσίων, | ὁ δὲ Τίγρις καὶ ὁ Εὐφράτης ἐγκυκλωσάμενοι τὴν Μεσοποταμίαν, τέως μὲν ἐπ' ἀνατολὰς φέρονται, εἶτ' ἐπιστρέφουσι πρὸς νότον καὶ πλησιάζουσι τότε ἀλλήλοις τε ἅμα καὶ Βαβυλῶνι, οὐδὲν ἄτοπον συμβαίνει τῷ λόγῳ.

39. Πλημμελεῖ δὲ καὶ ἐν τῷ ἑξῆς ἐπιχειρήματι, ἐν ᾧ συνάγειν βούλεται, ὅτι τὴν ἀπὸ Θαψάκου ἐπὶ Κασπίους πύλας ὁδόν, ἣν μυρίων σταδίων Ἐρατοσθένης εἴρηκεν, οὐκ ἐπ' εὐθείας ἀναμεμετρημένην ὡς ἐπ' εὐθείας παραδίδωσι, τῆς εὐθείας πολὺ ἐλάττονος οὔσης. Ἡ δ' ἔφοδός ἐστιν αὐτῷ τοιαύτη· φησὶν εἶναι καὶ κατ' Ἐρατοσθένη τὸν αὐτὸν μεσημβρινὸν τόν τε διὰ τοῦ Κανωβικοῦ στόματος καὶ τὸν διὰ Κυανέων, διέχειν δὲ τοῦτον τοῦ διὰ Θαψάκου ἑξακισχιλίους τριακοσίους σταδίους, τὰς δὲ Κυανέας τοῦ Κασπίου ὄρους ἑξακισχιλίους ἑξακοσίους, ὃ κεῖται κατὰ τὴν ὑπέρθεσιν τὴν ἐπὶ τὸ Κάσπιον πέλαγος ἐκ Κολχίδος, ὥστε παρὰ τριακοσίους σταδίους τὸ ἴσον εἶναι διάστημα ἀπὸ τοῦ διὰ Κυανέων μεσημβρινοῦ ἐπί τε Θάψακον καὶ ἐπὶ τὸ Κάσπιον· τρόπον δή τινα ἐπὶ τοῦ αὐτοῦ μεσημβρινοῦ κεῖσθαι τήν τε Θάψακον καὶ τὸ Κάσπιον. Τούτῳ δ' ἀκολουθεῖν τὸ ἀφεστάναι ἴσον τὰς Κασπίους πύλας

---

7 ὅτι Coray : ὅτ' A ω' ‖ 8 Τίγριδος W^pc a s Aldina : Τίγριος A ω' W^ac ‖ 21 Κυανέων ω' : Κυνέων A ‖ 29 ἀφεστάναι Kramer : ἀφιστάναι A ω'.

Thapsaque ou au mont Caspius est la même[1] ; et cette distance est bien inférieure aux dix mille stades donnés par Ératosthène pour la distance à Thapsaque ; en ligne droite, elle est nettement inférieure à dix mille stades ; c'est le trajet circulaire qui totalise les dix mille stades qu'Ératosthène compte en ligne droite des Portes Caspiennes à Thapsaque.

Voici ce que nous répondrons à Hipparque : alors qu'Ératosthène[2] prend les droites en gros, ce qui est normal en géographie, et prend en gros également les méridiens et les lignes en direction du levant d'équinoxe, Hipparque le critique par raison géométrique, et comme s'il avait établi chaque point à l'aide d'instruments. Or lui non plus n'use pas toujours d'instruments, mais bien plutôt de conjectures pour fixer perpendiculaires et parallèles : c'est là une première faute.

La seconde vient de ce que, loin d'utiliser les distances qui se trouvent chez Ératosthène, il fait porter la critique non pas sur elles mais sur celles qu'il forge de toutes pièces. Ainsi Ératosthène, de l'embouchure de l'Euxin jusqu'au Phase, donne une distance de huit mille stades ; il y ajoute les six cents stades de supplément jusqu'à Dioscurias, puis le trajet de cinq jours de Dioscurias au mont Caspius, ce qui pour Hipparque est censé représenter environ un millier de stades ; et donc le total, d'après les données d'Ératosthène, se monte à neuf mille six cents stades[3]. Mais Hipparque[4] réduit les chiffres, disant que des Cyanées au Phase il y a cinq mille six cents stades, et de là au mont Caspius un millier de stades. Ainsi ce ne sont pas les dires d'Ératosthène qui feraient placer sur un même méridien le mont Caspius et Thapsaque, mais les siens propres.

1. Il s'agit ici de la distance entre les méridiens. En fait la distance en longitude de Thapsaque aux Portes Caspiennes est de plus de 14°, soit dans les 8 000 stades en comptant un parallèle de 200 000 stades comme vaut approximativement celui de Rhodes (I, 4, 6). Entre les portes Caspiennes et le mont Caspius, il y a en fait dans les 10° d'écart en longitude, soit 5 000 stades environ ; Ératosthène lui-même avait indiqué une distance de 7 400 stades (XI, 8, 9). Cf. D. R. Dicks, *Hipp.*, p. 143.

2-4. *Notes complémentaires*, p. 140.

Θαψάκου τε καὶ τοῦ Κασπίου · πολὺ ἐλάττους ἀφεστάναι τῶν μυρίων, ὅσους φησὶν ἀφεστάναι Ἐρατοσθένης τῆς Θαψάκου · ἄρα πολὺ ἐλάττους ἢ μυρίους ἀφεστάναι τοὺς ἐπ' εὐθείας · κυκλοπορίαν ἄρα εἶναι τοὺς μυρίους, ⟨οὓς⟩ λογίζεται ἐκεῖνος ἐπ' εὐθείας ἀπὸ Κασπίων πυλῶν εἰς Θάψακον.

Ἐροῦμεν δὲ πρὸς αὐτόν, ὅτι τοῦ Ἐρατοσθένους ἐν πλάτει λαμβάνοντος ⟨τὰς⟩ εὐθείας, ὅπερ οἰκεῖόν ἐστι γεωγραφίας, ἐν πλάτει δὲ καὶ τὰς μεσημβρινὰς καὶ τὰς ἐπὶ ἰσημερινὴν ἀνατολήν, ἐκεῖνος γεωμετρικῶς αὐτὸν εὐθύνει, καὶ ὡς ἂν δι' ὀργάνων λάβοι τις τούτων ἕκαστον · οὐδὲ αὐτὸς δι' ὀργάνων, ἀλλὰ μᾶλλον στοχασμῷ λαμβάνων καὶ τὸ πρὸς ὀρθὰς καὶ τὸ παραλλήλους · ἓν μὲν δὴ τοῦθ' ἁμάρτημα.

Ἕτερον δὲ τὸ μηδὲ τὰ κείμενα παρ' ἐκείνῳ διαστήματα τίθεσθαι ὑπ' αὐτοῦ, μηδὲ πρὸς ἐκεῖνα τὸν ἔλεγχον προσάγεσθαι, ἀλλὰ πρὸς τὰ ὑπ' αὐτοῦ πλαττόμενα. Διόπερ πρῶτον μὲν ἐκείνου τὸ ἀπὸ τοῦ στόματος ἐπὶ Φᾶσιν εἰπόντος σταδίων ὀκτακισχιλίων, καὶ προσθέντος τοὺς εἰς Διοσκουριάδα ἐνθένδε ἑξακοσίους, τὴν δ' ἀπὸ Διοσκουριάδος εἰς τὸ Κάσπιον ὑπέρθεσιν ἡμερῶν πέντε, ἥτις κατ' αὐτὸν Ἵππαρχον εἰκάζεται λέγεσθαι ὅσον χιλίων σταδίων, ὥστε τὴν σύμπασαν κατ' Ἐρα|τοσθένη κεφαλαιοῦσθαι ἐννακισχιλίων ἑξακοσίων, αὐτὸς συντέτμηκε καί φησιν ἐκ μὲν Κυανέων εἰς Φᾶσιν πεντακισχιλίους ἑξακοσίους, εἰς δὲ Κάσπιον ἐνθένδε ἄλλους χιλίους. Ὥστ' οὐ κατ' Ἐρατοσθένη συμβαίνοι ἂν ἐπὶ τοῦ αὐτοῦ πως μεσημβρινοῦ τό τε Κάσπιον εἶναι καὶ τὴν Θάψακον, ἀλλὰ

1 τε Paetz : δὲ A ω' || 4 οὓς suppl. Tyrwhitt || 8 τὰς suppl. Coray || 9 ἰσημερινὴν Coray : μεσημβρινὴν A ω' || 15 τὸ μηδὲ om. A || ἐκείνῳ B² Casaubon : -νων A ω' || 21 ἥτις s Coray : εἴ τις A ω' || 24 συντέτμηκε Coray : οὖν τέτμηκεν A ω' [-κε W].

Admettons pourtant que ce soit d'après Ératosthène. Comment s'ensuit-il de là que la distance entre le Mont Caspius et les Portes Caspiennes soit égale à celle entre Thapsaque et le même point[1]?

40. Dans son second volume, Hipparque[2] revient sur le même problème du Taurus pris comme frontière[3] ; nous en avons déjà suffisamment parlé ; puis il passe à l'examen de la moitié nord du monde habité.

Les promontoires. Il[4] expose alors ce que dit Ératosthène[5] des régions qui font suite au Pont[6], citant notamment les trois promontoires qui descendent du nord : l'un porte le Péloponnèse, l'autre l'Italie, le troisième la Ligystique[7], et ils déterminent deux golfes, l'Adriatique et le Tyrrhénien.

Après avoir exposé cela globalement, il essaie de critiquer dans le détail ce qu'Ératosthène dit à leur sujet, utilisant une méthode plus géométrique que géographique. Mais si considérable est la quantité d'erreurs commises dans ce domaine par Ératosthène et par Timosthène, l'auteur d'un traité sur les Ports qu'Ératosthène[8] comble d'éloges bien qu'il soit très souvent d'un avis différent, qu'à mon sens il ne vaut pas la peine de s'attarder sur des auteurs qui s'écartent à ce point de la vérité, pas plus d'ailleurs que sur Hipparque[9]. Car celui-ci laisse passer un certain nombre d'erreurs, et au lieu de redresser les autres, il se contente de prouver fautes et contradictions[10].

Ce qu'on pourrait sans doute reprocher à Ératosthène, c'est de parler de trois promontoires de l'Europe en comptant pour un seul celui qui porte le Péloponnèse, car il se sépare en plusieurs branches : le Sounion est

1. Comme il arrive souvent dans ce texte, la discussion tourne court ; Strabon s'interrompt ici brusquement sans tirer de conclusion, et abandonne la description des sphragides méridionales.
2. IX 1 (4-7) = 29 (id.) Dicks.
3. Ératosthène, III B 61 (4-7).
4. Hipparque, X, 11 (8-16) = 32 (id.) Dicks.
5. III B 97 (8-17).
6-10. *Notes complémentaires*, p. 140.

κατ' αὐτόν. Φέρε δ' οὖν κατ' Ἐρατοσθένη. Πῶς οὖν τούτῳ ἕπεται τὸ τὴν ἀπὸ τοῦ Κασπίου ἐπὶ Κασπίους πύλας ἴσην εἶναι τῇ ἀπὸ Θαψάκου ἐπὶ τὸ αὐτὸ σημεῖον ;

40. Ἐν δὲ τῷ δευτέρῳ ὑπομνήματι ἀναλαβὼν πάλιν τὴν αὐτὴν ζήτησιν τὴν περὶ τῶν ὅρων τῶν κατὰ τὸν Ταῦρον, περὶ ὧν ἱκανῶς εἰρήκαμεν, μεταβαίνει πρὸς τὰ βόρεια μέρη τῆς οἰκουμένης.

Εἶτ' ἐκτίθεται τὰ λεχθέντα ὑπὸ τοῦ Ἐρατοσθένους περὶ τῶν μετὰ τὸν Πόντον τόπων, ὅτι φησὶ τρεῖς ἄκρας ἀπὸ τῶν ἄρκτων καθήκειν· μίαν μέν, ἐφ' ἧς ἡ Πελοπόννησος, δευτέραν δὲ τὴν Ἰταλικήν, τρίτην δὲ τὴν Λιγυστικήν, ὑφ' ὧν κόλπους ἀπολαμβάνεσθαι τόν τε Ἀδριατικὸν καὶ τὸν Τυρρηνικόν.

Ταῦτα δ' ἐκθέμενος καθόλου πειρᾶται τὰ καθ' ἕκαστα περὶ αὐτῶν λεγόμενα ἐλέγχειν γεωμετρικῶς μᾶλλον ἢ γεωγραφικῶς. Ἔστι δὲ τοσοῦτον τῶν ἁμαρτανομένων ἐν αὐτοῖς ὑπὸ τοῦ Ἐρατοσθένους τὸ πλῆθος, καὶ ὑπὸ Τιμοσθένους τοῦ τοὺς λιμένας συγγράψαντος (ὃν ἐπαινεῖ μὲν ἐκεῖνος μάλιστα τῶν ἄλλων, διαφωνῶν δ' ἐλέγχεται πρὸς αὐτὸν πλεῖστα), ὥστ' οὐκ ἄξιον ἡγοῦμαι διαιτᾶν οὔτ' ἐκείνους, ἐπὶ τοσοῦτον διαμαρτάνοντας τῶν ὄντων, οὔτε τὸν Ἵππαρχον. Καὶ γὰρ οὗτος τὰ μὲν παραλείπει τῶν ἡμαρτημένων, τὰ δ' οὐκ ἐπανορθοῖ, ἀλλ' ἐλέγχει μόνον, ὅτι ψευδῶς ἢ μαχομένως εἴρηται.

Αἰτιάσαιτο μὲν γὰρ καὶ τοῦτ' ἂν ἴσως τις, ὅτι φησὶν ἄκρας τρεῖς τῆς Εὐρώπης, μίαν μὲν τιθεὶς τὴν ἐφ' ἧς ἡ Πελοπόννησος· ἔχει γάρ τι πολυσχιδές. Καὶ γὰρ τὸ

TEST. : E (27).

---

5 ὅρων Kramer : ὀρῶν A ω' ‖ τῶν² om. ω' ‖ 8 περὶ A C v s B² : παρὰ W B ‖ 9-10 ἀπὸ τῶν ἄρκτων om W ‖ 10 ἐφ' B² : ἀφ' A ω' B ‖ 17 ὑπὸ² Kramer : ἐπὶ A ω' ἔτι B ‖ 27 πολυσχιδές A : -σχεδές ω'.

un promontoire équivalent à la Laconie, situé légèrement moins au sud que le cap Malée, et encadrant un golfe considérable ; et la Chersonnèse de Thrace encadre également, avec le Sounion, le golfe Mélas et à la suite les golfes de Macédoine[1].

Mais même en ne tenant pas compte de cela, l'évaluation des distances, visiblement fautive la plupart du temps, révèle une extrême ignorance des lieux. Point n'est besoin de raisons géométriques pour la dénoncer, mais seulement de l'évidence de preuves dont le témoignage se suffit à lui-même.

Par exemple, d'Épidamne au golfe Thermaïque[2], le trajet est de plus de deux mille stades : Ératosthène[3] dit neuf cents. D'Alexandrie à Carthage, il[4] parle de plus de treize mille stades, alors qu'il n'y en a pas plus de neuf mille[5], s'il est vrai, comme il le dit, que la Carie et Rhodes soient sur le même méridien qu'Alexandrie, et le détroit de Sicile sur le même méridien que Carthage ; car on reconnaît généralement que la traversée depuis la Carie jusqu'au détroit de Sicile ne représente pas plus de neuf mille stades. Par rapport à une grande distance, on peut assimiler deux méridiens qui seraient distants en longitude autant que Carthage l'est du détroit de Sicile vers l'ouest ; mais quand l'écart porte sur quatre mille stades, l'erreur est évidente.

1. Donc pour Strabon, il n'y a pas un seul promontoire du Péloponnèse mais plusieurs : il pense vraisemblablement aux trois caps qui s'avancent dans la mer, le Malée et le Ténare en Laconie, l'Acritas en Messénie. Pour la Méditerranée orientale, Strabon s'inspire de Polybe (cf. II, 4, 8).

2. La distance Épidaure — golfe Thermaïque (auj. Durazzo-golfe de Salonique) mesure l'isthme qui forme la base du promontoire sur lequel se trouvent la Grèce continentale et le Péloponnèse. Elle est en fait de 300 km ; Ératosthène la réduit à 140 km (900 stades de 157,5 m) ; Strabon la porte à 320 km s'il adopte ici le stade d'Ératosthène, à 360 km si, comme il est plus probable, il se fie à des distances indiquées par Polybe dont le stade vaut 177,7 m (8 1/3 stades par mille romain de 1 480 m).

3. III A 40 (p. 52, 12 - 53, 4).

4. Ératosthène, III B 54 (12-15).

5. *Note complémentaire*, p. 141.

Σούνιον ἀκρωτηριάζει ὁμοίως τῇ Λακωνικῇ, οὐ πολὺ ἧττον μεσημβρινώτερον ὂν τῶν Μαλεῶν, καὶ κόλπον ἀπολαμβάνον ἀξιόλογον· καὶ ἡ Θρᾳκία Χερρόνησος ἀπολαμβάνει πρὸς τὸ Σούνιον τόν τε Μέλανα κόλπον καὶ τοὺς ἐφεξῆς τοὺς Μακεδονικούς.

Εἰ δ' οὖν παρείημεν τοῦτο, καὶ τῶν διαστημάτων τὰ πλεῖστα φανερῶς ψευδογραφούμενα ἐλέγχει τὴν ἀπειρίαν τῶν τόπων ὑπερβάλλουσαν καὶ οὐ δεομένην γεωμετρικῶν ἐλέγχων, ἀλλὰ φανερῶν καὶ αὐτόθεν ἐκμαρτυρεῖσθαι δυναμένων.

Οἷον ὅτι ἐξ Ἐπιδάμνου πρὸς τὸν Θερμαῖον κόλπον ἡ ὑπέρβασίς ἐστι πλειόνων ἢ δισχιλίων σταδίων· ὁ δ' ἐνναkοσίων φη|σίν. Ἐκ δὲ Ἀλεξανδρείας εἰς Καρχηδόνα ὑπὲρ μυρίους καὶ τρισχιλίους, οὐ πλείους ὄντας τῶν ἐννακισχιλίων· εἴπερ ἐπὶ τοῦ αὐτοῦ μεσημβρινοῦ ἐστι κατὰ τοῦτον τῇ μὲν Ἀλεξανδρείᾳ Καρία καὶ Ῥόδος, τῇ δὲ Καρχηδόνι ὁ Πορθμός· πάντες γὰρ ὁμολογοῦσι μὴ πλειόνων εἶναι τὸν ἐκ Καρίας ἐπὶ Πορθμὸν πλοῦν σταδίων ἢ ἐννακισχιλίων· ὅ τε μεσημβρινὸς ἐν μεγάλῳ μέν τινι διαστήματι λαμβανόμενος δοθείη ἂν ὁ αὐτὸς εἶναι τῷ τοσοῦτον δυσμικώτερος πρὸς τὸν ἑωθινώτερον ὅσον ἡ Καρχηδών ἐστι τοῦ Πορθμοῦ πρὸς δύσει μᾶλλον, ἐν δὲ τετρακισχιλίοις σταδίοις ἔχει καταφανῆ τὸν ἔλεγχον. Ὁ δὲ καὶ τὴν Ῥώμην

TEST. E (1-5, 11-14, 17-19). — Schol. A ad u. 11 : Θερμαῖος κόλπος ὁ πρὸς Θεσσαλονίκῃ.

2 τῶν Μαλεῶν Coray : τῷ Μαλαίῳ A ω' [-λεῴ (αι) s] τοῦ Μα (λ) E || 3 Χερρόνησος C W v B : Χερρόννησος A E Χερόννησος s || 4 Μέλανα A C[pc] B E : Μέλαινα C[ac] W v s || 6 παρείημεν Coray : παρίημεν A ω' || 13 Καρχηδόνα E : Χαλκηδόνα A ω' || 17 ὁμολογοῦσι μὴ Casaubon : -γοῦσιν ἢ A ω' -γοῦσιν οὐ B[a] πλοῦν οὐ πλειόνων εἶναί φασι E || 18-19 ἢ ἐννακισχιλίων Casaubon : πεντακισ- A ω' [τετρακισ- W] ,ε E || 22 τετρακισχιλίοις Coray : τρισχ- A ω'.

Et quand Ératosthène place aussi sur le même méridien Rome qui est tellement à l'ouest de Carthage, il ne peut pas aller plus loin dans l'ignorance des lieux, de ces lieux-là et de ceux qui leur font suite vers l'ouest jusqu'aux Colonnes d'Hercule.

41. Hipparque[1], qui n'est pas géographe mais se contente d'examiner les théories qu'Ératosthène expose dans sa géographie, aurait dû normalement entrer davantage dans le détail pour ses corrections. Pour notre part, soit qu'Ératosthène dise juste, soit, bien plus encore, qu'il batte la campagne, nous avons trouvé bon de procéder suivant l'habitude à un examen détaillé, tantôt apportant des corrections, tantôt démolissant les accusations formulées par Hipparque, passant alors au crible Hipparque également, chaque fois qu'il a parlé dans un esprit de chicane. Or dans le cas présent, il est immédiatement visible que l'un manque complètement le but, et que l'autre est justifié dans ses critiques ; aussi considérons-nous comme suffisante correction de donner dans notre propre géographie la vérité des faits. Car là où les erreurs sont continues et innombrables, mieux vaut ne pas même les mentionner, sauf de temps en temps et globalement, C'est ce que nous essaierons de faire dans la description régionale.

Disons seulement pour le moment que Timosthène, Ératosthène[2] et leurs prédécesseurs ignoraient totalement l'Ibérie et la Celtique, et mille fois plus la Germanie et la Bretagne[3], de même que le pays des Gètes et des Bastarnes. Et ils étaient aussi d'une grande ignorance sur l'Italie, l'Adriatique, le Pont et tous les pays du nord qui leur font suite... mais peut-être de tels jugements relèvent-ils aussi de l'esprit de chicane. En effet puisque Ératosthène[4] dit que, pour les régions lointaines, il donnera les distances admises sans insister en leur faveur, se contentant de transmettre ce qu'il a reçu, mais en ajoutant à l'occasion « plus ou moins en ligne droite », il ne faut pas adopter un mode

1-4. *Notes complémentaires*, p. 141.

τιθεὶς ἐπὶ ταὐτοῦ μεσημβρινοῦ τὴν τοσοῦτον καὶ Καρχηδόνος δυσμικωτέραν, ὑπερβολὴν οὐκ ἀπολείπει τῆς τῶν τόπων ἀπειρίας καὶ τούτων καὶ τῶν ἐφεξῆς πρὸς δύσιν μέχρι Στηλῶν.

41. Ἱππάρχῳ μὲν οὖν μὴ γεωγραφοῦντι, ἀλλ' ἐξετάζοντι τὰ λεχθέντα ἐν τῇ γεωγραφίᾳ τῇ Ἐρατοσθένους, οἰκεῖον ἦν ἐπὶ πλέον τὰ καθ' ἕκαστα εὐθύνειν. Ἡμεῖς δ', ἐν οἷς μὲν κατορθοῖ, τὸ πλέον δ' ἔτι ὅπου καὶ πλημμελεῖ, τὸν καθ' ἕκαστα οἰκεῖον λόγον ᾠήθημεν δεῖν προσάγειν, τὰ μὲν ἐπανορθοῦντες, ὑπὲρ ὧν δ' ἀπολυόμενοι τὰς ἐπιφερομένας αἰτίας ὑπὸ τοῦ Ἱππάρχου, καὶ αὐτὸν τὸν Ἵππαρχον συνεξετάζομεν, ὅπου τι φιλαιτίως εἴρηκεν. Ἐν δὲ τούτοις ὁρῶντες ἤδη τὸν μὲν τελέως παραπαίοντα, τὸν δὲ δικαίως ἐπικαλοῦντα, ἀρκεῖν ὑπολαμβάνομεν, ἂν ἐν αὐτῇ τῇ γεωγραφίᾳ τὰ ὄντα λέγοντες ἐπανορθῶμεν αὐτόν. Ἐφ' ὧν γὰρ συνεχῆ καὶ ἐπιπολάζοντά ἐστι τὰ ἁμαρτανόμενα, κρεῖττον μηδὲ μεμνῆσθαι, πλὴν εἰ σπάνιόν τι καὶ καθόλου. Ὅπερ πειρασόμεθα ποιεῖν ἐν τοῖς καθ' ἕκαστα.

Καὶ νῦν δ' εἰρήσθω, ὅτι καὶ Τιμοσθένης καὶ Ἐρατοσθένης καὶ οἱ ἔτι τούτων πρότεροι τελέως ἠγνόουν τά τε Ἰβηρικὰ καὶ τὰ Κελτικά, μυρίῳ δὲ μᾶλλον τὰ Γερμανικὰ καὶ τὰ Βρεττανικά, ὡς δ' αὔτως τὰ τῶν Γετῶν καὶ Βασταρνῶν. Ἐπὶ πολὺ δ' ἀγνοίας ἐτύγχανον ἀφιγμένοι καὶ τῶν κατ' Ἰταλίαν καὶ τὸν Ἀδρίαν καὶ τὸν Πόντον καὶ τῶν ἐφεξῆς προσαρκτίων μερῶν· εἰ καὶ τὰ τοιαῦτα ἴσως φιλαίτια. Τοῦ γὰρ Ἐρατοσθένους ἐπὶ τῶν πόρρω διεστηκότων τὰ παραδεδομένα φάσκοντος ἐρεῖν διαστήματα, μὴ διισχυριζομένου δέ, καὶ λέγοντος ὡς παρέλαβε, προστιθέντος δ' ἔστιν ὅπου τὰ ἐπ' εὐθείας μᾶλλον καὶ ἧττον, οὐ

---

6 τῇ² A C² : τοῦ ω' C ‖ 8 ἔτι Coray : ἔστιν A ω' ‖ 15 αὐτόν Xylander : αὐτήν A ω' ‖ 21 μυρίῳ A v s B : μυρίων C W ‖ 22 Γετῶν Aldina : Γαιτῶν A ω'.

de critique minutieux pour des distances qui ne sont pas semblables entre elles. Or c'est précisément ce qu'essaie de faire Hipparque[1] dans les passages déjà cités et dans ceux où il indique la distance des environs de l'Hyrcanie à Bactres et au delà, ou encore celle de la Colchide à la mer d'Hyrcanie[2]. En effet dans ce cas-là, il n'est pas bon de tout passer au crible avec autant de minutie qu'au sujet des régions côtières ou de tous les lieux qui ont autant de notoriété ; et même alors, il ne faut pas adopter la méthode géométrique mais plutôt la manière géographique.

A la fin du second livre de son ouvrage dirigé contre la *Géographie* d'Ératosthène, Hipparque[3] critique quelques points concernant l'Éthiopie. Puis dans le troisième livre[4], il annonce que sa réflexion sera surtout mathématique, mais jusqu'à un certain point aussi géographique. Or, me semble-t-il, loin d'être « jusqu'à un certain point aussi géographique », elle se montre tout entière mathématique. Mais c'est Ératosthène en personne qui lui en fournit le prétexte : souvent il[5] s'égare dans un domaine beaucoup plus mathématique que la simple information qu'on lui demande et, quand il s'y est bien égaré, il donne son argumentation non en termes exacts mais en termes globaux, se montrant pour ainsi dire mathématicien en matière géographique et géographe en matière mathématique, si bien qu'il prête le flanc des deux côtés à ses contradicteurs ; dans ce volume-là, les critiques qui lui sont adressées, ainsi qu'à Timosthène, sont justes ; aussi ne nous reste-t-il plus rien à examiner : il suffit de ce qu'a dit Hipparque.

2-3

[*La critique des prédécesseurs: Posidonius*]

1. Considérons maintenant Posidonius[6] et son traité *Sur l'Océan*[7], car il me semble y parler surtout de géographie[8], adoptant tantôt les normes de cette

1-8. *Notes complémentaires*, p. 141.

δεῖ προσάγειν τὸν ἀκριβῆ ἔλεγχον | τοῖς μὴ ὁμολογουμένοις πρὸς ἄλληλα διαστήμασιν. Ὅπερ ποιεῖν πειρᾶται ὁ Ἵππαρχος ἔν τε τοῖς πρότερον λεχθεῖσι καὶ ἐν οἷς τὰ περὶ τὴν Ὑρκανίαν μέχρι Βακτρίων καὶ τῶν ἐπέκεινα ἐθνῶν ἐκτίθεται διαστήματα, καὶ ἔτι τὰ ἀπὸ Κολχίδος ἐπὶ τὴν Ὑρκανίαν θάλατταν. Οὐ γὰρ ὁμοίως ἐπί τε τούτων ἐξεταστέον αὐτὸν καὶ ἐπὶ τῶν κατὰ τὴν ἠπειρῶτιν παραλίαν καὶ τοὺς ἄλλους τοὺς οὕτω γνωρίμους τόπους· ἀλλ' οὐδ' ἐπὶ τούτων γεωμετρικῶς, ὅπερ ἔφην, ἀλλὰ γεωγραφικῶς μᾶλλον.

Αἰτιασάμενος δ' οὖν τινα τῶν Αἰθιοπικῶν ἐπὶ τέλει τοῦ δευτέρου ὑπομνήματος τῶν πρὸς τὴν Ἐρατοσθένους Γεωγραφίαν πεποιημένων, ἐν τῷ τρίτῳ φησὶ τὴν μὲν πλείω θεωρίαν ἔσεσθαι μαθηματικήν, ἐπὶ ποσὸν δὲ καὶ γεωγραφικήν. Οὐδ' ἐπὶ ποσὸν μέντοι δοκεῖ μοι ποιήσασθαι γεωγραφικήν, ἀλλὰ πᾶσαν μαθηματικήν, διδόντος καὶ τοῦ Ἐρατοσθένους τὴν τοιαύτην πρόφασιν· πολλαχοῦ γὰρ ἐκπίπτει πρὸς τὸ ἐπιστημονικώτερον τῆς προκειμένης ἱστορίας, ἐκπεσὼν δὲ οὐκ ἀκριβεῖς, ἀλλ' ὁλοσχερεῖς ποιεῖται τὰς ἀποφάσεις, τρόπον τινὰ ἐν μὲν τοῖς γεωγραφικοῖς μαθηματικός, ἐν δὲ τοῖς μαθηματικοῖς γεωγραφικὸς ὤν, ὥστε πρὸς ἄμφω δίδωσιν ἀφορμὰς τοῖς ἀντιλέγουσιν· ἐν δὲ τούτῳ τῷ ὑπομνήματι καὶ δικαίας καὶ οὗτος καὶ ὁ Τιμοσθένης, ὥστ' οὐδ' ἡμῖν καταλείπεται συνεπισκοπεῖν, ἀλλ' ἀρκεῖσθαι τοῖς ὑπὸ τοῦ Ἱππάρχου λεχθεῖσιν.

2-3

1. Ἴδωμεν δὲ καὶ Ποσειδώνιον, ἅ φησιν ἐν τοῖς Περὶ Ὠκεανοῦ· δοκεῖ γὰρ ἐν αὐτοῖς τὰ πολλὰ γεωγραφεῖν, τὰ

---

3 τε Xylander : δὲ A ω' ‖ 5 διαστήματα ω' a : διάστημα A ‖ 7 παραλίαν Groskurd : πάλιν A ω'.

science, tantôt un point de vue plus mathématique. Aussi n'est-il pas déplacé de s'arrêter sur quelques-unes de ses théories, soit dès maintenant, soit chemin faisant, au cours de la description régionale[1], à condition de garder la juste mesure.

Les zones. Il est normal en géographie de supposer la terre entière en forme de sphère, tout comme l'univers céleste, et d'accepter toutes les conclusions qui découlent de cette hypothèse, entre autres la division de la terre en cinq zones[2].

2. Si l'on en croit Posidonius, l'auteur de la division en cinq zones est Parménide[3] : il donne à la zone torride à peu près le double de sa vraie largeur, car il fait largement déborder cette zone comprise entre les tropiques de chaque côté de ces tropiques, vers l'extérieur, sur les zones tempérées[4]. Aristote en revanche désigne par torride la région qui se trouve entre les tropiques, et par tempérées les régions comprises entre les tropiques et les cercles arctiques.

Posidonius blâme les deux théories, et il a raison. Voici ses arguments : on qualifie de torride la région qui reste inhabitée à cause de la chaleur ; or l'espace entre les tropiques est habitable sur plus de la moitié de sa largeur[5], comme on peut en juger par les Éthiopiens d'au delà de l'Égypte, s'il est vrai que l'équateur divise par moitié la largeur totale. Dans notre moitié en effet, Syène qui se trouve sur la limite du tropique d'été est à cinq mille stades de Méroé ; de là jusqu'au parallèle du pays producteur de cannelle qui marque le début de la zone torride, il y a trois mille stades ; toute cette

1. *Note complémentaire*, p. 142.

2. Dans la seconde introduction (II, 5, 3), Strabon précise que « le ciel a cinq zones, cinq zones aussi la terre, et que les zones portent le même nom ici-bas qu'en haut » : les zones terrestres sont en effet la projection des zones célestes. Il est intéressant de noter ici que Posidonius en fait une conséquence directe de la sphéricité.

3. Parménide, *VS*, 28 A 44 a.

4-5. *Notes complémentaires*, p. 142.

μὲν οἰκείως, τὰ δὲ μαθηματικώτερον. Οὐκ ἄτοπον οὖν ἔνια καὶ τῶν ὑπὸ τούτου λεγομένων διαιτῆσαι, τὰ μὲν νῦν, τὰ δ' ἐν τοῖς καθ' ἕκαστα, ὡς ἂν ὑποπίπτῃ, μέτρου τινὸς ἐχομένους.

Ἔστιν οὖν τι τῶν πρὸς γεωγραφίαν οἰκείων τὸ τὴν γῆν ὅλην ὑποθέσθαι σφαιροειδῆ, καθάπερ καὶ τὸν κόσμον, καὶ τὰ ἄλλα παραδέξασθαι τὰ ἀκόλουθα τῇ ὑποθέσει ταύτῃ · τούτων δ' ἐστὶ καὶ τὸ πεντάζωνον αὐτὴν εἶναι.

2. Φησὶ δὴ ὁ Ποσειδώνιος τῆς εἰς πέντε ζώνας διαιρέσεως ἀρχηγὸν γενέσθαι Παρμενίδην · ἀλλ' ἐκεῖνον μὲν σχεδόν τι διπλασίαν ἀποφαίνειν τὸ πλάτος τὴν διακεκαυμένην, τῆς μεταξὺ τῶν τροπικῶν ὑπερπιπτούσης ἑκατέρων τῶν τροπικῶν εἰς τὸ ἐκτὸς καὶ πρὸς ταῖς εὐκράτοις. Ἀριστοτέλη δὲ αὐτὴν καλεῖν τὴν μεταξὺ τῶν τροπικῶν, ⟨τὰς δὲ μεταξὺ τῶν τροπικῶν⟩ καὶ τῶν ἀρκτικῶν εὐκράτους.

Ἀμφοτέροις δ' ἐπιτιμᾷ δικαίως. | Διακεκαυμένην γὰρ λέγεσθαι τὴν ἀοίκητον διὰ καῦμα · τῆς δὲ μεταξὺ τῶν τροπικῶν πλέον ἢ τὸ ἥμισυ τοῦ πλάτους οἰκήσιμόν ἐστιν ἐκ τῶν ὑπὲρ Αἰγύπτου στοχαζομένοις Αἰθιόπων, εἴπερ τὸ μὲν ἥμισυ τοῦ παντὸς πλάτους ἐστίν, ὃ διαιρεῖ ἐφ' ἑκάτερα ὁ ἰσημερινός. Τούτου δὲ τὸ μὲν ἀπὸ τῆς Συήνης, ἥπερ ἐστὶν ὅριον τοῦ θερινοῦ τροπικοῦ, εἰς Μερόην εἰσὶ πεντακισχίλιοι · τὸ δ' ἐνθένδε ἕως ⟨τοῦ⟩ τῆς Κινναμωμοφόρου παραλλήλου, ὅσπερ ἐστὶν ἀρχὴ τῆς διακεκαυμένης, τρισχίλιοι · τοῦτο μὲν οὖν τὸ διάστημα πᾶν ἐστι μετρητόν,

---

TEST. : E (5-26) ; Psell. 25 (17-19), 27 (24-26).

---

4 ἐχομένους A W v s B : -νος C || 15 τὰς δὲ μεταξὺ τῶν τροπικῶν suppl. Casaubon || 21-23 ὃ διαιρεῖ — ἐστὶν om. W rest. mg. || 22 τὸ A v s E : τοῦ C W B || ἥπερ A s B E : εἴπερ C v ὅπερ W || 23-24 πεντακισχίλιοι Bréquigny : μύριοι A ω' E || 24 τοῦ suppl. Coray || 25 ὅσπερ Xylander : ὅπερ A ω' E || 26 τρισχίλιοι E : -λίων A ω' || πᾶν ἐστι μετρητόν A C E : μετρητὸν πᾶν ἐστι W v s πᾶν μετρητόν ἐστι B.

distance est mesurable par eau ou par terre. Pour la distance suivante jusqu'à l'équateur, le calcul montre, d'après la mesure de la terre donnée par Ératosthène[1], qu'elle est de huit mille huit cents stades[2]. Le rapport entre seize mille huit cents et huit mille huit cents mesurerait donc aussi le rapport entre la distance d'un tropique à l'autre et la largeur de la zone torride ; et si, parmi les évaluations plus récentes, on adopte celle qui réduit la terre au minimum, à cent quatre-vingt mille stades par exemple avec Posidonius[3], on montre que la zone torride est à peu près la moitié de l'espace compris entre les tropiques, ou un peu plus de la moitié[4], mais n'est jamais égale ni identique à cet espace. Quant aux cercles arctiques, qui n'existent pas partout et ne sont pas partout les mêmes[5], comment pourraient-ils définir les zones tempérées qui sont invariables? — Que les cercles arctiques n'existent pas partout ne peut servir d'argument pour la critique : ils existent nécessairement pour tous les habitants de la zone tempérée, les seuls par rapport à qui on use du terme de tempéré. Qu'ils ne soient pas les mêmes partout mais qu'ils varient, c'est là un argument de valeur.

3. Posidonius, lui, dans sa division en zones, dit qu'il y en a cinq utiles du point de vue des phénomènes célestes[6] : ce sont les deux zones à ombre circulaire qui s'étendent sous les pôles jusqu'à l'endroit où cercles arctiques et tropiques sont confondus[7], puis à la suite

1. Ératosthène, II B 22 (1-4).
2. Soit quatre soixantièmes du grand cercle (cf. II, 5, 7).
3-5. *Notes complémentaires*. p. 143.
6. La division en zones qu'expose Posidonius, fondée sur des critères purement astronomiques, correspond très exactement à celle que nous utilisons aujourd'hui. Strabon la décrit plus complètement à la fin du présent livre, après la revue des *climats* (II, 5, 43). L'initiative d'une division en zones du point de vue astronomique reviendrait aux Pythagoriciens (cf. F. Schühlein, *Untersuchungen...*, p. 8).
7. Au cercle polaire (lat. 66° N), le cercle toujours visible est le tropique (cf. G. Aujac, *op. cit.*, planche IV).

πλεῖταί τε γὰρ καὶ ὁδεύεται. Τὸ δ' ἑξῆς, μέχρι τοῦ ἰσημερινοῦ, λόγῳ δείκνυται κατὰ τὴν ὑπ' Ἐρατοσθένους γενομένην ἀναμέτρησιν τῆς γῆς, ὅτι ἐστὶ σταδίων ὀκτακισχιλίων ὀκτακοσίων. Ὃν δὴ λόγον ἔχει τὰ μύρια ἑξακισχίλια ὀκτακόσια πρὸς τὰ ὀκτακισχίλια ὀκτακόσια, τοῦτον ἂν ἔχοι τὸ μεταξὺ τῶν τροπικῶν διάστημα πρὸς τὸ τῆς διακεκαυμένης πλάτος· κἂν τῶν νεωτέρων δὲ ἀναμετρήσεων εἰσάγηται ἡ ἐλαχίστην ποιοῦσα τὴν γῆν, οἵαν ὁ Ποσειδώνιος ἐγκρίνει περὶ ὀκτωκαίδεκα μυριάδας οὖσαν, περὶ ἥμισύ που ἀποφαίνει τὴν διακεκαυμένην τῆς μεταξὺ τῶν τροπικῶν, ἢ μικρῷ τοῦ ἡμίσους μείζονα· ἴσην δὲ καὶ τὴν αὐτὴν οὐδαμῶς. Τοῖς τε ἀρκτικοῖς, οὔτε παρὰ πᾶσιν οὖσιν, οὔτε τοῖς αὐτοῖς πανταχοῦ, τίς ἂν διορίζοι τὰς εὐκράτους, αἵπερ εἰσὶν ἀμετάπτωτοι ; Τὸ μὲν οὖν μὴ παρὰ πᾶσιν εἶναι τοὺς ἀρκτικούς, οὐδὲν ἂν εἴη πρὸς τὸν ἔλεγχον· δεῖ γὰρ παρὰ τοῖς τὴν εὔκρατον οἰκοῦσιν εἶναι πᾶσι, πρὸς οὕσπερ καὶ λέγεται μόνους εὔκρατος. Τὸ δὲ μὴ πανταχοῦ τὸν αὐτὸν τρόπον, ἀλλὰ μεταπίπτειν, καλῶς εἴληπται.

3. Αὐτὸς δὲ διαιρῶν εἰς τὰς ζώνας, πέντε μέν φησιν εἶναι χρησίμους πρὸς τὰ οὐράνια, τούτων δὲ περισκίους δύο τὰς ὑπὸ τοῖς πόλοις μέχρι τῶν ἐχόντων τοὺς τροπικοὺς

TEST. : E (1-22) ; *Chrest.* II, 7 (21-22) : Ὅτι παρ' Ὁμήρῳ αἱ ε' πτύχες τῆς τοῦ Ἀχιλλέως ἀσπίδος τὰς ε' τῆς ἁπάσης γῆς ζώνας αἰνίττονται· ἡ μὲν χρυσῆ τὴν ἀμφισκίον, ἥτις ἐστὶ μεταξὺ τῶν τροπικῶν· αἱ δὲ δύο κασσιτέριναι τὰς δύο περισκίους, αἵτινές εἰσιν ὑπὸ τοὺς πόλους· αἱ δὲ δύο χαλκαῖ τὰς δύο ἑτεροσκίους, αἵτινές εἰσιν ἥ τε ἡμετέρα οἰκουμένη πρὸς βορρᾶν καὶ ἡ τῶν ἀντοίκων ἡμῶν πρὸς νότον.

---

2 λόγῳ Coray : λέγω A ω' E || 5 ἑξακισχίλια ὀκτακόσια Kramer : τρισχίλια A ω' E || 6 ἔχοι A ω' E : ἔχει τὸν λόγον W || 13 οὖσιν BE : οὖσαν ACWvs || 16 δεῖ E : εἰ A ω' || 20-22 μέν — δύο om. W || 21 περισκίους *Chrest.* B[2] E : περιοίκους A ω' B || 22 τροπικοὺς om. E.

les deux zones à ombre simple jusqu'aux tropiques, enfin une zone à ombre double entre les tropiques. Du point de vue des phénomènes humains, on distingue en outre deux zones étroites, situées sous les tropiques[1] : le soleil y reste au zénith pendant à peu près la moitié d'un mois et elles sont divisées en deux par les tropiques. Ces zones ont ceci de particulier qu'elles sont complètement desséchées et recouvertes de sable, et qu'elles ne produisent que du silphium[2] et quelques fruits aigres et recuits, car il n'y a ni montagnes proches pour faire crever en pluie les nuages, ni fleuves pour arroser le pays ; aussi ces régions engendrent-elles des créatures à cheveux crépus, à cornes enroulées, à lèvres saillantes, à nez épaté, les extrémités se repliant sur elles-mêmes. C'est dans ces parages qu'habitent les Ichtyophages. Manifestement, ajoute Posidonius, ces caractères sont particuliers à ces zones, car plus au sud les conditions atmosphériques sont plus tempérées, et la terre plus fertile et mieux arrosée[3].

3 1. Polybe, lui[4], fait six zones : deux situées sous les cercles arctiques, deux entre ceux-ci et les tropiques, deux entre ces derniers et l'équateur.

La division en cinq me semble être pourtant tout à la fois conforme à la physique et à la géographie. Du point de vue de la physique[5], elle tient compte des phénomènes célestes comme des conditions atmosphériques : des phénomènes célestes d'abord parce que les ombres circulaires et les ombres doubles, qui fournissent

1. Posidonius semble avoir été le premier à distinguer les zones subtropicales, caractérisées à la fois par le climat, la nature du sol et le physique des habitants. Pour l'influence de la température sur les corps chez Posidonius, cf. K. Trüdinger, *Studien zur Geschichte der griechisch-römischen Ethnographie*, p. 121.

2. Sur le silphium, cf. II, 5, 33, p. 116, n. 1. Il est également question du silphium en XVII, 3, 1 et XVII, 3, 23.

3. *Note complémentaire*, p. 144.

4. Polybe, XXXIV, 1, fr. 14 (17-20) B.-W.

5. Cf. G. Aujac, *op. cit.*, p. 219-220.

ἀρκτικούς, ἑτεροσκίους δὲ τὰς ἐφεξῆς ταύταις δύο μέχρι τῶν ὑπὸ τοῖς τροπικοῖς οἰκούντων, ἀμφίσκιον δὲ τὴν μεταξὺ τῶν τροπικῶν. Πρὸς δὲ τὰ ἀνθρώπεια ταύτας τε καὶ δύο ἄλλας στενὰς τὰς ὑπὸ τοῖς τροπικοῖς, καθ' ἃς ἥμισύ πως μηνὸς κατὰ κορυφήν ἐστιν ὁ ἥλιος, δίχα διαιρουμένας ὑπὸ τῶν τροπικῶν. Ἔχειν γάρ τι ἴδιον τὰς ζώνας ταύτας, αὐχμηράς τε ἰδίως καὶ ἀμμώδεις ὑπαρχούσας καὶ ἀφόρους πλὴν σιλφίου καὶ πυρωδῶν τινων καρπῶν συγκεκαυμένων· ὄρη γὰρ μὴ εἶναι πλησίον, ὥστε τὰ νέφη προσπίπτοντα ὄμβρους ποιεῖν, μηδὲ δὴ ποταμοῖς διαρρεῖσθαι· | διόπερ οὐλότριχας καὶ οὐλόκερως καὶ προχείλους καὶ πλατύρρινας γεννᾶσθαι· τὰ γὰρ ἄκρα αὐτῶν συστρέφεσθαι· καὶ τοὺς Ἰχθυοφάγους δὲ κατὰ ταύτας τὰς ζώνας οἰκεῖν. Ὅτι δὲ ταῦτ' ἴδια τῶν ζωνῶν τούτων δηλοῦν φησι τὸ τοὺς νοτιωτέρους αὐτῶν ἔχειν τὸ περιέχον εὐκρατότερον καὶ τὴν γῆν καρπιμωτέραν καὶ εὐυδροτέραν.

3 1. Πολύβιος δὲ ποιεῖ ζώνας ἕξ· δύο μὲν τὰς τοῖς ἀρκτικοῖς ὑποπιπτούσας, δύο δὲ τὰς μεταξὺ τούτων τε καὶ τῶν τροπικῶν, ⟨καὶ δύο τὰς μεταξὺ τούτων⟩ καὶ τοῦ ἰσημερινοῦ.

Ἡ μὲν οὖν εἰς πέντε διαίρεσις δοκεῖ μοι καὶ φυσικῶς ἅμα καὶ γεωγραφικῶς εἰρῆσθαι. Φυσικῶς μέν, ὅτι καὶ πρὸς τὰ οὐράνια καὶ πρὸς τὴν τοῦ περιέχοντος κρᾶσιν· πρὸς μὲν τὰ οὐράνια, ὅτι τοῖς περισκίοις καὶ τοῖς ἀμφισκίοις, οὕτως ἂν ἄριστα διοριζομένοις, συνδιορίζεται καὶ τὰ περὶ

TEST. : *Chrest.* II, 7 (1-3) ; E (1-16, 21-25).

---

6 διαιρουμένας A ω' : -νος E ‖ 10-11 διαρρεῖσθαι n : διαιρεῖσθαι A ω' E ‖ 12 πλατύρρινας E : πλατύρινας A ω' ‖ 16 εὐυδροτέραν A ω' : ἐνυδρο- E ‖ 19 καὶ δύο τὰς μεταξὺ τούτων suppl. Casaubon ‖ 24 τοῖς περισκίοις Kramer : τοὺς περισκίους A ω' ‖ τοῖς ἀμφισκίοις Kramer : τοὺς ἀμφισκίους A ω' E ‖ 25 διοριζομένοις ω' E : -μένους A.

un excellent critère de séparation, permettent également de déterminer les astres qu'on voit et dont une division globale de ce genre modifie les positions[1] ; des conditions atmosphériques ensuite parce que, la température se jugeant par rapport au soleil, on distingue en très gros trois états différents qui exercent une grande influence sur la constitution des animaux et des plantes, et de tout ce qui vit à ras de terre ou dans l'air : ce sont l'excès de chaleur, le défaut de chaleur, la température modérée. Dans la division en zones, les conditions atmosphériques se distinguent tout normalement : en effet les deux zones glaciales soulignent le défaut de chaleur et se rapportent à l'une des caractéristiques atmosphériques ; les zones tempérées aussi, à quelque chose près, se caractérisent par une température modérée ; et la dernière zone, la zone torride, répond également à la dernière caractéristique.

Qu'une telle division soit aussi conforme à la géographie, c'est bien évident, car la géographie a pour but de déterminer la fraction de l'une des zone tempérées que nous habitons : au couchant et au levant, c'est la mer qui fait frontière ; au sud et au nord, c'est l'air atmosphérique qui, au centre, est tempéré et favorable aux plantes et aux êtres vivants, et qui, de chaque côté, est rigoureux soit par excès soit par défaut de chaleur. Pour faire apparaître ces trois états différents, il faut la division en cinq zones ; si on utilise l'équateur pour couper le globe terrestre en deux moitiés, l'hémisphère boréal dans lequel nous vivons, et l'hémisphère austral, on esquisse déjà les trois différences fondamentales : les régions situées du côté de l'équateur et de la zone torride sont inhabitées à cause de la chaleur, celles qui touchent au pôle le sont à cause du froid, les régions intermédiaires sont tempérées et habitables.

Quand Posidonius ajoute les zones situées sous les tropiques, il ne procède pas par analogie avec les cinq

1. *Note complémentaire*, p. 144.

τὴν θέαν τῶν ἄστρων, ὁλοσχερεῖ τινι μερισμῷ λαμβάνοντα τὴν ἐξάλλαξιν· πρὸς δὲ τὴν τοῦ περιέχοντος κρᾶσιν, ὅτι τῆς τούτου κράσεως πρὸς τὸν ἥλιον κρινομένης διαφοραὶ τρεῖς εἰσιν αἱ γενικώταται καὶ συντείνουσαι πρός τε τὰς τῶν ζῴων καὶ φυτῶν συστάσεις καὶ τῶν ἄλλων [ἡμισυστάλεις] τῶν ὑπὸ τῷ ἀέρι καὶ ἐν αὐτῷ ἐκείνῳ, ὑπερβολὴ θάλπους καὶ ἔλλειψις καὶ μεσότης. Αὕτη δὲ τῷ εἰς τὰς ζώνας μερισμῷ λαμβάνει τὴν οἰκείαν διάκρισιν· αἵ τε γὰρ κατεψυγμέναι δύο τὴν ἔλλειψιν τοῦ θάλπους ὑπαγορεύουσιν, εἰς μίαν τοῦ περιέχοντος φύσιν συναγόμεναι, αἵ τε εὔκρατοι παραπλησίως εἰς μίαν τὴν μεσότητα ἄγονται, εἰς δὲ τὴν λοιπὴν ἡ λοιπὴ μία καὶ διακεκαυμένη.

Ὅτι δὲ καὶ γεωγραφικός ἐστιν ὁ μερισμός, δῆλον· ζητεῖ γὰρ ἡ γεωγραφία τῆς ἑτέρας τῶν εὐκράτων ἀφορίσαι τὸ οἰκούμενον ὑφ' ἡμῶν τμῆμα· πρὸς δύσει μὲν οὖν καὶ ἀνατολῇ θάλαττά ἐστιν ἡ περατοῦσα, πρὸς δὲ τὰ νότια καὶ τὰ βόρεια ὁ ἀήρ, ὁ μὲν μέσος εὔκρατος ὢν καὶ φυτοῖς καὶ ζῴοις, ὁ δ' ἐφ' ἑκάτερα δύσκρατος ὑπερβολῇ καὶ ἐλλείψει τοῦ θάλπους. Εἰς δὲ τὰς τρεῖς διαφορὰς ταύτας ἐδέησε τῆς εἰς πέντε ζώνας διαιρέσεως· τῷ γὰρ ἰσημερινῷ τμηθεῖσα δίχα ἡ σφαῖρα τῆς γῆς εἴς τε τὸ βόρειον ἡμισφαίριον, ἐν ᾧ ἡμεῖς ἐσμεν, καὶ τὸ νότιον, ὑπέγραψε τὰς τρεῖς διαφοράς· τὰ μὲν γὰρ πρὸς τῷ ἰσημερινῷ καὶ τῇ διακεκαυμένῃ ζώνῃ διὰ καῦμα ἀοίκητά ἐστι, τὰ δὲ πρὸς τῷ πόλῳ διὰ ψῦχος, τὰ δὲ μέσα τὰ εὔκρατα καὶ τὰ οἰκήσιμα.

Ὁ δὲ τὰς ὑπὸ τοῖς τροπικοῖς προστιθεὶς οὐκ ἀνὰ λόγον ταῖς πέντε ταύταις προστίθησιν, οὐδ' ὁμοίᾳ κεχρημένας

TEST. : E (1-25) ; Psell. 29 (15-19).

5-6 ἡμισυσταλεῖς om. E del. Groskurd ‖ 17 μέσος εὔκρατος E Psell. : μέσος ὁ εὔκρ- A ω′ ‖ 26 ἀνὰ λόγον Kramer : ἀνάλογον A ω′.

autres, ni en usant de critères comparables ; mais il semble caractériser les zones par des différences ethniques[1], distinguant la zone éthiopique, la zone scythico-celtique, et la zone intermédiaire.

2. Quant à Polybe[2], il a tort d'utiliser les cercles arctiques pour fixer les zones, soit les deux situées sous les dits cercles, soit les deux qui sont comprises entre ceux-ci et les tropiques ; comme nous l'avons déjà dit, il ne faut pas définir par des repères variables ce qui reste invariable. Et il ne faut pas non plus se servir des tropiques comme limites de la zone torride, comme il a été dit également.

Pourtant, quand Polybe divise en deux la zone torride, il semble obéir à des considérations qui ne sont pas incorrectes, celles-là mêmes qui nous font diviser tout naturellement le globe terrestre en deux moitiés, l'hémisphère boréal et l'hémisphère austral, au moyen de l'équateur ; car il est clair que la zone torride aussi est divisée suivant cette section, et Polybe agit en conformité avec ces vues quand il compose chacun des hémisphères de trois zones complètes et symétriques. De fait, cette façon de couper la terre admet la division en six zones, mais l'autre façon pas du tout. Si l'on divisait la terre en deux par un cercle passant par les pôles, il est vraisemblable qu'on ne diviserait pas chacun des hémisphères, l'occidental et l'oriental, en six zones, mais en cinq seulement, car, entre ces deux moitiés de la zone torride que fait apparaître l'équateur, la similitude de situation et la contiguïté rendent la coupure en question inutile et superflue ; les zones tempérées et glaciales sont bien symétriques elles aussi, mais elles ne sont pas contiguës. Ainsi pour l'ensemble de la terre considérée à partir de tels hémisphères, la division en cinq suffirait.

1. Posidonius classe les peuples suivant la latitude, les Éthiopiens au sud, les Celtes et les Scythes au nord, au milieu la zone « heureusement habitée » ; c'est un procédé qui lui est cher (cf. II, 3, 7). Voir là-dessus K. Trüdinger, *Studien...*, p. 121-123.

2. Polybe, XXXIV, 1, fr. 15 (4-7) B.-W.

διαφορᾷ, | ἀλλ' ὡς ἂν εἰ καὶ ταῖς ἐθνικαῖς διαφοραῖς ἀπέφαινε ζώνας, ἄλλην μὲν τὴν Αἰθιοπικήν, ἄλλην δὲ τὴν Σκυθικὴν καὶ Κελτικήν, τρίτην δὲ τὴν ἀνὰ μέσον.

2. Ὁ δὲ Πολύβιος τοῦτο μὲν οὐκ εὖ, τὸ ποιεῖν τινας ζώνας τοῖς ἀρκτικοῖς διοριζομένας, δύο μὲν τὰς ὑποπιπτούσας αὐτοῖς, δύο δὲ τὰς μεταξὺ τούτων καὶ τῶν τροπικῶν· εἴρηται γὰρ ὅτι τοῖς μεταπίπτουσι σημείοις οὐχ ὁριστέον τὰ ἀμετάπτωτα. Οὐδὲ τοῖς τροπικοῖς δὲ τῆς διακεκαυμένης ὅροις χρηστέον· καὶ γὰρ τοῦτ' εἴρηται. Τὴν διακεκαυμένην μέντοι δίχα διαιρῶν πρὸς οὐ φαύλην ἐπίνοιαν φαίνεται κεκινημένος, πρὸς ἣν καὶ ὅλην δίχα διαιροῦμεν εὐφυῶς τὴν γῆν εἴς τε τὸ βόρειον ἡμισφαίριον καὶ τὸ νότιον τῷ ἰσημερινῷ· δῆλον γὰρ ὅτι, ⟨εἰ⟩ διαιρεῖται κατὰ ταύτην τὴν τομὴν καὶ ἡ διακεκαυμένη, ⟨καὶ⟩ ποιεῖ τινα ἐπιτηδειότητα ὥστε καὶ τὸ ἡμισφαίριον ἑκάτερον ἐξ ὅλων συντετάχθαι τριῶν ζωνῶν ὁμοιοειδῶν τῶν ἐν θατέρῳ. Ἡ μὲν οὖν τοιαύτη τομὴ δέχεται τὴν εἰς ἓξ ζώνας διαίρεσιν, ἡ δ' ἑτέρα οὐ πάνυ. Εἰ γοῦν τῷ διὰ τῶν πόλων δίχα τέμνοις τὴν γῆν, οὐκ ἂν εἰκότως ἑκάτερον τῶν ἡμισφαιρίων, τό τε ἑσπέριον καὶ τὸ ἀνατολικόν, τέμνοις εἰς ζώνας ἕξ, ἀλλὰ ἡ εἰς πέντε ἀρκοῦσα ἂν εἴη· τὸ γὰρ ὁμοιοπαθὲς τῶν τμημάτων ἀμφοτέρων τῆς διακεκαυμένης, ἃ ποιεῖ ὁ ἰσημερινός, καὶ τὸ συγκεῖσθαι περιττὴν καὶ περίεργον ἀποφαίνει τὴν τομήν, ὁμοιοειδῶν μὲν οὐσῶν καὶ τῶν εὐκράτων καὶ τῶν κατεψυγμένων, ἀλλ' οὐ συγκειμένων. Οὕτως οὖν καὶ τὴν ὅλην γῆν ἐκ τῶν τοιούτων ἡμισφαιρίων ἐπινοουμένην ἀρκούντως ἂν εἰς πέντε διαιροίης.

TEST. : E (4-27).

---

6 αὐτοῖς Xylander : αὐταῖς A ω' E || 13 εἰ suppl. Madvig || 14 καὶ suppl. Coray || 16 ὁμοιοειδῶν A E : ὁμοειδῶν ω' || 18 εἰ γοῦν E : εἶτ' οὖν A ω' || 24 ὁμοιοειδῶν E : ὁμοειδῶν A ω' || 26 γῆν Groskurd : τὴν A ω' E.

Si donc, comme le dit Ératosthène[1], la région située sous l'équateur est tempérée[2] (opinion partagée par Polybe qui en donne pour raison l'altitude de cette contrée qui lui vaut d'être arrosée par les pluies : les nuages arrivant du nord à l'époque des vents étésiens viennent crever sur ces hauteurs en quantité[3]), mieux vaudrait définir une troisième zone tempérée, assez étroite, plutôt que d'introduire les zones tropicales. On peut citer à l'appui de la thèse précédente ce dont fait état Posidonius, que le déplacement du soleil sur le cercle oblique y est plus rapide, de même que son mouvement d'orient en occident, car parmi les mouvements accomplis à vitesse semblable, les plus rapides sont ceux qui se font sur le plus grand cercle[4].

3. Posidonius reproche à Polybe de prétendre que la région située sous l'équateur soit très élevée : dans une surface sphérique, il n'y a pas de partie élevée, vu l'uniformité de la figure ; de plus, il n'y a pas de montagnes sous l'équateur, mais bien plutôt une immense plaine uniforme presque au niveau de la mer[5] ; et les pluies qui remplissent le Nil viendraient des montagnes d'Éthiopie. Mais après avoir tenu là ces propos, ailleurs il se rétracte, disant qu'il soupçonne l'existence de montagnes sous l'équateur que viendraient heurter de chaque côté les nuages arrivant des zones tempérées[6], ce qui produirait des pluies. Son incohérence est donc notoire.

Au reste, même si l'on accorde que la région située sous l'équateur est montagneuse, il y aurait, semble-t-il, une autre incohérence toute prête à surgir, car ce sont les mêmes gens qui prétendent l'océan d'un seul tenant. Comment donc peuvent-ils y planter des montagnes en plein milieu[7]? Veulent-ils parler d'îles? Quelle que soit la réponse, elle déborde du secteur proprement géogra-

1. II A 5 (1-7).

2-5. *Notes complémentaires*, p. 144.

6. Posidonius aurait supposé (avec raison) que les vents étésiens qui alimentent le Nil viendraient de l'océan Indien (cf. W. Capelle, *Die Nilschwelle*, Neue Jahrb. 1914, p. 353).

7. *Note complémentaire*, p. 144.

Εἰ δ', ὥσπερ Ἐρατοσθένης φησίν, ἡ ὑποπίπτουσα τῷ ἰσημερινῷ ἐστιν εὔκρατος, καθάπερ καὶ Πολύβιος ὁμοδοξεῖ (προστίθησι δ' οὗτος καὶ διότι ὑψηλοτάτη ἐστί· διόπερ καὶ κατομβρεῖται, τῶν βορείων νεφῶν κατὰ τοὺς ἐτησίας ἐκεῖ τοῖς ἀναστήμασι προσπιπτόντων πλείστων), πολὺ κρεῖττον τρίτην [τὴν] εὔκρατον ταύτην ποιεῖν στενήν τινα, ἢ τὰς ὑπὸ τοῖς τροπικοῖς εἰσάγειν. Συνηγορεῖ δὲ τούτοις καὶ τὰ τοιαῦτα, ὧν μέμνηται καὶ Ποσειδώνιος, τὸ καὶ τὰς μεταστάσεις ὀξυτέρας εἶναι τὰς εἰς τὰ πλάγια, ὡς δ' αὔτως καὶ τὰς ἀπ' ἀνατολῆς ἐπὶ δύσιν τοῦ ἡλίου· ὀξύτεραι γὰρ αἱ κατὰ μεγίστου κύκλου τῶν ὁμοταχῶν κινήσεων.

3. Ἐνίσταται δ' ὁ Ποσειδώνιος τῷ Πολυβίῳ, διότι φησὶ τὴν ὑπὸ τῷ ἰσημερινῷ οἴκησιν ὑψηλοτάτην· οὐδὲν γὰρ εἶναι κατὰ τὴν σφαιρικὴν ἐπιφάνειαν ὕψος διὰ τὴν ὁμαλότητα, | οὐδὲ δὴ ὀρεινὴν εἶναι τὴν ὑπὸ τῷ ἰσημερινῷ, ἀλλὰ μᾶλλον πεδιάδα ἰσόπεδόν πως τῇ ἐπιφανείᾳ τῆς θαλάττης· τοὺς δὲ πληροῦντας τὸν Νεῖλον ὄμβρους ἐκ τῶν Αἰθιοπικῶν ὀρῶν συμβαίνειν. Ταῦτα δ' εἰπὼν ἐνταῦθα ἐν ἄλλοις συγχωρεῖ, φήσας ὑπονοεῖν ὄρη εἶναι τὰ ὑπὸ τῷ ἰσημερινῷ, πρὸς ἃ ἑκατέρωθεν ἀπὸ τῶν εὐκράτων ἀμφοῖν προσπίπτοντα τὰ νέφη ποιεῖν τοὺς ὄμβρους. Αὕτη μὲν οὖν ἡ ἀνομολογία φανερά.

Ἀλλὰ καὶ δοθέντος τοῦ ὀρεινὴν εἶναι τὴν ὑπὸ τῷ ἰσημερινῷ, ἄλλη τις ἀνακύπτειν ἂν δόξειεν· οἱ γὰρ αὐτοὶ σύρρουν φασὶν εἶναι τὸν ὠκεανόν. Πῶς οὖν ὄρη κατὰ μέσον ἱδρύουσιν αὐτόν, πλὴν εἰ νήσους τινὰς βούλονται λέγειν; Ὅπως δέ ποτε τοῦτ' ἔχει, τῆς γεωγραφικῆς

TEST. : E (1-27) ; Psell. 32 (12-18).

2 Πολύβιος A : ὁ Πολ- ω' E ‖ 6 τὴν del. Kramer ‖ 8 ὧν — Ποσειδώνιος om. E ‖ 17 πληροῦντας A ω' E : πλημμυροῦντας Psell. ‖ 20 ἃ E : δ' A ω' ‖ 22 ἀνομολογία A : ἀνωμολογία ω' ἀνωμαλία E ‖ 26 αὐτόν E : αὐτῶν A ω'.

phique. Peut-être donc vaut-il mieux laisser ce genre de recherche à quiconque se propose d'écrire une étude sur l'océan[1].

Continuité de l'océan.

4. Rappelant ensuite ceux dont la tradition veut qu'ils aient fait le tour de la Libye, il évoque l'opinion d'Hérodote que des explorateurs à la solde de Darius[2] auraient bouclé le circuit par mer ; il cite également Héraclide de Pont[3] qui, dans un de ses dialogues, fait dire à un mage arrivé chez Gélon qu'il vient d'effectuer le circuit par mer.

Après avoir dénoncé l'inanité de ces témoignages, le voici qui relate l'histoire d'un certain Eudoxe de Cyzique[4] qui, sous le règne du second Évergète, vint en Égypte comme ambassadeur et héraut à l'occasion des jeux organisés pour les fêtes de Perséphone. Il y entra en relations avec le roi et son entourage et s'informa tout particulièrement sur la remontée du Nil, car il était très curieux des particularités locales et ne manquait pas d'instruction. Or un jour, les fonctionnaires qui montent la garde au fond du golfe Arabique amenèrent au roi un Indien qu'ils avaient, disaient-ils, trouvé à moitié mort, échoué seul sur un navire ; ils ignoraient et son identité et le pays d'où il venait, car ils ne comprenaient pas son langage. Le roi le confia à ses gens avec mission de lui apprendre le grec ; quand il le sut, l'Indien raconta que, parti de l'Inde en bateau, il s'était trompé de chemin et qu'il avait fini par aborder là sain et sauf, après avoir perdu tous ses compagnons morts de faim. Par reconnaissance, il promit de mener par mer jusqu'aux Indes une petite équipe de gens désignés par le roi ; Eudoxe en fut.

Il prit donc la mer avec des présents, et revint chargé de parfums et de ces pierres précieuses que roulent les fleuves pêle-mêle avec les cailloux ou que l'on trouve profondément enfouies dans la terre, sortes de concrétions de liquide, semblables aux cristaux de chez nous[5]. Mais il fut déçu dans ses espérances, car

1-5. *Notes complémentaires*, p. 145.

μερίδος ἔξω πίπτει. Δοτέον δ' ἴσως τῷ προθεμένῳ τὴν περὶ ὠκεανοῦ πραγματείαν ταῦτ' ἐξετάζειν.

4. Μνησθεὶς δὲ τῶν περιπλεῦσαι λεγομένων τὴν Λιβύην Ἡρόδοτον μὲν οἴεσθαί φησιν ὑπὸ Δαρείου πεμφθέντας τινὰς τελέσαι τὸν περίπλουν· Ἡρακλείδην δὲ τὸν Ποντικὸν ἐν διαλόγῳ ποιεῖν ἀφιγμένον παρὰ Γέλωνι μάγον τινὰ περιπλεῦσαι φάσκοντα.

Ἀμάρτυρα δὲ ταῦτ' εἶναι φήσας καὶ Εὔδοξόν τινα Κυζικηνὸν θεωρὸν καὶ σπονδοφόρον τοῦ τῶν Κορείων ἀγῶνος ἐλθεῖν εἰς Αἴγυπτον ἱστορεῖ κατὰ τὸν δεύτερον Εὐεργέτην. Συσταθῆναι δὲ καὶ τῷ βασιλεῖ καὶ τοῖς περὶ αὐτόν, καὶ μάλιστα κατὰ τοὺς ἀνάπλους τοῦ Νείλου θαυμαστικὸν ὄντα τῶν τοπικῶν ἰδιωμάτων ἅμα καὶ οὐκ ἀπαίδευτον. Τυχεῖν δή τινα Ἰνδὸν κομισθέντα ὡς τὸν βασιλέα ὑπὸ τῶν φυλάκων τοῦ Ἀραβίου μυχοῦ, λεγόντων εὑρεῖν ἡμιθανῆ καταχθέντα μόνον ἐν νηί, τίς δ' εἴη καὶ πόθεν, ἀγνοεῖν, μὴ συνιέντας τὴν διάλεκτον. Τὸν δὲ παραδοῦναι τοῖς διδάξουσιν ἑλληνίζειν· ἐκμαθόντα δὲ διηγήσασθαι, διότι ἐκ τῆς Ἰνδικῆς πλέων περιπέσοι πλάνῃ καὶ σωθείη δεῦρο, τοὺς σύμπλους ἀποβαλὼν λιμῷ. Ὑπολῃφθέντα δὲ ὑποσχέσθαι τὸν εἰς Ἰνδοὺς πλοῦν ἡγήσασθαι τοῖς ὑπὸ τοῦ βασιλέως προχειρισθεῖσι· τούτων δὲ γενέσθαι τὸν Εὔδοξον.

Πλεύσαντα δὴ μετὰ δώρων ἐπανελθεῖν ἀντιφορτισάμενον ἀρώματα καὶ λίθους πολυτελεῖς, ὧν τοὺς μὲν καταφέρουσιν οἱ ποταμοὶ μετὰ τῶν ψήφων, τοὺς δ' ὀρυκτοὺς εὑρίσκουσι, πεπηγότας ἐξ ὑγροῦ, καθάπερ τὰ κρυστάλλινα παρ' ἡμῖν. | Διαψευσθῆναι δὲ τῶν ἐλπίδων· ἀφελέσθαι γὰρ αὐτὸν

---

9 Κορείων Kramer : Κορίων A ω' || 16 καταχθέντα A in mg. Coray : κατασχεθέντα A ω' || 20 σωθείη n B^2 : σωθεὶς A ω' B || 21 ὑποληφθέντα A : -λειφθέντα ω'.

l'Évergète le dépouilla de toute sa cargaison. Après la mort du roi, Cléopâtre sa femme lui succéda au pouvoir ; une seconde fois, par elle, Eudoxe fut envoyé là-bas avec un grand appareil. Au retour, les vents le firent dévier jusqu'au delà de l'Éthiopie. Forcé d'aborder en plusieurs endroits, il se concilia les habitants en leur distribuant du pain, du vin, des figues sèches, toutes choses qu'ils ne possédaient pas ; et il reçut en échange la provision d'eau, et des guides pour la route ; il transcrivit même quelques mots de leur langage. Il découvrit également une figure de proue en bois, provenant d'une épave, avec un cheval sculpté, et apprit que c'était l'épave d'un bateau venu de l'ouest ; aussi ne manqua-t-il pas d'emporter la figurine avec lui quand il fit demi-tour pour rentrer. Il arriva sain et sauf en Égypte : ce n'était plus Cléopâtre qui était au pouvoir, mais son fils, et Eudoxe fut dépouillé de tout une seconde fois car on le convainquit de détournements importants. Quant à la figure de proue, il la porte au marché, la montre à des armateurs, et apprend ainsi qu'elle venait de Gadéira : dans cette ville en effet, tandis que les riches arment de grands navires, les pauvres frètent de petits bateaux qui portent le nom de « chevaux » à cause des figures sculptées à la proue ; ils s'en servent pour aller pêcher jusque vers le Lixos[1] en Maurusie. Il y eut même des armateurs pour reconnaître dans cette figure de proue celle d'un bateau comme il y en avait tant qui, partis bien au delà du Lixos, n'étaient jamais revenus.

De tout cela, l'idée vint à Eudoxe qu'il était possible de faire le tour de la Libye par mer. Il retourna chez lui, embarqua tout son avoir sur un navire, et prit la mer. Il alla d'abord à Dicéarchia, puis à Marseille,

1. Le Lixos est l'actuel oued Loukkos. A 4 km de la mer, sur un petit plateau dominant l'oued Loukkos, les Phéniciens avaient fondé vers 1100 avant J.-C. la ville de Lixos, à peu près contemporaine de Gadéira et d'Utique (cf. J. Carcopino, *Le Maroc antique*, p. 50). J. Carcopino (p. 73-107) admet que les habitants de Lixos faisaient commerce de l'or du Soudan, et que c'est un but mercantile qui poussa Hannon à faire son périple ; Eudoxe aurait été, lui aussi, sollicité par l'attrait du profit.

ἅπαντα τὸν φόρτον τὸν Εὐεργέτην. Τελευτήσαντος δ' ἐκείνου τὸν βίον, Κλεοπάτραν τὴν γυναῖκα διαδέξασθαι τὴν ἀρχήν· πάλιν οὖν καὶ ὑπὸ ταύτης πεμφθῆναι τὸν Εὔδοξον μετὰ μείζονος παρασκευῆς. Ἐπανιόντα δ' ἀνέμοις παρενεχθῆναι ὑπὲρ τὴν Αἰθιοπίαν. Προσφερόμενον δέ τισι τόποις ἐξοικειοῦσθαι τοὺς ἀνθρώπους μεταδόσει σιτίων τε καὶ οἴνου καὶ παλαθίδων, ὧν ἐκείνοις οὐ μετῆν, ἀντὶ δὲ τούτων ὑδρείας τε τυγχάνειν καὶ καθοδηγίας, ἀπογράφεσθαί τε τῶν ῥημάτων ἔνια. Εὑρόντα δ' ἀκρόπρῳρον ξύλινον ἐκ ναυαγίου ἵππον ἔχον ἐγγεγλυμμένον, πυθόμενον ὡς ἀπὸ τῆς ἑσπέρας πλεόντων τινῶν εἴη τὸ ναυάγιον τοῦτο, κομίζειν αὐτὸ ἀναστρέψαντα πρὸς τὸν οἰκεῖον πλοῦν. Σωθέντα δ' εἰς Αἴγυπτον, οὐκέτι τῆς Κλεοπάτρας ἡγουμένης, ἀλλὰ τοῦ παιδός, ἀφαιρεθῆναι πάλιν πάντα· φωραθῆναι γὰρ νενοσφισμένον πολλά. Τὸ δ' ἀκρόπρῳρον προφέροντα εἰς τὸ ἐμπορεῖον, δεικνύναι τοῖς ναυκλήροις, γνῶναι δὲ Γαδειριτῶν ὄν· τούτων γὰρ τοὺς μὲν ἐμπόρους μεγάλα στέλλειν πλοῖα, τοὺς δὲ πένητας μικρά, ἃ καλεῖν ἵππους, ἀπὸ τῶν ἐν ταῖς πρῴραις ἐπισήμων· τούτοις δὲ πλεῖν μέχρι τοῦ Λίξου ποταμοῦ περὶ τὴν Μαυρουσίαν ἁλιευομένους. Ἀλλὰ τῶν δὴ ναυκλήρων τινὰς γνωρίσαι τὸ ἀκρόπρῳρον ἑνὸς τῶν ἀπὸ τοῦ Λίξου ποταμοῦ πορρώτερον πλευσάντων καὶ μὴ σωθέντων ὑπάρξαν.

Ἐκ δὲ τούτου συμβαλόντα τὸν Εὔδοξον ὡς δυνατὸς εἴη ὁ περίπλους ὁ Λιβυκός, πορευθέντα οἴκαδε τὴν οὐσίαν ἐνθέμενον πᾶσαν ἐξορμῆσαι. Καὶ πρῶτον μὲν εἰς Δικαιαρχίαν, εἶτ' εἰς Μασσαλίαν ἐλθεῖν, καὶ τὴν ἑξῆς παραλίαν

---

6 μεταδόσει A C : -δώσει W v s B || 8 ὑδρείας Xylander : ὑγιείας A ω' ὑγίας B || 16 ἐμπορεῖον A : -πόριον ω' || 19 τούτοις Casaubon : τούτους A ω' || 24 συμβαλόντα A ω' : -βάλλοντα C || 26 ἐξορμῆσαι A ω' : -μίσαι C.

suivit ensuite le littoral jusqu'à Gadéira. Partout, sans cesser de faire du commerce, il racontait ses projets, et il réussit à équiper un navire de bonne taille et deux chaloupes qui ressemblaient à des barques de pirates. Il y embarqua de jeunes chanteuses, des médecins, divers artisans, puis il mit à la voile pour l'Inde, poussé par des vents d'ouest réguliers. Mais comme ses compagnons étaient fatigués de naviguer, et bien contre son gré, il se rapprocha de la terre, par bon vent ; il craignait le flux et le reflux de la marée[1]. Et précisément ce qu'il avait craint arriva : le bateau s'échoua, mais doucement, de sorte qu'il ne fut pas entièrement disloqué et qu'Eudoxe et ses gens eurent le temps de mettre rapidement à l'abri sur la terre ferme la cargaison ainsi que la plus grande partie des planches. Il s'en servit pour construire une troisième chaloupe, équivalente à un navire de cinquante rameurs, et il reprit la mer sur une distance assez longue pour rencontrer des hommes qui prononçaient les mêmes mots que ceux qu'il avait jadis transcrits. Il apprit ainsi que les hommes de ce pays étaient de même race que les autres Éthiopiens, et qu'ils étaient limitrophes du royaume de Bogus[2].

Alors, abandonnant son voyage vers les Indes, il fit demi-tour ; en longeant la côte, il aperçut une île déserte, avec des cours d'eau et des arbres, et en prit bonne note. Arrivé sain et sauf en Maurusie, il vendit ses chaloupes, puis se rendit à pied chez Bogus et lui conseilla de prendre la direction de l'expédition maritime qu'il projetait. Mais les amis de Bogus firent pression en sens contraire, éveillant en lui la crainte de voir le pays devenir trop facilement exposé aux attaques, une fois qu'on aurait montré le chemin à d'éventuels agresseurs venus de l'extérieur.

Quand Eudoxe apprit qu'on l'envoyait soi-disant pour prendre part à l'expédition qu'il avait suggérée, mais qu'en fait on le déposerait dans une île déserte, il s'enfuit vers des pays sous domination romaine[3], et de là passa

1-3. *Notes complémentaires*, p. 145-146.

μέχρι Γαδείρων, πανταχοῦ δὲ διακωδωνίζοντα ταῦτα καὶ χρηματιζόμενον κατασκευάσασθαι πλοῖον μέγα καὶ ἐφόλκια δύο λέμβοις ληστρικοῖς ὅμοια, ἐμβιβάσαι τε μουσικὰ παιδισκάρια καὶ ἰατροὺς καὶ ἄλλους τεχνίτας, ἔπειτα πλεῖν ἐπὶ τὴν Ἰνδικὴν μετέωρον ζεφύροις συνεχέσι. Καμνόντων δὲ τῷ πλῷ τῶν συνόντων, ἄκοντα ἐπουρίσαι πρὸς γῆν, δεδοικότα τὰς πλημμυρίδας καὶ τὰς ἀμπώτεις. Καὶ δὴ καὶ συμβῆναι ὅπερ ἐδεδίει· καθίσαι γὰρ τὸ πλοῖον, ἡσυχῇ δέ, ὥστε μηδ' ἀθροῦν διαλυθῆναι, ἀλλὰ φθῆναι τὰ φορτία σωθέντα εἰς γῆν καὶ τῶν ξύλων τὰ πλεῖστα· ἐξ ὧν τρίτον λέμβον συμπηξάμενον |πεντηκοντόρῳ πάρισον πλεῖν, ἕως ἀνθρώποις συνέμιξε τὰ αὐτὰ ῥήματα φθεγγομένοις, | ἅπερ πρότερον ἀπεγέγραπτο. Ἅμα δὲ τοῦτό τε γνῶναι, ὅτι τε οἱ ἐνταῦθα ἄνθρωποι ὁμοεθνεῖς εἶεν τοῖς Αἰθίοψιν ἐκείνοις, καὶ ὅτι ὁμοροῖεν τῇ Βόγου βασιλείᾳ.

Ἀφέντα δὴ τὸν ἐπὶ Ἰνδοὺς πλοῦν ἀναστρέφειν· ἐν δὲ τῷ παράπλῳ νῆσον εὔυδρον καὶ εὔδενδρον ἐρήμην ἰδόντα σημειώσασθαι. Σωθέντα δὲ εἰς τὴν Μαυρουσίαν, διαθέμενον τοὺς λέμβους πεζῇ κομισθῆναι πρὸς τὸν Βόγον καὶ συμβουλεύειν αὐτῷ τὴν ναυστολίαν ἐπανελέσθαι ταύτην. Ἰσχῦσαι δ' εἰς τἀναντία τοὺς φίλους ὑποτείνοντας φόβον, μὴ συμβῇ τὴν χώραν εὐεπιβούλευτον γενέσθαι, δειχθείσης παρόδου τοῖς ἔξωθεν ἐπιστρατεύειν ἐθέλουσιν.

Ὡς δ' ἐπύθετο λόγῳ μὲν πεμπόμενον ἑαυτὸν ἐπὶ τὴν ἀναδειχθεῖσαν ναυστολίαν, ἔργῳ δ' ἐκτεθησόμενον εἰς ἐρήμην τινὰ νῆσον, φυγεῖν εἰς τὴν Ῥωμαίων ἐπικράτειαν,

---

TEST. : Eust. *Hom.* 1761, 15 (2-3). — Schol. A ad u. 1 διακωδωνίζοντα δοκιμάζοντα ἢ κρίνοντα ἢ διαφημίζοντα, ὡς νῦν, ἢ διαπαίζοντά τινας.

---

3 ἐμβιβάσαι τε Meineke : ἐμβιβάσασθαι A ω' ‖ 12 ῥήματα ω' : ῥῆτα A ‖ 13 ἀπεγέγραπτο Coray : ἀπογέγραπται A ω' ‖ 15 ὁμοροῖεν Tyrwhitt : ὅμοιοι ἐν A ω' ‖ 25 ἀναδειχθεῖσαν Casaubon : ἀναχθεῖσαν A ω'.

en Ibérie. A nouveau, il équipa un vaisseau rond et un bateau long de cinquante rameurs, pour pouvoir avec l'un tenir la haute mer, et avec l'autre aborder. Il embarqua des outils agricoles, des graines et des maçons, et gagna le large pour refaire le même circuit : il avait l'intention, si la navigation traînait en longueur, de passer l'hiver sur l'île qu'il avait remarquée à son précédent passage, d'y semer, d'y faire la récolte, et puis d'achever le trajet qu'il avait dans l'idée depuis le début.

5. Pour ma part, déclare Posidonius, voilà où j'en suis arrivé de l'histoire d'Eudoxe ; ce qui s'est passé par la suite, il est probable qu'on le sait à Gadéira et en Ibérie[1]. En tout cas c'est là preuve notoire, assure-t-il, que le monde habité est complètement encerclé par l'océan :

Aucune ceinture de continent ne le sangle,
Il déverse à l'infini ses eaux que rien ne souille[2].

L'admirable dans tout cela, c'est Posidonius! Il commence par trouver dénué de fondement le périple du mage cité par Héraclide[3], celui également des émissaires de Darius que relate Hérodote[4]. Après quoi, il donne pour authentique ce récit digne du Bergéen[5], qu'il a dû inventer de toutes pièces, à moins qu'il n'ait cru aux inventions d'un autre.

Car y a-t-il quelque vraisemblance, d'abord dans ce malheureux hasard qui a frappé l'Indien? Le golfe d'Arabie est presque aussi étroit qu'un fleuve en effet, et long de quelque dix mille stades[6] jusqu'à son goulet, lequel est particulièrement étroit. Il est donc bien invraisemblable que des Indiens, qui naviguaient généralement à l'extérieur du golfe, y aient été entraînés en se trompant de chemin (car l'étroitesse du goulet

1-5. *Notes complémentaires*, p. 146.

6. Les dix mille stades (texte des mss) feraient environ 1 600 km en stades d'Ératosthène, contre 2 700 km réels du goulet à la presqu'île du Sinaï ; mais on attribue généralement 15 000 stades (soit 2 400 km) à la longueur du golfe Arabique (I, 2, 28).

κἀκεῖθεν εἰς τὴν Ἰβηρίαν διᾶραι. Πάλιν δὲ κατασκευασάμενον στρογγύλον πλοῖον καὶ μακρὸν πεντηκόντορον, ὥστε τῷ μὲν πελαγίζειν, τῷ δὲ πειρᾶσθαι τῆς γῆς, ἐνθέμενον γεωργικὰ ἐργαλεῖα καὶ σπέρματα καὶ οἰκοδόμους ὁρμῆσαι πρὸς τὸν αὐτὸν περίπλουν· διανοούμενον, εἰ βραδύνοιτο ὁ πλοῦς, ἐνδιαχειμάσαι τῇ προεσκεμμένῃ νήσῳ, καὶ σπείραντα καὶ ἀνελόμενον τοὺς καρποὺς τελέσαι τὸν ἐγνωσμένον ἐξ ἀρχῆς πλοῦν.

5. Ἐγὼ μὲν οὖν, φησί, μέχρι ⟨δεῦρο⟩ τῆς περὶ τὸν Εὔδοξον ἱστορίας ἥκω· τί δ' ὕστερον συνέβη, τοὺς ἐκ Γαδείρων καὶ τῆς Ἰβηρίας εἰκὸς εἰδέναι. Ἐκ πάντων δὴ τούτων φησὶ δείκνυσθαι, διότι ἡ οἰκουμένη κύκλῳ περιρρεῖται τῷ ὠκεανῷ·

οὐ γάρ μιν δεσμὸς περιβάλλεται ἠπείροιο,
ἀλλ' ἐς ἀπειρεσίην κέχυται· τό μιν οὔτι μιαίνει.

Θαυμαστὸς δὴ κατὰ πάντα ἐστὶν ὁ Ποσειδώνιος, τὸν μὲν τοῦ μάγου περίπλουν, ὃν Ἡρακλείδης εἶπεν, ἀμάρτυρον νομίσας, καὶ αὐτῶν τῶν ὑπὸ Δαρείου πεμφθέντων, ὃν Ἡρόδοτος ἱστορεῖ, τὸ δὲ Βεργαῖον διήγημα τοῦτο ἐν πίστεως μέρει τιθείς, εἴθ' ὑπ' αὐτοῦ πεπλασμένον, εἴτ' ἄλλων πλασάντων πιστευθέν.

Τίς γὰρ ἡ πιθανότης πρῶτον μὲν τῆς κατὰ τὸν Ἰνδὸν περιπετείας; Ὁ γὰρ Ἀράβιος κόλπος ποταμοῦ δίκην στενός ἐστι καὶ μακρὸς ἐπὶ μυρίους που σταδίους μέχρι τοῦ στόματος, καὶ τούτου στενοῦ παντάπασιν ὄντος. Οὐκ εἰκὸς δ' οὔτ' ἔξω που τὸν πλοῦν ἔχοντας εἰς τὸν κόλπον παρωσθῆναι τοὺς Ἰνδοὺς κατὰ πλάνην (τὰ γὰρ

1-2 κατασκευασάμενον A B² : κατεσκευασμένον ω' B ‖ 3 τῷ¹ et τῷ² A W v s B : τὸ C ‖ 5 εἰ A W v s B : μὴ C ‖ 9 δεῦρο suppl. Meineke ‖ 16 ὁ Ποσειδώνιος Casaubon : ὅπως A ω' ‖ 19 διήγημα Casaubon : διάστημα A ω' ‖ 21-22 πιστευθέν. Τίς Casaubon : πιστευθέντι A ω' ‖ 26 ἔχοντας B² Xylander : -τα A ω' B ‖ 27 παρωσθῆναι A ω' : παρωθῆναι W.

devait leur montrer qu'ils se trompaient), et aussi que, s'ils s'étaient volontairement laissés entraîner dans le golfe, ils aient pu invoquer comme prétexte l'erreur de route ou l'incertitude des vents. Et comment se sont-ils tous laissés mourir de faim sauf un? Et comment ce rescapé a-t-il pu suffire à diriger tout seul le navire qui n'était pas petit puisqu'il a pu traverser tant de hautes mers? Et quelle rapidité à apprendre la langue, assez pour lui permettre de persuader le roi de ses talents de conducteur d'expédition! Et quelle indigence de guides de ce genre chez l'Évergète, alors que la mer de ce côté-là était déjà bien connue! Et comment se fait-il que le héraut et l'ambassadeur de Cyzique ait pu quitter la ville pour naviguer vers les Indes? Comment lui confia-t-on une si haute mission? Comment à son retour fut-il dépouillé de tout, contrairement à son attente, et, perdu d'honneur, se vit-il confier un assortiment de cadeaux encore plus important que le premier? Et sur le chemin du retour, entraîné vers l'Éthiopie, dans quel but transcrivit-il des listes de mots[1], et chercha-t-il des informations sur la figure de proue de ce frêle esquif, et sur sa provenance? Car apprendre que c'était l'épave d'un bateau venu d'occident ne pouvait pas être un grand indice, puisqu'Eudoxe devait lui aussi venir d'occident quand il eut fait demi-tour.

Et puis, à son arrivée à Alexandrie, convaincu de détournements importants, comment se fait-il que, loin de subir un châtiment, il ait pu faire le tour des armateurs en posant des questions et en exhibant la figure de proue? Et l'homme qui a reconnu l'objet n'est-il pas admirable[2]? et plus admirable encore celui qui l'a cru et, fort d'un tel espoir, est retourné dans son pays et puis s'est expatrié au delà des Colonnes d'Hercule? Allons donc! il n'était pas possible sans ordre de mission de sortir d'Alexandrie par mer, et surtout

1. *Note complémentaire*, p. 146.

2. J. Carcopino (*op. cit.*) y voit la preuve de la juste notoriété dont jouissaient les marins de Gadéira et de Lixos jusqu'en Égypte.

στενὰ ἀπὸ τοῦ στόματος δηλώσειν ἔμελλε τὴν πλάνην), οὔτ' εἰς τὸν κόλπον ἐπίτηδες καταχθεῖσιν ἔτι πλάνης ἦν πρόφασις καὶ ἀνέμων ἀστάτων. | Λιμῷ τε πῶς περιεῖδον ἅπαντας ἀπολλυμένους σφᾶς πλὴν ἑνός ; Περιγενόμενός τε πῶς ἱκανὸς ἦν μόνος κατευθύνειν τὸ πλοῖον οὐ μικρὸν ὄν, τά γε τηλικαῦτα πελάγη διαίρειν δυνάμενον ; Τίς δ' ἡ ὀξυμάθεια τῆς διαλέκτου, ἀφ' ἧς ἱκανὸς ἦν πεῖσαι τὸν βασιλέα, ὡς δυνάμενος τοῦ πλοῦ καθηγήσασθαι ; Τίς δ' ἡ σπάνις τῷ Εὐεργέτῃ τῶν τοιούτων καθηγεμόνων, ἤδη γνωριζομένης ὑπὸ πολλῶν τῆς ταύτῃ θαλάττης ; Ὁ δὲ δὴ σπονδοφόρος καὶ θεωρὸς τῶν Κυζικηνῶν πῶς ἀφεὶς τὴν πόλιν εἰς Ἰνδοὺς ἔπλει ; Πῶς δὲ ἐπιστεύθη τηλικαύτην χρείαν ; Πῶς δ' ἐπανιὼν ἀφαιρεθεὶς πάντα παρὰ τὴν ἐλπίδα καὶ ἀτιμωθεὶς ἔτι μείζονα ἐπιστεύθη παρασκευὴν δώρων ; Ἐπανιὼν δὲ καὶ παρενεχθεὶς εἰς τὴν Αἰθιοπίαν, τίνος χάριν ἢ τὰς διαλέκτους ἀπεγράφετο, ἢ τὸ ἀκρόπρῳρον ἐπυνθάνετο τῆς ἁλιάδος πόθεν ἐκπέσοι ; Τὸ γὰρ μαθεῖν ὅτι ἀπὸ δύσεως πλεόντων ἦν ναυάγιον, οὐδενὸς ἔμελλεν ὑπάρξειν σημεῖον, ἐπεὶ καὶ αὐτὸς ἔμελλεν ἀπὸ δύσεως πλεῖν κατὰ τὴν ἐπάνοδον.

Ἐλθὼν δ' οὖν εἰς' Ἀλεξάνδρειαν, φωραθεὶς ὡς νενοσφισμένος πολλά, πῶς οὐκ ἐκολάσθη, ἀλλὰ καὶ περιῄει τοὺς ναυκλήρους διαπυνθανόμενος, δεικνὺς ἅμα τὸ ἀκρόπρῳρον ; Ὁ δὲ γνωρίσας οὐχὶ θαυμαστός ; ὁ δὲ πιστεύσας οὐ θαυμασιώτερος, καὶ κατ' ἐλπίδα τοιαύτην ἐπανιὼν εἰς τὴν οἰκείαν, καὶ μετοικισμὸν ἐκεῖθεν ποιησάμενος εἰς τὰ ἔξω Στηλῶν ; Ἀλλ' οὐδ' ἐξὸν ἦν ἄνευ προστάγματος ἐξ Ἀλεξανδρείας ἀνάγεσθαι, καὶ ταῦτα νενοσφισμένῳ βασι-

---

1 ἀπὸ A : ὑπὸ ω' || 3 περιεῖδον C : περιίδον A ω' || 4 ἀπολλυμένους s Xylander : ἀπολομένους A ω' ἀπολουμ- W || 6 τά Aldina : τό A ω' || 7 ὀξυμάθεια A : -θία ω' || 19 ὑπάρξειν A ω' : ὑπάρξαι C || 26 οἰκείαν Aldina : οἰκίαν A ω' || εἰς τὰ ω' : εἶτα A || 27 ἐξ om. C || 28 νενοσφισμένῳ A ω' : -μένον C.

quand on avait détourné les fonds du roi! Et il n'était pas davantage possible de s'échapper par mer en secret, étant donné l'importance de la garde qui fermait le port et toutes les issues (nous avons pu le constater par nous-même pour ce qui en subsiste encore aujourd'hui, pendant l'assez long séjour que nous avons fait à Alexandrie, quoique de nos jours, avec la domination romaine, le contrôle se soit relâché ; du temps des rois, les gardes étaient beaucoup plus rigides).

Puis il partit pour Gadéira, se fit construire un bateau et prit la mer, tel un roi! Avec son navire disloqué, comment fabriqua-t-il la troisième chaloupe en plein désert? Comment aussi, continuant son voyage et rencontrant les Éthiopiens d'occident qui parlent la même langue que ceux d'orient, n'eut-il pas envie de poursuivre le voyage jusqu'au bout, puisqu'il était si crédule, dans son désir de voir du pays, et qu'il pouvait espérer que ce qui restait inconnu n'était guère important? Et pourquoi préféra-t-il renoncer à cela en faveur d'une expédition navale sous la direction de Bogus? Et comment apprit-il le complot qui se tramait secrètement contre lui[1]? Quel intérêt y avait-il pour Bogus à faire disparaître cet homme, alors qu'il pouvait s'en débarrasser de toute autre manière? Mis au courant du complot, comment Eudoxe arriva-t-il à s'enfuir en lieu sûr?

Chacun de ces faits pris séparément n'est sans doute pas impossible, mais présente bien des difficultés et ne se réalise que rarement et par un coup de chance. Or il se trouve que tout lui réussit, alors qu'il passait son temps à prendre des risques. Comment par exemple ne craignit-il pas, après avoir échappé à Bogus, de côtoyer à nouveau la Libye avec un attirail suffisant pour s'établir dans une île?

Non, vraiment, cela ne le cède en rien aux inventions de Pythéas[2], d'Évhémère et d'Antiphane[3]! Ces derniers au moins ont l'excuse d'agir de propos délibéré, en charlatans qu'ils sont ; tandis que l'homme de science,

1-3. *Notes complémentaires*, p. 146.

λικὰ χρήματα. Οὐδέ γε λαθεῖν ἐκπλεύσαντα ἐνεδέχετο, τοσαύτῃ φρουρᾷ κεκλεισμένου τοῦ λιμένος καὶ τῶν ἄλλων ἐξόδων, ὅσην καὶ νῦν ἔτι διαμένουσαν ἔγνωμεν ἡμεῖς ἐπιδημοῦντες τῇ Ἀλεξανδρείᾳ πολὺν χρόνον, καίτοι τὰ νῦν πολὺ ἀνεῖται, Ῥωμαίων ἐχόντων· αἱ βασιλικαὶ δὲ φρουραὶ πολὺ ἦσαν πικρότεραι.

Ἐπειδὴ δὲ καὶ ἀπῆρεν εἰς τὰ Γάδειρα καὶ ναυπηγησάμενος ἔπλει βασιλικῶς, καὶ διαλυθέντος αὐτῷ τοῦ πλοίου, πῶς μὲν ἐναυπηγήσατο τρίτον λέμβον ἐν τῇ ἐρήμῳ ; Πῶς δὲ πλέων πάλιν καὶ εὑρὼν τοὺς ἑσπερίους Αἰθίοπας τοῖς ἑῴοις ὁμογλώττους οὐκ ὠρέχθη διανύσαι τὸν ἑξῆς πλοῦν, οὕτω χαῦνος ὢν πρὸς τὸ φιλέκδημον, μικρὸν ἔχειν ἐλπίσας λοιπὸν τὸ ἄγνωστον, ἀλλ' ἀφεὶς ταῦτα τῆς διὰ Βόγου ναυστολίας ἐπεθύμησε ; Πῶς δ' ἔγνω τὴν λάθρᾳ κατ' αὐτοῦ συνισταμένην ἐπιβουλήν ; | Τί δὲ τοῦτ' ἦν τῷ Βόγῳ πλεονέκτημα, ὁ τἀνθρώπου ἀφανισμός, ἐξὸν ἄλλως ἀποπέμψασθαι ; Γνοὺς δὲ τὴν ἐπιβουλὴν πῶς ἔφθη φυγὼν εἰς ἀσφαλεῖς τόπους ;

Ἕκαστον γὰρ τῶν τοιούτων οὐκ ἀδύνατον μέν, ἀλλὰ χαλεπὸν καὶ σπανίως γινόμενον μετὰ τύχης τινός· τῷ δ' εὐτυχεῖν ἀεὶ συνέβαινεν, εἰς κινδύνους καθισταμένῳ συνεχεῖς. Πῶς δ' οὐκ ἔδεισεν ἀποδρὰς τὸν Βόγον πλεῖν πάλιν παρὰ τὴν Λιβύην σὺν παρασκευῇ δυναμένῃ συνοικίσαι νῆσον ;

Οὐ πολὺ οὖν ἀπολείπεται ταῦτα τῶν Πυθέου καὶ Εὐημέρου καὶ Ἀντιφάνους ψευσμάτων. Ἀλλ' ἐκείνοις μὲν συγγνώμη, τοῦτ' αὐτὸ ἐπιτηδεύουσιν, ὥσπερ τοῖς θαυμα-

---

TEST. : *Chrest.* II, 8 (25-26).

---

17 ἀφανισμός Xylander : -μόν A ω' ‖ 23-24 συνοικίσαι A C B : -κῆσαι W v s.

le philosophe qui va presque jusqu'à ambitionner la palme de l'excellence, quelle excuse pourrait-il avoir? C'est fort mal de sa part!

Modifications physiques ou humaines.

6. En revanche, les exhaussements momentanés de la terre, ses affaissements, les modifications qu'entraînent les tremblements de terre ou autres phénomènes analogues que nous avons énumérés nous aussi sont correctement établis dans son ouvrage. A cet égard, il a raison de citer l'opinion de Platon, qui admet que l'Atlantide[1] n'est pas une pure invention car, assure-t-il, Solon tient des prêtres égyptiens le renseignement sur cette île : elle aurait existé jadis puis aurait disparu ; sa taille n'était pas inférieure à celle d'un continent. Posidonius est d'avis qu'il vaut mieux donner cette explication que de dire : celui qui l'a inventée l'a fait disparaître, comme on le dit du mur des Achéens dont parle Homère[2].

Posidonius conjecture également que l'émigration hors de leurs demeures des Cimbres et des peuplades proches se fit au moment d'une avancée de la mer qui eut lieu progressivement[3].

Dimensions et divisions du monde habité.

Il émet encore l'hypothèse que les quelque soixante-dix mille stades qui représentent la longueur du monde habité valent la moitié du cercle entier sur lequel est prise cette longueur[4], de sorte que, dit-il, si, partant de l'occident, l'on naviguait par vent d'est, au bout d'un nombre égal de stades on aborderait aux Indes.

7. Il entreprend ensuite une critique en règle de la division en continents telle qu'elle est pratiquée actuellement ; mieux vaudrait à son avis utiliser des parallèles à l'équateur qui permettraient de mettre en évidence les différences de répartition des êtres animés, des plantes et des conditions atmosphériques suivant qu'on se rapproche de la zone glaciale ou de la zone torride ;

1-4. *Notes complémentaires*, p. 146-147.

τοποιοῖς· τῷ δ' ἀποδεικτικῷ καὶ φιλοσόφῳ, σχεδὸν δέ τι καὶ περὶ πρωτείων ἀγωνιζομένῳ, τίς ἂν συγγνοίη ; Ταῦτα μὲν οὖν οὐκ εὖ.

6. Τὸ δὲ ἐξαίρεσθαι τὴν γῆν ποτε καὶ ἵζήματα λαμβάνειν καὶ μεταβολὰς τὰς ἐκ τῶν σεισμῶν καὶ τῶν ἄλλων τῶν παραπλησίων, ὅσα διηριθμησάμεθα καὶ ἡμεῖς, ὀρθῶς κεῖται παρ' αὐτῷ. Πρὸς ὃ καὶ τὸ τοῦ Πλάτωνος εὖ παρατίθησιν, ὅτι ἐνδέχεται καὶ μὴ πλάσμα εἶναι τὸ περὶ τῆς νήσου τῆς Ἀτλαντίδος, περὶ ἧς ἐκεῖνος ἱστορῆσαι Σόλωνά φησι πεπυσμένον παρὰ τῶν Αἰγυπτίων ἱερέων, ὡς ὑπάρχουσά ποτε ἀφανισθείη, τὸ μέγεθος οὐκ ἐλάττων ἠπείρου. Καὶ τοῦτο οἴεται βέλτιον εἶναι λέγειν ἢ διότι ὁ πλάσας αὐτὴν ἠφάνισεν, ὡς ὁ ποιητὴς τὸ τῶν Ἀχαιῶν τεῖχος.

Εἰκάζει δὲ καὶ τὴν τῶν Κίμβρων καὶ τῶν συγγενῶν ἐξανάστασιν ἐκ τῆς οἰκείας γενέσθαι κατὰ θαλάττης ἔφοδον, οὐκ ἀθρόαν συμβᾶσαν.

Ὑπονοεῖ δὲ τὸ τῆς οἰκουμένης μῆκος ἑπτά που μυριάδων σταδίων ὑπάρχον ἥμισυ εἶναι τοῦ ὅλου κύκλου, καθ' ὃν εἴληπται, ὥστε, φησίν, ἀπὸ τῆς δύσεως εὔρῳ πλέων ἐν τοσαύταις μυριάσιν ἔλθοι ἂν εἰς Ἰνδούς.

7. Ἐπιχειρήσας δὲ αἰτιᾶσθαι τοὺς οὕτω τὰς ἠπείρους διορίσαντας, ἀλλὰ μὴ παραλλήλοις τισὶ τῷ ἰσημερινῷ, δι' ὧν ἔμελλον ἐξαλλάξεις δείκνυσθαι ζῴων τε καὶ φυτῶν καὶ ἀέρων, τῶν μὲν τῇ κατεψυγμένῃ συναπτόντων, τῶν δὲ τῇ διακεκαυμένῃ, ὥστε οἱονεὶ ζώνας εἶναι τὰς ἠπείρους,

---

TEST. : Eust. *Hom.* 1389, 53 (9-13).

---

1 δέ τι ω' : δ' ἔτι A ‖ 9 Σόλωνα A ω' Eust. [Σόλων] : Σόλονα C ‖ 15 οἰκείας A : οἰκίας ω' ‖ 19 πλέων A : πλέον ω' ‖ 21 οὕτω ω' : οὕτως A.

les continents seraient alors des sortes de zones. Après quoi il revient brusquement en arrière et fait appel de ce jugement, approuvant à nouveau la division actuellement en vigueur, ce qui rend l'argumentation précédente parfaitement oiseuse.

Au reste les distributions dans ce domaine ne sont pas l'effet d'un plan préétabli[1], pas plus d'ailleurs que les caractères particuliers à chaque race, ou les langues diverses ; elles sont plutôt dues au hasard et à un coup de chance. De même, le savoir pratique, les facultés, le style de vie, une fois les bases posées, se développent la plupart du temps sous n'importe quelle latitude, quelquefois même à l'encontre de la latitude ; aussi parmi les caractéristiques d'un pays, les unes viennent-elles de la nature, les autres de la coutume et de l'entraînement. Ce n'est pas par nature que les Athéniens aiment le beau langage, contrairement aux Lacédémoniens ou même à d'aussi proches voisins que les Thébains, mais plutôt par habitude ; ce n'est pas par nature non plus que les Babyloniens et les Égyptiens sont philosophes, mais par entraînement et par habitude ; les qualités des chevaux, des bœufs et de tous les êtres vivants ne résultent pas seulement du lieu où ils vivent, mais aussi de l'entraînement, tandis que Posidonius confond tout cela[2].

Approuvant donc la division des continents telle qu'elle a cours actuellement, il évoque à titre d'exemple la différence qui existe entre les Indiens et les Éthiopiens de Libye : les Indiens, dit-il, sont mieux bâtis, moins tannés par la sécheresse de l'atmosphère. C'est la raison pour laquelle à son avis Homère, les appelant tous Éthiopiens, les a divisés en deux,

Soit au couchant d'Hypérion, soit à son levant[3].

Introduire un second monde habité qu'Homère ne connaissait pas, c'est être l'esclave d'une hypothèse[4] ; il faudrait donc alors, continue Posidonius, modifier la graphie en écrivant :

1-4. *Notes complémentaires*, p. 148.

ἀνασκευάζει πάλιν καὶ ἐν ἀναλύσει δίκης γίνεται, ἐπαινῶν πάλιν τὴν οὖσαν διαίρεσιν, θετικὴν ποιούμενος τὴν ζήτησιν πρὸς οὐδὲν χρησίμως.

Αἱ γὰρ τοιαῦται διατάξεις οὐκ ἐκ προνοίας γίγνονται, καθάπερ οὐδὲ αἱ κατὰ τὰ ἔθνη διαφοραί, οὐδ' αἱ διάλεκτοι, | ἀλλὰ κατὰ ἐπίπτωσιν καὶ συντυχίαν· καὶ τέχναι δὲ καὶ δυνάμεις καὶ ἐπιτηδεύσεις, ἀρξάντων τινῶν, κρατοῦσιν αἱ πλείους ἐν ὁποιῳοῦν κλίματι, ἔστι δέ τι καὶ παρὰ τὰ κλίματα, ὥστε τὰ μὲν φύσει ἐστὶν ἐπιχώριά τισι, τὰ δ' ἔθει καὶ ἀσκήσει. Οὐ γὰρ φύσει Ἀθηναῖοι μὲν φιλόλογοι, Λακεδαιμόνιοι δ' οὔ, καὶ οἱ ἔτι ἐγγυτέρω Θηβαῖοι, ἀλλὰ μᾶλλον ἔθει· οὕτως οὐδὲ Βαβυλώνιοι φιλόσοφοι φύσει καὶ Αἰγύπτιοι, ἀλλ' ἀσκήσει καὶ ἔθει· καὶ ἵππων δὲ καὶ βοῶν ἀρετὰς καὶ ἄλλων ζῴων, οὐ τόποι μόνον, ἀλλὰ καὶ ἀσκήσεις ποιοῦσιν· ὁ δὲ συγχεῖ ταῦτα.

Ἐπαινῶν δὲ τὴν τοιαύτην διαίρεσιν τῶν ἠπείρων, οἵα νῦν ἐστι, παραδείγματι χρῆται τῷ τοὺς Ἰνδοὺς τῶν Αἰθιόπων διαφέρειν τῶν ἐν τῇ Λιβύῃ· εὐερνεστέρους γὰρ εἶναι καὶ ἧττον ἕψεσθαι τῇ ξηρασίᾳ τοῦ περιέχοντος. Διὸ καὶ Ὅμηρον πάντας λέγοντα Αἰθίοπας δίχα διελεῖν,

οἱ μὲν δυσομένου Ὑπερίονος, οἱ δ' ἀνιόντος.

Καὶ εἰσάγοντα τὴν ἑτέραν οἰκουμένην, ἣν οὐκ οἶδεν Ὅμηρος, δουλεύειν ὑποθέσει· καὶ ἔδει, φησί, μεταγράφειν οὕτως·

TEST. : E (21, 22-24).

---

1 ἀναλύσει A : ἀλύσει ω' ‖ δίκης Casaubon : δίκην A ω' ‖ 2 διαίρεσιν A B[2] : τὴν διαίρ- ω' B ‖ 5 τὰ om. A ‖ οὐδ' αἱ Coray : οὐδὲ A ω' ‖ 6 δὲ Coray : τε A ω' ‖ 9 δ' ἔθει Kramer : δὲ θέσει A ω' ‖ 15 ὁ δὲ B[2] : οὐδὲ A ω' B | 17 τῶν Coray : ὄντων A ω' ‖ 18 εὐερνεστέρους A E : εὐερνές τε ω'.

Tant vers la retraite d'Hypérion,

c'est-à-dire vers l'endroit où se porte le soleil en s'éloignant du méridien[1].

8. Or en fait, même les Éthiopiens qui touchent à l'Égypte sont naturellement divisés en deux, car les uns se trouvent en Asie, les autres en Libye, mais n'ont guère de différence entre eux. Au reste, si Homère divise les Éthiopiens, ce n'est pas parce qu'il connaissait les caractéristiques physiques des Indiens (il est hautement improbable qu'Homère ait connu les Indiens puisque l'Évergète lui-même, d'après la fable relative à Eudoxe, ne connaissait pas l'Inde ni le moyen d'y aller par mer), mais plutôt en empruntant la division dont nous avons parlé précédemment. A ce propos, nous avons discuté[2] de la manière d'écrire de Cratès, montrant que cela n'a aucune espèce d'importance d'écrire d'une manière ou de l'autre. Mais Posidonius prétend que cela fait une différence et qu'il vaut mieux introduire la modification « tant vers la retraite ». Quelle est la différence d'avec « tant au couchant »? Car on appelle couchant tout le secteur qui va du méridien au couchant, comme aussi tout le demi-cercle de l'horizon[3] (c'est le sens des vers d'Aratos,

où les extrémités
Du couchant et du levant se confondent[4]).

Si la version de Cratès est meilleure, modifiée ainsi, on peut dire qu'il faut également modifier dans ce sens celle d'Aristarque.

Mais en voilà assez pour Posidonius[5], car beaucoup de ses développements trouveront dans la description régionale une discussion appropriée, ceux du moins qui ont trait à la géographie. Quant à ceux qui font appel

1. *Note complémentaire*, p. 148.
2. Cf. I, 2, 24.
3. *Note complémentaire*, p. 148.
4. Aratos, *Phénomènes*, 61.
5. *F. Gr. Hist.*, 87 T 15 b ((p. 69, 23 - 70, 3).

ἠμὲν ἀπερχομένου Ὑπερίονος,
οἷον ἀπὸ τοῦ μεσημβρινοῦ περικλίνοντος.

8. Πρῶτον μὲν οὖν οἱ πρὸς Αἰγύπτῳ Αἰθίοπες καὶ αὐτοὶ δίχα διαιροῦνται· οἱ μὲν γὰρ ἐν τῇ Ἀσίᾳ εἰσίν, οἱ δ' ἐν τῇ Λιβύῃ, οὐδὲν διαφέροντες ἀλλήλων. Ἔπειθ' Ὅμηρος οὐ διὰ τοῦτο διαιρεῖ τοὺς Αἰθίοπας, ὅτι τοὺς Ἰνδοὺς ᾔδει τοιούτους τινὰς τοῖς σώμασιν (οὐδὲ γὰρ ἀρχὴν εἰδέναι τοὺς Ἰνδοὺς εἰκὸς Ὅμηρον, ὅπου γε οὐδ' ὁ Εὐεργέτης κατὰ τὸν Εὐδόξειον μῦθον ᾔδει τὰ κατὰ τὴν Ἰνδικήν, οὐδὲ τὸν πλοῦν τὸν ἐπ' αὐτήν), ἀλλὰ μᾶλλον κατὰ τὴν λεχθεῖσαν ὑφ' ἡμῶν πρότερον διαίρεσιν. Ἐκεῖ δὲ καὶ περὶ τῆς γραφῆς τῆς Κρατητείου διῃτήσαμεν, ὅτι οὐδὲν διαφέρει, οὕτως ἢ ἐκείνως γράφειν. Ὁ δὲ τοῦτο μὲν διαφέρειν φησί, κρεῖττον δ' οὕτως εἶναι μεταθεῖναι « ἠμὲν ἀπερχομένου ». Τί οὖν διαφέρει τοῦτο τοῦ « ἠμὲν δυσομένου » ; Πᾶν γὰρ τὸ τμῆμα τὸ ἀπὸ τοῦ μεσημβρινοῦ ἐπὶ δύσιν δύσις καλεῖται, καθάπερ καὶ τὸ τοῦ ὁρίζοντος ἡμικύκλιον· ὅπερ καὶ Ἄρατος ἐπισημαίνεται,

ᾗχί περ ἄκραι
μίσγονται δύσιές τε καὶ ἀντολαὶ ἀλλήλῃσιν.

Εἰ δ' ἐπὶ τῆς Κρατητείου γραφῆς οὕτω βέλτιον, φήσει τις καὶ ἐπὶ τῆς Ἀρισταρχείου δεῖν.

Τοσαῦτα καὶ πρὸς Ποσειδώνιον· πολλὰ γὰρ καὶ ἐν τοῖς καθ' | ἕκαστα τυγχάνει τῆς προσηκούσης διαίτης, ὅσα γεωγραφικά. Ὅσα δὲ φυσικώτερα, ἐπισκεπτέον ἐν

TEST. : E (1-8, 9-20).

1 ἠμὲν A W v B E : οἱ μὲν C s ‖ 6 ὅτι E : ἢ ὅτι A ω' ‖ 9 Εὐδόξειον Aldina : -ξιον A ω' ‖ 13 διαφέρειν A ω' E : -ρει C ‖ 19 ἄκραι A s B E : ἄκρα C W v ‖ 20 ἀντολαὶ C : ἀνατολαὶ A W B E ἐν τολαὶ v ἀντολῆς s ‖ ἀλλήλῃσιν A W [-λισιν] v B E : -λοισιν C s ‖ 21 εἰ B[a] : αἱ A ω' B ‖ φήσει Aldina : φησὶν A v B φησὶ C W s ‖ 24 τυγχάνει A ω' : -νειν C.

à la physique, mieux vaut les examiner ailleurs, ou ne pas s'en soucier ; car la recherche des causes est grande chez lui, et l'aristotélisme ; or c'est là précisément ce qu'évite notre école, étant donné l'obscurité des causes.

4

[*La critique des prédécesseurs: Polybe*]

Polybe et Pythéas. 1. Passons à Polybe. Dans sa description de l'Europe[1], il déclare[2] que, négligeant les anciens, il examine seulement les auteurs qui en font la critique ; il désigne par là Dicéarque[3], Ératosthène[4], l'auteur du dernier en date des traités de géographie, et aussi Pythéas[5] qui, dit-il, a induit en erreur tant de monde, soit en prétendant avoir visité tous les endroits accessibles de Bretagne (il attribue à cette île un périmètre de plus de quarante mille stades)[6], soit en débitant tant de fables sur Thulé et ces régions où l'on ne trouve plus ni terre proprement dite ni mer ni air, mais une matière composée de ces divers éléments, qui ressemble fort à la méduse[7] et dans laquelle, à ce qu'il dit, la terre, la mer, et tous les éléments restent en suspension : c'est une espèce de gangue qui tient toutes choses ensemble et sur quoi l'on ne peut ni cheminer ni naviguer. En fait, cette matière semblable à la méduse, il l'aurait vue de ses yeux ; le reste, il n'en parlerait que par ouï-dire. C'est là ce que raconte Pythéas, et aussi que, revenu de là, il aurait visité tout le littoral océanique de l'Europe depuis Gadéira jusqu'au Tanaïs[8].

2. Si l'on en croit Polybe[9], il est invraisemblable qu'un simple particulier, un homme sans ressources, ait parcouru de telles distances à la fois sur mer et sur terre[10]. Or Ératosthène[11], après s'être longtemps demandé s'il fallait croire à ces histoires, s'y est fié néanmoins

1-11. *Notes complémentaires*, p. 149-150.

ἄλλοις, ἢ οὐδὲ φροντιστέον · πολὺ γάρ ἐστι τὸ αἰτιολογικὸν παρὰ αὐτῷ καὶ τὸ Ἀριστοτελίζον, ὅπερ ἐκκλίνουσιν οἱ ἡμέτεροι διὰ τὴν ἐπίκρυψιν τῶν αἰτιῶν.

4

1. Πολύβιος δὲ τὴν Εὐρώπην χωρογραφῶν τοὺς μὲν ἀρχαίους ἐᾶν φησι, τοὺς δ' ἐκείνους ἐλέγχοντας ἐξετάζειν Δικαίαρχόν τε καὶ Ἐρατοσθένη, τὸν τελευταῖον πραγματευσάμενον περὶ γεωγραφίας, καὶ Πυθέαν, ὑφ' οὗ παρακρουσθῆναι πολλούς, ὅλην μὲν τὴν Βρεττανικὴν ἐμβατὸν ἐπελθεῖν φάσκοντος, τὴν δὲ περίμετρον πλειόνων ἢ τεττάρων μυριάδων ἀποδόντος τῆς νήσου, προσιστορήσαντος δὲ καὶ τὰ περὶ τῆς Θούλης καὶ τῶν τόπων ἐκείνων ἐν οἷς οὔτε γῆ καθ' αὑτὴν ὑπῆρχεν ἔτι οὔτε θάλαττα οὔτ' ἀήρ, ἀλλὰ σύγκριμά τι ἐκ τούτων πλεύμονι θαλαττίῳ ἐοικός, ἐν ᾧ φησι τὴν γῆν καὶ τὴν θάλατταν αἰωρεῖσθαι καὶ τὰ σύμπαντα, καὶ τοῦτον ὡς ἂν δεσμὸν εἶναι τῶν ὅλων, μήτε πορευτὸν μήτε πλωτὸν ὑπάρχοντα. Τὸ μὲν οὖν τῷ πλεύμονι ἐοικὸς αὐτὸς ἑωρακέναι, τἆλλα δὲ λέγειν ἐξ ἀκοῆς. Ταῦτα μὲν τὰ τοῦ Πυθέου, καὶ διότι ἐπανελθὼν ἐνθένδε πᾶσαν ἐπέλθοι τὴν παρωκεανῖτιν τῆς Εὐρώπης ἀπὸ Γαδείρων ἕως Ταναΐδος.

2. Φησὶ δ' οὖν ὁ Πολύβιος ἄπιστον καὶ αὐτὸ τοῦτο, πῶς ἰδιώτῃ ἀνθρώπῳ καὶ πένητι τὰ τοσαῦτα διαστήματα πλωτὰ καὶ πορευτὰ γένοιτο. Τὸν δ' Ἐρατοσθένη διαπορήσαντα, εἰ χρὴ πιστεύειν τούτοις, ὅμως περί τε τῆς

TEST. : Tzetzès, *Alleg. phys.* u. 142 (16).

---

9 ἐπελθεῖν om. W || 14 αἰωρεῖσθαι A C B : ἑωρεῖσθαι W v s || 15 τοῦτον ω' : τούτων A.

à propos de la Bretagne, et aussi de Gadéira et de l'Ibérie. Mieux vaut de beaucoup, dit Polybe, se fier au Messénien[1] : il a au moins le mérite de ne parler que d'un seul pays, la Panchaïe, dans lequel il aurait abordé, tandis que Pythéas prétend avoir atteint les limites de l'univers et reconnu tout le nord de l'Europe, ce qu'on ne pourrait même pas croire d'Hermès s'il alléguait chose pareille[2].

Mais, continue Polybe, Ératosthène[3], qui qualifie Évhémère de Bergéen, se fie à Pythéas, et cela « alors même que Dicéarque ne s'y est pas fié ». — Dire « alors même que Dicéarque ne s'y est pas fié » est complètement ridicule! Comme s'il convenait à Ératosthène de prendre pour modèle l'homme auquel il adresse tant de critiques! D'Ératosthène, nous avons dit l'ignorance concernant l'ouest et le nord de l'Europe : pourtant il a l'excuse, ainsi que Dicéarque[4], de n'avoir pas vu ces régions. Mais Polybe ou Posidonius[5], qui pourrait leur trouver des excuses[6]?

Polybe et Dicéarque. Bien plus, Polybe, qui se paie le luxe de traiter de notions populaires les évaluations de distances fournies par Ératosthène et Dicéarque dans ces régions et dans beaucoup d'autres, est loin d'être pur lui-même de tout reproche dans les critiques qu'il formule. Un exemple: Dicéarque a compté à partir du Péloponnèse dix mille stades jusqu'aux Colonnes d'Hercule, et, jusqu'à l'extrême fond de l'Adriatique, un chiffre supérieur à celui-là ; en ce qui concerne le trajet en direction des Colonnes d'Hercule, il a donné trois mille stades comme distance jusqu'au détroit de Sicile[7], ce qui laisserait le reste à sept mille stades, du détroit aux Colonnes. Là-dessus, Polybe dit qu'il accorde les trois mille stades, sans chercher à savoir si l'évaluation est correcte ou non, mais que, pour les sept mille stades, il ne peut les admettre d'aucune façon, que l'on mesure le littoral ou la ligne tracée au milieu de la mer : en effet le littoral

1-7. *Notes complémentaires*, p. 150.

Βρεττανικῆς πεπιστευκέναι καὶ τῶν κατὰ Γάδειρα καὶ τὴν Ἰβηρίαν. Πολὺ δέ φησι βέλτιον τῷ Μεσσηνίῳ πιστεύειν ἢ τούτῳ· ὁ μέντοι γε εἰς μίαν χώραν τὴν Παγχαίαν λέγει πλεῦσαι· ὁ δὲ καὶ μέχρι τῶν τοῦ κόσμου περάτων κατωπτευκέναι τὴν προσάρκτιον τῆς Εὐρώπης πᾶσαν, ἣν οὐδ' ἂν τῷ Ἑρμῇ πιστεῦσαι τις λέγοντι.

Ἐρατοσθένη δὲ τὸν μὲν Εὐήμερον Βεργαῖον καλεῖν, Πυθέᾳ δὲ πιστεύειν, καὶ ταῦτα δὲ μήτε Δικαιάρχου πιστεύσαντος. Τὸ μὲν οὖν μήτε Δικαιάρχου πιστεύσαντος γελοῖον· ὥσπερ ἐκείνῳ κανόνι χρήσασθαι προσῆκον, καθ' οὗ τοσούτους ἐλέγχους αὐτὸς προφέρεται. Ἐρατοσθένους δὲ εἴρηται ἡ περὶ τὰ ἑσπέρια καὶ τὰ ἀρκτικὰ τῆς Εὐρώπης ἄγνοια· ἀλλ' ἐκείνῳ μὲν καὶ Δικαιάρχῳ συγγνώμη, τοῖς μὴ κατιδοῦσι τοὺς τόπους ἐκείνους. Πολυβίῳ δὲ καὶ Ποσειδωνίῳ τίς ἂν συγγνοίη;

Ἀλλὰ μὴν Πολύβιός γέ ἐστιν ὁ λαοδογματικὰς καλῶν ἀποφάσεις, ἃς ποιοῦνται περὶ τῶν ἐν τούτοις τοῖς τόποις διαστημάτων καὶ ἐν ἄλλοις πολλοῖς, ἀλλ' οὐδ' ἐν οἷς ἐκείνους ἐλέγχει καθαρεύων. | Τοῦ γοῦν Δικαιάρχου μυρίους μὲν εἰπόντος τοὺς ἐπὶ Στήλας ἀπὸ τῆς Πελοποννήσου σταδίους, πλείους δὲ τούτων τοὺς ἐπὶ τὸν Ἀδρίαν μέχρι τοῦ μυχοῦ, τοῦ δ' ἐπὶ Στήλας τὸ μέχρι τοῦ Πορθμοῦ τρισχιλίους ἀποδόντος, ὡς γίνεσθαι τὸ λοιπὸν ἑπτακισχιλίους τὸ ἀπὸ Πορθμοῦ μέχρι Στηλῶν. Τοὺς μὲν τρισχιλίους ἐᾶν φησιν, εἴτ' εὖ λαμβάνονται εἴτε μή, τοὺς δ' ἑπτακισχιλίους οὐδετέρως, οὐδὲ τὴν παραλίαν ἐκμετροῦντι, οὔτε τὴν διὰ μέσου τοῦ πελάγους· τὴν μὲν γὰρ παραλίαν ἐοικέναι μάλιστ' ἀμβλείᾳ γωνίᾳ, βεβηκυίᾳ ἐπὶ

2 δέ Aldina : δή A ω' ‖ 9 τὸ μὲν — πιστεύσαντος om. A ‖ 15 Ποσειδωνίῳ A W : Ποσιδ- ω' ‖ 16 λαοδογματικὰς Tyrwhitt : ὅλας δογματικὰς A ω' ‖ 17 ποιοῦνται Groskurd : ποιεῖται A ω' ‖ τῶν A C B : τὴν W v s ‖ 18 οὐδ' A C s B : ὁ δ' W v.

ressemble tout à fait à un angle obtus dont les côtés seraient l'un en direction du détroit et l'autre en direction des Colonnes avec Narbonne pour sommet ; le triangle ainsi composé a pour base la ligne droite qui traverse la mer et pour côtés les lignes qui forment l'angle indiqué, dont l'une, du détroit jusqu'à Narbonne, mesure plus de onze mille deux cents stades, l'autre un peu moins de huit mille stades[1] ; or la distance maximum de l'Europe à la Libye par la mer de Tyrrhénie est de l'avis général fixée à plus de trois mille stades, avec réduction de distance par la mer de Sardaigne[2]. Mais, dit-il, admettons ces trois mille stades aussi ; supposons en outre que la profondeur du golfe à Narbonne est de deux mille stades (il s'agirait là de la perpendiculaire abaissée du sommet sur la base du triangle à angle obtus) ; il est évident alors, continue-t-il, d'après les règles élémentaires du mesurage que tout le littoral du détroit jusqu'aux Colonnes excède la ligne droite qui traverse la mer de très près de cinq cents stades[3]. Si l'on ajoute les trois mille stades du Péloponnèse jusqu'au détroit, cela fera pour l'ensemble, en ligne droite, plus de deux fois le chiffre donné par Dicéarque et il faudra, poursuit Polybe, pour se conformer à ses vues, prendre une distance encore supérieure jusqu'au fond de l'Adriatique.

3. Mais, mon cher Polybe, voici ce qu'on peut objecter : sans doute, dans le cas présent, l'expérience est là pour rendre manifeste l'erreur et justifier ta critique, car, comme tu le dis, du Péloponnèse à Leucade, il y a sept cents stades, de là autant jusqu'au Corcyre, et de nouveau autant jusqu'aux monts Cérauniens ou à gauche jusqu'à la Iapygie[4] ; et le littoral d'Illyrie, depuis les monts Cérauniens, a bien six mille cent cinquante stades[5] ; mais le reste est faux, tant la proposition de Dicéarque que du détroit aux Colonnes d'Hercule il y

1-4. *Notes complémentaires*, p. 150-151.

5. Strabon admet les chiffres de Polybe, qui mettent à 8 250 st., soit 1 500 km, la distance Péloponnèse - fond du golfe de l'Adriatique (contre les 1 400 km réels).

τε τοῦ Πορθμοῦ καὶ τῶν Στηλῶν, κορυφὴν δ' ἐχούσῃ Νάρβωνα· ὥστε συνίστασθαι τρίγωνον βάσιν ἔχον τὴν διὰ τοῦ πελάγους εὐθεῖαν, πλευρὰς δὲ τὰς τὴν γωνίαν ποιούσας τὴν λεχθεῖσαν, ὧν ἡ μὲν ἀπὸ τοῦ Πορθμοῦ μέχρι Νάρβωνος μυρίων ἐστὶ καὶ πλειόνων ἢ διακοσίων ἐπὶ τοῖς χιλίοις, ἡ δὲ λοιπὴ μικρῷ [λοιπὸν] ἐλαττόνων ἢ ὀκτακισχιλίων· καὶ μὴν πλεῖστον μὲν διάστημα ἀπὸ τῆς Εὐρώπης ἐπὶ τὴν Λιβύην ὁμολογεῖσθαι κατὰ τὸ Τυρρηνικὸν πέλαγος σταδίων οὐ πλειόνων ἢ τρισχιλίων, κατὰ τὸ Σαρδόνιον δὲ λαμβάνειν συναγωγήν. 'Αλλ' ἔστω, φησί, καὶ ἐκεῖνο τρισχιλίων, προειλήφθω δ' ἐπὶ τούτοις δισχιλίων σταδίων τὸ τοῦ κόλπου βάθος τοῦ κατὰ Νάρβωνα, ὡς ἂν κάθετος ἀπὸ τῆς κορυφῆς ἐπὶ τὴν βάσιν τοῦ ἀμβλυγωνίου· δῆλον οὖν, φησίν, ἐκ τῆς παιδικῆς μετρήσεως, ὅτι ἡ σύμπασα παραλία ἡ ἀπὸ τοῦ Πορθμοῦ ἐπὶ Στήλας ἔγγιστα ὑπερέχει τῆς διὰ τοῦ πελάγους εὐθείας πεντακοσίοις σταδίοις. Προστεθέντων δὲ τῶν ἀπὸ τῆς Πελοποννήσου ἐπὶ τὸν Πορθμὸν τρισχιλίων, οἱ σύμπαντες ἔσονται στάδιοι, αὐτοὶ οἱ ἐπ' εὐθείας, πλείους ἢ διπλάσιοι ὧν Δικαίαρχος εἶπε· πλείους δὲ τούτων τοὺς ἐπὶ τὸν μυχὸν τὸν 'Αδριατικὸν δεήσει, φησί, τιθέναι κατ' ἐκεῖνον.

3. 'Αλλ' ὦ φίλε Πολύβιε, φαίη τις ἄν, ὥσπερ τούτου τοῦ ψεύσματος ἐναργῆ παρίστησι τὸν ἔλεγχον ἡ πεῖρα ἐξ αὐτῶν, ὧν εἴρηκας αὐτός, εἰς μὲν Λευκάδα ἐκ Πελοποννήσου ἑπτακοσίους, ἐντεῦθεν δὲ τοὺς ἴσους εἰς Κόρκυραν, καὶ πάλιν ἐντεῦθεν εἰς τὰ Κεραύνια τοὺς ἴσους, καὶ ἐν ἀριστερᾷ εἰς τὴν 'Ιαπυγίαν, ἀπὸ δὲ τῶν Κεραυνίων, τὴν 'Ιλλυρικὴν παραλίαν σταδίων ἑξακισχιλίων ἑκατὸν πεντήκοντα· οὕτως κἀκεῖνα ψεύσματά ἐστιν ἀμφότερα, καὶ ὃ Δικαίαρχος

---

6 μικρῷ Xylander : μικρὰ A ω' ‖ λοιπὸν del. Xylander ‖ 9 Σαρδόνιον Coray : Σαρδώνιον A ω' ‖ 26 ἀριστερᾷ Müller : δεξιᾷ A ω' ‖ 29 οὕτως A B : οὕτω ω' B[2].

a sept mille stades, que celle que tu crois avoir démontrée. Car on convient très généralement que la distance par mer est de douze mille stades[1], et cela concorde également avec les indications concernant la longueur du monde habité, qu'on fixe généralement à soixante-dix mille stades. La fraction occidentale, du golfe d'Issos aux promontoires d'Ibérie qui constituent le point le plus occidental, serait d'un peu moins de trente mille stades qu'on calcule ainsi : du golfe d'Issos à Rhodes, cinq mille stades ; de là au Salmonion en Crète (soit le promontoire oriental), mille stades ; plus de deux mille pour la longueur de la Crète jusqu'au Front de Bélier ; de là au cap Pachynos en Sicile, quatre mille cinq cents stades ; du Pachynos au détroit de Sicile, plus de mille stades ; ensuite douze mille pour le trajet par mer du détroit aux Colonnes ; des Colonnes à l'extrémité du Promontoire Sacré en Ibérie, trois mille stades[2]. Au reste, la perpendiculaire non plus n'a pas été correctement tracée, si tant est que Narbonne soit à peu près sur le parallèle de Marseille, lequel est aussi celui de Byzance, comme le croit Hipparque[3] ; si également la ligne qui traverse la mer est sur le même parallèle que le détroit et Rhodes, et si, de Rhodes à Byzance, qu'on suppose toutes deux sur le même méridien, il y a, pense-t-on, cinq mille stades environ[4], telle serait aussi la valeur de la dite perpendiculaire.

1. Cette indication provient vraisemblablement de Posidonius, comme semble le suggérer la longueur du monde habité fixée à 70 000 stades (II, 3, 6), mais elle utilise non moins vraisemblablement le stade d'Ératosthène (157,5 m). Les 12 000 stades vaudraient alors à peu près 1 900 km, ce qui correspond presque exactement à la réalité.

2. *Note complémentaire*, p. 151.

3. Hipparque, V 13 e (18-21).

4. Cette information remonte aussi à Hipparque (II, 5, 41) qui admet 7° d'écart (soit 4 900 stades) entre Rhodes et Byzance, et place Byzance à 43° N. Mais elle a dû être adoptée par Posidonius de qui peut-être Strabon la tient.

εἶπε, τὸ ἀπὸ Πορθμοῦ ἐπὶ Στήλας εἶναι σταδίων ἑπτακισχιλίων, καὶ ὃ σὺ δοκεῖς ἀποδεῖξαι. Ὁμολογοῦσι γὰρ οἱ πλεῖστοι λέγοντες τὸ διὰ πελάγους μυρίων εἶναι καὶ δισχιλίων, συμφωνεῖ δὲ τοῦτο καὶ τῇ ἀποφάσει τῇ περὶ τοῦ μήκους τῆς οἰκουμένης· μάλιστα γὰρ εἶναί φασι μυριάδων ἑπτά. | Τούτου δὲ τὸ ἑσπέριον τμῆμα τὸ ἀπὸ τοῦ Ἰσσικοῦ κόλπου μέχρι τῶν ἄκρων τῆς Ἰβηρίας, ἅπερ δυσμικώτατά ἐστι, μικρὸν ἀπολείπειν τῶν τρισμυρίων· συντιθέασι δ' οὕτως· ἀπὸ μὲν τοῦ Ἰσσικοῦ κόλπου μέχρι τῆς Ῥοδίας πεντακισχιλίους· ἐνθένδ' ἐπὶ Σαλμώνιον τῆς Κρήτης, ὅπερ ἐστὶ τὸ ἑῷον ἄκρον, χιλίους· αὐτῆς δὲ τῆς Κρήτης μῆκος πλείους ἢ δισχιλίους ἐπὶ Κριοῦ μέτωπον· ἐντεῦθεν δ' ἐπὶ Πάχυνον τῆς Σικελίας τετρακισχιλίους καὶ πεντακοσίους, καὶ ἀπὸ Παχύνου δὲ ἐπὶ Πορθμὸν πλείους ἢ χιλίους· εἶτα τὸ δίαρμα τὸ ἐπὶ Στήλας ἀπὸ Πορθμοῦ μυρίους δισχιλίους· ἀπὸ Στηλῶν δ' ἐπὶ τὰ τελευταῖα τοῦ Ἱεροῦ ἀκρωτηρίου τῆς Ἰβηρίας περὶ τρισχιλίους. Καὶ ἡ κάθετος δὲ οὐ καλῶς εἴληπται, εἴπερ ἡ μὲν Νάρβων ἐπὶ τοῦ αὐτοῦ παραλλήλου σχεδόν τι ἵδρυται τῷ διὰ Μασσαλίας, αὕτη τε τῷ διὰ Βυζαντίου, καθάπερ καὶ Ἵππαρχος πείθεται, ἡ δὲ διὰ τοῦ πελάγους ἐπὶ τοῦ αὐτοῦ ἐστι τῷ διὰ Πορθμοῦ καὶ τῆς Ῥοδίας, ἀπὸ δὲ τῆς Ῥοδίας εἰς Βυζάντιον ὡς ἂν ἐπὶ τοῦ αὐτοῦ μεσημβρινοῦ κειμένων ἀμφοῖν περὶ πεντακισχιλίους εἰρήκασι σταδίους· τοσοῦτοι γὰρ ἂν εἶεν καὶ οἱ τῆς εἰρημένης καθέτου. Ἐπεὶ δὲ καὶ τὸ

TEST. : *Hypot.* 47 (6-16) ; E (18-20, 22-24).

---

3 πλεῖστοι W v s B : πλεῖστον A C ‖ 5 φασι Xylander : φησι A ω′ ‖ 8 δυσμικώτατα Coray : -κώτερα A ω′ [-μηκότερα W v s B] def. *Hypot.* ‖ 10 Σαλμώνιον A ω′ : Σαμ- *Hypot.* ‖ 16 δισχιλίους Gosselin : τρισχιλίους A ω′ *Hypot.* ‖ 17 τρισχιλίους A ω′ *Hypot.* : τετρακισ- W ‖ 18 οὐ καλῶς A B² : οὐκ ἄλλως ω′ B ‖ 20 τε Kramer : δὲ A ω′ E ‖ τῷ Xylander : τῇ A ω′ E ‖ 24 εἰρήκασι E : ὡς εἰρήκασι A ω′.

Aussi quand on prétend que le trajet maximum par mer d'Europe en Libye représente cinq mille stades depuis le fond du golfe de Galatie, cela me paraît aberration pure, à moins que la Libye en cet endroit ne fasse une nette saillie vers le nord et ne touche au parallèle des Colonnes[1]. Et il n'est pas correct non plus de dire que la perpendiculaire en question tombe près de la Sardaigne ; c'est nettement à l'ouest que se fait le trajet par mer, et il laisse entre deux presque toute la mer de Ligystique, en plus de la mer de Sardaigne[2]. Pour le littoral aussi, Polybe a exagéré les longueurs, mais pas autant.

Polybe et Ératosthène.

4. Ensuite il se met à corriger Ératosthène, tantôt à bon droit, tantôt en disant pire que lui. Quand d'Ithaque à Corcyre Ératosthène[3] compte trois cents stades, Polybe assure, lui, qu'il y en a plus de neuf cents[4]. Quand d'Épidamme à Thessalonique, Ératosthène donne neuf cents stades, il assure qu'il y en a plus de deux mille. Soit. Mais quand, depuis Marseille jusqu'aux Colonnes, Ératosthène[5] parle de sept mille stades, et de six mille depuis les Pyrénées, Polybe dit bien pire : plus de neuf mille stades depuis Marseille, et à peine moins de huit mille stades depuis les Pyrénées. Là, c'est Ératosthène qui se rapproche le plus de la vérité ; car on s'accorde aujourd'hui à penser que, si l'on supprime les irrégularités de tracé des routes, la longueur totale de l'Ibérie ne dépasse pas six mille stades, des Pyrénées jusqu'au bord occidental[6]. Or Polybe suppose au Tage huit mille stades de long

1. Il se trouve en fait qu'Alger est à 36° 30' N et Carthage à 37° N, le détroit de Sicile étant situé à 38° et non à 36° comme le croyaient les Anciens.
2. Cf. II, 4, 2 et p. 72, n. 2.
3. III B 110 (13-17).
4. *Note complémentaire*, p. 152.
5. III B 119 (17-22).
6. *Note complémentaire*, p. 152.

μέγιστον δίαρμα τοῦ πελάγους τούτου τὸ ἀπὸ τῆς Εὐρώπης ἐπὶ τὴν Λιβύην πεντακισχιλίων που σταδίων λέγουσιν ἀπὸ τοῦ μυχοῦ τοῦ Γαλατικοῦ κόλπου, δοκεῖ μοι πεπλανημένως λέγεσθαι τοῦτο, ἢ πολὺ τὴν Λιβύην κατὰ τοῦτο τὸ μέρος προσνεύειν ἐπὶ τὴν ἄρκτον καὶ συνάπτειν τῷ διὰ τῶν Στηλῶν παραλλήλῳ. Καὶ τοῦτο οὐκ εὖ λέγεται, τὸ πλησίον τῆς Σαρδόνος τὴν λεχθεῖσαν κάθετον τελευτᾶν· οὐ γὰρ παραπλήσιον, ἀλλὰ πολὺ δυσμικώτερον εἶναι τὸ δίαρμα τοῦτο τῆς Σαρδόνος, ὅλον σχεδόν τι ἀπολαμβάνον ἐν τῷ μεταξὺ πρὸς τῷ Σαρδονίῳ τὸ Λιγυστικὸν πέλαγος. Καὶ τῆς παραλίας δὲ τὰ μήκη πεπλεόνασται, πλὴν οὐκ ἐπὶ τοσοῦτόν γε.

4. Ἑξῆς δὲ τὰ τοῦ Ἐρατοσθένους ἐπανορθοῖ, τὰ μὲν εὖ, τὰ δὲ χεῖρον λέγων ἢ ἐκεῖνος. Ἐξ Ἰθάκης μὲν γὰρ εἰς Κόρκυραν τριακοσίους εἰπόντος, πλείους φησὶν εἶναι τῶν ἐννακοσίων· ἐξ Ἐπιδάμνου δὲ εἰς Θεσσαλονίκειαν ἐννακοσίους ἀποδόντος, πλείους τῶν δισχιλίων φησί· ταῦτα μὲν εὖ. Ἀπὸ δὲ Μασσαλίας ἐπὶ Στήλας λέγοντος ἑπτακισχιλίους, ἀπὸ δὲ Πυρήνης ἑξακισχιλίους, αὐτὸς λέγει χεῖρον πλείους ἢ ἐννακισχιλίους τοὺς ἀπὸ Μασσαλίας, ἀπὸ δὲ Πυρήνης μικρὸν ἐλάττους ἢ ὀκτακισχιλίους. Ἐγγυτέρω γὰρ τῆς ἀληθείας ἐκεῖνος εἴρηκεν· οἱ γὰρ νῦν ὁμολογοῦσιν, εἴ τις τὰς τῶν ὁδῶν ἀνωμαλίας ὑποτέμνοιτο, μὴ μείζω τῶν ἑξακισχιλίων σταδίων εἶναι τὸ μῆκος τὴν σύμπασαν Ἰβηρίαν ἀπὸ Πυρήνης ἕως | τῆς ἑσπερίου πλευρᾶς. Ὁ δ' αὐτὸν τὸν Τάγον ποταμὸν ὀκτακισχιλίων τίθησι τὸ

TEST. : E (14-17, 22-25).

7 et 9 Σαρδόνος A : Σαρδῶνος ω' || 8 παραπλήσιον A v : παρὰ πλησίον ω' || 10 Σαρδονίῳ A : Σαρδωνίῳ ω' || 14 χεῖρον A ω' : χείρων C || 15 Κόρκυραν A ω' B : Κέρκ- B^2 E || 26 post ὀκτακισχιλίων præb. σταδίων ω'.

depuis sa source jusqu'à son embouchure, non pas bien sûr en comptant les méandres (ce ne serait pas géographique), mais en ligne droite[1], et ce alors que les sources du Tage sont à plus de mille stades de distance des Pyrénées. Au reste il indique à juste titre qu'Ératosthène[2] ne connaît pas l'Ibérie, à propos de laquelle il fournit des renseignements contradictoires : par exemple, après avoir déclaré que, jusqu'à Gadéira, la partie extérieure en est occupée par des Galates[3] si, comme il le dit, ce peuple tient tout l'ouest de l'Europe jusqu'à Gadéira, il l'oublie bientôt et ne mentionne plus nulle part les Galates dans sa description de l'Ibérie.

Dimensions des continents.

5. Indiquant ensuite que la longueur de l'Europe est inférieure à celle de la Libye et de l'Asie réunies, Polybe n'établit pas la comparaison correctement. Il indique que le goulet des Colonnes est situé vers le couchant d'équinoxe, tandis que le Tanaïs coule du levant d'été ; et il en conclut que l'Europe serait inférieure à la longueur des deux autres continents réunis de la distance qu'il y a entre le levant d'été et le levant d'équinoxe : cela mesure la saillie que fait l'Asie vers le levant équinoxial sur le demi-cercle septentrional[4].

Sans parler de l'aridité de la présentation sur des sujets facilement accessibles, il est faux de dire que le Tanaïs[5] coule du levant d'été, car tous ceux qui connaissent les lieux disent que c'est du nord qu'il coule vers le lac Méotis de sorte que l'embouchure du fleuve, le goulet du lac Méotis et le fleuve lui-même sur toute sa longueur connue sont situés sur un seul et même méridien. 6. Il ne vaut pas la peine de citer les auteurs qui placent sa source du côté de l'Istros, le faisant venir de l'ouest, sans tenir compte de l'existence, dans l'intervalle, de grands fleuves comme le Tyras, le Borysthène, l'Hypanis, qui vont se jeter dans le Pont,

1-5. *Notes complémentaires*, p. 152-153.

μῆκος ἀπὸ τῆς πηγῆς μέχρι τῶν ἐκβολῶν, οὐ δή που τὸ σὺν τοῖς σκολιώμασιν (οὐ γὰρ γεωγραφικὸν τοῦτο), ἀλλ' ἐπ' εὐθείας λέγων, καίτοι γε ἀπὸ Πυρήνης αἱ τοῦ Τάγου πηγαὶ πλέον διέχουσιν ἢ χιλίους σταδίους. Πάλιν δὲ τοῦτο μὲν ὀρθῶς ἀποφαίνεται, ὅτι ἀγνοεῖ τὰ Ἰβηρικὰ ὁ Ἐρατοσθένης, καὶ διότι περὶ αὐτῆς ἔσθ' ὅπου τὰ μαχόμενα ἀποφαίνεται· ὅς γε μέχρι Γαδείρων ὑπὸ Γαλατῶν περιοικεῖσθαι φήσας ⟨τὰ⟩ ἔξωθεν αὐτῆς, εἴ γε τὰ πρὸς δύσιν τῆς Εὐρώπης μέχρι Γαδείρων ἔχουσιν ἐκεῖνοι, τούτων ἐκλαθόμενος κατὰ τὴν τῆς Ἰβηρίας περίοδον τῶν Γαλατῶν οὐδαμοῦ μέμνηται.

5. Τὸ δὲ μῆκος τῆς Εὐρώπης ὅτι ἔλαττόν ἐστι τοῦ συνάμφω τῆς τε Λιβύης καὶ τῆς Ἀσίας ἐκθείς, οὐκ ὀρθῶς τὴν σύγκρισιν ποιεῖται. Τὸ μὲν γὰρ στόμα τὸ κατὰ Στήλας φησίν, ὅτι κατὰ τὴν ἰσημερινὴν δύσιν ἐστίν, ὁ δὲ Τάναϊς ῥεῖ ἀπὸ θερινῆς ἀνατολῆς· ἐλαττοῦται δὴ τοῦ συνάμφω μήκους τῷ μεταξὺ τῆς θερινῆς ἀνατολῆς καὶ τῆς ἰσημερινῆς· τοῦτο γὰρ ἡ Ἀσία προλαμβάνει πρὸς τὴν ἰσημερινὴν ἀνατολὴν τοῦ πρὸς τὰς ἄρκτους ἡμικυκλίου.

Χωρὶς γὰρ τοῦ περισκελοῦς ἐν πράγμασιν εὐαποδότοις καὶ ψεῦδός ἐστι τὸ ἀπὸ θερινῆς ἀνατολῆς τὸν Τάναϊν ῥεῖν· ἅπαντες γὰρ οἱ ἔμπειροι τῶν τόπων ἀπὸ τῶν ἄρκτων ῥεῖν φασιν εἰς τὴν Μαιῶτιν, ὥστε τὰ στόματα τοῦ ποταμοῦ καὶ τὸ τῆς Μαιώτιδος καὶ αὐτὸν τὸν ποταμόν, ἐφ' ὅσον γνώριμός ἐστιν, ἐπὶ τοῦ αὐτοῦ μεσημβρινοῦ κεῖσθαι.

6. Οὐκ ἄξιοι δὲ λόγου τινὲς εἶπον [οἱ μὲν] ἀπὸ τῶν κατὰ τὸν Ἴστρον τόπων αὐτὸν τὰς ἀρχὰς ἔχειν καὶ ἀπὸ τῆς ἑσπέρας, οὐκ ἐνθυμηθέντες ὡς μεταξὺ ὁ Τύρας καὶ Βορυσθένης καὶ Ὕπανις, μεγάλοι ποταμοί, ῥέουσιν εἰς τὸν

---

5 ὀρθῶς A ω' : ὀρθὸν C ‖ 8 τὰ suppl. Siebenkees ‖ 12 δὲ B[2] : om. A ω' B ‖ 13-16 τῆς τε — συνάμφω om. W ‖ 17 τῷ Groskurd : τοῦ A ω' ‖ 26 οἱ μὲν del. Casaubon.

l'un parallèle à l'Istros, les deux autres au Tanaïs. Étant donné que les sources du Tyras n'ont pas encore été explorées, ni celles du Borysthène, ni celles de l'Hypanis, les contrées plus au nord doivent être encore bien plus inconnues. Aussi la théorie qui fait passer par là le Tanaïs avant de lui faire faire un coude en direction du lac Méotis dans lequel il se jette (car le delta est manifestement situé dans la partie nord du lac, qui en est aussi la plus orientale) doit être invention purement gratuite. Tout aussi gratuite est la théorie qui lui fait traverser le Caucase en direction du nord, et puis faire un coude vers le lac Méotis ; c'est là aussi une opinion que l'on soutient. En tout cas, jamais personne n'a dit qu'il coulait du levant. Si c'était vrai, les auteurs les plus distingués[1] n'auraient pas indiqué que son cours est en sens inverse de celui du Nil, et dans une direction à peu près diamétralement opposée, comme si ces deux fleuves coulaient sur un même méridien, ou sur un méridien voisin.

7. La longueur du monde habité est mesurée sur un parallèle à l'équateur, puisque c'est dans cette direction qu'il s'étend en longueur : aussi est-ce dans ce sens qu'il faut prendre la longueur de chaque continent, qui est la distance entre deux méridiens. Les mesures des longueurs sont exprimées en stades ; nous tentons de les déterminer en parcourant soit ces longueurs elles-mêmes, soit des parallèles à ces longueurs sur terre ou sur mer. Mais Polybe, abandonnant cette manière de faire, en introduit une tout à fait extravagante, en faisant intervenir la distance entre levant d'été et levant d'équinoxe, fraction du demi-cercle septentrional. Or pour des longueurs fixes, on n'utilise jamais comme étalon ou unité de mesure des longueurs variables, pas plus que des repères relatifs à chaque position pour des mesures absolues ou pour des diffé-

1. *Note complémentaire*, p. 153.

Πόντον, ὁ μὲν τῷ Ἴστρῳ παράλληλος, οἱ δὲ τῷ Ταναΐδι. Οὔτε ⟨δὲ⟩ τοῦ Τύρα τῶν πηγῶν κατωπτευμένων, οὔτε τοῦ Βορυσθένους, οὔτε τοῦ Ὑπάνιος, πολὺ ἂν εἴη ἀγνωστότερα τὰ ἐκείνων ἀρκτικώτερα. Ὥσθ' ὁ δι' ἐκείνων ἄγων ἐπὶ τὴν Μαιῶτιν τὸν Τάναϊν, εἶτ' ἐπιστρέφων ἐπ' αὐτήν (αἱ γὰρ ἐκβολαὶ φανερῶς ἐν τοῖς προσαρκτίοις μέρεσι τῆς λίμνης δείκνυνται, καὶ τούτοις τοῖς ἑωθινωτάτοις), πλαστὸς ἄν τις εἴη καὶ ἀπέραντος λόγος. Ὡς δ' αὔτως ἀπέραντος καὶ ὁ διὰ τοῦ Καυκάσου πρὸς ἄρκτον φήσας ῥεῖν, εἶτ' ἐπιστρέφειν εἰς τὴν Μαιῶτιν· εἴρηται γὰρ καὶ τοῦτο. Ἀπὸ μέντοι τῆς ἀνατολῆς οὐδεὶς εἴρηκε τὴν ῥύσιν. Καὶ γὰρ εἰ ἔρρει οὕτως, οὐκ ἂν ὑπεναντίως τῷ Νείλῳ | καὶ τρόπον τινὰ κατὰ διάμετρον ῥεῖν αὐτὸν ἀπεφαίνοντο οἱ χαριέστεροι, ὡς ἂν ἐπὶ ταὐτοῦ μεσημβρινοῦ ⟨ἢ⟩ παρακειμένου τινὸς τῆς ῥύσεως οὔσης ἑκατέρῳ ποταμῷ.

7. Ἥ τε τοῦ μήκους τῆς οἰκουμένης μέτρησις κατὰ παραλλήλου τῷ ἰσημερινῷ ἐστιν, ἐπειδὴ καὶ αὐτὴ ἐπὶ μῆκος οὕτως ἐκτέταται· ὥστε καὶ τῶν ἠπείρων ἑκάστης οὕτω δεῖ λαμβάνειν τὸ μῆκος μεταξὺ μεσημβρινῶν δυεῖν κείμενον. Τά τε μέτρα τῶν μηκῶν σταδιασμοί εἰσιν, οὓς θηρεύομεν ἢ δι' αὐτῶν ἐκείνων ἰόντες ἢ τῶν παραλλήλων ὁδῶν ἢ πόρων. Ὁ δὲ τοῦτον ἀφεὶς τὸν τρόπον καινὸν εἰσάγει τὸ μεταξὺ τῆς τε θερινῆς ἀνατολῆς καὶ τῆς ἰσημερινῆς τμῆμά τι τοῦ ἀρκτικοῦ ἡμικυκλίου. Πρὸς δὲ τὰ ἀμετάπτωτα οὐδεὶς κανόσι καὶ μέτροις χρῆται τοῖς μεταπτώτοις οὐδὲ τοῖς κατ' ἄλλην καὶ ἄλλην σχέσιν λεγομένοις πρὸς τὰ καθ' αὑτὰ καὶ διάφορα. Τὸ μὲν οὖν

TEST. : E (11-15) ; *Chrest.* II, 9 (16-27).

---

2 δὲ suppl. B[2] ‖ 2 οὔτε[2] et 3 οὔτε Coray : οὐδὲ bis A ω' ‖ 7 τοῖς A : om. ω' ‖ 14 ταὐτοῦ B[2] E : τὰ τοῦ A ω' B ‖ ἢ suppl. Tyrwhitt ‖ 23 τὸ Tyrwhitt : τὸν A ω' def. *Chrest.* ‖ 27 διάφορα Aujac : διαφοράν A ω' διαφορὰν οὐχ ἔχοντα B[2] def. *Chrest.*

rences[1]. La longueur est considérée comme fixe et absolue, tandis que levant et couchant d'équinoxe, levant et couchant d'été ou d'hiver ne sont pas absolus, mais relatifs à nous ; si nous changeons de pays, il y aura changement de positions pour le couchant et le levant d'équinoxe ou de solstice[2], tandis que la longueur du continent reste la même. Donc, s'il n'est pas absurde de prendre le Tanaïs et le Nil pour limites, prendre le levant d'été ou d'équinoxe est pour le moins extravagant.

Divisions de l'Europe.

8. Sur les promontoires qui découpent l'Europe, Polybe a mieux parlé qu'Ératosthène, mais sans aller assez loin. Car Ératosthène[3] en a signalé trois, l'un qui descend jusqu'aux Colonnes d'Hercule et porte l'Ibérie, un autre qui va jusqu'au détroit de Sicile et porte l'Italie, et un troisième qui va jusqu'au Malée et porte tous les pays situés entre l'Adriatique, l'Euxin et le Tanaïs. Polybe conserve tels quels les deux premiers, mais désigne comme troisième promontoire celui qui descend jusqu'à Malée et au cap Sounion, et porte la totalité de la Grèce, l'Illyrie et une partie de la Thrace ; en quatrième lieu, il indique la Chersonnèse de Thrace qui porte les pays voisins des détroits de Sestos et d'Abydos et est occupée par les Thraces, et en cinquième lieu, le promontoire qui descend vers le Bosphore Cimmérien et le goulet du lac Méotis[4].

Pour les deux premiers, soit ; car ils sont limités par des golfes simples, l'un par le golfe où se trouve Gadéira, situé entre Calpé et le Promontoire Sacré, et par celui qui est compris entre les Colonnes d'Hercule et la mer de Sicile[5] ; le second, par ce dernier golfe et l'Adriatique, quoique le cap Iapygien[6] qui forme une saillie latérale et fait de l'Italie une figure à deux cornes semble me porter la contradiction. Mais les

1. Cette critique, qui remonte sans doute à Posidonius, rappelle les discussions précédentes (II, 3, 2) sur les limites des zones. Cf. G. Aujac, *op. cit.*, p. 141-143.

2-6. *Notes complémentaires*, p. 154.

μῆκος ἀμετάπτωτον καὶ καθ' αὑτὸ λέγεται, ἀνατολὴ δ' ἰσημερινὴ καὶ δύσις, ὡς δ' αὕτως θερινή τε καὶ χειμερινή, οὐ καθ' αὑτήν, ἀλλὰ πρὸς ἡμᾶς· ἡμῶν δ' ἄλλοτ' ἄλλῃ μεταχωρούντων, ἄλλοτ' ἄλλοι τόποι καὶ δύσεών εἰσι καὶ ἀνατολῶν ἰσημερινῶν τε καὶ τροπικῶν, τὸ δὲ μῆκος μένει ταὐτὸν τῆς ἠπείρου. Τάναϊν μὲν οὖν καὶ Νεῖλον οὐκ ἄτοπον πέρας ποιεῖσθαι, θερινὴν δ' ἀνατολὴν ⟨ἢ⟩ ἰσημερινὴν καινόν.

8. Προπεπτωκυίας δὲ τῆς Εὐρώπης ἄκραις πλείοσι, βέλτιον μὲν οὗτος εἴρηκεν περὶ αὐτῶν Ἐρατοσθένους, οὔπω δὲ ἱκανῶς. Ἐκεῖνος μὲν γὰρ τρεῖς ἔφη, τὴν ἐπὶ τὰς Στήλας καθήκουσαν, ἐφ' ἧς ἡ Ἰβηρία, καὶ τὴν ἐπὶ τὸν Πορθμόν, ἐφ' ἧς ἡ Ἰταλία, καὶ τρίτην τὴν κατὰ Μαλέας, ἐφ' ἧς τὰ μεταξὺ τοῦ Ἀδρίου καὶ τοῦ Εὐξείνου πάντ' ἔθνη καὶ τοῦ Ταναΐδος. Οὗτος δὲ τὰς μὲν δύο τὰς πρώτας ὁμοίως ἐκτίθεται, τρίτην δὲ τὴν κατὰ Μαλέας καὶ Σούνιον, ἐφ' ἧς ἡ Ἑλλὰς πᾶσα καὶ ἡ Ἰλλυρὶς καὶ τῆς Θρᾴκης τινά, τετάρτην δὲ τὴν κατὰ τὴν Θρᾳκίαν χερρόνησον, ἐφ' ἧς τὰ κατὰ Σηστὸν καὶ Ἄβυδον στενά, ἔχουσι δ' αὐτὴν Θρᾷκες· πέμπτην δὲ τὴν κατὰ τὸν Κιμμερικὸν βόσπορον καὶ τὸ στόμα τῆς Μαιώτιδος.

Τὰς μὲν οὖν δύο τὰς πρώτας δοτέον· ἁπλοῖς γάρ τισι περιλαμβάνονται κόλποις, ἡ μὲν τῷ μεταξὺ τῆς Κάλπης καὶ τοῦ Ἱεροῦ ἀκρωτηρίου, ἐν ᾧ τὰ Γάδειρα, καὶ τῷ μεταξὺ Στηλῶν καὶ τῆς Σικελίας πελάγει· ἡ δὲ τούτῳ τε καὶ τῷ Ἀδρίᾳ, καίτοι ἥ γε τῶν Ἰαπύγων ἄκρα παρεμπίπτουσα | καὶ τὴν Ἰταλίαν δικόρυφον ποιοῦσα ἔχει τινὰ ἀντέμφασιν.

TEST. : *Chrest.* II, 9 (1-6), 10 (23-25), 11 (26-27).

---

2 θερινή τε καὶ χειμερινή A : χειμερινή τε καὶ θερινή ω' ‖ 7 ἢ suppl. Xylander ‖ 10 οὗτος A : οὕτως ω' ‖ 23 περιλαμβάνονται A B[2] : παραλ- ω' B ‖ 24 ᾧ Xylander : ᾗ A ω' def. *Chrest.* ‖ 25 τούτῳ A B[2] : τούτων ω' B.

derniers promontoires, qui sont bien plus clairement diversifiés, et divisés en plusieurs branches, exigent un autre mode de répartition[1].

Il en est de même pour la répartition de l'Europe en six parties : elle est sujette à des objections semblables puisqu'elle obéit à la division par promontoires. Pour notre part, dans la description régionale, nous ferons les corrections qui s'imposent, pour rectifier non seulement ces erreurs, mais toutes les autres qu'il a commises, soit à propos de l'Europe, soit dans son tour de Libye[2].

En voilà assez à l'adresse de nos prédécesseurs, de tous ceux du moins dont le nom seul suffit, nous semble-t-il, à témoigner que c'est à juste titre que nous avons choisi nous aussi de nous consacrer à ce travail qui réclamait tant de corrections et de compléments.

5

[*Seconde introduction*]

1. Puisque la critique de nos prédécesseurs est inséparable de la mise à exécution de nos engagements, prenons un second départ, et affirmons la nécessité où se trouve quiconque veut écrire un ouvrage de géographie régionale[3] de prendre pour base un certain nombre de notions enseignées par la physique et les mathématiques[4] et, en se référant aux hypothèses et aux démonstrations de ces sciences, de traiter ce qui vient ensuite[5].

Problèmes de carte. Ne l'ai-je pas dit en effet[6] : pas même un architecte, encore moins un urbaniste, ne seraient capables de jeter correctement les assises d'une maison ou d'une ville sans des notions préalables sur les *climats* dans leur rapport à la sphère céleste, sur les formes et les dimensions, sur la chaleur ou le froid[7], et mille autres choses du même genre ; à plus forte raison quand il s'agit de dresser la carte du monde habité tout entier. Le simple fait de tracer

1-7. *Notes complémentaires*, p. 154-155.

Αἱ λοιπαὶ δ' ἔτι ἐναργέστερον ποικίλαι καὶ πολυμερεῖς οὖσαι ζητοῦσιν ἄλλην διαίρεσιν.

Ὡς δ' αὔτως ἔχει καὶ ἡ εἰς ἓξ διαίρεσις τὴν ὁμοίαν ἔνστασιν ἀκολούθως ταῖς ἄκραις διειλημμένη. Ποιησόμεθα δ' ἡμεῖς ἐν τοῖς καθ' ἕκαστα τὴν προσήκουσαν ἐπανόρθωσιν καὶ τούτων καὶ τῶν ἄλλων, ὅσα ἔν τε τῇ Εὐρώπῃ διημάρτηται καὶ ἐν τῇ τῆς Λιβύης περιοδείᾳ.

Νῦν δ' ἀρκέσει ταῦτα λεχθέντα πρὸς τοὺς πρὸ ἡμῶν, ὅσους ᾠήθημεν ἱκανοὺς εἶναι παρατεθέντας ἐκμαρτυρεῖν ἡμῖν, ὅτι δικαίως προειλόμεθα καὶ αὐτοὶ τὸ αὐτὸ τοῦτο ἔργον, τοσαύτης ἐπανορθώσεως καὶ προσθήκης δεόμενον.

5

1. Ἐπεὶ δὲ τοῖς πρὸς ἐκείνους λόγοις συνεχής ἐστιν ἡ ἐγχείρησις τῆς ἡμετέρας ὑποσχέσεως, λαβόντες ἀρχὴν ἑτέραν λέγωμεν ὅτι δεῖ τὸν χωρογραφεῖν ἐπιχειροῦντα πολλὰ τῶν φυσικῶς τε καὶ μαθηματικῶς λεγομένων ὑποθέσθαι, καὶ πρὸς τὴν ἐκείνων ὑπόνοιάν τε καὶ πίστιν τὰ ἑξῆς πραγματεύεσθαι.

Εἴρηται γὰρ ὅτι οὐδ' οἰκοδόμος, οὐδ' ἀρχιτέκτων οἰκίαν ἢ πόλιν ἱδρῦσαι καλῶς οἷός τε γένοιτ' ἄν, ἀπρονοήτως ἔχων κλιμάτων τε τῶν κατὰ τὸν οὐρανὸν καὶ σχημάτων τε καὶ μεγεθῶν καὶ θάλπους καὶ ψύχους καὶ ἄλλων τοιούτων, μή τί γε τὴν ὅλην οἰκουμένην τοποθετῶν. Αὐτὸ γὰρ τὸ

TEST. : E (14-22).

2 ἄλλην A C^{2} B^{2} : ἄλλου ω' C B || 7 περιοδείᾳ C : -δίᾳ A ω' || 13-14 τῆς ἡμετέρας — ὅτι δεῖ om. C rest. C^{2} in mg. || 14 λέγωμεν A : λέγομεν ω' || 15 φυσικῶς A ω' C^{2} : -κῶν C || μαθηματικῶς A ω' C^{2} : -κῶν C || 17 πραγματεύεσθαι A ω' : -τεύσασθαι W || 18 οὐδ'[1] A ω' : οὔτ' E.

sur une seule et même surface plane[1] l'Ibérie, l'Inde et tous les pays intermédiaires, tout autant que de déterminer les couchants, les levants, les passages au méridien comme s'ils étaient les mêmes pour tous[2], exige une réflexion préalable sur la disposition et le mouvement du ciel, une claire conscience que la surface de la terre, sphérique dans la réalité, n'est actuellement représentée en plan que pour les besoins de l'œil ; la formation reçue[3] est alors proprement géographique ; dans le cas contraire, pas de géographie possible.

Ce n'est pas du tout en effet comme lorsque l'on parcourt de grandes plaines, celles de Babylonie par exemple, ou lorsque l'on vogue sur mer : alors, tout le paysage devant, derrière, sur les côtés nous apparaît à plat et ne présente aucune modification par rapport aux apparences célestes, aux mouvements et aux positions relativement à nous du soleil et des astres ; pour le géographe au contraire, il est de règle que rien ne reste semblable. Quand on est sur mer, ou qu'on traverse un pays plat, on se laisse conduire par un certain nombre d'imaginations communes qui font agir pareillement l'homme inculte et le citoyen éclairé, par une semblable inexpérience des mouvements célestes, par une même ignorance des différences qui s'y rapportent. L'on voit bien alors le soleil se lever, se coucher, passer au méridien, mais suivant quelle norme, l'on n'y réfléchit pas, tant cela est dénué d'intérêt pour l'immédiat, autant que d'être ou non parallèle à son voisin[4]. Arrive-t-il d'y réfléchir? l'on adopte pourtant des conclusions inverses de celles qu'enseignent les sciences mathématiques, comme le font les gens du pays : le sujet[5] même porte à ce genre d'erreurs.

Aussi bien le géographe ne destine-t-il pas sa géographie à l'homme du pays, ni au citoyen éclairé qui n'a jamais eu souci de ce que l'on nomme proprement les mathématiques, pas davantage au moissonneur ou au

1-4. *Notes complémentaires*, p. 155.
5. Sur le sens technique de τόπος, cf. P. Tannery, *Mémoires scientifiques*, I, p. 265.

εἰς ἐπίπεδον γράφειν ἐπιφάνειαν μίαν καὶ τὴν αὐτὴν τά τε Ἰβηρικὰ καὶ τὰ Ἰνδικὰ καὶ τὰ μέσα τούτων, καὶ μηδὲν ἧττον δύσεις καὶ ἀνατολὰς ἀφορίζειν καὶ μεσουρανήσεις, ὡς ἂν κοινὰς πᾶσι, τῷ μὲν προεπινοήσαντι τὴν τοῦ οὐρανοῦ διάθεσίν τε καὶ κίνησιν, καὶ λαβόντι ὅτι σφαιρικὴ μέν ἐστιν ἡ κατ' ἀλήθειαν τῆς γῆς ἐπιφάνεια, πλάττεται δὲ νῦν ἐπίπεδος πρὸς τὴν ὄψιν, γεωγραφικὴν ἔχει τὴν παράδοσιν, τῷ δ' ἄλλως, οὐ γεωγραφικήν.

Οὐ γάρ, ὥσπερ διὰ πεδίων ἰοῦσι μεγάλων, οἷον τῶν Βαβυλωνίων, ἢ διὰ πελάγους παρίσταται τὰ πρόσω πάντα καὶ τὰ κατόπιν καὶ ἐκ πλαγίων ἐπίπεδα, καὶ οὐδεμίαν ἀντέμφασιν παρέχει πρὸς τὰ οὐράνια καὶ τὰς τοῦ ἡλίου κινήσεις καὶ σχέσεις πρὸς ἡμᾶς καὶ τῶν ἄλλων ἄστρων, οὕτω καὶ γεωγραφοῦσιν παρίστασθαι ἀεὶ δεῖ τὰ ὅμοια. Ὁ μὲν γὰρ πελαγίζων καὶ ὁδεύων διὰ χώρας πεδιάδος κοιναῖς τισι φαντασίαις ἄγεται, καθ' ἃς καὶ ὁ ἀπαίδευτος καὶ ὁ πολιτικὸς ἐνεργεῖ ταὐτά, ἄπειρος ὢν τῶν οὐρανίων, καὶ τὰς πρὸς ταῦτα ἀντεμφάσεις ἀγνοῶν. | Ἀνατέλλοντα μὲν γὰρ ὁρᾷ ἥλιον καὶ δύνοντα καὶ μεσουρανοῦντα, τίνα δὲ τρόπον, οὐκ ἐπισκοπεῖ· οὐδὲ γὰρ χρήσιμον αὐτῷ πρὸς τὸ προκείμενον, ὥσπερ οὐδὲ τὸ παράλληλον ἑστάναι τῷ παρεστῶτι ἢ μή· τάχα δ' ἐπισκοπεῖ μέν, ἀντιδοξεῖ δὲ τοῖς μαθηματικῶς λεγομένοις, καθάπερ οἱ ἐπιχώριοι· ἔχει γὰρ ὁ τόπος τοιαῦτα διαπτώματα.

Ὁ δὲ γεωγραφικὸς οὐκ ἐπιχωρίῳ γεωγραφεῖ, οὐδὲ πολιτικῷ τοιούτῳ, ὅστις μηδὲν ἐφρόντισε τῶν λεγομένων ἰδίως μαθημάτων· οὐδὲ γὰρ θεριστῇ καὶ σκαπανεῖ, ἀλλὰ

TEST. : E (1-21, 25-27).

---

16 κοιναῖς A ω' : κεναῖς E || 17 post πολιτικὸς hab. λόγος W || ταὐτά Casaubon : ταῦτα A ω' E || 18 ταῦτα Coray : ταύτας A ω' E || 20 αὐτῷ A s C² E : αὐτῶν ω' C || 22 ἐπισκοπεῖ A ω' E : -ποῖ C || ἀντιδοξεῖ δὲ Madvig : ἄν τι [τις C] · δόξει δ' ἐν A ω'.

laboureur, mais seulement à qui peut admettre que la terre dans son entier a la forme que lui attribuent les hommes de science, avec les conséquences qu'entraîne un tel préalable. A ses adeptes, il conseille donc de se bien pénétrer de ces données de base avant de s'attaquer à la suite[1] : ce qu'il peut dire n'en est que le corollaire. Aussi sera-t-on plus à même de faire de l'enseignement présent un usage valable si l'on possède déjà une formation scientifique ; dans le cas contraire, qu'on ne parle pas de géographie.

Les connaissances indispensables.

2. Le géographe doit donc, pour les notions qui lui servent de point de départ, se fier aux géomètres qui ont mesuré la terre entière, ceux-ci aux astronomes, et ces derniers aux physiciens.

La physique est une science première[2] : on qualifie de premier ce qui n'a pas de préalable, ne dépend que de soi, contient en soi le principe et la preuve de toutes choses. Ce que la physique enseigne peut se formuler ainsi : l'univers et le ciel[3] sont sphériques ; il existe une attraction des graves vers le milieu[4] ; constituée autour de ce milieu, la terre qui forme une sphère de même centre que le ciel reste immobile[5], elle et l'axe qui traverse la terre et le ciel en leur milieu ; le ciel tourne autour d'elle et autour de l'axe, d'est en ouest, entraînant avec lui les étoiles fixes à des vitesses semblables par rapport au pôle[6]. Ainsi les étoiles fixes sont portées sur des cercles parallèles[7]. Les parallèles les plus connus sont l'équateur, les deux tropiques, les cercles arctiques. Les planètes, ainsi que le soleil et la lune, sont portées sur des cercles obliques contenus dans le zodiaque[8].

1-3. *Notes complémentaires*, p. 155-156.

4. La loi de la pesanteur est exprimée ici sous une forme plus scientifique que dans la première introduction (I, 1, 20) : elle distingue implicitement les graves et les légers (cf. Aristote, *De caelo*, I, 3, 269 b). Le « milieu » dont parlent Strabon et les philosophes est le centre commun de la terre, du ciel, et de l'univers.

5-8. *Notes complémentaires*, p. 156-157.

τῷ πεισθῆναι δυναμένῳ τὴν γῆν ἔχειν οὕτω τὴν ὅλην, ὡς οἱ μαθηματικοί φασι, καὶ τὰ ἄλλα τὰ πρὸς τὴν ὑπόθεσιν τὴν τοιαύτην. Κελεύει τε τοῖς προσιοῦσιν, ἐκεῖνα προενθυμηθεῖσι, τὰ ἑξῆς ἐφορᾶν· ἐκείνοις γὰρ τὰ ἀκόλουθα ἐρεῖν, ὥστε μᾶλλον ποιήσασθαι τῶν παραδιδομένων ἀσφαλῆ τὴν χρῆσιν τοὺς ἐντυγχάνοντας, ἂν ἀκούωσι μαθηματικῶς, τοῖς δ' ἄλλως ἔχουσιν οὔ φησι γεωγραφεῖν.

2. Τὸν μὲν δὴ γεωγραφοῦντα πιστεῦσαι δεῖ περὶ τῶν ἐχόντων αὐτῷ τάξιν ἀρχῆς τοῖς ἀναμετρήσασι τὴν ὅλην γῆν γεωμέτραις, τούτους δὲ τοῖς ἀστρονομικοῖς, ἐκείνους δὲ τοῖς φυσικοῖς.

Ἡ δὴ φυσικὴ ἀρετή τις· τὰς δ' ἀρετὰς ἀνυποθέτους φασὶν ἐξ αὑτῶν ἠρτημένας, καὶ ἐν αὑταῖς ἐχούσας τάς τε ἀρχὰς καὶ τὰς περὶ πάντων πίστεις. Τὰ μὲν οὖν παρὰ τῶν φυσικῶν δεικνύμενα τοιαῦτά ἐστι· σφαιροειδὴς μὲν ὁ κόσμος καὶ ὁ οὐρανός, ἡ ῥοπὴ δ' ἐπὶ τὸ μέσον τῶν βαρέων· περὶ τοῦτο δὲ συνεστῶσα ἡ γῆ σφαιροειδῶς ὁμόκεντρος μὲν τῷ οὐρανῷ μένει καὶ αὐτὴ καὶ ὁ δι' αὐτῆς ἄξων καὶ τοῦ οὐρανοῦ μέσου τεταμένος, ὁ δ' οὐρανὸς περιφέρεται περί τε αὐτὴν καὶ περὶ τὸν ἄξονα ἀπ' ἀνατολῆς ἐπὶ δύσιν, σὺν αὐτῷ δὲ οἱ ἀπλανεῖς ἀστέρες ὁμοταχεῖς τῷ πόλῳ. Οἱ μὲν οὖν ἀπλανεῖς ἀστέρες κατὰ παραλλήλων φέρονται κύκλων· παράλληλοι δ' εἰσὶ γνωριμώτατοι ὅ τε ἰσημερινὸς καὶ οἱ τροπικοὶ δύο καὶ οἱ ἀρκτικοί· οἱ δὲ πλάνητες ἀστέρες καὶ ἥλιος καὶ σελήνη κατὰ λοξῶν τινων, τῶν τεταγμένων ἐν τῷ ζῳδιακῷ.

TEST. : E (1-26) ; *Chrest.* II, 12 (8-14) ; Psell. 39 (15-16, 19-26).

4 ἐφορᾶν A ω' Ein mg. : ἐπισκοπεῖν E ‖ 9 αὑτῷ A ω' E : αὑτῶν C ‖ 12 δὴ A : δὲ ω' ‖ 13 αὑτῶν E : αυτῶν (sic) A αὐτῶν ω' ἑαυτῶν *Chrest.* ‖ αὑταῖς E : αυταῖς (sic) A αὐταῖς ω' ἑαυταῖς *Chrest.* ‖ 14 πάντων ω' E : τούτων A ἁπάντων *Chrest.* ‖ 17 δὲ C E : τε A ω' C[s] ‖ 18 μὲν τῷ E : τῷ μὲν A ω' ‖ αὐτὴ A E : αὕτη ω' ‖ 21-22 ὁμοταχεῖς — ἀστέρες om. W ‖ 26 τεταγμένων A s : τεταμ- ω' E. Psell.

Se fiant à ces notions, en tout ou en partie, les astronomes étudient à la suite les mouvements, les périodes, les éclipses, les dimensions, les distances, et mille autres questions. Pareillement, les géomètres qui mesurent la circonférence terrestre s'appuient sur la doctrine des physiciens et des astronomes ; et les géographes à leur tour sur la doctrine des géomètres.

3. Il faut en effet poser en préalable que le ciel a cinq zones, cinq zones aussi la terre, et que les zones portent le même nom ici-bas qu'en haut ; les arguments en faveur de cette division en zones ont été déjà indiqués[1]. Les zones seraient délimitées par des cercles parallèles à l'équateur, tracés de chaque côté de celui-ci, deux d'entre eux isolant la zone torride, deux autres à la suite formant à partir de la zone torride les deux zones tempérées, et à partir des zones tempérées les zones glaciales. Sous chacun des cercles célestes se projette son homonyme terrestre, et il en est de même pour les zones. On appelle tempérées les zones que l'on peut habiter, inhabitées les autres, l'une à cause de la chaleur, les autres à cause du froid[2]. On procède de même pour définir les tropiques et les cercles arctiques, là où il existe des cercles arctiques[3] : c'est par leur nom du ciel que l'on désigne ceux de la terre, qui en sont la projection chacun à chacun. Étant donné que l'équateur coupe en deux la totalité du ciel, nécessairement la terre est aussi divisée en deux par l'équateur terrestre. Chacun des hémisphères, au ciel comme sur terre, s'appelle l'un boréal, l'autre austral ; aussi puisque la zone torride est divisée en deux par le même cercle, une

1. Allusion à II, 2, 2 et II, 3, 2. En réalité Strabon a donné les motifs non pas de la division en zones mais de la préférence qu'il accorde à la division en cinq. L'existence des zones est présentée comme une des conséquences directes de la sphéricité de la terre et de l'univers (II, 2, 1 ; cf. aussi Géminos, XV, 1). Mais Strabon, oubliant très vite leur origine céleste, se contente de définir les zones terrestres.

2-3. *Notes complémentaires*, p. 157.

Τούτοις δὲ πιστεύσαντες ἢ πᾶσιν ἤ τισιν οἱ ἀστρονομικοὶ τὰ ἑξῆς πραγματεύονται, κινήσεις καὶ περιόδους καὶ ἐκλείψεις καὶ μεγέθη καὶ ἀποστάσεις καὶ ἄλλα μυρία· ὡς δ' αὕτως οἱ τὴν γῆν ὅλην ἀναμετροῦντες γεωμέτραι προτίθενται τὰς τῶν φυσικῶν καὶ τῶν ἀστρονομικῶν δόξας, τὰς δὲ τῶν γεωμετρῶν πάλιν οἱ γεωγράφοι. |

3. Πεντάζωνον μὲν γὰρ ὑποθέσθαι δεῖ τὸν οὐρανόν, πεντάζωνον δὲ καὶ τὴν γῆν, ὁμωνύμους δὲ καὶ τὰς ζώνας τὰς κάτω ταῖς ἄνω· τὰς δ' αἰτίας εἰρήκαμεν τῆς εἰς τὰς ζώνας διαιρέσεως. Διορίζοιντο δ' ἂν αἱ ζῶναι κύκλοις παραλλήλοις τῷ ἰσημερινῷ γραφομένοις ἑκατέρωθεν αὐτοῦ, δυσὶ μὲν τοῖς ἀπολαμβάνουσι τὴν διακεκαυμένην, δυσὶ δὲ τοῖς μετὰ τούτους, οἳ πρὸς μὲν τῇ διακεκαυμένῃ τὰς εὐκράτους δύο ποιοῦσι, πρὸς δὲ ταῖς εὐκράτοις τὰς κατεψυγμένας. Ὑποπίπτει δ' ἑκάστῳ τῶν οὐρανίων κύκλων ὁ ἐπὶ γῆς ὁμώνυμος αὐτῷ, καὶ ἡ ζώνη δὲ ὡσαύτως τῇ ζώνῃ. Εὐκράτους μὲν οὖν φασι τὰς οἰκεῖσθαι δυναμένας, ἀοικήτους δὲ τὰς ἄλλας, τὴν μὲν διὰ καῦμα, τὰς δὲ διὰ ψῦχος. Τὸν δ' αὐτὸν τρόπον καὶ περὶ τῶν τροπικῶν καὶ τῶν ἀρκτικῶν, παρ' οἷς εἰσιν ἀρκτικοί, διορίζουσιν ὁμωνύμως τοῖς ἄνω τοὺς ἐπὶ γῆς ποιοῦντες, καὶ τοὺς ἑκάστοις ὑποπίπτοντας. Τοῦ δ' ἰσημερινοῦ δίχα τέμνοντος τὸν ὅλον οὐρανόν, καὶ τὴν γῆν ἀνάγκη διαιρεῖσθαι ὑπὸ τοῦ ἐν αὐτῇ ἰσημερινοῦ. Καλεῖται δὲ τῶν ἡμισφαιρίων ἑκάτερον τῶν τε οὐρανίων καὶ τῶν ἐπὶ γῆς τὸ μὲν βόρειον, τὸ δὲ νότιον· οὕτως δὲ καὶ τῆς διακεκαυμένης ὑπὸ τοῦ αὐτοῦ κύκλου δίχα διαιρουμένης τὸ μὲν ἔσται βόρειον αὐτῆς

TEST. : E (1-26) ; *Chrest.* II, 12 (7-9).

5 προτίθενται B² E : προστίθ- A ω' B ‖ τὰς ... δόξας A W B E : ταῖς ... δόξαις C v s ‖ 6 τὰς A ω' E : ταῖς C ‖ 8 ὁμωνύμους A ω' : -μως E ‖ 13 τούτους ω' E : τούτοις A ‖ 14 ταῖς A E : τοῖς ω' ‖ 27 ἔσται A : ἐστὶ ω'.

partie en sera boréale, l'autre australe. Il est clair également que, des deux zones tempérées, l'une sera boréale, l'autre australe, du nom de l'hémisphère dans lequel elle se trouve. On appelle hémisphère boréal celui qui contient la zone tempérée dans laquelle, en regardant d'est en ouest, on a le pôle à sa droite, l'équateur à sa gauche, ou bien encore celui dans lequel, quand on regarde vers le midi, on a le couchant à sa droite, le levant à sa gauche ; pour l'hémisphère austral, c'est l'inverse. Aussi est-il clair que nous sommes nous-mêmes dans l'un des deux hémisphères, le boréal, mais certainement pas dans les deux à la fois[1] : ce n'est pas possible,

> Dans le milieu sont de grands fleuves...
> Au premier chef l'Océan...,[2]

et puis la zone torride. Or il n'y a pas d'océan au milieu de notre monde habité, le coupant sur toute sa longueur, pas plus que de région torride ; et l'on n'y trouve nulle part assurément de *climats* inverses[3] de ceux dont on a parlé pour la zone tempérée boréale.

4. C'est de là que part le géomètre : utilisant les gnomoniques et de manière générale les méthodes astronomiques qui permettent de trouver en chaque lieu géographique les parallèles à l'équateur et leurs perpendiculaires qui passent par les pôles, il mesure la partie habitable de la terre en l'arpentant ; pour le reste, il se fie au calcul des distances. Il peut ainsi trouver la distance approximative de l'équateur au pôle, qui représente le quart du grand cercle de la terre ; avec ce chiffre, il a aussi son quadruple, soit le périmètre de la terre.

1. Vision traditionnelle depuis Cratès d'un monde habité qui ne serait que dans l'hémisphère nord. Ptolémée l'adopte dans sa *Syntaxe mathématique* (II, 1) alors que dans sa *Géographie*, il prolonge le monde habité jusqu'à 16° S (I, 10, 1, p. 25-26, Müller).
2. *Odyssée*, XI, 157-158.
3. *Note complémentaire*, p. 157.

μέρος, τὸ δὲ νότιον. Δῆλον δ' ὅτι καὶ τῶν εὐκράτων ζωνῶν ἡ μὲν ἔσται βόρειος, ἡ δὲ νότιος, ὁμωνύμως τῷ ἡμισφαιρίῳ ἐν ᾧ ἐστι. Καλεῖται δὲ βόρειον μὲν ἡμισφαίριον τὸ τὴν εὔκρατον ἐκείνην περιέχον ἐν ᾗ ἀπὸ τῆς ἀνατολῆς βλέποντι ἐπὶ τὴν δύσιν ἐν δεξιᾷ μέν ἐστιν ὁ πόλος, ἐν ἀριστερᾷ δ' ὁ ἰσημερινός, ἢ ἐν ᾧ πρὸς μεσημβρίαν βλέπουσιν ἐν δεξιᾷ μέν ἐστι δύσις, ἐν ἀριστερᾷ δ' ἀνατολή, νότιον δὲ τὸ ἐναντίως ἔχον · ὥστε δῆλον ὅτι ἡμεῖς ἐσμεν ἐν θατέρῳ τῶν ἡμισφαιρίων, καὶ τῷ βορείῳ γε, ἐν ἀμφοτέροις δ' οὐχ οἷόν τε ·

μέσσῳ γὰρ μεγάλοι ποταμοί, ...
Ὠκεανὸς μὲν πρῶτα, ...

ἔπειτα ἡ διακεκαυμένη. Οὔτε δὲ ὠκεανὸς ἐν μέσῳ τῆς καθ' ἡμᾶς οἰκουμένης ἐστὶ τέμνων ὅλην, οὔτ' οὖν διακεκαυμένον χωρίον · οὐδὲ δὴ μέρος αὐτῆς εὑρίσκεται τοῖς κλίμασιν ὑπεναντίως ἔχον τοῖς λεχθεῖσιν ἐν τῇ βορείῳ εὐκράτῳ.

4. Λαβὼν οὖν ταῦθ' ὁ γεωμέτρης, προσχρησάμενος τοῖς γνωμονικοῖς καὶ τοῖς ἄλλοις τοῖς ὑπὸ τοῦ ἀστρονομικοῦ δεικνυμένοις, ἐν οἷς οἵ τε παράλληλοι τῷ ἰσημερινῷ εὑρίσκονται οἱ καθ' ἑκάστην τὴν οἴκησιν καὶ οἱ πρὸς ὀρθὰς τέμνοντες τούτους, γραφόμενοι δὲ διὰ τῶν πόλων, καταμετρεῖ τὴν μὲν οἰκήσιμον ἐμβατεύων, τὴν δ' ἄλλην ἐκ τοῦ λόγου τῶν ἀποστάσεων. Οὕτω δ' ἂν εὑρίσκοι, πόσον ἂν εἴη τὸ ἀπὸ τοῦ ἰσημερινοῦ μέχρι πόλου, | ὅπερ ἐστὶ τεταρτημόριον τοῦ μεγίστου κύκλου τῆς γῆς · ἔχων δὲ τοῦτο ἔχει καὶ τὸ τετραπλάσιον αὐτοῦ, τοῦτο δ' ἔστιν ἡ περίμετρος τῆς γῆς.

TEST. : E (1-28) ; *Chrest.* II, 14 (18-28).

---

2 ἔσται A E : ἐστὶ ω' || 11 μέσσῳ Coray : μέσῳ A ω' E || 14 οὖν A ω' E : ἂν C || 16 τῇ A ω' : τῷ W E.

Ainsi, de même que le géomètre, pour mesurer la terre, a pris ses prémisses chez l'astronome, que l'astronome a emprunté au physicien, de la même manière le géographe doit cmprunter au géomètre qui a mesuré le globe terrestre pour, de là, prendre son élan, se fiant à lui et à ceux à qui celui-ci s'est fié. Il doit alors commencer par définir notre monde habité, ses dimensions, son contour, ses caractères naturels, sa position par rapport au globe terrestre : car tel est le domaine propre du géographe. Il doit ensuite, dans l'étude des diverses régions, terre et mer, donner les explications adéquates[1], sans oublier d'indiquer les insuffisances que l'on peut relever chez nos prédécesseurs, spécialement chez ceux que l'on a pris l'habitude de considérer comme des autorités en la matière.

Les hypothèses nécessaires.

5. Posons donc en principe que la terre, avec la mer, est de forme sphérique, ne constituant qu'une seulc et même surface avec les océans. En effet le relief terrestre est amené à disparaître au regard de dimensions si considérables : sa médiocrité le rend négligeable[2]. La forme sphérique en l'occurrence ne s'entend donc pas comme d'un objet fait au tour[3], ni à la manière du géomètre qui fait ses calculs, mais à l'estime, et une estime assez grossière.

Imaginons donc la terre avec ses cinq zones[4], le cercle de l'équateur en bonne place, un autre cercle parallèle au premier limitant dans l'hémisphère nord la zone glaciale, et, passant par les pôles, un dernier cercle perpendiculaire aux précédents. L'hémisphère nord contient alors deux des quarts du globe terrestre que forme l'équateur avec le cercle passant par les pôles ; dans chacun d'eux, on détermine un quadrilatère dont le côté nord est la moitié du parallèle proche du pôle,

1-2. *Notes complémentaires*, p. 157.

3. Cf. Hérodote, IV, 36 et Platon, *Timée*, 33 b, où l'on trouve la même image.

4. II B 27 (p. 83, 20 - 85, 19).

Ὥσπερ οὖν ὁ μὲν τὴν γῆν ἀναμετρῶν παρὰ τοῦ ἀστρονομοῦντος ἔλαβε τὰς ἀρχάς, ὁ δὲ ἀστρονόμος παρὰ τοῦ φυσικοῦ, τὸν αὐτὸν τρόπον χρὴ καὶ τὸν γεωγράφον παρὰ τοῦ ἀναμεμετρηκότος ὅλην τὴν γῆν ὁρμηθέντα, πιστεύσαντα τούτῳ καὶ οἷς ἐπίστευσεν οὗτος, πρῶτον μὲν ἐκθέσθαι τὴν οἰκουμένην καθ' ἡμᾶς, πόση τις καὶ ποία τὸ σχῆμα καὶ τὴν φύσιν οἵα ἐστὶ καὶ πῶς ἔχουσα πρὸς τὴν ὅλην γῆν · ἴδιον γὰρ τοῦ γεωγράφου τοῦτο · ἔπειτα περὶ τῶν καθ' ἕκαστα τῶν τε κατὰ γῆν καὶ τῶν κατὰ θάλατταν ποιήσασθαι τὸν προσήκοντα λόγον, παρασημαινόμενον ὅσα μὴ ἱκανῶς εἴρηται τοῖς πρὸ ἡμῶν τοῖς μάλιστα πεπιστευμένοις ἀρίστοις γεγονέναι περὶ ταῦτα.

5. Ὑποκείσθω δὴ σφαιροειδὴς ἡ γῆ σὺν τῇ θαλάττῃ, μίαν καὶ τὴν αὐτὴν ἐπιφάνειαν ἴσχουσα τοῖς πελάγεσι. Συγκρύπτοιτο γὰρ ἂν τὸ ἐξέχον τῆς γῆς ἐν τῷ τοσούτῳ μεγέθει μικρὸν ὂν καὶ λανθάνειν δυνάμενον, ὥστε τὸ σφαιροειδὲς ἐπὶ τούτων οὐχ ὡς ἂν ἐκ τόρνου φαμέν, οὐδ' ὡς ὁ γεωμέτρης πρὸς λόγον, ἀλλὰ πρὸς αἴσθησιν, καὶ ταύτην παχυτέραν.

Νοείσθω δὴ πεντάζωνος, καὶ ὁ ἰσημερινὸς τεταγμένος ἐν αὐτῇ κύκλος, καὶ ἄλλος τούτῳ παράλληλος, ὁρίζων τὴν κατεψυγμένην ἐν τῷ βορείῳ ἡμισφαιρίῳ, καὶ διὰ τῶν πόλων τις τέμνων τούτους πρὸς ὀρθάς. Τοῦ δὴ βορείου ἡμισφαιρίου δύο περιέχοντος τεταρτημόρια τῆς γῆς, ἃ ποιεῖ ὁ ἰσημερινὸς πρὸς τὸν διὰ τῶν πόλων, ἐν ἑκατέρῳ τούτων ἀπολαμβάνεται τετράπλευρον χωρίον, οὗ ἡ μὲν βόρειος πλευρὰ ἥμισυ τοῦ πρὸς τῷ πόλῳ παραλλήλου

TEST. : E (1-27) ; Psell. 46 (13-14, 16-18).

---

1 ἀναμετρῶν A ω' E : παραμ- W ‖ 7 οἵα A ω' C² E : ποία C ‖ 13 δὴ A ω' : δὲ E Psell. ‖ 14 μίαν A W v s B E Psell. : μία C ‖ 25 τῶν πόλων A B² E : τὸν πόλον ω' B.

le côté sud la moitié de l'équateur, les autres côtés des segments du cercle qui passc par les pôles, symétriques et d'égale longueur. Dans l'un de ces quadrilatères (peu importe lequel, semblerait-il), est situé, disons-nous, notre monde habité, baigné par la mer de toutes parts, et semblable à une île ; l'expérience sensible aussi bien que le raisonnement s'accordent à le prouver, comme nous l'avons déjà dit[1].

Au cas où l'on mettrait en doute une telle proposition, il ne ferait aucune différence du point de vue de la géographie d'en faire une île ou de s'en tenir à ce que nous avons tiré de l'expérience, que, de chaque côté, en partant de l'orient aussi bien que de l'occident, le circuit par mer est possible, sauf sur un faible espace au milieu. Et cet espace, peu importe qu'il soit bordé par la mer ou par une terre inhabitée[2] : le but du géographe est de décrire le monde habité dans ses parties connues, de négliger les contrées inconnues, de même que ce qui se trouve à l'extérieur. Il suffira donc de joindre par une ligne droite les ultimes points de la côte atteints par mer de chaque côté pour achever le tracé d'cnsemble de la dite île.

Forme et dimensions.

6. Commençons donc par placer l'île dans le quadrilatère indiqué. Il faut prendre comme dimensions ce qui apparaît une fois que l'on a isolé de la totalité du globe terrestre notre hémisphère, de celui-ci la moitié, et de cette moitié encore le quadrilatère dans lequel, disons-nous, est situé le monde habité. Il faut procéder de manière analogue pour ce qui est de sa forme, en ajustant les apparences concrètes aux principes de base. Et donc, puisque la section de l'hémisphère nord comprise entre l'équateur et le cercle parallèle à l'équateur que l'on a tracé vers le pôle a la forme d'une

1. Cf. I, 1, 8.
2. *Note complémentaire*, p. 158.

ἐστίν, ἡ δὲ νότιος τοῦ ἰσημερινοῦ ἥμισυ, αἱ δὲ λοιπαὶ πλευραὶ τμήματά εἰσι τοῦ διὰ τῶν πόλων, ἀντικείμενα ἀλλήλοις, ἴσα τὸ μῆκος. Ἐν θατέρῳ δὴ τῶν τετραπλεύρων τούτων (ὁποτέρῳ δ' οὐδὲν ἂν διαφέρειν δόξειεν) ἱδρῦσθαί φαμεν τὴν καθ' ἡμᾶς οἰκουμένην, περίκλυστον θαλάττῃ καὶ ἐοικυῖαν νήσῳ· εἴρηται γὰρ ὅτι καὶ τῇ αἰσθήσει καὶ τῷ λόγῳ δείκνυται τοῦτο.

Εἰ δ' ἀπιστεῖ τις τῷ λόγῳ τούτῳ, διαφέροι ἂν πρὸς τὴν γεωγραφίαν οὐδὲν νῆσον ποιεῖν, ἢ ὅπερ ἐκ τῆς πείρας ἐλάβομεν, τούτῳ συγχωρεῖν, ὅτι καὶ ἀπὸ τῆς ἠοῦς ἑκατέρωθεν περίπλους ἐστὶ καὶ ἀπὸ τῆς ἑσπέρας, πλὴν ὀλίγων τῶν μέσων χωρίων. Ταῦτα δ' οὐδὲν διαφέρει θαλάττῃ περατοῦσθαι ἢ γῇ ἀοικήτῳ· ὁ γὰρ γεωγραφῶν ζητεῖ τὰ γνώριμα μέρη τῆς οἰκουμένης εἰπεῖν, τὰ δ' ἄγνωστα ἐᾶν, καθάπερ καὶ τὰ ἔξω αὐτῆς. | Ἀρκέσει δ' ἐπιζεύξασιν εὐθεῖαν γραμμὴν ἐπὶ τὰ ὕστατα σημεῖα τοῦ ἑκατέρωθεν παράπλου τὸ πᾶν ἐκπληρῶσαι σχῆμα τῆς λεγομένης νήσου.

6. Προκείσθω δὲ ἡ μὲν νῆσος ἐν τῷ λεχθέντι τετραπλεύρῳ. Δεῖ δὲ λαβεῖν τὸ μέγεθος αὐτῆς τὸ φαινόμενον, ἀφελόντας ἀπὸ μὲν τοῦ ὅλου μεγέθους τῆς γῆς τὸ ἡμισφαίριον τὸ καθ' ἡμᾶς, ἀπὸ δὲ τούτου τὸ ἥμισυ, ἀπὸ δ' αὖ τούτου πάλιν τὸ τετράπλευρον, ἐν ᾧ δὴ τὴν οἰκουμένην κεῖσθαί φαμεν. Ἀνάλογον δὲ καὶ περὶ τοῦ σχήματος ὑπολαβεῖν δεῖ, τὸ φαινόμενον τοῖς ὑποκειμένοις ἐφαρμόττοντα. Ἀλλ' ἐπειδὴ τοῦ μεταξὺ τοῦ ἰσημερινοῦ καὶ τοῦ ληφθέντος παραλλήλου τούτῳ πρὸς τῷ πόλῳ τμήματος

TEST. : E (1-27) ; *Chrest.* II, 15 (8-13), 16 (26-27).

---

4 ὁποτέρῳ E : -τέρων A ω' ‖ 9 οὐδὲν E : οὐδὲ A ω' οὐ (διαφέρει) *Chrest.* ‖ 10 τούτῳ A W v B : τοῦτο C s E ‖ συγχωρεῖν o : -ρῶν A ω' E def. *Chrest.* ‖ 12 οὐδὲν E : οὐ A ω' def. *Chrest.* ‖ 19 λεχθέντι A ω' : ῥηθέντι E.

tête d'artichaut[1], puisque d'autre part le cercle qui passe par le pôle et coupe en deux l'hémisphère coupe en deux également la tête d'artichaut et détermine le quadrilatère, il ressortira clairement que le quadrilatère qui contient l'océan Atlantique représente la moitié de la superficie de la tête d'artichaut. Le monde habité y constitue une île en forme de chlamyde[2], valant moins de la moitié du quadrilatère, comme le montrent à la fois la géométrie, l'immensité des eaux qui la baignent et recouvrent l'extrémité des continents de chaque côté, les faisant s'amincir en forme de biseau[3], et, en troisième lieu, la longueur et la largeur maximales ; la longueur, qui compte soixante-dix mille stades, s'achève en gros dans une mer que l'on ne peut encore sillonner en bateau du fait de ses dimensions et de la solitude qui y règne ; l'autre, inférieure à trente mille stades, est limitée par des régions inhabitées du fait de la chaleur ou du froid. A elle seule, dans le quadrilatère, la portion inhabitée du fait de la chaleur mesure huit mille huit cents stades de large et cent vingt-six mille stades de long (la moitié de l'équateur) ; et le reste lui serait encore supérieur[4].

Largeur du monde habité.

7. Tout ceci est plus ou moins en accord avec l'enseignement d'Hipparque[5]. D'après lui en effet, il faut partir des dimensions de la terre indiquées par Ératosthène[6], puis en isoler le monde habité : il estime qu'il sera à peu près indifférent, au regard des apparences célestes en chaque lieu géographique, d'utiliser cette mesure ou bien de plus récentes[7]. L'équateur valant

1-4. *Notes complémentaires*, p. 158.

5. III 2 (p. 85, 20 - 86, 8) = 36 (20-25).

6. II B 15 (20-25).

7. Nous connaissons l'évaluation attribuée à Posidonius qui fait de 180 000 stades la circonférence terrestre (II, 2, 2), mais Hipparque n'a pu la connaître ; il ferait alors allusion à d'autres tentatives qui ont dû suivre celle d'Ératosthène et dont Posidonius a pu se faire l'écho (cf. H. Berger, *Hipparch*, p. 25-26, et H. Berger, *Eratosthenes*, p. 105 sqq.). H. Berger indique (*Erat.*, p. 105, n. 2) que l'un de ces auteurs de mesure pourrait avoir été Sérapion.

τοῦ βορείου ἡμισφαιρίου σπόνδυλός ἐστι τὸ σχῆμα, ὁ δὲ διὰ τοῦ πόλου δίχα τέμνων τὸ ἡμισφαίριον δίχα τέμνει καὶ τὸν σπόνδυλον καὶ ποιεῖ τὸ τετράπλευρον, ἔσται δῆλον ὅτι σπονδύλου ἐπιφανείας ἥμισυ τὸ τετράπλευρον ᾧ ἐπίκειται τὸ Ἀτλαντικὸν πέλαγος. Ἡ δ' οἰκουμένη χλαμυδοειδὴς ἐν τούτῳ νῆσος, ἔλαττον ἢ ἥμισυ τοῦ τετραπλεύρου μέρος οὖσα· φανερὸν δὲ τοῦτο ἔκ τε γεωμετρίας καὶ τοῦ πλήθους τῆς περικεχυμένης θαλάττης, καλυπτούσης τὰ ἄκρα τῶν ἠπείρων ἑκατέρωθεν καὶ συναγούσης εἰς μείουρον σχῆμα, καὶ τρίτου τοῦ μήκους καὶ πλάτους τοῦ μεγίστου· ὧν τὸ μὲν ἑπτὰ μυριάδων σταδίων ἐστίν, ὡς ἐπὶ τὸ πολὺ περατούμενον θαλάττῃ μηκέτι πλεῖσθαι δυναμένῃ διὰ τὸ μέγεθος καὶ τὴν ἐρημίαν, τὸ δ' ἔλαττον τριῶν μυριάδων ὁριζόμενον τῷ ἀοικήτῳ διὰ θάλπος ἢ ψῦχος. Αὐτὸ γὰρ τὸ διὰ θάλπος ἀοίκητον τοῦ τετραπλεύρου, πλάτος μὲν ἔχει ὀκτακισχιλίων καὶ ὀκτακοσίων σταδίων, μῆκος δὲ τὸ μέγιστον μυριάδων δώδεκα καὶ ἑξακισχιλίων, ὅσον ἐστὶν ἥμισυ τοῦ ἰσημερινοῦ, ⟨καὶ⟩ πλέον ἂν εἴη τὸ λοιπόν.

7. Τούτοις δὲ συνῳδά πώς ἐστι καὶ τὰ ὑπὸ Ἱππάρχου λεγόμενα. Φησὶ γὰρ ἐκεῖνος, ὑποθέμενος τὸ μέγεθος τῆς γῆς ὅπερ εἶπεν Ἐρατοσθένης, ἐντεῦθεν δεῖν ποιεῖσθαι τὴν τῆς οἰκουμένης ἀφαίρεσιν· οὐ γὰρ πολὺ διοίσειν πρὸς τὰ φαινόμενα τῶν οὐρανίων καθ' ἑκάστην τὴν οἴκησιν οὕτως ἔχειν τὴν ἀναμέτρησιν, ἢ ὡς οἱ ὕστερον ἀποδεδώκασιν.

TEST. : *Chrest.* II, 16 (1-6), 17 (11-18) ; E (1-21).

1, 3 et 4 σπόνδυλ- *Chrest.* A E : -δειλ- ω' [-δηλ- s] ‖ 4 ἥμισυ *Chrest.* : μεῖον A ω' (ἐπιφάνεια) σημείου E ‖ 7 μέρος E : μέρους A ω' ‖ 8 περικεχυμένης A B² E : παρακ- ω' B ‖ 13 δυναμένῃ E : -νης A ω' def. *Chrest.* ‖ 16 ἔχει *Chrest.* : ἔχον A ω' E ‖ 18 καὶ suppl. Aujac ‖ 22 δεῖν Casaubon : δὴ A ω'.

donc, d'après Ératosthène[1], deux cent cinquante-deux mille stades de tour, le quart vaudrait soixante-trois mille stades ; cela fait que la distance de l'équateur jusqu'au pôle représente en stades quinze de ces soixantièmes dont l'équateur vaut soixante. On en compte quatre entre l'équateur et le tropique d'été[2] qui se trouve être le parallèle de Syène.

Quant aux distances partielles, elles sont comptées d'après des mesures concrètes[3]. Il se trouve en effet que le tropique passe par Syène ; en cet endroit, au solstice d'été, le gnomon ne fait pas d'ombre à midi. Or le méridien de Syène[4] décrit à très peu près le cours du Nil, approximativement de Méroé à Alexandrie, soit sur quelque dix mille stades. C'est vers le milieu de cette distance précisément que se situe Syène ; de Syène à Méroé il y aurait donc cinq mille stades. Mais quand on avance en ligne droite de quelque trois mille stades vers le midi, le pays devient inhabitable du fait de la chaleur ; aussi le parallèle qui traverse ces régions, le même que celui qui traverse le pays producteur de cannelle, doit-il être pris comme limite et commencement de notre monde habité du côté du midi[5]. Puisque la distance de Syène à Méroé est de cinq mille stades, si l'on y ajoute un supplément de trois mille stades, cela peut faire en tout huit mille stades jusqu'à la frontière du monde habité. Or de Syène à l'équateur on[6] compte seize mille huit cents stades (c'est la valeur de quatre soixantièmes, en les supposant de quatre mille deux cents stades l'un) : il resterait donc, pour la distance

1. II B 23 ((1-7).
2. Valeur traditionnellement arrondie de l'obliquité de l'écliptique (24°), qu'on a représentée longtemps comme le côté d'un pentédécagone (Eudème de Rhodes). Cf. D. R. Dicks, *Hipparchus*, p. 29-30, et T. L. Heath, *Aristarchus of Samos*, p. 131.
3. Cf. II, 5, 6.
4. Ératosthène, III A 39 (p. 86, 12 - 87, 7).
5. Cette limite sud du monde habité, à 8 800 stades de l'équateur, serait donc à 12° 30' de latitude nord environ, en comptant 700 stades au degré (cf. II, 5, 35).
6. Ératosthène, II B 23 (25-27).

Ὄντος δὴ κατ' Ἐρατοσθένη τοῦ ἰσημερινοῦ κύκλου σταδίων μυριάδων πέντε καὶ εἴκοσι καὶ δισχιλίων, τὸ τεταρτημόριον εἴη ἂν ἓξ μυριάδες καὶ τρισχίλιοι· τοῦτο δέ ἐστι τὸ ἀπὸ τοῦ ἰσημερινοῦ ἐπὶ τὸν πόλον πεντεκαίδεκα ἑξηκοστὰ σταδίων, οἵων ἐστὶν ὁ ἰσημερινὸς ἑξήκοντα. Τὸ δ' ἀπὸ τοῦ ἰσημερινοῦ ἐπὶ τὸν θερινὸν τροπικὸν τεττάρων· | οὗτος δ' ἐστὶν ὁ διὰ Συήνης γραφόμενος παράλληλος.

Συλλογίζεται δὴ τὰ καθ' ἕκαστα διαστήματα ἐκ τῶν φαινομένων μέτρων. Τὸν μὲν γὰρ τροπικὸν κατὰ Συήνην κεῖσθαι συμβαίνει, διότι ἐνταῦθα κατὰ τὰς θερινὰς τροπὰς ἄσκιός ἐστιν ὁ γνώμων μέσης ἡμέρας. Ὁ δὲ διὰ τῆς Συήνης μεσημβρινὸς γράφεται μάλιστα διὰ τῆς τοῦ Νείλου ῥύσεως ἀπὸ Μερόης ἕως Ἀλεξανδρείας· στάδιοι δ' εἰσὶν οὗτοι περὶ μυρίους. Κατὰ μέσον δὲ τὸ διάστημα τὴν Συήνην ἱδρῦσθαι συμβαίνει, ὥστ' ἐντεῦθεν ἐπὶ Μερόην πεντακισχίλιοι. Προϊόντι δ' ἐπ' εὐθείας ὅσον τρισχιλίους σταδίους ἐπὶ μεσημβρίαν, οὐκέτ' οἰκήσιμα τἆλλά ἐστι διὰ καῦμα· ὥστε τὸν διὰ τούτων τῶν τόπων παράλληλον, τὸν αὐτὸν ὄντα τῷ διὰ τῆς Κινναμωμοφόρου, πέρας καὶ ἀρχὴν δεῖ τίθεσθαι τῆς καθ' ἡμᾶς οἰκουμένης πρὸς μεσημβρίαν. Ἐπεὶ οὖν πεντακισχίλιοι μέν εἰσιν οἱ ἀπὸ Συήνης εἰς Μερόην, ἄλλοι δὲ προσγεγόνασι τρισχίλιοι, εἶεν ἂν οἱ πάντες ἐπὶ τοὺς ὅρους τῆς οἰκουμένης ὀκτακισχίλιοι. Ἐπὶ δέ γε τὸν ἰσημερινὸν ἀπὸ Συήνης μύριοι ἑξακισχίλιοι ὀκτακόσιοι (τοσοῦτοι γάρ εἰσιν οἱ τῶν τεττάρων ἑξηκοντάδων, τεθείσης ἑκάστης τετρακισχιλίων καὶ διακοσίων),

---

TEST. : *Chrest.* II, 18 (1-5), 19 (20-27) ; E (1-3, 7-27).

---

1 δὴ A ω' : δὲ E ‖ 11 συμβαίνει A v s B E : -νειν C W ‖ 14 ἀπὸ E : ὡς ἀπὸ A ω' ‖ 17 ὅσον A ω' E : ὡσεὶ C ‖ 19 τὸν A C W B : τῶν v s E ‖ τούτων τῶν τόπων A ω' E : τοῦτον τὸν τόπον C ‖ 20 τῷ A ω' E : τὸν C ‖ 21-22 μεσημβρίαν A ω' : μέσον E del. *Chrest.*

qui sépare l'équateur de la frontière du monde habité huit mille huit cents stades, et pour celle qui le sépare d'Alexandrie vingt-et-un mille huit cents stades. D'Alexandrie, de l'avis général, la traversée vers Rhodes se fait dans le prolongement direct du cours du Nil ainsi que, à partir de là, la navigation côtière le long de la Carie et de l'Ionie jusqu'à la Troade, Byzance et le Borysthène[1].

Une fois que l'on a ainsi pris les distances connues et navigables, il reste à considérer les régions situées au delà du Borysthène dans le prolongement direct de cette même ligne, et à se demander jusqu'à quel point elles sont habitables, et où se termine le monde habité vers le nord. Au delà du Borysthène vivent les Roxolans, la dernière peuplade scythe connue ; mais ils sont plus méridionaux[2] que les derniers peuples connus au delà de la Bretagne ; les régions plus lointaines deviennent rapidement inhabitées par suite du froid. Au sud par rapport à eux se trouvent les peuples d'au delà du lac Méotis, Sauromates et Scythes, jusqu'aux Scythes d'orient.

8. A ce propos, Pythéas le Massaliote[3] prend Thulé, la plus septentrionale des îles bretonnes, comme limite extrême[4], la plaçant à l'endroit où le tropique d'été se confond avec le cercle arctique[5]. Or aucune autre source ne m'autorise à dire ni qu'il existe une île du nom de Thulé, ni si les contrées habitables s'étendent jusqu'à l'endroit où le tropique d'été devient cercle arctique. Je considère donc que la limite septentrionale du monde habité passe beaucoup plus au sud ; en effet les auteurs actuels[6] ne trouvent rien à signaler au delà d'Ierné, située au nord de la Bretagne, que des individus complètement sauvages, qui mènent une existence

1-2. *Notes complémentaires*, p. 159.
3. Pythéas, fr. 6c (p. 87, 3 - 89, 9) Mette.
4. Ératosthène, II C 8 (17-22).
5. Soit à la latitude 66° N (cf. II, 5, 43). Sur Thulé, cf. W. Aly, *op. cit.*, p. 469 sqq., et le lexique grec en fin de tome.
6. Vraisemblablement ici Polybe et Posidonius (cf. I, 4, 4).

ὥστε λοιποὶ εἶεν ἂν ἀπὸ τῶν ὅρων τῆς οἰκουμένης ἐπὶ τὸν ἰσημερινὸν ὀκτακισχίλιοι ὀκτακόσιοι, ἀπὸ δὲ Ἀλεξανδρείας δισμύριοι χίλιοι ὀκτακόσιοι. Πάλιν δ' ἀπὸ τῆς Ἀλεξανδρείας ἐπ' εὐθείας τῇ ῥύσει τοῦ Νείλου πάντες ὁμολογοῦσι τὸν ἐπὶ Ῥόδον πλοῦν· κἀντεῦθεν δὲ τὸν τῆς Καρίας παράπλουν καὶ Ἰωνίας μέχρι τῆς Τρῳάδος καὶ Βυζαντίου καὶ Βορυσθένους.

Λαβόντες οὖν τὰ διαστήματα γνώριμα καὶ πλεόμενα σκοποῦσι τὰ ὑπὲρ τοῦ Βορυσθένους ἐπ' εὐθείας ταύτῃ τῇ γραμμῇ μέχρι τίνος οἰκήσιμά ἐστι, καὶ περατοῖ τὰ προσάρκτια μέρη τῆς οἰκουμένης. Οἰκοῦσι δ' ὑπὲρ τοῦ Βορυσθένους ὕστατοι τῶν γνωρίμων Σκυθῶν Ῥωξολανοί, νοτιώτεροι ὄντες τῶν ὑπὲρ τῆς Βρεττανικῆς ἐσχάτων γνωριζομένων· ἤδη δὲ τἀπέκεινα διὰ ψῦχος ἀοίκητά ἐστι· νοτιώτεροι δὲ τούτων καὶ οἱ ὑπὲρ τῆς Μαιώτιδος Σαυρομάται καὶ Σκύθαι μέχρι τῶν ἑῴων Σκυθῶν.

8. Ὁ μὲν οὖν Μασσαλιώτης Πυθέας τὰ περὶ Θούλην τὴν βορειοτάτην τῶν Πρεττανίδων ὕστατα λέγει, παρ' οἷς ὁ αὐτός ἐστι τῷ ἀρκτικῷ ὁ θερινὸς τροπικὸς κύκλος· παρὰ δὲ τῶν ἄλλων οὐδὲν ἱστορῶ, οὔθ' ὅτι Θούλη νῆσός ἐστί τις, οὔτ' εἰ τὰ μέχρι δεῦρο οἰκήσιμά ἐστιν, ὅπου ὁ θερινὸς τροπικὸς ἀρκτικὸς γίνεται. Νομίζω δὲ πολὺ εἶναι νοτιώτερον τοῦτο τὸ τῆς οἰκουμένης πέρας τὸ προσάρκτιον· οἱ γὰρ νῦν ἱστοροῦντες | περαιτέρω τῆς Ἰέρνης οὐδὲν ἔχουσι λέγειν, ἣ πρὸς ἄρκτον πρόκειται τῆς Πρεττανικῆς, πλὴν ἀγρίων τελέως ἀνθρώπων καὶ κακῶς οἰκούντων

TEST. : *Chrest.* II, 19 (1-3, sequitur diagramma) ; E (1-26).

1 λοιποὶ A ω' : λοιπὸν E def. *Chrest.* ‖ 9 τὰ A[pc] : τὸ A[ac] ω' E ‖ ὑπὲρ B[2] : ὑπὸ A ω' E ‖ τοῦ A s B[2] : τῆς ω' B om. E ‖ 12 Ῥωξολανοί C : Ῥοξ- A ω' E ‖ 13 Βρεττανικῆς A ω' E : Πρεττ- Sbordone ‖ 15 οἱ A E : om. ω' ‖ 18 Πρεττανίδων A ω' [Πρετα- s] B : Βρεττ- B[2] E ‖ 20 ἱστορῶ A ω' : -ρεῖ E ρεῖται B ‖ 25-26 Πρεττανικῆς A ω' : Βρεττ- s B[2] E ‖ 26 πλὴν E :πλησίον A ω'.

misérable par suite du froid : aussi considéré-je que c'est là qu'il faut placer la limite en question.

Si le parallèle de Byzance[1] passe à peu de chose près par Marseille, comme le dit Hipparque[2] sur la foi de Pythéas (à Byzance en effet le rapport du gnomon à son ombre est, à l'en croire, le même que celui qu'a indiqué Pythéas pour Marseille)[3] et si celui qui passe par le Borysthène est distant du premier de quelque trois mille huit cents stades, il résulterait de la distance entre Marseille et la Bretagne que le parallèle du Borysthène tomberait quelque part par là[4]. Mais Pythéas, qui en tant d'occasions trompe les gens, a sans doute menti sur ce point aussi. En effet, la ligne qui joint les Colonnes d'Hercule au détroit de Sicile, à Athènes et à Rhodes se trouve sur un seul et même parallèle, de l'avis général ; on accorde ordinairement aussi que le segment qui va des Colonnes au détroit traverse la mer à peu près en son milieu. Or, d'après les navigateurs, le trajet le plus long de Celtique en Libye se fait à partir du golfe Galatique et vaut cinq mille stades[5] : telle est donc aussi la largeur maximum de la mer ; de la susdite ligne jusqu'au fond du golfe, il y aurait alors deux mille cinq cents stades, mais jusqu'à Marseille un peu moins (en effet Marseille est plus méridionale que le fond du golfe). Or de Rhodes à Byzance, il y a quelque quatre mille neuf cents stades, si bien que le parallèle de Byzance se trouverait largement au nord de celui de Marseille. Il se peut que la distance de Marseille à la Bretagne s'accorde à peu près avec celle de Byzance au Borysthène[6] ; mais de là jusqu'à Ierné, c'est l'inconnu : à combien peut-on en

1. Ératosthène, III C 4 (2-11).
2. V. 13 f (2-7) = 54 (2-5) Dicks.
3. Cf. I, 4, 4, 4 et note correspondante, p. 167, n. 2.
4. Cf. II, 1, 12 et note correspondante, p. 19, n. 4.
5. Cf. II, 4, 3.
6. Cf. II, 5, 9. Mais en I, 4, 4, Strabon attribue 5 000 stades à la distance Marseille — centre de la Bretagne, ce qui situerait la Bretagne nettement au nord de l'embouchure du Borysthène.

διὰ ψῦχος, ὥστ' ἐνταῦθα νομίζω τὸ πέρας εἶναι θετέον.

Τοῦ δὲ παραλλήλου τοῦ διὰ Βυζαντίου [τοῦ] διὰ Μασσαλίας πως ἰόντος, ὥς φησιν Ἵππαρχος πιστεύσας Πυθέᾳ (φησὶ γὰρ ἐν Βυζαντίῳ τὸν αὐτὸν εἶναι λόγον τοῦ γνώμονος πρὸς τὴν σκιάν, ὃν εἶπεν ὁ Πυθέας ἐν Μασσαλίᾳ), τοῦ δὲ διὰ Βορυσθένους ἀπὸ τούτου διέχοντος περὶ τρισχιλίους καὶ ὀκτακοσίους, εἴη ἂν ἐκ τοῦ διαστήματος τοῦ ἀπὸ Μασσαλίας ἐπὶ τὴν Πρεττανικὴν ἐνταῦθά που πίπτων ὁ διὰ τοῦ Βορυσθένους κύκλος. Πολλαχοῦ δὲ παρακρουόμενος τοὺς ἀνθρώπους ὁ Πυθέας κἀνταῦθά που διέψευσται. Τὸ μὲν γὰρ τὴν ἀπὸ Στηλῶν γραμμὴν ἐπὶ τοὺς περὶ τὸν Πορθμὸν καὶ Ἀθήνας καὶ Ῥόδον τόπους ἐπὶ τοῦ αὐτοῦ παραλλήλου κεῖσθαι ὡμολόγηται παρὰ πολλῶν· ὁμολογεῖται δὲ ὅτι καὶ διὰ μέσου πως τοῦ πελάγους ἐστὶν ἡ ἀπὸ Στηλῶν ἐπὶ τὸν Πορθμόν. Οἵ τε πλέοντές ⟨φασι⟩ τὸ μέγιστον δίαρμα ἀπὸ τῆς Κελτικῆς ἐπὶ τὴν Λιβύην εἶναι τὸ ἀπὸ τοῦ Γαλατικοῦ κόλπου σταδίων πεντακισχιλίων, τοῦτο δ' εἶναι καὶ τὸ μέγιστον πλάτος τοῦ πελάγους, ὥστ' εἴη ἂν τὸ ἀπὸ τῆς λεχθείσης γραμμῆς ἐπὶ τὸν μυχὸν τοῦ κόλπου σταδίων δισχιλίων πεντακοσίων, ἐπὶ δὲ Μασσαλίαν ἐλαττόνων· νοτιωτέρα γάρ ἐστιν ἡ Μασσαλία τοῦ μυχοῦ τοῦ κόλπου. Τὸ δέ γε ἀπὸ τῆς Ῥοδίας ἐπὶ τὸ Βυζάντιόν ἐστι τετρακισχιλίων που καὶ ἐννακοσίων σταδίων, ὥστε πολὺ ἀρκτικώτερος ἂν εἴη ὁ διὰ Βυζαντίου τοῦ διὰ Μασσαλίας. Τὸ δ' ἐκεῖθεν ἐπὶ τὴν Πρεττανικὴν δύναται συμφωνεῖν τῷ ἀπὸ Βυζαντίου ἐπὶ Βορυσθένη· τὸ δ' ἐκεῖθεν ἐπὶ τὴν Ἰέρνην οὐκέτι

TEST. : E (1, 3-5, 9-14, 15-19, 22-27).

2 τοῦ del. Kramer ‖ 8 Πρεττανικὴν A ω' s[pc] B : Βρεττ- s[ac] B² ‖ 9 πολλαχοῦ E : πανταχοῦ πολλαχοῦ A ω' ‖ 11 τὴν A B² : om. ω' BE ‖ 12 περὶ A B² E : παρὰ ω' B ‖ 16 φασι suppl. Madvig ‖ 26 et p. 89 8-13 Πρεττανικ- A ω' B : Βρεττ- B² E.

évaluer la distance? Y a-t-il, au delà, des contrées encore habitables? Autant de questions dont il ne faut prendre nul souci pour les raisons énoncées plus haut[1].

Au regard de la science, il suffit de procéder comme pour la partie sud, où il semblait convenable de descendre jusqu'à environ trois mille stades au delà de Méroé pour y placer la limite des pays habitables, la considérant non pas comme une limite rigoureusement exacte, mais simplement comme une bonne approximation ; de même, au delà de la Bretagne, il est bon d'ajouter une distance sensiblement égale ou à peine supérieure, quatre mille stades par exemple. Pour les besoins du gouvernement, il ne saurait y avoir aucun avantage à connaître de tels pays ni leurs habitants, surtout quand ils vivent dans des îles qui ne peuvent nous causer ni tourment ni profit, vu l'inexistence des relations. Voilà pourquoi les Romains qui pouvaient se rendre maîtres de la Bretagne ont dédaigné de le faire : ils voyaient bien qu'ils n'avaient aucune espèce de crainte à avoir du fait des Bretons (ils ne sont pas assez puissants pour tenter un débarquement) et qu'ils n'auraient pas grand profit à les soumettre. Les actuels droits de douane[2] leur fourniront vraisemblablement plus de ressources que ne peut en procurer le tribut du vaincu, si l'on en déduit les dépenses afférentes à l'entretien des troupes chargées de maintenir l'ordre et de lever l'impôt dans l'île. Le manque à gagner serait encore bien plus grand dans le cas des îles environnantes.

9. Si donc l'on ajoute à la distance de Rhodes au Borysthène quatre mille stades comptés à partir du Borysthène[3] en direction du nord, le total se monte à douze mille sept cents stades. De Rhodes à la limite sud du monde habité, on compte seize mille six cents stades[4]. La largeur totale du monde habité serait donc inférieure à trente mille stades dans le sens sud-nord.

1. Cf. II, 5, 5.
2-4. *Notes complémentaires*, p. 159-160.

γνώριμον, πόσον ἂν τις θείη, οὐδ' εἰ περαιτέρω ἔτι οἰκήσιμά ἐστιν, οὐδὲν δεῖ φροντίζειν τοῖς ἐπάνω λεχθεῖσι.

Πρός τε γὰρ ἐπιστήμην ἀρκεῖ τὸ λαβεῖν, καθάπερ ἐπὶ τῶν νοτίων μερῶν, ὅτι ὑπὲρ Μερόης μέχρι τρισχιλίων σταδίων προελθόντι τῆς οἰκησίμου τίθεσθαι ⟨πέρας⟩ προσῆκεν οὐχ ὡς ἂν τούτου ἀκριβεστάτου πέρατος ὄντος, ἀλλ' ἐγγύς γε τἀκριβοῦς, οὕτω κἀκεῖ τοὺς ὑπὲρ τῆς Πρεττανικῆς οὐ πλείους τούτων θετέον ἢ μικρῷ πλείους, οἷον τετρακισχιλίους. Πρός τε τὰς ἡγεμονικὰς χρείας οὐδὲν ἂν εἴη πλεονέκτημα τὰς τοιαύτας γνωρίζειν χώρας καὶ τοὺς ἐνοικοῦντας, καὶ μάλιστα εἰ νήσους οἰκοῖεν τοιαύτας, αἳ μήτε λυπεῖν μήτ' ὠφελεῖν ἡμᾶς δύνανται μηδὲν διὰ τὸ ἀνεπίπλεκτον. Καὶ γὰρ τὴν Πρεττανικὴν ἔχειν δυνάμενοι Ῥωμαῖοι κατεφρόνησαν, ὁρῶντες ὅτι οὔτε φόβος ἐξ αὐτῶν οὐδὲ εἷς ἐστιν (οὐ γὰρ ἰσχύουσι τοσοῦτον, | ὥστ' ἐπιδιαβαίνειν ἡμῖν), οὔτ' ὠφέλεια τοσαύτη τις, εἰ κατάσχοιεν. Πλέον γὰρ ἂν ἐκ τῶν τελῶν δοκεῖ προσφέρεσθαι νῦν, ἢ ὁ φόρος δύναται συντελεῖν, ἀφαιρουμένης τῆς εἰς τὸ στρατιωτικὸν δαπάνης τὸ φρουρῆσον καὶ φορολογῆσον τὴν νῆσον· πολὺ δ' ἂν ἐπιγένοιτο τὸ ἄχρηστον ἐπὶ τῶν ἄλλων τῶν περὶ ταύτην νήσων.

9. Εἰ δὲ προστεθείη τῷ ἀπὸ τῆς Ῥοδίας μέχρι Βορυσθένους διαστήματι τὸ ἀπὸ Βορυσθένους ἐπὶ τὰς ἄρκτους τῶν τετρακισχιλίων σταδίων διάστημα, γίνεται τὸ πᾶν μύριοι δισχίλιοι ἑπτακόσιοι στάδιοι, τὸ δ' ἀπὸ τῆς Ῥοδίας ἐπὶ τὸ νότιον πέρας ἐστὶ τῆς οἰκουμένης μύριοι ἑξακισχίλιοι ἑξακόσιοι, ὥστε τὸ σύμπαν πλάτος τῆς οἰκουμένης εἴη ἂν ἔλαττον τῶν τρισμυρίων ἀπὸ νότου πρὸς ἄρκτον.

TEST. : E (1-13, 22-28) ; *Chrest.* II, 20 (27-28).

---

1 περαιτέρω A ω' : προσωτέρω E || 2 οὐδὲν A ω' : οὐδὲ E || 5 πέρας suppl. Coray || 11 οἰκοῖεν A C E : -κεῖεν v s B -κεῖε W || 28 ἔλαττον A ω' : καὶ πλέον E def. *Chrest.*

Longueur du monde habité.

Pour la longueur, on compte dans les soixante-dix mille stades, du couchant au levant, depuis les caps de l'Ibérie jusqu'aux caps de l'Inde, mesurés soit le long des routes soit par les trajets en mer. Que cette longueur puisse s'inscrire dans le dit quadrilatère, le rapport des parallèles à l'équateur[1] le montre clairement. Ainsi la longueur vaut plus du double de la largeur. La figure[2] est censée avoir à peu près la forme d'une chlamyde, car on observe un net rétrécissement de la largeur à chaque extrémité, plus particulièrement à l'extrémité occidentale, comme le montrera le détail de la description régionale.

Modes de représentation.

10. Eh bien! donc, nous avons tracé sur une surface sphérique l'aire à l'intérieur de laquelle nous disons que s'inscrit le monde habité. Si l'on veut à l'aide d'une maquette des lieux habités cerner au plus près la réalité, il faut représenter la terre par une sphère comme l'a fait Cratès[3], en isoler le quadrilatère, et, dans les limites de celui-ci, disposer la carte géographique. Mais il est besoin pour cela d'une grande sphère : la dite section qui n'en est qu'un fragment mineur doit être de taille suffisante pour qu'on puisse y mettre en évidence les divisions normales du monde habité et que la lecture en soit facile à notre œil. Et donc, quand on peut se procurer une sphère de cette taille, mieux vaut le faire ; et qu'elle ait plus de dix pieds de diamètre. Si l'on ne peut s'en procurer[4] une de cette taille ou à peine inférieure, il faut porter le graphique sur une carte plane d'au moins sept pieds. La différence

1. *Note complémentaire*, p. 160.
2. Pour le sens géométrique de τὸ χωρίον, cf. Platon, *Ménexène*, 82 b.
3. *Note complémentaire*, p. 160.
4. Ératosthène, III A 25 (p. 90, 23 - 91, 9).

Τὸ δέ γε μῆκος περὶ ἑπτὰ μυριάδας λέγεται, τοῦτο δ' ἐστὶν ἀπὸ δύσεως ἐπὶ τὰς ἀνατολὰς τὸ ἀπὸ τῶν ἄκρων τῆς Ἰβηρίας ἐπὶ τὰ ἄκρα τῆς Ἰνδικῆς, τὸ μὲν ὁδοῖς, τὸ δὲ ταῖς ναυτιλίαις ἀναμεμετρημένον. Ὅτι δ' ἐντὸς τοῦ λεχθέντος τετραπλεύρου τὸ μῆκός ἐστι τοῦτο, ἐκ τοῦ λόγου τῶν παραλλήλων πρὸς τὸν ἰσημερινὸν δῆλον, ὥστε πλέον ἢ διπλάσιόν ἐστι τοῦ πλάτους τὸ μῆκος. Λέγεται δὲ καὶ χλαμυδοειδές πως τὸ σχῆμα· πολλὴ γὰρ συναγωγὴ τοῦ πλάτους πρὸς τοῖς ἄκροις εὑρίσκεται, καὶ μάλιστα τοῖς ἑσπερίοις, τὰ καθ' ἕκαστα ἐπιόντων ἡμῶν·

10. Νυνὶ μὲν οὖν ἐπιγεγράφαμεν ἐπὶ σφαιρικῆς ἐπιφανείας τὸ χωρίον ἐν ᾧ φαμεν ἱδρῦσθαι τὴν οἰκουμένην. Καὶ δεῖ τὸν ἐγγυτάτω διὰ τῶν χειροκμήτων οἰκημάτων μιμούμενον τὴν ἀλήθειαν ποιήσαντα σφαῖραν τὴν γῆν, καθάπερ τὴν Κρατήτειον, ἐπὶ ταύτης ἀπολαβόντα τὸ τετράπλευρον, ἐντὸς τούτου τιθέναι τὸν πίνακα τῆς γεωγραφίας. Ἀλλ' ἐπειδὴ μεγάλης δεῖ σφαίρας, ὥστε πολλοστημόριον αὐτῆς ὑπάρχον τὸ λεχθὲν τμῆμα ἱκανὸν γενέσθαι δέξασθαι σαφῶς τὰ προσήκοντα μέρη τῆς οἰκουμένης, καὶ τὴν οἰκείαν παρασχεῖν ὄψιν τοῖς ἐπιβλέπουσι, τῷ μὲν δυναμένῳ κατασκευάσασθαι τηλικαύτην οὕτω ποιεῖν βέλτιον· ἔστω δὲ μείζω δέκα ποδῶν ἔχουσα τὴν διάμετρον· τῷ δὲ μὴ δυναμένῳ τηλικαύτην ἢ μὴ πολλῷ ταύτης ἐνδεεστέραν ἐν ἐπιπέδῳ καταγραπτέον πίνακι τοὐλάχιστον ἑπτὰ ποδῶν. Διοίσει γὰρ μικρόν, ἐὰν ἀντὶ

TEST. : E (1-25) ; *Hypot.* 1 (1-3) ; *Chrest.* II, 21 (22-25).

---

6 πρὸς E : τῶν πρὸς AB^{2} τὸν πρὸς ω' B ‖ 13 δεῖ A B^{2} E : δὴ ω' B ‖ χειροκμήτων ω' : χειροτμήτων A χειροτ$^{\chi\mu}$μήτων (sic) E ‖ 19 σαφῶς A C^{s} [ante δέξασθαι] B^{2} E : om. ω' C B ‖ 22 μείζω E : μὴ [om. s] μείζων A ω' [μείζω W] μὴ μείζονα *Chrest.* ‖ 25 ἐὰν ἀντὶ B^{2} : ἔναντι A ω' B E.

sera faible si, à la place des cercles (parallèles et méridiens qui nous permettent de mettre en évidence les *climats* et les vents[1], les caractéristiques naturelles et les positions relatives des diverses parties de la terre entre elles et par rapport aux phénomènes célestes), nous traçons des droites, parallèles pour les parallèles, perpendiculaires aux premières pour les perpendiculaires : l'intelligence peut facilement transposer, et imaginer circulaire ou sphérique ce que l'œil perçoit sur une surface plane, que ce soit forme ou dimensions. On peut en dire autant des cercles obliques et des droites correspondantes. Si les méridiens tracés en chaque point du globe et qui passent par le pôle convergent tous dans la sphère vers un seul point, sur une carte plane en revanche point ne sera besoin de faire légèrement converger les droites (les seuls méridiens s'entend)[2] : il est rare que cela soit nécessaire, et, pas plus que la concavité, la convergence n'est explicite quand les lignes se trouvent transposées sur une carte plane et tracées comme des droites. 11. En fait, dans la suite de notre exposé, nous procéderons comme si le tracé était fait sur une carte plane.

Les moyens d'information.

Nous préciserons tout d'abord ce que nous avons personnellement visité sur terre et sur mer ; nous dirons ensuite pour quels secteurs nous nous sommes fié à des relations orales ou écrites[3]. Nos visites se sont étendues, d'est en ouest, depuis l'Arménie jusqu'aux parties de la Tyrrhénie qui font face à la Sardaigne ; du nord au sud, depuis le Pont-Euxin jusqu'aux bornes de l'Éthiopie. De tous ceux qui ont écrit des géographies, on n'en trouverait pas un qui, dans ses voyages, ait couvert des distances plus considérables que nous : ceux

1. Couplage classique chez Strabon (cf. I, 1, 21 ; I, 2, 20) pour indiquer les directions cosmiques et vraisemblablement inspiré de Cratès par l'intermédiaire de Posidonius (cf. I, 2, 20 et note correspondante p. 109, n. 3).
2-3. *Notes complémentaires*, p. 160-161.

τῶν κύκλων, τῶν τε παραλλήλων καὶ τῶν μεσημβρινῶν, οἷς τά τε κλίματα καὶ τοὺς ἀνέμους διασαφοῦμεν καὶ τὰς ἄλλας διαφορὰς καὶ τὰς σχέσεις τῶν τῆς γῆς μερῶν πρὸς ἄλληλά τε καὶ τὰ οὐράνια, εὐθείας γράφωμεν, τῶν μὲν παραλλήλων παραλλήλους, τῶν δὲ ὀρθῶν πρὸς ἐκείνους ὀρθάς, | τῆς διανοίας ῥᾳδίως μεταφέρειν δυναμένης τὸ ὑπὸ τῆς ὄψεως ἐν ἐπιπέδῳ θεωρούμενον ἐπιφανείᾳ σχῆμα καὶ μέγεθος ἐπὶ τὴν περιφερῆ τε καὶ σφαιρικήν. Ἀνάλογον δὲ καὶ περὶ τῶν λοξῶν κύκλων καὶ εὐθειῶν φαμεν. Εἰ δ' οἱ μεσημβρινοὶ οἱ παρ' ἑκάστοις ⟨διὰ⟩ τοῦ πόλου γραφόμενοι πάντες συννεύουσιν ἐν τῇ σφαίρᾳ πρὸς ἓν σημεῖον, ἀλλ' ἐν τῷ ἐπιπέδῳ γε οὐ διοίσει πίνακι τὰς εὐθείας μικρὸν συννευούσας ποιεῖν μόνον τὰς μεσημβρινάς· οὐδὲ γὰρ πολλαχοῦ τοῦτ' ἀναγκαῖον, οὐδ' ἐκφανής ἐστιν ὥσπερ ἡ περιφέρεια οὕτω καὶ ἡ σύννευσις, μεταφερομένων τῶν γραμμῶν εἰς τὸν πίνακα τὸν ἐπίπεδον καὶ γραφομένων εὐθειῶν. **11.** Καὶ δὴ καὶ τὸν ἑξῆς λόγον ὡς ἐν ἐπιπέδῳ πίνακι τῆς γραφῆς γινομένης ἐκθήσομεν.

Ἐροῦμεν δὴ τὴν μὲν ἐπελθόντες αὐτοὶ τῆς γῆς καὶ θαλάττης, περὶ ἧς δὲ πιστεύσαντες τοῖς εἰποῦσιν ἢ γράψασιν. Ἐπήλθομεν δ' ἐπὶ δύσιν μὲν ἀπὸ τῆς Ἀρμενίας μέχρι τῶν κατὰ Σαρδόνα τόπων τῆς Τυρρηνίας, ἐπὶ μεσημβρίαν δὲ ἀπὸ τοῦ Εὐξείνου μέχρι τῶν τῆς Αἰθιοπίας ὅρων· οὐδὲ τῶν ἄλλων δὲ οὐδὲ εἷς ἂν εὑρεθείη τῶν γεωγραφησάντων πολύ τι ἡμῶν μᾶλλον ἐπεληλυθὼς τῶν λεχθέντων διαστημάτων, ἀλλ' οἱ πλεονάσαντες περὶ τὰ δυσμικὰ μέρη

TEST. : E (1-26) ; *Chrest.* II, 22 (21-24).

---

4 γράφωμεν A : γράφομεν ω' E ‖ 9 εἰ A B² E : οἱ ω' B ‖ 10 διὰ suppl. Xylander ‖ 12 μικρὸν E : μικρὰς A ω' ‖ 16 γραμμῶν B² E : γραμμάτων A ω' B ‖ 22 Σαρδόνα A E : -δῶνα ω' def. *Chrest.* ‖ 23 μεσημβρίαν A ω' : μέσον E def. *Chrest.* ‖ 24 εὑρεθείη A ω' : εὑρέθη E.

qui sont allés plus loin vers l'occident n'ont pas embrassé autant de pays vers l'est ; ceux qui ont fait l'inverse ne sont pas allés si loin vers le couchant. Il en est de même vers le midi ou le septentrion.

Pourtant, les uns comme les autres, c'est le plus souvent à partir de la tradition orale que nous recomposons forme et dimensions, et tous les caractères naturels, en qualité ou en quantité, de la même manière que l'intelligence, à partir des données des sens, recompose les concepts. Par exemple la forme, la couleur, les dimensions d'une pomme, son odeur, la qualité de son contact, sa saveur sont appréhendées par les sens ; à partir de là, l'intelligence recompose le concept de pomme. De même, quand il s'agit de figures d'une certaine taille, les sens ne nous en font voir que des fragments : c'est l'intelligence qui compose l'ensemble à partir de ce que l'œil a vu. C'est ainsi que procèdent les hommes d'étude : se fiant à ces sortes d'organes des sens que sont les individus divers qui, au hasard des voyages, ont vu divers pays, ils recomposent en un schéma unique l'aspect du monde habité dans sa totalité. N'est-ce pas ainsi que procèdent les chefs militaires[1]? Ils font tout par eux-mêmes, sans doute, mais ils ne sont pas partout présents à la fois ; le plus souvent ils doivent leur succès à l'entremise d'autrui, se fiant à des messagers et dépêchant des ordres en accord avec ce qu'ils ont ouï dire. Si donc l'on considère que pour savoir il faut avoir vu, l'on supprime le critère de l'ouïe, sens qui, en matière de science, est nettement supérieur à l'œil.

12. A coup sûr, l'on a aujourd'hui[2] plus de chances de mieux parler des pays occupés par les Bretons ou les Germains, par les peuples riverains de l'Istros, en deçà ou au delà, Gètes, Turégètes, Bastarnes, ou encore par ceux qui gravitent autour du Caucase, comme Albains

1. *Note complémentaire*, p. 161.
2. Sur le thème du progrès des connaissances, cf. I, 2, 1 et notes correspondantes. Mêmes indications chez Polybe, III, 59, 3.

τῶν πρὸς ταῖς ἀνατολαῖς οὐ τοσοῦτον ἥψαντο, οἱ δὲ περὶ τἀναντία τῶν ἑσπερίων ὑστέρησαν· ὁμοίως δ' ἔχει καὶ περὶ τῶν πρὸς νότον καὶ τὰς ἄρκτους.

Τὸ μέντοι πλέον κἀκεῖνοι καὶ ἡμεῖς ἀκοῇ παραλαβόντες συντίθεμεν καὶ τό τε σχῆμα καὶ τὸ μέγεθος καὶ τὴν ἄλλην φύσιν, ὁποία καὶ ὁπόση, τὸν αὐτὸν τρόπον ὅνπερ ἡ διάνοια ἐκ τῶν αἰσθητῶν συντίθησι τὰ νοητά. Σχῆμα γὰρ καὶ χρόαν καὶ μέγεθος μήλου καὶ ὀδμὴν καὶ ἁφὴν καὶ χυμὸν ἀπαγγέλλουσιν αἱ αἰσθήσεις, ἐκ δὲ τούτων συντίθησιν ἡ διάνοια τὴν τοῦ μήλου νόησιν· καὶ αὐτῶν δὲ τῶν μεγάλων σχημάτων τὰ μέρη μὲν αἴσθησις ὁρᾷ, τὸ δ' ὅλον ἐκ τῶν ὁραθέντων ἡ διάνοια τίθησιν. Οὕτω δὲ καὶ οἱ φιλομαθεῖς ἄνδρες, ὥσπερ αἰσθητηρίοις πιστεύσαντες τοῖς ἰδοῦσι καὶ πλανηθεῖσιν οὓς ἔτυχε τόπους, ἄλλοις κατ' ἄλλα μέρη τῆς γῆς, συντιθέασιν εἰς ἓν διάγραμμα τὴν τῆς ὅλης οἰκουμένης ὄψιν. Ἐπεὶ καὶ οἱ στρατηγοὶ πάντα μὲν αὐτοὶ πράττουσιν, οὐ πανταχοῦ δὲ πάρεισιν, ἀλλὰ πλεῖστα κατορθοῦσι δι' ἑτέρων, ἀγγέλοις πιστεύοντες καὶ πρὸς τὴν ἀκοὴν διαπέμποντες οἰκείως τὰ προστάγματα. Ὁ δ' ἀξιῶν μόνους εἰδέναι τοὺς ἰδόντας ἀναιρεῖ τὸ τῆς ἀκοῆς κριτήριον, ἥτις πρὸς ἐπιστήμην ὀφθαλμοῦ πολὺ κρείττων ἐστί.

12. Μάλιστα δ' οἱ νῦν ἄμεινον ἔχοιεν ἄν τι λέγειν περὶ τῶν κατὰ Πρεττανοὺς καὶ Γερμανοὺς καὶ τοὺς περὶ τὸν Ἴστρον | τούς τε ἐντὸς καὶ τοὺς ἐκτός, Γέτας τε καὶ Τυρρεγέτας καὶ Βαστάρνας, ἔτι δὲ τοὺς περὶ τὸν Καύκασον,

---

TEST. : E (1-23) ; *Chrest.* II, 23 (19-22).

---

1 τοσοῦτον ω' E : τοσούτων A || 3 τὰς ἄρκτους A ω' : ἄρκτον E || 4 μέντοι A ω' : μέν τι E || 19 προστάγματα A ω' : πράγματα s E def. *Chrest.* || 22 κρείττων s E : κρεῖττον A ω' def. *Chrest.* || 24 Πρεττανοὺς A ω' B : Βρεττ- B² E || 26 Τυρρεγέτας A ω' : Τυρε- C.

et Ibères. Nous avons reçu, des auteurs d'*Histoires Parthes*, Apollodore d'Artémita[1] et autres, des informations plus précises que généralement jusque-là sur l'Hyrcanie et la Bactriane. Les Romains à leur tour ont pénétré dernièrement[2] jusqu'en Arabie Heureuse avec une expédition militaire qui avait à sa tête un de nos bons amis, un homme de notre âge, Ælius Gallus ; de leur côté, les trafiquants d'Alexandrie équipent maintenant de véritables flottes pour remonter le Nil et traverser le golfe Arabique jusqu'en Inde[3], ce qui fait que ces pays sont bien mieux connus de nous aujourd'hui qu'ils ne l'étaient de nos prédécesseurs. Du reste, quand Gallus exerçait son commandement en Égypte[4], nous sommes allé le voir et l'avons accompagné dans sa remontée du Nil jusqu'à Syène et aux limites de l'Éthiopie ; nous pouvons témoigner qu'on voyait jusqu'à cent vingt navires mettre à la voile de Myos-Hormos pour l'Inde, alors que précédemment, sous le règne des Ptolémées[5], bien peu de gens avaient l'audace de lancer leurs navires et de faire commerce de la marchandise indienne.

Le schéma du monde habité.

13. Ainsi donc, la première chose à faire et la plus importante, tant au regard de la science que pour les besoins propres de la vie politique[6], c'est de tenter d'indiquer le plus simplement possible forme et dimensions pour tout ce qui tombe dans les limites de la carte géographique, précisant par la même occasion la nature et la proportion à l'ensemble de cette partie du globe terrestre : tel est en effet le domaine propre du géographe. L'examen détaillé[7] du globe terrestre ou encore de toute la tête d'artichaut pour la zone étudiée relève d'une toute autre science, comme aussi la question de savoir si la tête d'artichaut est habitée également dans l'autre quart[8] ; en effet, dans l'affirmative, elle

1. *F. Gr. Hist.*, 779 F 3a (p. 92, 23 - 93, 4).
2. *Note complémentaire*, p. 161.
3. Cf. XVI, 4, 24 et XVII, 1, 13.
4-8. *Notes complémentaires*, p. 161.

οἷον Ἀλβανοὺς καὶ Ἴβηρας. Ἀπήγγελται δ' ἡμῖν καὶ ὑπὸ τῶν τὰ Παρθικὰ συγγραψάντων, τῶν περὶ Ἀπολλόδωρον τὸν Ἀρτεμιτηνόν, ἃ πολλῶν ἐκεῖνοι μᾶλλον ἀφώρισαν, τὰ περὶ τὴν Ὑρκανίαν καὶ τὴν Βακτριανήν. Τῶν τε Ῥωμαίων καὶ εἰς τὴν εὐδαίμονα Ἀραβίαν ἐμβαλόντων μετὰ στρατιᾶς νεωστί, ἧς ἡγεῖτο ἀνὴρ φίλος ἡμῖν καὶ ἑταῖρος Αἴλιος Γάλλος, καὶ τῶν ἐκ τῆς Ἀλεξανδρείας ἐμπόρων στόλοις ἤδη πλεόντων διὰ τοῦ Νείλου καὶ τοῦ Ἀραβίου κόλπου μέχρι τῆς Ἰνδικῆς, [ἃ] πολὺ μᾶλλον καὶ ταῦτα ἔγνωσται τοῖς νῦν ἢ τοῖς πρὸ ἡμῶν. Ὅτε γοῦν Γάλλος ἐπῆρχε τῆς Αἰγύπτου, συνόντες αὐτῷ καὶ συναναβάντες μέχρι Συήνης καὶ τῶν Αἰθιοπικῶν ὅρων ἱστοροῦμεν ὅτι καὶ ἑκατὸν καὶ εἴκοσι νῆες πλέοιεν ἐκ Μυὸς ὅρμου πρὸς τὴν Ἰνδικήν, πρότερον ἐπὶ τῶν Πτολεμαϊκῶν βασιλέων ὀλίγων παντάπασι θαρρούντων πλεῖν καὶ τὸν Ἰνδικὸν ἐμπορεύεσθαι φόρτον.

13. Τὰ μὲν οὖν πρῶτα καὶ κυριώτατα καὶ πρὸς ἐπιστήμην καὶ πρὸς τὰς χρείας τὰς πολιτικὰς ταύτας, σχῆμα καὶ μέγεθος εἰπεῖν ὡς ἁπλούστατα ἐγχειρεῖν τὸ πῖπτον εἰς τὸν γεωγραφικὸν πίνακα, συμπαραδηλοῦντα καὶ τὸ ποῖόν τι καὶ πόστον μέρος τῆς ὅλης γῆς ἐστι· τοῦτο μὲν γὰρ οἰκεῖον τῷ γεωγράφῳ. Τὸ δὲ καὶ περὶ ὅλης ἀκριβολογεῖσθαι τῆς γῆς καὶ περὶ τοῦ σπονδύλου παντὸς ἧς λέγομεν ζώνης ἄλλης τινὸς ἐπιστήμης ἐστίν, οἷον εἰ περιοικεῖται καὶ κατὰ θάτερον τεταρτημόριον ὁ σπόνδυλος·

TEST. : E (22-25).

---

3 Ἀρτεμιτηνόν Kramer : Ἀρτεμείτην A ω' ‖ 5 ἐμβαλόντων A s : ἐκβ- ω' ‖ 8 στόλοις Tyrwhitt : στόλος A ω' ‖ 9 Ἀραβίου B² : Ἀδρίου A ω' B ‖ ἃ del. Groskurd ‖ 19 εἰπεῖν ὡς Kramer : ὡς εἰπεῖν A ω' ‖ ἐγχειρεῖν ω' : -ρεῖ A ‖ 21 πόστον μέρος A B² : πῶς ἐστι τὸ μέρος ω' B ‖ ἐστι A : om. ω' ‖ τοῦτο C s B² : τούτῳ A W v B ‖ 24-25 εἰ περιοικεῖται A^ac ω' : εἴπερ οἰκεῖται A^pc E.

n'est certainement pas habitée par des gens de chez nous ; il faut alors supposer l'existence d'un autre monde habité, ce qui est plausible[1]. Mais nous, c'est seulement du nôtre que nous avons à parler.

14. Soit donc la figure en forme de chlamyde qui représente le monde habité : sa plus grande largeur est décrite par la ligne qui suit le Nil, à partir du parallèle qui porte le pays producteur de cannelle et l'île des exilés d'Égypte[2], et jusqu'au parallèle d'Ierné ; sa longueur est figurée par une ligne perpendiculaire à la première qui, à partir de l'ouest, passe par les Colonnes d'Hercule et le détroit de Sicile jusqu'à Rhodes et au golfe d'Issos, longe ensuite la chaîne du Taurus, véritable ceinture de l'Asie qui se déroule jusqu'à la mer d'Orient, entre l'Inde et la Scythie d'au delà de la Bactriane.

Il faut donc imaginer un parallélogramme[3] dans lequel s'inscrit la figure en forme de chlamyde, de manière que la longueur corresponde à la longueur (les dimensions maximales étant égales), et la largeur à la largeur. La figure en forme de chlamyde est le monde habité ; sa largeur, comme nous l'avons dit, est comprise entre les côtés du parallélogramme, c'est-à-dire entre les parallèles extrêmes qui fixent la limite entre la partie habitable et la partie inhabitée de chaque côté : soit vers le nord le parallèle d'Ierné, et vers la zone torride le parallèle du pays producteur de cannelle ; si on prolonge ces droites vers l'est et vers l'ouest aussi longtemps que l'on est au niveau du monde habité, il suffira pour former le parallélogramme de les joindre par des lignes passant par les caps extrêmes.

Que le monde habité soit inscrit dans ce parallélogramme, cela paraît clair du fait que sa plus grande

1. Strabon admet implicitement la vision chère à Cratès (cf. H. J. Mette, *Sphairopoiia*, p. 77) des quatre mondes habités symétriques, situés dans les quatre quarts du globe terrestre.

2. Cf. I, 4, 2 et note correspondante, p. 168, n. 1.

3. *Note complémentaire*, p. 162.

καὶ γὰρ εἰ οὕτως ἔχει, οὐχ ὑπὸ τούτων γε οἰκεῖται τῶν παρ' ἡμῖν, ἀλλ' ἐκείνην ἄλλην οἰκουμένην θετέον, ὅπερ ἐστὶ πιθανόν. Ἡμῖν δὲ τὰ ἐν αὐτῇ ταύτῃ λεκτέον.

14. Ἔστι δή τι χλαμυδοειδὲς σχῆμα τῆς γῆς τῆς οἰκουμένης, οὗ τὸ μὲν πλάτος ὑπογράφει τὸ μέγιστον ἡ διὰ τοῦ Νείλου γραμμή, λαβοῦσα τὴν ἀρχὴν ἀπὸ τοῦ διὰ τῆς Κινναμωμοφόρου παραλλήλου καὶ τῆς τῶν Αἰγυπτίων τῶν φυγάδων νήσου μέχρι τοῦ διὰ τῆς Ἰέρνης παραλλήλου, τὸ δὲ μῆκος ἡ ταύτῃ πρὸς ὀρθὰς ἀπὸ τῆς ἑσπέρας διὰ Στηλῶν καὶ τοῦ Σικελικοῦ πορθμοῦ μέχρι τῆς Ῥοδίας καὶ τοῦ Ἰσσικοῦ κόλπου, παρὰ τὸν Ταῦρον ἰοῦσα τὸν διεζωκότα τὴν Ἀσίαν καὶ καταστρέφοντα ἐπὶ τὴν ἑῴαν θάλατταν μεταξὺ Ἰνδῶν καὶ τῶν ὑπὲρ τῆς Βακτριανῆς Σκυθῶν.

Δεῖ δὴ νοῆσαι παραλληλόγραμμόν τι, ἐν ᾧ τὸ χλαμυδοειδὲς σχῆμα ἐγγέγραπται οὕτως, ὥστε τὸ μῆκος τῷ μήκει ὁμολογεῖν καὶ ἴσον εἶναι τὸ μέγιστον, καὶ τὸ πλάτος τῷ πλάτει. Τὸ μὲν δὴ χλαμυδοειδὲς σχῆμα οἰκουμένη ἐστί· τὸ δὲ πλάτος ὁρίζεσθαι ἔφαμεν αὐτῆς ταῖς ἐσχάταις παραλλήλοις πλευραῖς, | ταῖς διοριζούσαις τὸ οἰκήσιμον αὐτῆς καὶ τὸ ἀοίκητον ἐφ' ἑκάτερα. Αὗται δ' ἦσαν πρὸς ἄρκτοις μὲν ἡ διὰ τῆς Ἰέρνης, πρὸς δὲ τῇ διακεκαυμένῃ ἡ διὰ τῆς Κινναμωμοφόρου· αὗται δὴ προσεκβαλλόμεναι ἐπί τε τὰς ἀνατολὰς καὶ ἐπὶ τὰς δύσεις μέχρι τῶν ἀνταιρόντων μερῶν τῆς οἰκουμένης ποιήσουσί τι παραλληλόγραμμον πρὸς τὰς ἐπιζευγνυούσας διὰ τῶν ἄκρων αὐτάς.

Ὅτι μὲν οὖν ἐν τούτῳ ἐστὶν ἡ οἰκουμένη, φανερὸν ἐκ

TEST. : E (1-26) ; *Chrest.* II, 24 (4-13) ; Pleth. (4-26).

---

3 ταύτῃ E : ταῦτα A ω' ‖ 9 ταύτῃ Pleth. : ταύτης A ω' E def. *Chrest.* ‖ 18 ἐσχάταις ω' Pleth. : -τοις A E ‖ 23-24 ἀνταιρόντων ω' E Pleth. : -ρούντων A ‖ 25 ἄκρων Pleth. : ἄρκτων A ω' E.

largeur ne tombe pas en dehors des limites, pas plus que sa plus grande longueur[1]. Que la figure en soit en forme de chlamyde, c'est tout aussi clair, du fait que les extrémités dans le sens de la longueur s'effilent en biseau[2], battues de chaque côté par les flots de la mer, et diminuent de largeur.

C'est ce que montrent les navigations circulaires effectuées à l'orient ou à l'occident, dans l'un et l'autre sens. Ainsi, assez au sud de l'Inde[3], on connaît l'existence d'une île nommée Taprobane, située encore dans notre monde habité, à hauteur de l'île des Égyptiens[4] et du pays producteur de cannelle : les conditions atmosphériques[5] y seraient très voisines. De même les régions extrêmes de la Scythie au-dessus de l'Inde sont moins septentrionales que l'embouchure de la mer d'Hyrcanie[6], qui l'est moins qu'Ierné[7].

On peut en dire autant pour la région au delà des Colonnes d'Hercule : en effet le point le plus occidental du monde habité est le promontoire d'Ibérie appelé cap Sacré ; il est situé à peu près sur la ligne[8] qui passe par Gadéira, les Colonnes d'Hercule, le détroit de Sicile et Rhodes : tout concorde, dit-on, les cadrans solaires[9], les vents qui soufflent dans les deux sens, la durée des plus longs jours et des plus longues nuits (soit quatorze heures et demie en heures d'équinoxe) ; sur la côte, du côté de Gadéira, on est censé voir Canope[10]. Posidonius[11], du haut d'une grande maison, dans une ville située à

1. Reprise de II, 5, 9.
2. Reprise de II, 5, 6, mais avec un commentaire plus copieux. Strabon veut présenter les preuves à l'appui de la théorie que c'est aux entours du méridien central que le monde habité s'étend le plus loin, vers le sud et vers le nord, mise à part Ierné qui est une île (cf. II, 5, 14). De là les développements qui suivent (§ 14 et 15) et qui ne paraissent à leur place que si l'on garde présente à l'esprit l'intention de l'auteur.
3. Ératosthène, III A 12 (7-11).
4. Sur l'île des Égyptiens, cf. I, 4, 2 et note correspondante, p. 168, n. 1.
5. Cf. II, 1, 11 et II, 1, 35.
6-11. *Notes complémentaires*, p. 162-163.

τοῦ μήτε τὸ πλάτος αὐτῆς τὸ μέγιστον ἔξω πίπτειν αὐτοῦ μήτε τὸ μῆκος· ὅτι δ' αὐτῆς χλαμυδοειδὲς τὸ σχῆμά ἐστιν, ἐκ τοῦ τὰ ἄκρα μειουρίζειν τὰ τοῦ μήκους ἑκατέρωθεν, κλυζόμενα ἀπὸ τῆς θαλάττης, καὶ ἀφαιρεῖν τοῦ πλάτους.

Τοῦτο δὲ δῆλον ἐκ τῶν περιπλευσάντων τά τε ἑῷα μέρη καὶ τὰ δυσμικὰ ἑκατέρωθεν. Τῆς τε γὰρ Ἰνδικῆς νοτιωτέραν πολὺ τὴν Ταπροβάνην καλουμένην νῆσον ἀποφαίνουσιν, οἰκουμένην ἔτι, καὶ ἀνταίρουσαν τῇ τῶν Αἰγυπτίων νήσῳ καὶ τῇ τὸ κιννάμωμον φερούσῃ γῇ· τὴν γὰρ κρᾶσιν τῶν ἀέρων παραπλησίαν εἶναι· τῆς τε μετὰ τοὺς Ἰνδοὺς Σκυθίας τῆς ὑστάτης ἀρκτικώτερά ἐστι τὰ κατὰ τὸ στόμα τῆς Ὑρκανίας θαλάττης καὶ ἔτι μᾶλλον τὰ κατὰ τὴν Ἰέρνην.

Ὁμοίως δὲ καὶ περὶ τῆς ἔξω Στηλῶν λέγεται· δυσμικώτατον μὲν γὰρ σημεῖον τῆς οἰκουμένης τὸ τῶν Ἰβήρων ἀκρωτήριον, ὃ καλοῦσιν Ἱερόν· κεῖται δὲ κατὰ τὴν γραμμήν πως τὴν διὰ Γαδείρων τε καὶ Στηλῶν καὶ τοῦ Σικελικοῦ πορθμοῦ καὶ τῆς Ῥοδίας· συμφωνεῖν γὰρ καὶ τὰ ὡροσκοπεῖα καὶ τοὺς ἀνέμους φασὶ τοὺς ἑκατέρωσε φοροὺς καὶ τὰ μήκη τῶν μεγίστων ἡμερῶν τε καὶ νυκτῶν· ἔστι γὰρ τετταρεσκαίδεκα ὡρῶν ἰσημερινῶν ⟨καὶ ἡμίσους ἡ μεγίστη τῶν⟩ ἡμερῶν τε καὶ νυκτῶν· ἔν τε τῇ παραλίᾳ τῇ κατὰ Γάδειρα ⟨Κάνωβόν⟩ ποτε ὁρᾶσθαι. Ποσειδώνιος δ' ἔκ τινος ὑψηλῆς οἰκίας ἐν πόλει διεχούσῃ τῶν τόπων τούτων

TEST. : E (1-25) ; Pleth. (1-21, 24-25).

---

3 μειουρίζειν n : μυουρίζειν A ω' [μὴ οὐρ- v μὴ ὀρ- s] E Pleth. || 4 ἀπὸ Pleth. : δ' ἀπὸ A ω' E || 6 δὲ A E : δὲ ἢ ω' δὲ δὴ Pleth. || 8 καλουμένην A Pleth. : καλοῦμεν ἣν ω' E || 10 κιννάμωμον A ω' : κινά- E || φερούσῃ A E Pleth. : φορ- ω' || 18 τὴν E Pleth. : πρὸς τὴν A ω' || 21 γὰρ A E : γὰρ καὶ ω' || 22-23 καὶ — τῶν suppl. Groskurd || 23 ἡμερῶν ω' E : om. A ἡ μεγίστη τῶν ἡμερῶν B[2] || 24 Κάνωβον Aujac : καὶ Ἴβηρας A ω' E καὶ Ἴβηρας <τὸν Κάνωβον> Casaubon.

quelque quatre cents stades de distance de là, vit à ce qu'il dit un astre dont il préjugea que c'était Canope[1], se fondant sur l'avis général qu'il suffit d'avancer légèrement au large de l'Ibérie vers le sud pour apercevoir cet astre, et aussi sur le compte rendu de l'observation faite à Cnide, car l'observatoire d'Eudoxe n'est guère plus haut qu'une maison, et de là Eudoxe[2] aurait vu Canope ; or Cnide est située sur le *climat* de Rhodes sur lequel se trouvent Gadéira et le littoral attenant.
15. De là, quand on navigue vers le sud, on trouve la Libye dont les parties les plus occidentales font légèrement saillie sur Gadéira. Puis, après avoir formé un promontoire étroit, la côte se ravale vers l'est et le sud pour s'évaser ensuite légèrement jusqu'aux confins de l'Éthiopie occidentale, très au-dessous du territoire de Carthage ; elle y rejoint la ligne qui passe par le pays producteur de cannelle. Quand on fait voile en sens opposé à partir du cap Sacré, jusque chez les dénommés Artabres[3], le trajet se fait en direction du nord, en gardant toujours à droite la Lusitanie ; puis tout le reste se fait vers l'est, formant un angle obtus, jusqu'aux caps pyrénéens qui viennent mourir dans l'océan. A hauteur de ces derniers vers le nord, on trouve la pointe occidentale de la Bretagne ; de même à hauteur du pays des Artabres vers le nord[4], se situent les îles de pleine mer que l'on nomme les Cassitérides, et que l'on peut placer à peu de chose près vers le *climat* de la Bretagne. Voilà qui montre clairement combien les

1. Canope (α Carina), l'étoile la plus brillante du ciel après Sirius, était en fait (cf. P. V. Neugebauer, *Tafeln zur astron. Chronologie*) à 37° 30' du pôle austral en 100 avant J.-C. ; Hipparque la situe à 38° 30' du pôle austral (*In Aratum*, I, 11, 7) et assure qu'à Rhodes Canope effectue un véritable trajet au-dessus de l'horizon, ce qui semble être plutôt le produit d'un raisonnement que le fruit de l'observation. Au reste le phénomène de réfraction astronomique modifie les « apparences célestes » aux entours de l'horizon, en relevant sensiblement les astres. Pour Canope, cf. G. Aujac, *op. cit.*, p. 130-131.

2. Eudoxe, T 21 et fr. 75a (p. 95, 24 - 96, 8) Lasserre.

3-4. *Notes complémentaires*, p. 163.

ὅσον τετρακοσίους σταδίους, φησὶν ἰδεῖν ἀστέρα, ὃν τεκμαίρεσθαι τὸν Κάνωβον αὐτὸν ἔκ τοῦ τε μικρὸν ἐκ τῆς Ἰβηρίας προελθόντας ἐπὶ τὴν μεσημβρίαν ὁμολογεῖν ἀφορᾶν αὐτόν, καὶ ἐκ τῆς ἱστορίας τῆς ἐν Κνίδῳ· τὴν γὰρ Εὐδόξου σκοπὴν οὐ πολὺ τῶν οἰκήσεων ὑψηλοτέραν εἶναι, λέγεσθαι δ' ὅτι ἐντεῦθεν ἐκεῖνος ἀφεώρα τὸν Κάνωβον ἀστέρα, εἶναι δ' ἐπὶ τοῦ Ῥοδιακοῦ κλίματος τὴν Κνίδον, ἐφ' οὗ καὶ τὰ Γάδειρα καὶ ἡ ταύτῃ παραλία. 15. Ἐντεῦθεν δὲ πρὸς μὲν τὰ νότια μέρη πλέουσιν ἡ Λιβύη κεῖται· ταύτης δὲ τὰ δυσμικώτατα μικρῷ τῶν Γαδείρων πρόκειται μᾶλλον, εἶτ' ἄκραν ποιήσαντα στενὴν ἀναχωρεῖ πρὸς ἕω καὶ νότον, καὶ πλατύνεται κατ' ὀλίγον, | ἕως ἂν τοῖς ἑσπερίοις Αἰθίοψι συνάψῃ· οὗτοι δ' ὑπόκεινται τῶν περὶ Καρχηδόνα τόπων ὕστατοι, συνάπτοντες τῇ διὰ τῆς Κινναμωμοφόρου γραμμῇ. Εἰς δὲ τἀναντία πλέουσιν ἀπὸ τοῦ Ἱεροῦ ἀκρωτηρίου μέχρι τῶν Ἀρτάβρων καλουμένων ὁ πλοῦς ἐστι πρὸς ἄρκτον, ἐν δεξιᾷ ἔχουσι τὴν Λυσιτανίαν· εἶθ' ὁ λοιπὸς πρὸς ἕω πᾶς ἀμβλεῖαν γωνίαν ποιῶν μέχρι τῶν τῆς Πυρήνης ἄκρων τῶν τελευτώντων εἰς τὸν ὠκεανόν. Τούτοις δὲ τὰ ἑσπέρια τῆς Πρεττανικῆς ἀντίκειται πρὸς ἄρκτον, ὁμοίως δὲ καὶ τοῖς Ἀρτάβροις ἀντίκεινται πρὸς ἄρκτον αἱ Καττιτερίδες καλούμεναι νῆσοι πελάγιαι κατὰ τὸ Πρεττανικόν πως κλίμα ἱδρυμέναι. Ὥστε δῆλον ἐφ' ὅσον

TEST. : E (1-23) ; Pleth. (1-23) ; *Chrest.* II, 25 (21-23).

2-4 ἐκ τοῦ — αὐτόν om. C rest. in mg. C² ‖ 2 τοῦ Kramer : τούτου A ω' E Pleth. ‖ 3 προελθόντας A ω' Pleth. : -θόντα E ‖ μεσημβρίαν A ω' Pleth. : μεσὴν E ‖ 8 ταύτῃ E : -της A ω' Pleth. ‖ 10 δυσμικώτατα A ω' Pleth. : -τερα E ‖ μικρῷ E : μικρὰ A ω' μικρὸν Pleth. ‖ 13 ἑσπερίοις Pleth. : αἰθερίοις A ω' E ‖ 15 Κινναμωμοφόρου A ω' : Κινα- E Pleth. ‖ 19 Πυρήνης E : Πυρρήνης A ω' Pleth. ‖ 20 Πρεττανικῆς A ω' Pleth. : Βρεττ- E ‖ ἀντίκειται s E Pleth. : -κεινται A ω' ‖ 22 Καττιτερίδες A ω' E : Κασσιτ- *Chrest.* ‖ 23 Πρεττανικόν A ω' Pleth.^{ac} : Βρεττ- E Pleth.^{pc} def. *Chrest.*

extrémités du monde habité, dans le sens de la longueur, sont mises à l'étroit par l'océan qui les cerne de ses eaux[1].

L'établissement de la carte.

16. Tel étant le dessin général, il paraît utile[2] de fixer deux droites se coupant à angle droit[3], dont l'une sera menée par la plus grande longueur, l'autre par la plus grande largeur : la première sera l'un des parallèles, la seconde l'un des méridiens. Puis il faudra imaginer des droites parallèles à celles-là de chaque côté, et diviser par ce moyen la part de terre et de mer qui nous est utile. La forme en apparaîtra plus clairement telle que nous l'avons décrite, ainsi que les dimensions très diverses des lignes tant dans le sens de la longueur que de la largeur ; les *climats* aussi s'y montreront mieux, qu'ils appartiennent au levant ou au couchant[4], au sud ou au nord. Naturellement il faut utiliser des lieux connus pour fixer ces droites : pour les unes, c'est déjà fait (je veux parler des deux droites médianes, celles de la longueur et de la largeur, qui viennent d'être définies) ; pour les autres, on peut facilement les déterminer au moyen des premières qu'on utilise comme axes de référence, en établissant des corrélations entre les régions parallèles et les diverses positions des lieux géographiques par rapport à la terre ou par rapport aux phénomènes célestes.

17. C'est la mer au premier chef qui décrit la terre et lui donne sa forme[5], façonnant des golfes, des océans, des détroits, et conjointement des isthmes, des presqu'îles, des promontoires ; il faut y ajouter les fleuves et les montagnes. Tels sont les éléments, en effet, qui permettent de distinguer les continents, les peuples, les

1. La présence des îles, Cassitérides, Bretagne, Taprobane, confirme l'envahissement des extrémités de la « chlamyde » par l'océan. Le schéma du monde habité est essentiellement celui du continent, sans les îles. Dans le plan qu'il donne au § 18, Strabon commence par décrire la mer avec les îles, et ne fait qu'ensuite la revue des régions continentales.

2. Ératosthène, III A 24 (3-14).

3-5. *Notes complémentaires*, p. 163-164.

συνάγεται τὰ ἄκρα τῆς οἰκουμένης κατὰ μῆκος ὑπὸ τοῦ περικεχυμένου πελάγους εἰς στενόν.

16. Τοιούτου δὲ ὄντος τοῦ καθόλου σχήματος, χρήσιμον φαίνεται δύο λαβεῖν εὐθείας, αἳ τέμνουσαι πρὸς ὀρθὰς ἀλλήλας, ἡ μὲν διὰ τοῦ μήκους ἥξει τοῦ μεγίστου παντός, ἡ δὲ διὰ τοῦ πλάτους, καὶ ἡ μὲν τῶν παραλλήλων ἔσται μία, ἡ δὲ τῶν μεσημβρινῶν. Ἔπειτα ταύταις παραλλήλους ἐπινοοῦντας ἐφ' ἑκάτερα διαιρεῖν κατὰ ταύτας τὴν γῆν καὶ τὴν θάλατταν, ᾗ χρώμενοι τυγχάνομεν. Καὶ γὰρ τὸ σχῆμα μᾶλλον ἂν καταφανὲς γένοιτο, ὁποῖον εἰρήκαμεν, καὶ τὸ μέγεθος τῶν γραμμῶν, ἄλλα καὶ ἄλλα μέτρα ἐχουσῶν, τῶν τε τοῦ μήκους καὶ τοῦ πλάτους, καὶ τὰ κλίματα ἀποδηλωθήσεται βέλτιον, τά τε ἑωθινὰ καὶ τὰ ἑσπέρια, ὡς δ' αὔτως τὰ νότια καὶ τὰ βόρεια. Ἐπεὶ δὲ διὰ γνωρίμων τόπων λαμβάνεσθαι δεῖ τὰς εὐθείας ταύτας, αἱ μὲν ἐλήφθησαν ἤδη, λέγω δὲ τὰς μέσας δύο, τήν τε τοῦ μήκους καὶ τοῦ πλάτους, τὰς λεχθείσας πρότερον, αἱ δ' ἄλλαι ῥᾳδίως γνωρίζοιντ' ἂν διὰ τούτων· τρόπον γάρ τινα στοιχείοις χρώμενοι τούτοις τὰ παράλληλα μέρη συνεχόμεθα καὶ τὰς ἄλλας σχέσεις τῶν οἰκήσεων τάς τ' ἐπὶ γῆς καὶ πρὸς τὰ οὐράνια.

17. Πλεῖστον δ' ἡ θάλαττα γεωγραφεῖ καὶ σχηματίζει τὴν γῆν, κόλπους ἀπεργαζομένη καὶ πελάγη καὶ πορθμούς, ὁμοίως δὲ ἰσθμοὺς καὶ χερρονήσους καὶ ἄκρας· προσλαμβάνουσι δὲ ταύτῃ καὶ οἱ ποταμοὶ καὶ τὰ ὄρη. Διὰ γὰρ τῶν τοιούτων ἤπειροί τε καὶ ἔθνη καὶ πόλεων θέσεις εὐφυεῖς

TEST. : E (1-7, 22-26) ; Pleth. (1-26).

---

5 ἥξει A B¹ : ἕξει ω' ἔξεισι E Pleth. ‖ 8 ἑκάτερα Pleth. : -ραν A ω' ‖ ταύτας Groskurd : ταύτην A ω' ταὐτὰ Pleth. ‖ 13 ἀποδηλωθήσεται A C^{pc} : ἀπο<.>ωθήσεται C^{ac} -δωθήσεται W v -δοθήσεται s B Pleth. ‖ καὶ Pleth. : μᾶλλον καὶ A ω' ‖ 24 δὲ A ω' Pleth. : καὶ E.

sites favorables pour les villes, et toutes les caractéristiques dont est pleine une carte régionale (on y trouve aussi la foule des îles disséminées dans les mers et tout le long des côtes), car les pays accusent selon des dosages divers des qualités ou des défauts, avec les utilités ou les difficultés qui en résultent, dont partie vient de la nature, partie de l'acquisition[1]. Seules les qualités naturelles valent qu'on en parle, car elles sont durables, tandis que les caractères acquis sont sujets à variations. Pourtant parmi ces derniers, il faut mettre en lumière ceux qui sont susceptibles de durer assez longtemps ou qui, sans une longue existence, ont une portée et une notoriété si durables dans la suite des temps qu'elles en font pour ces pays comme une seconde nature et leur enlèvent tout caractère d'acquisition : aussi faut-il alors bien évidemment en faire état. Pour beaucoup de villes en effet on peut répéter les paroles de Démosthène sur Olynthe et ses voisines[2], dont il dit qu'elles ont si totalement disparu que même en allant les visiter on ne saurait plus dire s'il leur arriva jamais d'être habitées. Et pourtant on se rend volontiers dans ces lieux et dans d'autres, dans le désir que l'on a de voir la trace d'actions si mémorables, tout comme on se presse aux tombeaux des hommes illustres. Nous avons fait de même, mentionnant des usages ou des régimes politiques qui n'existent plus[3] ; nous y étions poussé également par le désir d'être utile, de même que dans le cas des actions humaines : pour inspirer l'émulation, ou provoquer l'aversion.

L'océan et ses golfes.

18. Revenons-en à notre plan primitif. Nous disons donc que notre monde habité, entouré d'eau de tous côtés, accueille en son sein de nombreux

1. Cf. II, 3, 7.
2. Démosthène, 3e *Philippique*, § 26.
3. *Note complémentaire*, p. 164.

ἐνενοήθησαν καὶ τἆλλα ποικίλματα, ὅσων μεστός ἐστιν ὁ χωρογραφικὸς πίναξ (ἐν δὲ τούτοις καὶ τὸ τῶν νήσων πλῆθός ἐστι κατεσπαρμένον ἔν τε τοῖς πελάγεσι καὶ κατὰ τὴν παραλίαν πᾶσαν), ἄλλων ἄλλας ἀρετάς τε καὶ κακίας καὶ τὰς ἀπ' αὐτῶν χρείας ἐπιδεικνυ|μένων ἢ δυσχρηστίας, τὰς μὲν φύσει, τὰς δὲ ἐκ κατασκευῆς· τὰς μὲν οὖν φύσει δεῖ λέγειν, διαμένουσι γάρ, αἱ δ' ἐπίθετοι δέχονται μεταβολάς. Καὶ τούτων δὲ τὰς πλείω χρόνον συμμένειν δυναμένας ἐμφανιστέον, ⟨ἢ⟩ μὴ πολὺν μέν, ἄλλως δ' ἐπιφάνειαν [μὲν] ἐχούσας τινὰ καὶ δόξαν, ἣ πρὸς τὸν ὕστερον χρόνον παραμένουσα τρόπον τινὰ συμφυῆ τοῖς τόποις ποιεῖ καὶ μηκέτι οὖσαν κατασκευήν· ὥστε δῆλον ὅτι δεῖ καὶ τούτων μεμνῆσθαι. Περὶ πολλῶν γὰρ ἔστι πόλεων τοῦτ' εἰπεῖν, ὅπερ εἶπε Δημοσθένης ἐπὶ τῶν περὶ Ὄλυνθον, ἃς οὕτως ἠφανίσθαι φησίν, ὥστε μηδ' εἰ πώποτε ᾠκίσθησαν γνῶναι ἄν τινα ἐπελθόντα. Ἀλλ' ὅμως καὶ εἰς τούτους τοὺς τόπους καὶ εἰς ἄλλους ἀφικνοῦνται ἄσμενοι, τά γ' ἴχνη ποθοῦντες ἰδεῖν τῶν οὕτω διωνομασμένων ἔργων, καθάπερ καὶ τοὺς τάφους τῶν ἐνδόξων ἀνδρῶν. Οὕτω δὲ καὶ νομίμων καὶ πολιτειῶν μεμνήμεθα τῶν μηκέτ' οὐσῶν, ἐνταῦθα καὶ τῆς ὠφελείας προκαλουμένης τὸν αὐτὸν τρόπον ὅνπερ καὶ ἐπὶ τῶν πράξεων· ἢ γὰρ ζήλου χάριν, ἢ ἀποτροπῆς τῶν τοιούτων.

18. Λέγομεν δ' ἀναλαβόντες ἀπὸ τῆς πρώτης ὑποτυπώσεως, ὅτι ἡ καθ' ἡμᾶς οἰκουμένη γῆ περίρρυτος οὖσα

TEST. : E (1-8, 24-25) ; Pleth. (1-8, 24-25) ; Psell. 51 (25) ; *Syn.* (25).

---

1 ποικίλματα A ω' Pleth. : ποικιλὰ E ‖ 3 κατεσπαρμένον A B^2 : -μένων ω' B E Pleth. ‖ 6 τὰς μὲν οὖν E : ἃς A ω' ὧν αἱ μὲν (φύσει διαμένουσιν) Pleth. ‖ 8 χρόνον A B^2 : -νῳ ω' B ‖ 9 ἢ suppl. Coray ‖ 10 μὲν del. Coray ‖ τινὰ Xylander : τινὰς A ω' ‖ 15 ὥστε μηδ' εἰ B^2 Demosth. : ὥστ' εἰ μηδὲ A ω' B ‖ 17 γ' A : δ' ω' [om. s] C^{ac} τ' C^{pc} ‖ 20 μηκέτ' A C : μηκέτι W v s B.

golfes provenant de la mer Extérieure, sur tout le tour de l'océan ; les plus grands sont au nombre de quatre. L'un, au nord, s'appelle la mer Caspienne, ou la mer d'Hyrcanie selon certains[1]. Deux autres, le golfe Persique et le golfe Arabique, remontent de la mer du sud ; ils sont situés en gros l'un en face de la mer Caspienne, l'autre en face du Pont[2]. Le quatrième, qui l'emporte de beaucoup sur les précédents par ses dimensions, est constitué par ce que nous appelons la mer Intérieure ou « notre » mer : elle débute à l'occident par le détroit des Colonnes d'Hercule, s'allonge jusqu'au bassin oriental avec des largeurs variables, puis, se déchirant, finit en deux golfes de pleine mer, l'un à gauche que nous appelons Pont-Euxin, l'autre formé par la réunion des mers d'Égypte, de Pamphylie et d'Issos. Tous les golfes ci-dessus, qui viennent de la mer Extérieure, sont accessibles par un goulet étroit, surtout le golfe Arabique et celui qui commence aux Colonnes, un peu moins les autres.

La terre qui les enserre se divise en trois parties, comme il a été dit[3]. C'est l'Europe qui, de toutes, a les formes les plus variées ; pour la Libye, c'est l'opposé ; l'Asie tient à peu près le juste milieu. En tout cas, c'est toujours le rivage intérieur qui vaut aux continents le qualificatif de varié ou d'uniforme ; le rivage extérieur, aux dits golfes près, est uni et se déploie en forme de chlamyde, comme je l'ai déjà dit[4] ; toutes les irrégularités qui portent sur de faibles dimensions sont négligeables :

1. Cf. XI, 6, 1. Pomponius Méla établit une nomenclature similaire des quatre golfes, dont celui de la Caspienne, précisant que « la mer Caspienne s'introduit dans les terres par un canal étroit, puis forme trois golfes, hyrcanien, scythique et caspien » (III, 5).

2. « En face de » signifie en termes savants « sur le même méridien », ce qui est à peu près vrai dans les deux cas.

3. Cf. I, 4, 7. Ératosthène y avait critiqué la division en trois continents, ainsi que l'incertitude des limites choisies, tantôt isthmes, tantôt fleuves ; mais ce mode de répartition restait le plus traditionnel (cf. II, 3, 7 et II, 4, 5).

4. Cf. II, 5, 14.

δέχεται κόλπους εἰς ἑαυτὴν ἀπὸ τῆς ἔξω θαλάττης κατὰ τὸν ὠκεανὸν πολλούς, μεγίστους δὲ τέτταρας· ὧν ὁ μὲν βόρειος Κασπία καλεῖται θάλαττα, οἱ δ' Ὑρκανίαν προσαγορεύουσιν· ὁ δὲ Περσικὸς καὶ Ἀράβιος ἀπὸ τῆς νοτίας ἀναχέονται θαλάττης, ὁ μὲν τῆς Κασπίας κατ' ἀντικρὺ μάλιστα, ὁ δὲ τῆς Ποντικῆς· τὸν δὲ τέταρτον, ὅσπερ πολὺ τούτους ὑπερβέβληται κατὰ τὸ μέγεθος, ἡ ἐντὸς καὶ καθ' ἡμᾶς λεγομένη θάλαττα ἀπεργάζεται, τὴν μὲν ἀρχὴν ἀπὸ τῆς ἑσπέρας λαμβάνουσα καὶ τοῦ κατὰ τὰς Ἡρακλείους στήλας πορθμοῦ, μηκυνομένη δ' εἰς τὸ πρὸς ἕω μέρος ἐν ἄλλῳ καὶ ἄλλῳ πλάτει, μετὰ δὲ ταῦτα σχιζομένη καὶ τελευτῶσα εἰς δύο κόλπους πελαγίους, τὸν μὲν ἐν ἀριστερᾷ, ὅνπερ Εὔξεινον πόντον προσαγορεύομεν, τὸν δ' ἕτερον τὸν συγκείμενον ἔκ τε τοῦ Αἰγυπτίου πελάγους καὶ τοῦ Παμφυλίου καὶ τοῦ Ἰσσικοῦ. Ἅπαντες δ' οἱ λεχθέντες ἀπὸ τῆς ἔξω θαλάττης κόλποι στενὸν ἔχουσι τὸν εἴσπλουν, μᾶλλον μὲν ὅ τε Ἀράβιος καὶ ὁ κατὰ Στήλας, ἧττον δ' οἱ λοιποί.

Ἡ δὲ περικλείουσα αὐτοὺς γῆ τριχῇ νενέμηται, καθάπερ εἴρηται. Ἡ μὲν οὖν Εὐρώπη πολυσχημονεστάτη πασῶν ἐστιν, ἡ δὲ Λιβύη τἀναντία πέπονθεν, ἡ δὲ Ἀσία μέσην πως ἀμφοῖν ἔχει τὴν διάθεσιν. | Ἅπασαι δ' ἐκ τῆς ἐντὸς παραλίας ἔχουσι τὴν αἰτίαν τοῦ τε πολυσχήμονος καὶ τοῦ μή, ἡ δ' ἐκτὸς πλὴν τῶν λεχθέντων κόλπων ἁπλῆ καὶ χλαμυδοειδής ἐστιν, ὡς εἶπον, τὰς δ' ἄλλας ἐν μικρῷ

TEST. : E (1-25) ; Psell. 51 (1-15, 20-22) ; *Syn.* (1-24) ; Pleth. (1-25) ; *Chrest.* II, 28 (20-22).

---

2 post πόλλους habet μὲν καὶ ἄλλους Psell. || 5 ἀναχέονται A ω' Psell. *Syn.* Pleth. : ἀνέρχεται E || 6 post μάλιστα habet ὁ δ' Ἀράβιος, ὃν καὶ Ἐρυθρὰν καλοῦσι θάλατταν, τῆς κ. τ. λ. *Syn.* || ὅσπερ A s E *Syn.* Pleth. : ὅπερ ω' || 10 μηκυνομένη B² E Psell. Pleth. : -μένου A ω' B *Syn.* || 11 καὶ ἄλλῳ Pleth. : om. A ω' E *Syn.* || 17 μὲν Pleth. : δὲ A ω' E *Syn.*

dans de grands ensembles, ce qui est de faibles dimensions compte pour rien. De plus, étant donné que, dans le domaine de l'information géographique[1], nous ne cherchons pas seulement les formes et les dimensions des régions, mais aussi les positions respectives des unes par rapport aux autres, comme nous l'avons déjà dit[2], de ce point de vue aussi le rivage intérieur offre plus de variété que le rivage extérieur[3]. L'espace connu, tempéré, peuplé par des cités et des races bien gouvernées est aussi beaucoup plus important de ce côté que de l'autre. Or nous désirons connaître les pays dans lesquels la tradition se révèle la plus riche en haut faits, en régimes politiques, en connaissances techniques[4], bref en tout ce qui nous forme à la sagesse; notre intérêt aussi nous pousse vers les régions avec qui relations et commerce sont à notre portée, c'est-à-dire vers tous les pays habités, ou plutôt vers les pays heureusement habités.

« Notre » mer. Sous tous ces rapports, disais-je, notre mer possède une grande supériorité, et c'est donc par elle qu'il faut commencer notre tour du monde. 19. Nous venons de dire que le golfe qu'elle forme débute par le détroit des Colonnes ; dans sa partie la plus resserrée ce détroit mesure, dit-on, dans les soixante-dix stades. Une fois franchis les cent vingt stades du goulet, on voit les rivages prendre de la distance en même temps, celui de gauche surtout ; et voici que l'œil découvre l'étendue de la haute mer[5]! Elle est limitée sur le côté droit par le rivage de la Libye jusqu'à Carthage, de l'autre côté par les côtes de l'Ibérie, de la Celtique vers Narbonne et Marseille, puis de la Ligystique, et finalement de l'Italie jusqu'au

1. Cf. II, 5, 8. Ἱστορία désigne la démarche d'information, πραγματεία (I, 1, 1) le résultat de cette information, la masse des faits mise en forme et présentée comme un ensemble.

2. Cf. I, 1, 13-14 ; I, 1, 20 ; II, 5, 10.

3. Ceci est un présupposé. Le rivage intérieur est à peu près bien connu dans son ensemble, le rivage extérieur l'est très peu. Il faut donc l'imaginer, et on peut le faire d'après l'image qui paraît la plus vraisemblable pour illustrer la forme générale du monde habité.

4-5. *Notes complémentaires*, p. 164.

διαφορὰς ἐατέον· οὐδὲν γὰρ ἐν τοῖς μεγάλοις τὸ μικρόν. Ἔτι δ' ἐπεὶ κατὰ τὴν γεωγραφικὴν ἱστορίαν οὐ σχήματα μόνον ζητοῦμεν καὶ μεγέθη τόπων, ἀλλὰ καὶ σχέσεις πρὸς ἄλληλα αὐτῶν, ὥσπερ ἔφαμεν, καὶ ἐνταῦθα τὸ ποικίλον ἡ ἐντὸς παραλία παρέχεται μᾶλλον ἢ ἡ ἐκτός. Πολὺ δ' ἐστὶ καὶ τὸ γνώριμον καὶ τὸ εὔκρατον καὶ τὸ πόλεσι καὶ ἔθνεσιν εὐνομουμένοις συνοικούμενον μᾶλλον ἐνταῦθα ἢ ἐκεῖ. Ποθοῦμέν τε εἰδέναι ταῦτα, ἐν οἷς πλείους παραδίδονται πράξεις καὶ πολιτεῖαι καὶ τέχναι καὶ τἆλλα, ὅσα εἰς φρόνησιν συνεργεῖ, αἵ τε χρεῖαι συνάγουσιν ἡμᾶς πρὸς ἐκεῖνα, ὧν ἐν ἐφικτῷ αἱ ἐπιπλοκαὶ καὶ κοινωνίαι· ταῦτα δ' ἐστὶν ὅσα οἰκεῖται, μᾶλλον δ' οἰκεῖται καλῶς.

Πρὸς ἅπαντα δὲ τὰ τοιαῦτα, ὡς ἔφην, ἡ παρ' ἡμῖν θάλαττα πλεονέκτημα ἔχει μέγα· καὶ δὴ καὶ ἔνθεν ἀρκτέον τῆς περιηγήσεως. 19. Εἴρηται δὲ ὅτι ἀρχὴ τοῦδε τοῦ κόλπου ἐστὶν ὁ κατὰ τὰς Στήλας πορθμός· τὸ δὲ στενώτατον τούτου περὶ ἑβδομήκοντα σταδίους λέγεται· παραπλεύσαντι δὲ τὸν στενωπὸν ἑκατὸν καὶ εἴκοσι σταδίων ὄντα διάστασιν λαμβάνουσιν αἱ ἠιόνες ἀθρόαν, ἡ δ' ἐν ἀριστερᾷ μᾶλλον· εἶτ' ὄψις μεγάλου φαίνεται πελάγους. Ὁρίζεται δ' ἐκ μὲν τοῦ δεξιοῦ πλευροῦ τῇ Λιβυκῇ παραλίᾳ μέχρι Καρχηδόνος, ἐκ δὲ θατέρου τῇ τε Ἰβηρικῇ καὶ τῇ Κελτικῇ κατὰ Νάρβωνα καὶ Μασσαλίαν, καὶ μετὰ ταῦτα τῇ Λιγυστικῇ, τελευταίᾳ δὲ τῇ Ἰταλικῇ μέχρι τοῦ Σικελικοῦ

TEST. : E (1-24) ; Pleth. (1-24) ; *Syn.* (15-24) ; *Hypot.* 48 (15-20) ; *Chrest.* II, 29 (16-19), 30 (21-24).

2 ἐπεὶ A ω' Pleth. : ἐπειδὴ E ‖ 5 ἡ C B² E Pleth. : om. A W v s B ‖ 7 συνοικούμενον μᾶλλον Kramer : μᾶλλον συν- A ω' E Pleth. ‖ 8 τε A ω' Pleth. : δὲ E ‖ 10 συνεργεῖ A ω' Pleth. : συντελεῖ E ‖ 14 ἔνθεν A ω' Pleth. : ἐντεῦθεν E ‖ 16-17 στενώτατον A ω' E *Syn.* Pleth. : στενότ- *Chrest. Hypot.* ‖ 17-18 παραπλεύσαντι E [sed παρὰ πλ-] *Syn.* Pleth. : περιπλ- A ω' εἰσπλ- *Hypot.* ‖ 19 ante ἡ δ' ἐν habet ἡ μὲν ἐν δεξιᾷ ὀλίγον *Syn.* ‖ 20 εἶτ' ω' E *Syn.* Pleth. : ἦτ' A.

détroit de Sicile ; le côté oriental de la mer est constitué par la Sicile et les détroits de part et d'autre de l'île : celui qui sépare cette dernière de l'Italie mesure sept stades, celui qui la sépare de Carthage quinze cents.

La ligne qui va des Colonnes d'Hercule au détroit de sept stades est une fraction de celle qui va jusqu'à Rhodes et au Taurus ; elle coupe la dite mer à peu près par le milieu[1]. On lui attribue douze mille stades ; c'est aussi la longueur de cette mer. Quant à sa largeur, elle serait en son maximum de quelque cinq mille stades depuis le golfe Galatique entre Marseille et Narbonne jusqu'à la côte opposée de Libye[2]. On donne à toute la partie des eaux qui se trouve au large de la Libye le nom de mer de Libye ; la partie qui baigne les côtes d'en face reçoit successivement le nom de mer d'Ibérie, de Ligystique, de Sardaigne, et finalement, jusqu'à la Sicile, de mer Tyrrhénienne.

Quant aux îles, sur le littoral qui borde la mer Tyrrhénienne jusqu'à la Ligystique, elles sont légion : les plus grandes sont la Sardaigne et la Corse, après la Sicile il est vrai ; c'est elle qui est la plus grande et la plus belle de toutes les îles de notre mer. Beaucoup moins importantes sont les îles de pleine mer, Pandataria et Ponza, et les îles côtières Æthalia, Planasia, Pithécussa, Prochyté, Capri, Leucosia et autres semblables. De l'autre

1. Cf. II, 5, 8. En réalité, le parallèle 36° qui passe par le détroit des Colonnes traverse ensuite l'Afrique du Nord, passe à 80 km au sud d'Alger et à 100 km au sud de Carthage (le détroit de Sicile est à 38° N).

2. Cf. II, 4, 3 et II, 5, 8.

πορθμοῦ· τὸ δ' ἑῷον τοῦ πελάγους πλευρὸν ἡ Σικελία ἐστὶ καὶ οἱ ἑκατέρωθεν αὐτῆς πορθμοί· ὁ μὲν πρὸς τῇ Ἰταλίᾳ ἑπταστάδιος, ὁ δὲ πρὸς τῇ Καρχηδόνι χιλίων καὶ πεντακοσίων σταδίων.

Ἡ δ' ἀπὸ τῶν Στηλῶν ἐπὶ τὸ ἑπταστάδιον γραμμὴ μέρος μέν ἐστι τῆς ἐπὶ Ῥόδον καὶ τὸν Ταῦρον, μέσον δέ πως τέμνει τὸ λεχθὲν πέλαγος· λέγεται δὲ σταδίων μυρίων καὶ δισχιλίων· τοῦτο μὲν δὴ τὸ μῆκος τοῦ πελάγους, πλάτος δὲ τὸ μέγιστον ὅσον πεντακισχιλίων σταδίων τὸ ἀπὸ τοῦ Γαλατικοῦ κόλπου μεταξὺ Μασσαλίας καὶ Νάρβωνος ἐπὶ τὴν κατ' ἀντικρὺ Λιβύην. Καλοῦσι δὲ τὸ πρὸς τῇ Λιβύῃ πᾶν μέρος τῆς θαλάττης ταύτης Λιβυκὸν πέλαγος, τὸ δὲ πρὸς τῇ κατ' ἀντικρὺ γῇ τὸ μὲν Ἰβηρικόν, τὸ δὲ Λιγυστικόν, τὸ δὲ Σαρδώνιον, τελευταῖον δὲ μέχρι τῆς Σικελίας τὸ Τυρρηνικόν.

Νῆσοι δέ εἰσιν ἐν μὲν τῇ παραλίᾳ τῇ κατὰ τὸ Τυρρηνικὸν πέλαγος μέχρι τῆς Λιγυστικῆς συχναί, | μέγισται δὲ Σαρδὼ καὶ Κύρνος μετά γε τὴν Σικελίαν· αὕτη δὲ καὶ τῶν ἄλλων ἐστὶ μεγίστη τῶν καθ' ἡμᾶς καὶ ἀρίστη. Πολὺ δὲ τούτων λειπόμεναι πελάγιαι μὲν Πανδαταρία τε καὶ Ποντία, πρόσγειοι δὲ Αἰθαλία τε καὶ Πλανασία καὶ Πιθηκοῦσσα καὶ Προχύτη καὶ Καπρίαι καὶ Λευκωσία καὶ

TEST. : *Chrest.* II, 30 (1-15); E (1-15); *Syn.* (1-22); Pleth. (1-22); Eust. *Dion.* 241 (1-4), 306 (1-4); *Hypol.* 48 (8-13), 49 (13-15); Psell. 67 (16-19).

3 ἑπταστάδιος B² E Pleth. Eust. : ἑπτὰ σταδίοις A ω' B *Syn.* σταδίων ἐστὶ ξ' *Chrest.* || 5 τῶν Pleth. : τῆς τῶν A ω' E *Syn.* || 13 Λιγυστικόν s² B² E *Syn. Hypol.* Pleth. : Λιβυστ- A ω' s B || 14 Σαρδώνιον A : Σαρδῶον ω' E *Syn. Hypol.* Pleth. || 20 Πανδαταρία B² Aldina : Πανδαρία A ω' *Syn.* Pleth. || 21 Ποντία B² Pleth.pc : Παντία A ω' B *Syn.* Pleth.ac || Αἰθαλία B² Pleth. : Ἀθ- A ω' B *Syn.* || καὶ² A : καὶ ἄλλαι καὶ ω' *Syn.* [om. καὶ²] Pleth. || 21-22 Πιθηκοῦσσα A : -κοῦσα C s *Syn.* -κοῦσαι ω' Pleth. || 22 Λευκωσία Xylander : Λουκασία A ω' B *Syn.* Pleth. Λευκο- B².

côté de la Ligystique, sur le reste de la côte jusqu'aux Colonnes d'Hercule, il y a peu d'îles : signalons Gymnésie[1] et Ébysus. Également peu nombreuses sont les îles situées au large des côtes de Libye et de Sicile : signalons Cossura et Ægimuros, ainsi que les îles Lipari que l'on appelle parfois îles d'Éole.

20. Après la Sicile et les détroits de part et d'autre de cette île, on rencontre de nouvelles mers : celle qui est située au large des Syrtes et de la Cyrénaïque, les Syrtes elles-mêmes, et la mer nommée jadis Ausonienne[2], aujourd'hui mer de Sicile, qui mélange ses eaux à la première sans solution de continuité. La mer qui se trouve au large des Syrtes et de la Cyrénaïque s'appelle mer de Libye ; elle se termine dans la mer d'Égypte. Quant aux Syrtes, la plus petite a mille six cents stades de tour environ[3] ; au large, de chaque côté du goulet d'entrée, on trouve les îles Méninx et Cercina. La grande Syrte, à en croire Ératosthène[4], aurait cinq mille stades de tour et mille huit cents stades de profondeur des Hespérides[5] jusqu'à Automala et à la frontière qui sépare la Cyrénaïque de cette partie de la Libye ; selon d'autres, le circuit par bateau serait de quatre mille stades et la profondeur de mille cinq cents, ce qui serait aussi la largeur du goulet d'entrée. La mer de Sicile s'étend au large de la Sicile et de l'Italie en direction de l'est, ou encore devant le chenal qui se développe

1-2. *Notes complémentaires*, p. 164.

3. Soit 250 km environ, ce qui est à peu près la distance qui, par la côte, sépare Sfax, face aux îles Kerkenna, de l'île de Djerba (Méninx).

4. Ératosthène, III B 56 (15-19).

5. Les Hespérides, port de Libye proche de Bérénice, à moins que ce ne soit le nom ancien de cette ville (X, 2, 18 ; XVII, 3, 28). Les 5 000 stades d'Ératosthène représentent environ 800 km, 1 800 stades environ 280 km, contre les distances réelles de 750 km du cap Missata à Benghazi, et 200 km de Benghazi au fond du golfe. Si « les autres » dont parle Strabon utilisent le stade de Polybe, ils fixent le tour de la grande Syrte à 700 km environ et la profondeur à 270 km ; s'ils se servent du stade d'Artémidore, les évaluations sont légèrement plus fortes (respectivement 740 km et 280 km environ). La largeur du goulet d'entrée, de Benghazi au cap Missata, est en fait de 450 km.

ἄλλαι τοιαῦται. Ἐπὶ θάτερα δὲ τῆς Λιγυστικῆς αἱ πρὸ τῆς λοιπῆς ἠιόνος μέχρι Στηλῶν οὐ πολλαί, ὧν εἰσιν ἥ τε Γυμνησία καὶ Ἔβυσος. Οὐ πολλαὶ δ' οὐδ' αἱ πρὸ τῆς Λιβύης καὶ τῆς Σικελίας, ὧν εἰσι Κόσσουρά τε καὶ Αἰγίμουρος καὶ αἱ Λιπαραίων, ἃς Αἰόλου τινὲς προσαγορεύουσι.

20. Μετὰ δὲ τὴν Σικελίαν καὶ τοὺς ἑκατέρωθεν πορθμοὺς ἄλλα πελάγη συνάπτει· τό τε πρὸ τῶν Σύρτεων καὶ τῆς Κυρηναίας καὶ αὐταὶ αἱ Σύρτεις καὶ τὸ Αὐσόνιον μὲν πάλαι, νῦν δὲ καλούμενον Σικελικόν, σύρρουν ἐκείνῳ καὶ συνεχές. Τὸ μὲν οὖν πρὸ τῶν Σύρτεων καὶ τῆς Κυρηναίας καλεῖται Λιβυκόν, τελευτᾷ δ' εἰς τὸ Αἰγύπτιον πέλαγος. Τῶν δὲ Σύρτεων ἡ μὲν ἐλάττων ἐστὶν ὅσον χιλίων καὶ ἑξακοσίων σταδίων τὴν περίμετρον· πρόκεινται δ' ἐφ' ἑκάτερα τοῦ στόματος νῆσοι Μῆνίγξ τε καὶ Κέρκινα· τῆς δὲ μεγάλης Σύρτεώς φησιν Ἐρατοσθένης τὸν κύκλον εἶναι πεντακισχιλίων, τὸ δὲ βάθος χιλίων ὀκτακοσίων ἀφ' Ἑσπερίδων εἰς Αὐτόμαλα καὶ τὸ τῆς Κυρηναίας μεθόριον πρὸς τὴν ἄλλην τὴν ταύτῃ Λιβύην· ἄλλοι δὲ τὸν περίπλουν τετρακισχιλίων σταδίων εἶπον, τὸ δὲ βάθος χιλίων πεντακοσίων, ὅσον καὶ τὸ πλάτος τοῦ στόματος. Τὸ δὲ Σικελικὸν πέλαγος πρὸ τῆς Σικελίας ἐστὶ καὶ τῆς Ἰταλίας ἐπὶ τὸ πρὸς ἕω μέρος καὶ ἔτι τοῦ μεταξὺ πόρου

TEST. : *Syn.* (1-23) ; Pleth. (1-23) ; E (7-23) ; *Hypol.* 48 (13-14, 16-17, 20-21), 49 (19).

---

1 πρὸ ω' Pleth. : πρὸς A *Syn.* || 3 Ἔβυσος B² : Βύσος A ω' B *Syn.* Pleth. || οὐδ' αἱ Coray : οὐδὲ A ω' *Syn.* Pleth. || πρὸ B² s : πρὸς A ω' *Syn.* Pleth. || 4-5 Αἰγίμουρος A ω' : -μορος *Syn.* Pleth. || 5 αἱ Λιπαραίων Aujac : Λιπαραιῶναι A ω' [Λιπαραίων νῆσοι B²] E *Syn.* Λιπάραι Pleth. || 8 πρὸ τῶν Σύρτεων A ω' *Syn.* Pleth. : πρὸς τῆς Σύρτεως E || 15 Μῆνίγξ ω' Pleth. : -νίξ A *Syn.* || 19 τὴν² B² Pleth. : γῆν A ω' B E *Syn.* || 21 post χιλίων præb. καὶ ω' Pleth.

entre le territoire de Rhégion jusqu'à Locres et celui de Messène jusqu'à Syracuse et au cap Pachynos ; elle s'allonge vers l'est jusqu'aux caps de Crète, baigne de ses eaux la majeure partie du Péloponnèse et remplit le golfe qu'on appelle golfe de Corinthe ; au nord, elle s'étend vers le cap d'Iapygie, le goulet d'entrée du golfe Ionien[1] et l'Épire méridionale jusqu'au golfe d'Ambracie et au rivage contigu qui forme avec le Péloponnèse le golfe de Corinthe. Le golfe Ionien fait partie de ce qu'on nomme aujourd'hui le golfe Adriatique. Ce dernier a son côté droit constitué par l'Illyrie, son côté gauche par l'Italie jusqu'en son fond vers Aquiléia. Il remonte en direction du Nord-Ouest, étroit et allongé sur quelque six mille stades de long et sur douze cents stades de large au maximum[2]. On y trouve une foule d'îles : devant l'Illyrie, les Apsyrtides, Cyricticé, les Liburnides ; plus loin Issa, Tragourion, Corcyre la noire et Pharos ; devant l'Italie, les îles de Diomède. La mer de Sicile passe pour avoir, du cap Pachynos à la Crète, quatre mille cinq cents stades, et autant jusqu'au Ténare en Laconie[3] ; du cap d'Iapygie au fond du golfe de Corinthe, on compte moins de trois

1. Le golfe Ionien est la partie méridionale de l'Adriatique. « Le golfe Ionien et l'Adriatique ont la même entrée, mais, pour les distinguer, on a convenu d'appeler du nom de golfe Ionien la partie antérieure de la mer et du nom d'Adriatique (lequel s'est du reste étendu aujourd'hui à la mer tout entière) la partie intérieure jusqu'au fond » (VII, 5, 9).

2. Strabon critique, d'après Polybe, l'évaluation donnée pour l'Adriatique par Dicéarque et Ératosthène (II, 4, 2), mais n'adopte pas pour autant les chiffres de Polybe (II, 4, 3) et critique également Posidonius (II, 4, 2). Les 6 000 stades cités ici le sont sans doute d'après Artémidore (cf. VI, 3, 10 et note correspondante) et valent alors dans les 1 110 km (stade de 185 m), contre les quelque 800 km réels ; la largeur s'établit suivant le même étalon à 220 km, contre les 200 km réels.

3. Cf. II, 4, 3 pour la première distance, et VI, 2, 1 pour la seconde, dérivée d'Artémidore. Elle vaut dans les 830 km en stades de 185 m, contre 800 km réels pour la première distance et 700 pour la seconde.

τῆς τε Ῥηγίνης μέχρι Λοκρῶν, καὶ τῆς Μεσσηνίας μέχρι Συρακουσῶν καὶ Παχύνου· αὔξεται δ' ἐπὶ μὲν τὸ πρὸς ἕω μέρος μέχρι τῶν ἄκρων τῆς Κρήτης, καὶ τὴν Πελοπόννησον δὲ περικλύζει τὴν πλείστην, καὶ πληροῖ τὸν Κορινθιακὸν καλούμενον κόλπον· πρὸς ἄρκτους δὲ ἐπί τε ἄκραν Ἰαπυγίαν καὶ τὸ στόμα τοῦ Ἰονίου κόλπου, καὶ τῆς Ἠπείρου τὰ νότια μέρη μέχρι τοῦ Ἀμβρακικοῦ κόλπου καὶ τῆς συνεχοῦς παραλίας τῆς ποιούσης τὸν Κορινθιακὸν κόλπον πρὸς τὴν Πελοπόννησον. Ὁ δ' Ἰόνιος κόλπος μέρος ἐστὶ τοῦ νῦν Ἀδρίου λεγομένου· τούτου δὲ τὴν μὲν ἐν δεξιᾷ πλευρὰν ἡ Ἰλλυρὶς ποιεῖ, τὴν δ' εὐώνυμον ἡ Ἰταλία μέχρι τοῦ μυχοῦ τοῦ κατὰ Ἀκυληίαν· ἔστι δὲ πρὸς ἄρκτον ἅμα καὶ πρὸς τὴν ἑσπέραν ἀνέχων στενὸς καὶ μακρός, μῆκος μὲν ὅσον ἑξακισχιλίων σταδίων, πλάτος δὲ τὸ μέγιστον διακοσίων ἐπὶ τοῖς χιλίοις. Νῆσοι δέ εἰσιν ἐνταῦθα συχναὶ μὲν αἱ πρὸ τῆς Ἰλλυρίδος, αἵ τε Ἀψυρτίδες | καὶ Κυρικτικὴ καὶ Λιβυρνίδες· ἔτι δ' Ἴσσα καὶ Τραγούριον καὶ ἡ Μέλαινα Κόρκυρα καὶ Φάρος· πρὸ τῆς Ἰταλίας δὲ αἱ Διομήδειοι. Τοῦ Σικελικοῦ δὲ τὸ ἐπὶ Κρήτην ἀπὸ Παχύνου τετρακισχιλίων καὶ πεντακοσίων σταδίων φασί· τοσοῦτον δὲ καὶ τὸ ἐπὶ Ταίναρον τῆς Λακωνικῆς· τὸ δὲ ἀπὸ ἄκρας Ἰαπυγίας ἐπὶ τὸν μυχὸν τοῦ Κορινθιακοῦ κόλπου τῶν μὲν τρισχιλίων ἐστὶν ἔλαττον,

---

TEST. : E (1-23) ; *Syn.* (1-23) ; Pleth. (1-23) ; *Hypot.* 49 (2-3, 5-6, 10-12) ; Psell. 71 (9-10) ; *Chrest.* II, 32 (14-15), 33 (19-21). — Schol. A ad u. 21 Ταίναρον : ὃ νῦν Μονοβασίαν λέγουσι.

---

1 Ῥηγίνης E *Syn.* Pleth. : -γήνης A ω' ‖ 7-8 καὶ τῆς — κόλπου om. W ‖ 10 λεγομένου A ω' E Pleth. : καλουμένου Psell. *Syn.* def. *Hypot.* ‖ 11 ποιεῖ A ω' E Pleth. : πληροῖ *Syn.* def. *Hypot.* ‖ 15 τὸ E Pleth. : τὸ μὲν A ω' *Syn.* ‖ 16 μὲν αἱ A : μόναι αἱ ω' E *Syn.* Pleth. ‖ 17 Κυρικτικὴ Kramer : Κηρυκτ- A ω' E *Syn.* Κηρακτ- Pleth. ‖ 18 Μέλαινα Pleth. : Μέλιννα A *Chrest.* E Μέλλινα ω' Μέλινα s *Syn.*

mille stades, mais du cap d'Iapygie à la Libye, plus de quatre mille stades[1]. Comme îles, on y trouve Corcyre et les Sybotes devant la côte d'Épire, et, à la suite, devant le golfe de Corinthe, Cephallénie, Ithaque, Zacynthos et les Échinades.

21. A la mer de Sicile touchent la mer de Crète, la mer Saronique et la mer de Myrtô qui se situe entre la Crète, l'Argolide et l'Attique, avec un maximum de largeur de quelque douze cents stades à partir de l'Attique et, comme longueur, pas tout à fait le double[2]. On y trouve comme îles Cythère et Calaurie, Égine et Salamine, et certaines des Cyclades. Sans solution de continuité[3], voici maintenant la mer Égée avec le golfe Mélas et l'Hellespont, la mer d'Icarie, puis la mer de Carpathos jusqu'à Rhodes, à la Crète, à Cnide[4] et aux premiers contreforts de l'Asie. Comme îles, on y trouve les Cyclades, les Sporades, les îles situées en bordure de la Carie, de l'Ionie et de l'Éolide jusqu'à la Troade, je veux dire Cos, Samos, Chios, Lesbos et Ténédos ; de même, celles qui se trouvent en bordure de la Grèce jusqu'à la Macédoine et à la Thrace voisine, soit l'Eubée, Scyros, Péparéthos, Lemnos, Thasos, Imbros, Samothrace et tant d'autres que nous indiquerons dans notre étude détaillée. La mer en question mesure quelque

1. Les informations viennent sans doute encore d'Artémidore ; les 3 000 stades valent alors dans les 550 km contre 500 réels en ligne droite ; les 4 000 stades dans les 740 km, contre les 850 environ du cap Iapygien à Ptolémaïs.

2. Si les renseignements viennent d'Artémidore, ce qui est probable, les 1 200 stades valent dans les 220 km contre les 250 réels du cap Sounion à la Crète. La longueur, fixée à quelque 400 km, couvre la distance cap Malée — île de Carpathos, et se prolongerait jusqu'à la mer de Carpathos.

3. C'est justement cette continuité des mers qui rend difficile et arbitraire le plus souvent toute classification.

4. J'ai opté pour la conjecture de Pléthon. Tous les manuscrits portent ici καὶ Κύπρου qui ne s'explique guère puisque Chypre est signalée quelques lignes plus loin comme appartenant au golfe d'Issos et à la mer de Pamphylie (II, 5, 24). La mer de Carpathos, partie de la mer Égée, ne doit pas se prolonger vers l'est au delà de Rhodes semble-t-il.

τὸ δ' ἀπὸ ἄκρας Ἰαπυγίας εἰς τὴν Λιβύην πλέον τῶν τετρακισχιλίων ἐστί. Νῆσοι δ' εἰσὶν ἐνταῦθα ἥ τε Κόρκυρα καὶ Σύβοτα πρὸ τῆς Ἠπειρώτιδος, καὶ ἐφεξῆς πρὸ τοῦ Κορινθιακοῦ κόλπου Κεφαλληνία καὶ Ἰθάκη καὶ Ζάκυνθος καὶ Ἐχινάδες.

21. Τῷ δὲ Σικελικῷ συνάπτει τὸ Κρητικὸν πέλαγος καὶ τὸ Σαρωνικὸν καὶ τὸ Μυρτῷον, ὃ μεταξὺ τῆς Κρήτης ἐστὶ καὶ τῆς Ἀργείας καὶ τῆς Ἀττικῆς, πλάτος ἔχον τὸ μέγιστον τὸ ἀπὸ τῆς Ἀττικῆς ὅσον χιλίων καὶ διακοσίων σταδίων, μῆκος δ' ἔλαττον ἢ διπλάσιον. Ἐν τούτῳ δὲ νῆσοι Κύθηρά τε καὶ Καλαυρία καὶ αἱ περὶ Αἴγιναν καὶ Σαλαμῖνα καὶ τῶν Κυκλάδων τινές. Τῷ δὲ συνεχὲς τὸ Αἰγαῖόν ἐστιν ἤδη σὺν τῷ Μέλανι κόλπῳ καὶ τῷ Ἑλλησπόντῳ, καὶ τὸ Ἰκάριον καὶ Καρπάθιον μέχρι τῆς Ῥόδου καὶ Κρήτης καὶ Κνίδου καὶ τῶν πρώτων μερῶν τῆς Ἀσίας. Αἵ τε Κυκλάδες νῆσοί εἰσι καὶ αἱ Σποράδες καὶ αἱ προκείμεναι τῆς Καρίας καὶ Ἰωνίας καὶ Αἰολίδος μέχρι τῆς Τρῳάδος, λέγω δὲ Κῶ καὶ Σάμον καὶ Χίον καὶ Λέσβον καὶ Τένεδον· ὡς δ' αὔτως αἱ προκείμεναι τῆς Ἑλλάδος μέχρι τῆς Μακεδονίας καὶ τῆς ὁμόρου Θρᾴκης Εὔβοιά τε καὶ Σκῦρος καὶ Πεπάρηθος καὶ Λῆμνος καὶ Θάσος καὶ Ἴμβρος καὶ Σαμοθρᾴκη καὶ ἄλλαι πλείους, περὶ ὧν ἐν τοῖς καθ' ἕκαστα δηλώσομεν. Ἔστι δὲ τὸ μῆκος τῆς

TEST. : E (1-23) ; *Syn.* (1-23) ; Pleth. (1-23) ; *Hypol.* 50 (6-7, 23) ; *Chrest.* II, 34 (7-21).

---

1 πλέον τῶν B^{2} E : πλεόντων A ω' B *Syn.* Pleth. ‖ 2 Κόρκυρα A ω' : Κέρκ- E *Syn.* Pleth. ‖ 7 Σαρωνικὸν E^{pc} Pleth. : Σαρδων-δια A ω' E^{ac} *Syn.* ‖ 9 πεντακοσίων (sic) *Syn.* ‖ 11 Καλαυρία *Chrest.*^{pc} B^{2} Pleth. : Καλαυρεία A ω' B Καλαυμυρία *Chrest.*^{ac} ‖ 12 Σαλαμῖνα A B^{2} E *Syn.* Pleth. : -μῆνα ω' B ‖ τῷ δὲ *Chrest.* E : τὸ δὲ A ω' *Syn.* ᾧ Pleth. ‖ 15 Κνίδου Pleth. : Κύπρου *Chrest.* A ω' E *Syn.* ‖ καὶ — μερῶν om. E ‖ τῆς Xylander : τῆς δ' A ω' E *Syn.* ἐν ᾧ τῆς Pleth. def. *Chrest.*

quatre mille stades de long, ou légèrement plus, et quelque deux mille stades de large[1] ; elle est entourée par les provinces d'Asie déjà citées, la côte qu'on longe du Sounion au golfe de Thermé quand on monte vers le nord, et les golfes de Macédoine jusqu'à la Chersonèse de Thrace.

22. Le long de celle-ci se trouve le détroit de sept stades vers Sestos et Abydos qui permet à la mer Égée et à l'Hellespont de déboucher[2] au nord sur une autre mer que l'on appelle la Propontide, laquelle à son tour débouche sur une autre qui porte le nom de Pont-Euxin. Le Pont-Euxin est une sorte de double mer. A peu près en son milieu, deux promontoires s'avancent, l'un venant d'Europe et de la côte septentrionale, l'autre d'Asie, face au premier ; ils retrécissent ainsi le chenal intermédiaire et forment deux grands bassins. Le promontoire européen s'appelle le Front de Bélier, l'asiatique a nom Carambis, et ils sont distants l'un de l'autre de deux mille cinq cents stades environ. Le bassin occidental mesure, de Byzance à l'embouchure du Borysthène, trois mille huit cents stades de long ; sa largeur est de deux mille stades ; on y trouve l'île Leucé. Le bassin oriental est oblong et finit en un renfoncement étroit vers Dioscurias ; il mesure dans les cinq mille stades de long ou un peu plus, et dans les trois mille de large.

1. Ici Strabon, contrairement à ses principes (II, 1, 32), compte la longueur du nord au sud, peut-être d'aprés des mesures de Timosthéne relayé par Ératosthéne, et la largeur d'est en ouest. 4 000 stades vaudraient environ 650 km pour un stade de 157,5 m contre les 600 km réels d'Abdére à la Crète ; 2 000 stades vaudraient dans les 325 km contre les 350 km réels d'Oréos en Eubée à Pitane.

2. Le terme ἐκδίδωσι, utilisé dans la perspective d'un périple qui de la Méditerranée conduit au Pont-Euxin, n'a pas ici de valeur concréte. D'aprés Straton (I, 3, 4), Polybe (IV, 40, 4) et d'autres, c'est le Pont-Euxin qui déverse ses eaux par la Propontide dans la Méditerranée. Aussi Pléthon a-t-il corrigé en εἰσδίδωσι, plus exact sans doute, mais qui dépasse l'intention de Strabon à cet endroit.

θαλάττης ταύτης περὶ τετρακισχιλίους ἢ μικρῷ πλείους, τὸ δὲ πλάτος περὶ δισχιλίους· περιέχεται δὲ ὑπὸ τῶν λεχθέντων μερῶν τῆς Ἀσίας καὶ τῆς ἀπὸ Σουνίου μέχρι Θερμαίου κόλπου πρὸς ἄρκτον ἐχούσης τὸν πλοῦν παραλίας καὶ τῶν Μακεδονικῶν κόλπων μέχρι τῆς Θρᾳκίας χερρονήσου.

22. Κατὰ δὲ ταύτην ἐστὶ τὸ ἑπταστάδιον τὸ κατὰ Σηστὸν καὶ Ἄβυδον, δι' οὗ τὸ Αἰγαῖον καὶ ὁ Ἑλλήσποντος ἐκδίδωσι πρὸς ἄρκτον εἰς ἄλλο πέλαγος, ὃ καλοῦσι Προποντίδα· κἀκεῖνο εἰς ἄλλο, τὸν Εὔξεινον προσαγορευόμενον πόντον. Ἔστι δὲ διθάλαττος τρόπον τινὰ οὗτος· κατὰ μέσον γάρ πως ἄκραι δύο προπίπτουσιν, ἡ μὲν ἐκ τῆς Εὐρώπης καὶ τῶν βορείων μερῶν, ἡ δ' ἐκ τῆς Ἀσίας ἐναντία ταύτῃ, συνάγουσαι τὸν μεταξὺ πόρον καὶ ποιοῦσαι δύο πελάγη μεγάλα· τὸ μὲν οὖν τῆς Εὐρώπης ἀκρωτήριον καλεῖται Κριοῦ μέτωπον, τὸ δὲ τῆς Ἀσίας Κάραμβις, | διέχοντα ἀλλήλων περὶ δισχιλίους σταδίους καὶ πεντακοσίους. Τὸ μὲν οὖν πρὸς ἑσπέραν πέλαγος μῆκός ἐστιν ἀπὸ Βυζαντίου μέχρι τῶν ἐκβολῶν τοῦ Βορυσθένους σταδίων τρισχιλίων ὀκτακοσίων, πλάτος δὲ δισχιλίων· ἐν τούτῳ δ' ἡ Λευκὴ νῆσός ἐστι· τὸ δ' ἑῷόν ἐστι παράμηκες, εἰς στενὸν τελευτῶν μυχὸν τὸν κατὰ Διοσκουριάδα, ἐπὶ πεντακισχιλίους ἢ μικρῷ πλείους σταδίους, τὸ δὲ πλάτος περὶ τρισχιλίους. Ἡ δὲ περίμετρος

TEST. : E (1-24) ; *Syn.* (1-24) ; *Hypot.* 50 (1-2), 51 (11-12, 15-18), 52 (18-24), 53 (24) ; Pleth. (1-24) ; *Chrest.* II, 35 (7-8) ; Eust. *Dion.* 241, 29 (7-8) ; 244, 22 (8-14, 17-18).

1 ταύτης ω' E Pleth. : ταύτῃ A *Syn.* def. *Hypot.* ‖ 7-8 τὸ κατὰ — Αἰγαῖον om. A rest. in mg. ‖ 8 δι' οὗ A ω' *Syn.* Pleth. : διὸ E ‖ 12 προπίπτουσιν Pleth. : προσπιπ- A ω' *Syn.* προκύπτουσιν E ‖ 14 συνάγουσαι Pleth. : -σῃ A ω' E *Syn.* ‖ 15 ποιοῦσαι Pleth. : -σῃ A ω' E *Syn.* ‖ 23 Διοσκουριάδα C Pleth.pc : -ρίδα A ω' E *Syn.* *Hypot.* Pleth.ac.

La mer, considérée dans son ensemble, compte quelque vingt-cinq mille stades de tour[1]. On en représente parfois le contour sous la forme d'un arc scythe tendu, en assimilant la corde de l'arc à ce qu'on a convenu d'appeler le côté droit du Pont (c'est-à-dire la côte qu'on longe depuis le goulet d'entrée jusqu'au fond vers Dioscurias ; à part le Carambis en effet, le littoral dans son ensemble n'y offre que de légers accidents, en retrait ou en saillie, et ressemble fort à une ligne droite), et le reste au montant de l'arc avec sa double courbure, plus concave en haut, plus plate en bas ; de même aussi cette partie de la côte forme deux golfes dont l'occidental est beaucoup plus concave que l'autre[2].

23. Au-dessus du golfe oriental, vers le nord, on trouve le lac Méotis qui compte neuf mille stades de tour ou même un peu plus[3]. Il débouche sur le Pont par ce qu'on appelle le Bosphore Cimmérien, qui à son tour débouche sur la Propontide par le Bosphore de Thrace : le goulet de Byzance porte en effet le nom de Bosphore de Thrace et mesure quatre stades. Quant à la Propontide, elle mesure, dit-on, mille cinq cents stades de long de la Troade jusqu'à Byzance, et à peu près autant en largeur[4]. C'est là que sont situés l'île de Cyzique et les îlots qui l'entourent. 24. Telles sont donc les caractéristiques de ce prolongement de la mer Égée vers le nord, et ses dimensions.

Immédiatement après Rhodes, nous trouvons l'autre prolongement, qui forme les mers d'Égypte, de Pam-

1. *Note complémentaire*, p. 164.

2. Utilisation délibérée des modes concrets de représentation (II, 1, 30) ; la comparaison remonte au moins à Ératosthène (cf. III B 79 Berger, et le commentaire correspondant p. 333-335). Un arc scythe était formé de deux cornes d'antilope ou de chèvre, assemblées par leur base (cf. K. Kretschmer, *R.E.*, s. v. *Scythae*, II A[1], 1921, 937) ; Strabon insiste surtout sur la dissymétrie des deux « cornes ».

3. Soit 1 300 km contre quelque 1 100 en réalité.

4. *Note complémentaire*, p. 165.

τοῦ σύμπαντος πελάγους ἐστὶ δισμυρίων που καὶ πεντακισχιλίων σταδίων. Εἰκάζουσι δέ τινες τὸ σχῆμα τῆς περιμέτρου ταύτης ἐντεταμένῳ Σκυθικῷ τόξῳ, τὴν μὲν νευρὰν ἐξομοιοῦντες τοῖς δεξιοῖς καλουμένοις μέρεσι τοῦ Πόντου (ταῦτα δ' ἐστὶν ὁ παράπλους ὁ ἀπὸ τοῦ στόματος μέχρι τοῦ μυχοῦ τοῦ κατὰ Διοσκουριάδα· πλὴν γὰρ τῆς Καράμβιος ἥ γε ἄλλη πᾶσα ἠιὼν μικρὰς ἔχει ἐσοχάς τε καὶ ἐξοχάς, ὥστ' εὐθείᾳ ἐοικέναι), τὴν δὲ λοιπὴν τῷ κέρατι τοῦ τόξου διττὴν ἔχοντι τὴν ἐπιστροφήν, τὴν μὲν ἄνω περιφερεστέραν, τὴν δὲ κάτω εὐθυτέραν· οὕτω δὲ κἀκείνην ἀπεργάζεσθαι δύο κόλπους, ὧν ὁ ἑσπέριος πολὺ θατέρου περιφερέστερός ἐστιν.

23. Ὑπέρκειται δὲ τοῦ ἑωθινοῦ κόλπου πρὸς ἄρκτον ἡ Μαιῶτις λίμνη, τὴν περίμετρον ἔχουσα ἐννακισχιλίων σταδίων ἢ καὶ μικρῷ πλειόνων. Ἐκδίδωσι δ' αὕτη μὲν εἰς Πόντον κατὰ τὸν Κιμμερικὸν καλούμενον Βόσπορον, οὗτος δὲ κατὰ τὸν Θρᾴκιον εἰς τὴν Προποντίδα· τὸ γὰρ Βυζαντιακὸν στόμα οὕτως καλοῦσι Θρᾴκιον Βόσπορον, ὃ τετραστάδιόν ἐστιν. Ἡ δὲ Προποντὶς χιλίων καὶ πεντακοσίων λέγεται τὸ μῆκος σταδίων τὸ ἀπὸ τῆς Τρῳάδος ἐπὶ τὸ Βυζάντιον· πάρισον δέ πώς ἐστι καὶ τὸ πλάτος. Ἐνταῦθα δ' ἡ τῶν Κυζικηνῶν ἵδρυται νῆσος καὶ τὰ περὶ αὐτὴν νησία. 24. Τοιαύτη μὲν ἡ πρὸς ἄρκτον τοῦ Αἰγαίου πελάγους ἀνάχυσις καὶ τοσαύτη.

Πάλιν δ' ἀπὸ τῆς Ῥοδίας ἡ τὸ Αἰγύπτιον πέλαγος

TEST. : E (1-25) ; *Syn.* (1-25) ; *Hypot.* 53 (1-3, 6-8, 10-16); Pleth. (1-25) ; Eust. *Dion.* 142 (17-19); *Chrest.* II, 35 (18-19).

---

6 Διοσκουριάδα A ω' E Pleth. : -κουρίδα *Syn.* ‖ 7 Καράμβιος A ω' *Syn.* Pleth. : -βεως E *Hypot.* ‖ 15-16 εἰς Πόντον A ω' : εἰς τὸν Πόντον E *Syn.* Pleth. ‖ 17-18 Βυζαντιακὸν A ω' *Syn.* Pleth. : Βυζαντικὸν Eust. Βυζαντιατικὸν E ‖ 23 τοῦ ω' E *Syn.* Pleth. : τῆς τοῦ A.

phylie et d'Issos. Il s'étend en direction de l'est jusqu'à Issos en Cilicie, sur une longueur de près de cinq mille stades le long de la Lycie, de la Pamphylie et de tout le littoral de Cilicie. A partir de là, la Syrie, la Phénicie et l'Égypte encerclent l'étendue des eaux vers le sud et l'ouest jusqu'à Alexandrie. Dans le golfe d'Issos et la mer de Pamphylie se trouve l'île de Chypre qui touche aussi à la mer d'Égypte. De Rhodes, la traversée sur Alexandrie par vent du nord est de quelque quatre mille stades ; le tour par la côte vaut le double. Mais au dire d'Ératosthène[1], ce sont là simples conjectures de marins concernant la traversée, les uns fournissant ce chiffre, d'autres n'hésitant pas à parler de cinq mille stades ; quant à lui, au moyen des gnomons à ombre, il aurait trouvé une distance de trois mille sept cent cinquante stades[2].

La partie de cette mer qui borde la Cilicie et la Pamphylie, avec ce que l'on a convenu d'appeler le côté droit du Pont, à quoi s'ajoute la Propontide et le littoral qui lui fait suite jusqu'à la Pamphylie, détermine une espèce de large presqu'île avec un isthme s'étendant largement depuis le littoral vers Tarse jusqu'à la ville d'Amisos et à Thémiscyra, la plaine des Amazones. La région située en deçà de cette ligne jusqu'à la Carie, l'Ionie et les pays de ce côté-ci de l'Halys[3] est tout entière baignée par les eaux, que ce soit la mer Égée ou les prolongements susdits de chaque côté. On donne à cette région plus particulièrement le nom d'Asie, comme à l'ensemble du continent[4].

1. II B 28 (8-15).

2. *Note complémentaire*, p. 165.

3. Les pays d'au delà de l'Halys (auj. Kizil-Irmak), c'est-à-dire situés à l'ouest du fleuve, sont définis en II, 5, 31.

4. Confusion reconnue dans les dénominations ; l'Asie est à la fois l'Asie mineure et le continent asiatique.

ποιοῦσα καὶ τὸ Παμφύλιον καὶ τὸ Ἰσσικὸν ἐπὶ μὲν τὴν ἕω καὶ τῆς Κιλικίας κατὰ Ἰσσὸν ἐκτείνεται μέχρι καὶ πεντακισχιλίων σταδίων παρά τε Λυκίαν καὶ Παμφυλίαν καὶ τὴν Κιλίκων παραλίαν πᾶσαν. Ἐντεῦθεν δὲ Συρία τε καὶ Φοινίκη καὶ Αἴγυπτος ἐγκυκλοῖ πρὸς νότον τὴν θάλατταν καὶ πρὸς δύσιν ἕως Ἀλεξανδρείας. Ἐν δὲ τῷ Ἰσσικῷ κόλπῳ καὶ τῷ Παμφυλίῳ κεῖσθαι συμβαίνει τὴν Κύπρον, συνάπτουσαν τῷ Αἰγυπτίῳ πελάγει. Ἔστι δ' ἀπὸ Ῥόδου δίαρμα εἰς Ἀλεξάνδρειαν βορέᾳ τετρακισχιλίων που σταδίων, ὁ δὲ περίπλους διπλάσιος. Ὁ δ' Ἐρατοσθένης ταύτην μὲν τῶν ναυτικῶν εἶναί φησι τὴν ὑπόληψιν περὶ τοῦ διάρματος τοῦ πελάγους, τῶν μὲν οὕτω λεγόντων, τῶν δὲ καὶ πεντακισχιλίους οὐκ ὀκνούντων εἰπεῖν, | αὐτὸς δὲ διὰ τῶν σκιοθηρικῶν γνωμόνων ἀνευρεῖν τρισχιλίους ἑπτακοσίους πεντήκοντα.

Τούτου δὴ τοῦ πελάγους τὸ πρὸς τῇ Κιλικίᾳ καὶ Παμφυλίᾳ καὶ τοῦ Ποντικοῦ τὰ καλούμενα δεξιὰ μέρη καὶ ἡ Προποντὶς καὶ ἡ ἐφεξῆς παραλία μέχρι Παμφυλίας ποιεῖ τινα χερρόνησον μεγάλην καὶ μέγαν ταύτης ἰσθμὸν τὸν ἀπὸ τῆς πρὸς Ταρσῷ θαλάττης ἐπὶ πόλιν Ἀμισὸν καὶ τὸ τῶν Ἀμαζόνων πεδίον τὴν Θεμίσκυραν. Ἡ γὰρ ἐντὸς τῆς γραμμῆς ταύτης χώρα μέχρι Καρίας καὶ Ἰωνίας καὶ τῶν ἐντὸς Ἅλυος νεμομένων ἐθνῶν περίκλυστος ἅπασά ἐστιν ὑπὸ τοῦ Αἰγαίου καὶ τῶν ἑκατέρωθεν λεχθέντων τῆς θαλάττης μερῶν· καὶ δὴ καὶ καλοῦμεν Ἀσίαν ταύτην ἰδίως καὶ ὁμωνύμως τῇ ὅλῃ.

TEST. : E (1-26) ; *Syn.* (1-8) ; Pleth. (1-26).

---

2 Ἰσσὸν A[ac] W v B E *Syn.* : Ἴσον A[pc] C s Pleth. || 3 παρά A ω' *Syn.* Pleth. : περί E || 5 ἐγκυκλοῖ Pleth. : -κυκλεῖ A ω' *Syn.* def. E || 9 βορέᾳ Pleth. : βορεία A ω' E || 11 περὶ A B[2] E Pleth. : παρὰ ω' B || 14 ἀνευρεῖν A ω' Pleth. : ἀνελεῖν E || 23 νεμομένων A : γενομ- ω' γιγνομ- Pleth. om. E.

25. En résumé, dans notre mer, le point le plus méridional est le renfoncement de la grande Syrte ; après lui, c'est Alexandrie d'Égypte et le delta du Nil ; le point le plus septentrional est l'embouchure du Borysthène, mais si l'on ajoute à la mer le lac Méotis qui en constitue comme une partie, ce serait l'embouchure du Tanaïs ; le point le plus oriental, le renfoncement déjà cité vers Dioscurias. Ératosthène[1] a tort[2] de désigner à la place le golfe d'Issos, car il est situé sur le même méridien[3] qu'Amisos et Thémiscyra ; or on aurait beau y ajouter la Sidène jusqu'à Pharnacia, si de là l'on se dirige vers l'est, le trajet par bateau jusqu'à Dioscurias est de plus de trois mille stades, comme il apparaîtra plus clairement au cours de notre prospection[4] systématique. Telle est donc notre mer.

L'Europe.

26. Il faut passer maintenant à l'esquisse des terres qui l'environnent, en commençant par le secteur dont nous sommes partis dans notre esquisse de la mer. Si l'on pénètre par le détroit des Colonnes d'Hercule, l'on navigue en ayant à droite la Libye jusqu'au cours du Nil, à gauche, de l'autre côté du chenal, l'Europe jusqu'au Tanaïs[5]. L'un et l'autre continent se terminent à l'Asie.

C'est par l'Europe qu'il nous faut commencer, parce qu'elle possède une grande variété de formes, qu'elle est la mieux douée en hommes et en régimes politiques de valeur[6], et qu'elle a été pour le monde la grande dispensatrice des biens qui lui étaient propres ; de plus

1. III B 93 (7-9) et III A 36 (9-11).
2. Cf. I, 3, 2 et note correspondante (p. 142, n. 4). Ératosthène considère la Méditerranée sans la mer Noire.
3. *Note complémentaire*, p. 165.
4. Cf. XII, 3, 17, où la distance Amisos-Phase vaut déjà 3 600 st.
5. Ici Strabon utilise les fleuves comme frontières entre les continents (cf. I, 4, 7-8), bien qu'il ait reconnu ailleurs (I, 2, 28) que les isthmes pouvaient constituer une frontière « plus naturelle ».
6. Cf. II, 5, 17 et II, 5, 18.

25. Συλλήβδην δ' εἰπεῖν, τῆς καθ' ἡμᾶς θαλάττης νοτιώτατον μέν ἐστι σημεῖον ὁ τῆς μεγάλης Σύρτεως μυχός, καὶ μετὰ τοῦτον ἡ κατ' Αἴγυπτον Ἀλεξάνδρεια καὶ τοῦ Νείλου προχοαί, βορειότατον δὲ τὸ τοῦ Βορυσθένους <στόμα>· εἰ δὲ καὶ τὴν Μαιῶτιν προστιθείη τῷ πελάγει τις (καὶ γάρ ἐστιν ὡς ἂν μέρος), τὸ τοῦ Ταναΐδος· δυσμικώτατον δὲ ὁ κατὰ τὰς Στήλας πορθμός, ἑωθινώτατον δ' ὁ λεχθεὶς μυχὸς κατὰ Διοσκουριάδα. Ἐρατοσθένης δ' οὐκ εὖ τὸν Ἰσσικὸν κόλπον φησίν· ὁ μὲν γὰρ ἐπὶ τοῦ αὐτοῦ μεσημβρινοῦ ἵδρυται, ἐφ' οὗπερ ἥ τε Ἀμισὸς καὶ Θεμίσκυρα· εἰ δὲ βούλει, πρόσλαβε καὶ τὴν Σιδήνην μέχρι Φαρνακίας· ἀπὸ δὲ τούτων τῶν μερῶν πρὸς ἕω πλοῦς ἐστι πλειόνων ἢ τρισχιλίων που σταδίων εἰς Διοσκουριάδα, ὡς ἔσται μᾶλλον ἐκ τῆς ἐν μέρει περιοδείας φανερόν. Ἡ μὲν δὴ καθ' ἡμᾶς θάλαττα τοιαύτη τις.

26. Ὑπογραπτέον δὲ καὶ τὰς περιεχούσας αὐτὴν γᾶς, ἀρχὴν λαβοῦσιν ἀπὸ τῶν αὐτῶν μερῶν, ἀφ' ὧνπερ καὶ τὴν θάλατταν ὑπεγράψαμεν. Εἰσπλέουσι τοίνυν τὸν κατὰ Στήλας πορθμὸν ἐν δεξιᾷ μέν ἐστιν ἡ Λιβύη μέχρι τῆς τοῦ Νείλου ῥύσεως, ἐν ἀριστερᾷ δὲ ἀντίπορθμος ἡ Εὐρώπη μέχρι τοῦ Ταναΐδος· τελευτῶσι δ' ἀμφότεραι περὶ τὴν Ἀσίαν.

Ἀρκτέον δ' ἀπὸ τῆς Εὐρώπης, ὅτι πολυσχήμων τε καὶ πρὸς ἀρετὴν ἀνδρῶν εὐφυεστάτη καὶ πολιτειῶν, καὶ ταῖς ἄλλαις πλεῖστον μεταδεδωκυῖα τῶν οἰκείων ἀγαθῶν· ἐπεὶ

TEST. : a u. 19 μέχρι τῆς def. A. — E (1-25) ; Pleth. (1-25) ; Psell. 72 (18-22, 25) ; *Chrest.* II, 37 (23-25).

---

5 στόμα suppl. Pleth. ‖ 7 δυσμικώτατον ω' E Pleth. : -τος A ‖ 8 et 13 Διοσκουριάδα C Pleth. : -ρίδα A W v s B E ‖ 11-12 μέχρι Φαρνακίας A ω' Pleth. : καὶ Φαρνακίαν E ‖ 14 ὡς — φανερόν om. Pleth. ‖ ἔσται A B² : ἔστι ω' B E ‖ μᾶλλον A ω' : δῆλον E ‖ φανερόν om. E ‖ 21 περὶ ω' E Psell. : παρὰ Pleth. ‖ 24 πολιτειῶν E : πολιτῶν ω' Pleth. ‖ 25 ἐπεὶ E : ἐπειδὴ ω' Pleth.

elle est habitable dans sa totalité, sauf la petite fraction inhabitée par suite du froid, à la lisière de ces peuples qui vivent dans des chariots, vers le Tanaïs, le Méotis et le Borysthène. Dans le secteur habitable, les pays au climat rigoureux ou les régions montagneuses offrent par nature des conditions de vie précaires ; mais avec une bonne administration, même les pays misérables et les repaires de brigands deviennent policés[1]. Les Grecs par exemple, dans un pays de montagnes et de pierres, ont mené une vie heureuse grâce à l'intelligence qu'ils avaient de l'organisation politique, des techniques, et généralement de tout ce qui constitue l'art de vivre. A leur tour, les Romains, en prenant sous leur tutelle nombre de peuples naturellement peu policés du fait des pays qu'ils occupent, âpres ou dépourvus de ports ou glacés ou pénibles à habiter pour toute autre raison, ont créé des liens qui n'existaient pas auparavant et enseigné aux peuplades sauvages la vie en société[2]. Toute la partie de l'Europe qui est plate et jouit d'un climat tempéré est naturellement portée vers un tel mode de vie : dans un pays heureux, tout concourt à la paix, tandis que dans un pays misérable, tout conduit à la guerre et au mâle courage. Mais les peuples peuvent se rendre des services les uns aux autres : les uns offrent le secours de leurs armes, les autres celui de leurs récoltes, de leurs connaissances techniques, de leur formation morale. Bien évidemment, ils peuvent aussi se faire grand tort les uns aux autres s'ils ne se viennent pas en aide ; sans doute, ceux qui possèdent les armes l'emportent-ils par la force, à moins qu'ils ne soient vaincus par le nombre. Or il se trouve que, sous ce rapport aussi, notre continent est naturellement bien doué, car il est entièrement composé d'une mosaïque de plaines et de montagnes, de sorte que partout coexistent la tendance paysanne et sociale[3] et l'instinct guerrier. C'est le premier élément qui domine, celui qui

1-3. *Notes complémentaires*, p. 165-166.

σύμπασα οἰκήσιμός ἐστι πλὴν ὀλίγης τῆς διὰ ψῦχος ἀοικήτου· αὕτη δ' ὁμορεῖ τοῖς Ἁμαξοίκοις τοῖς περὶ τὸν Τάναϊν καὶ τὴν Μαιῶτιν καὶ τὸν Βορυσθένη. Τῆς δ' οἰκησίμου τὸ μὲν δυσχείμερον καὶ τὸ ὀρεινὸν μοχθηρῶς οἰκεῖται τῇ φύσει, ἐπιμελητὰς δὲ λαβόντα ἀγαθοὺς καὶ τὰ φαύλως οἰκούμενα καὶ ληστρικῶς ἡμεροῦται. | Καθάπερ οἱ Ἕλληνες, ὄρη καὶ πέτρας κατέχοντες, ᾤκουν καλῶς διὰ πρόνοιαν τὴν περὶ τὰ πολιτικὰ καὶ τὰς τέχνας καὶ τὴν ἄλλην σύνεσιν τὴν περὶ βίον. Ῥωμαῖοί τε πολλὰ ἔθνη παραλαβόντες καὶ τὴν φύσιν ἀνήμερα διὰ τοὺς τόπους ἢ τραχεῖς ὄντας ἢ ἀλιμένους ἢ ψυχροὺς ἢ ἀπ' ἄλλης αἰτίας δυσοικήτους τούς τε ἀνεπιπλέκτους ἀλλήλοις ἐπέπλεξαν καὶ τοὺς ἀγριωτέρους πολιτικῶς ζῆν ἐδίδαξαν. Ὅσον δ' ἐστὶν αὐτῆς ἐν ὁμαλῷ καὶ εὐκράτῳ τὴν φύσιν ἔχει συνεργὸν πρὸς ταῦτα, ἐπειδὴ τὸ μὲν ἐν τῇ εὐδαίμονι χώρᾳ πᾶν ἐστιν εἰρηνικόν, τὸ δ' ἐν τῇ λυπρᾷ μάχιμον καὶ ἀνδρικόν. Καὶ δέχεταί τινας παρ' ἀλλήλων εὐεργεσίας τὰ γένη ταῦτα· τὰ μὲν γὰρ ἐπικουρεῖ τοῖς ὅπλοις, τὰ δὲ καρποῖς καὶ τέχναις καὶ ἠθοποιίαις. Φανεραὶ δὲ καὶ αἱ ἐξ ἀλλήλων βλάβαι, μὴ ἐπικουρούντων· ἔχει δέ τι πλεονέκτημα ἡ βία τῶν τὰ ὅπλα ἐχόντων, πλὴν εἰ τῷ πλήθει κρατοῖτο. Ὑπάρχει δή τι καὶ πρὸς τοῦτο εὐφυὲς τῇ ἠπείρῳ ταύτῃ· ὅλη γὰρ διαπεποίκιλται πεδίοις τε καὶ ὄρεσιν, ὥστε πανταχοῦ καὶ τὸ γεωργικόν τε καὶ τό πολιτικὸν καὶ τὸ μάχιμον παρακεῖσθαι· πλέον δ' εἶναι θάτερον, τὸ

TEST. : def. A. — E (1-25) ; Psell. 72 (1-3) ; Pleth. (1-25) ; *Chrest.* II, 37 (24-25).

2 Ἁμαξοίκοις E : -ξικοῖς ω' Pleth. ‖ 3 τῆς ω' Pleth. : τοῦ E ‖ 10 καὶ E : καὶ ἃ ω' Pleth. ‖ 12 τούς E Pleth. : πολλοῖς τούς ω' ‖ 19 καρποῖς — ἠθοποιίαις ω' E : τοῖς καρποῖς Pleth. ‖ αἱ E Pleth. : om. ω' ‖ 20 βλάβαι ω' Pleth. : ἐκάβαι E ‖ 22 κρατοῖτο E s : κρατεῖτο ω' Pleth. ‖ 24 γεωργικόν τε Pleth. : γεωγραφικόν ω' E def. *Chrest.*

porte à la paix ; aussi règne-t-elle sur l'ensemble, grâce aussi à l'influence des peuples dominants, Grecs d'abord, Macédoniens et Romains ensuite. Ainsi, tant pour la paix que pour la guerre, l'Europe est totalement autonome : elle possède une réserve inépuisable d'hommes pour se battre, pour travailler la terre et pour administrer les cités. Une autre de ses supériorités est qu'elle produit les fruits les meilleurs, ceux qui sont indispensables à l'existence, ainsi que tous les minerais utiles ; elle ne fait venir de l'extérieur que des parfums et des pierres d'un grand prix[1], dont la privation ou l'abondance n'ajoute rien au bonheur de notre vie. L'Europe nourrit également des troupeaux en quantité, mais peu de bêtes sauvages. Telles sont, dans leurs grandes lignes, les caractéristiques de ce continent.

27. Si l'on entre dans le détail, on trouve d'abord, en partant de l'occident, l'Ibérie, fort semblable à une peau de bœuf[2] dont la partie formant le cou se continuerait jusqu'à la Celtique attenante, c'est-à-dire en direction de l'est, et serait coupée par la chaîne de montagnes dénommée Pyréné qui constitue un des côtés[3]. Le pays lui-même est encerclé par les flots : au sud, c'est notre mer jusqu'aux Colonnes d'Hercule ; pour le reste, c'est l'Atlantique jusqu'aux promontoires septentrionaux du mont Pyréné. L'Ibérie mesure dans les six mille stades de long au maximum et cinq mille stades de large[4].

28. A sa suite on trouve la Celtique qui s'étend vers l'est jusqu'au Rhin. Le côté nord du pays est baigné sur toute sa longueur par le chenal breton : l'île de

1. *Note complémentaire*, p. 166.
2. Cf. II, 1, 30 et III, 1, 3 (et t. II, p. 23, n. 2).
3. La chaîne des Pyrénées est représentée comme dirigée nord-sud ; elle forme donc le côté oriental de l'Ibérie (III, 1, 3).
4. Sur ces chiffres et leur signification, voir les notes à III, I, 3.

τῆς εἰρήνης οἰκεῖον, ὥσθ' ὅλων ἐπικρατεῖ τοῦτο, προσλαμβανόντων καὶ τῶν ἡγεμόνων, Ἑλλήνων μὲν πρότερον, Μακεδόνων δὲ καὶ Ῥωμαίων ὕστερον. Διὰ τοῦτο δὲ καὶ πρὸς εἰρήνην καὶ πρὸς πόλεμον αὐταρκεστάτη ἐστί· καὶ γὰρ τὸ μάχιμον πλῆθος ἄφθονον ἔχει καὶ τὸ ἐργαζόμενον τὴν γῆν καὶ τὸ τὰς πόλεις συνέχον. Διαφέρει δὲ καὶ ταύτῃ, διότι τοὺς καρποὺς ἐκφέρει τοὺς ἀρίστους καὶ τοὺς ἀναγκαίους τῷ βίῳ καὶ μέταλλα ὅσα χρήσιμα, θυώματα δὲ καὶ λίθους πολυτελεῖς ἔξωθεν μέτεισιν, ὧν τοῖς σπανιζομένοις οὐδὲν χείρων ὁ βίος ἐστὶν ἢ τοῖς εὐπορουμένοις. Ὡς δ' αὔτως βοσκημάτων μὲν πολλῶν ἀφθονίαν παρέχει, θηρίων δὲ σπάνιν. Τοιαύτη μὲν ἡ ἤπειρος αὕτη καθόλου τὴν φύσιν ἐστί.

27. Κατὰ μέρος δ' ἐστὶ πρώτη πασῶν ἀπὸ τῆς ἑσπέρας ἡ Ἰβηρία, βύρσῃ βοείᾳ παραπλησία, τῶν ὡς ἂν τραχηλιμαίων μερῶν ὑπερπιπτόντων εἰς τὴν συνεχῆ Κελτικήν· ταῦτα δ' ἐστὶ τὰ πρὸς ἕω, καὶ τούτοις ἐναποτέμνεται τὸ πλευρὸν ὄρος ἡ καλουμένη Πυρήνη. Αὕτη δ' ἐστὶ περίρρυτος τῇ θαλάττῃ, τὸ μὲν νότιον τῇ καθ' ἡμᾶς μέχρι Στηλῶν, τὰ δὲ λοιπὰ τῇ Ἀτλαντικῇ μέχρι τῶν βορείων ἄκρων τῆς Πυρήνης. | Μῆκος δὲ τῆς χώρας ταύτης ἐστὶ περὶ ἑξακισχιλίους σταδίους τὸ μέγιστον, πλάτος δὲ πεντακισχιλίους.

28. Μετὰ δὲ ταύτην ἐστὶν ἡ Κελτικὴ πρὸς ἕω μέχρι ποταμοῦ Ῥήνου, τὸ μὲν βόρειον πλευρὸν τῷ Βρεττανικῷ

TEST. : def. A. — *Chrest.* II, 37 (1-3, 7-8) ; E (1-25) ; Pleth. (1-25) ; Eust. *Dion.* 264 (7-8, 11-12), 266 (15-16) ; Psell. 75 (14-15) ; *Syn.* (14-25).

---

1 ὥσθ' ὅλων E : ὥστ' ὄντων ω' ὥστε καὶ Pleth. ‖ 9-10 σπανιζομένοις ω' Pleth. : -ζουσιν E ‖ 10 χείρων vsBE Pleth. : χεῖρον CW ‖ 15-16 τραχηλιμαίων sE Eust. [-λιμαῖα] : -λιμέων ω' *Syn.* -λίων Pleth. ‖ 17 καὶ τούτοις ω' E *Syn.* : κἂν τούτοις μὲν Pleth. ‖ 18 αὕτη δ' ω' E *Syn.* : ἡ δ' ἄλλη πᾶσα Pleth.

Bretagne s'étend en effet face et parallèlement à la Celtique, sur toute la longueur, et mesure quelque cinq mille stades de long[1]. Le côté oriental est décrit par le Rhin dont le cours est parallèle à la chaîne Pyrénéenne. Le côté méridional est constitué d'abord par les Alpes à partir du Rhin, et puis par notre propre mer, sur tout l'espace baigné par le golfe dit Galatique : c'est là que sont situées Marseille et Narbonne, villes des plus illustres. A l'opposé de ce golfe, lui tournant le dos, on trouve un autre golfe appelé comme le précédent golfe Galatique, mais orienté vers le nord et la Bretagne. C'est à cet endroit que la Celtique en est réduite à sa plus étroite largeur : elle s'amincit en effet en un isthme qui vaut entre deux et trois mille stades[2]. Dans l'intervalle, on trouve une chaîne de montagnes perpendiculaire aux Pyrénées et qu'on appelle Cemmène ; elle vient mourir en plein cœur de la plaine celte. Quant aux très hautes montagnes que sont les Alpes, elles dessinent une ligne circulaire dont la courbe est tournée vers la susdite plaine celte et vers la chaîne Cemmène, le creux vers la Ligystique et l'Italie. Elles abritent dans leurs monts diverses peuplades, toutes de race celte, sauf les Ligyens ; ceux-ci sont d'une race différente tout en ayant un mode de vie très voisin[3] ; ils occupent la partie des Alpes qui touche aux Apennins et tiennent aussi une partie des Apennins, chaîne de montagnes qui s'étend sur toute la longueur de l'Italie depuis le nord jusqu'au midi et vient mourir au détroit de Sicile.

1. Cf. I, 4, 3 et IV, 5, 1. Le chiffre de 5 000 st. (900 km pour le stade d'Artémidore, qui vaut 185 m), qui représente « la plus longue distance » (IV, 5, 1) des Pyrénées au Rhin, est sans doute livré à Strabon par Posidonius, qui l'a vraisemblablement emprunté à Artémidore, et s'oppose à l'évaluation de Pythéas qu'adoptait Ératosthène (I, 4, 3). La côte méridionale de Grande Bretagne, du cap extrême de la Cornouaille au cap extrême du Kent, vaut environ 600 km sans compter les méandres du littoral.

2. Soit entre 370 et 550 km, contre les 270 km réels.

3. Cf. IV, 1, 9 ; IV, 6, 1-3 et notes correspondantes ; V, 1, 10.

κλυζομένη πορθμῷ παντί· ἀντιπαρήκει γὰρ αὐτῇ παράλληλος ἡ νῆσος αὕτη πᾶσα πάσῃ, μῆκος ὅσον πεντακισχιλίους ἐπέχουσα· τὸ δ' ἑωθινὸν τῷ Ῥήνῳ ποταμῷ περιγραφομένη, παράλληλον ἔχοντι τὸ ῥεῦμα τῇ Πυρήνῃ· τὸ δὲ νότιον τὸ μὲν ταῖς Ἄλπεσι τὸ ἀπὸ τοῦ Ῥήνου, τὸ δ' αὐτῇ τῇ καθ' ἡμᾶς θαλάττῃ, καθ' ὃ χωρίον ὁ καλούμενος Γαλατικὸς κόλπος ἀναχεῖται, καὶ ἐν αὐτῷ Μασσαλία τε καὶ Νάρβων ἵδρυνται πόλεις ἐπιφανέσταται. Ἀντίκειται δὲ τῷ κόλπῳ τούτῳ κατ' ἀποστροφὴν ἕτερος κόλπος ὁμωνύμως αὐτῷ καλούμενος Γαλατικός, βλέπων πρὸς τὰς ἄρκτους καὶ τὴν Βρεττανικήν· ἐνταῦθα δὲ καὶ στενώτατον λαμβάνει τὸ πλάτος ἡ Κελτική· συνάγεται γὰρ εἰς ἰσθμὸν ἐλαττόνων μὲν ἢ τρισχιλίων σταδίων, πλειόνων δ' ἢ δισχιλίων. Μεταξὺ δέ ἐστι ῥάχις ὀρεινὴ πρὸς ὀρθὰς τῇ Πυρήνῃ, τὸ καλούμενον Κέμμενον ὄρος· τελευτᾷ δὲ τοῦτο εἰς μεσαίτατα τὰ Κελτῶν πεδία. Τῶν δὲ Ἄλπεων, ἅ ἐστιν ὄρη σφόδρα ὑψηλά, ποιούντων περιφερῆ γραμμήν, τὸ μὲν κυρτὸν ἔστραπται πρὸς τὰ λεχθέντα τῶν Κελτῶν πεδία καὶ τὸ Κέμμενον ὄρος, τὸ δὲ κοῖλον πρὸς τὴν Λιγυστικὴν καὶ τὴν Ἰταλίαν. Ἔθνη δὲ κατέχει πολλὰ τὸ ὄρος τοῦτο Κελτικὰ πλὴν τῶν Λιγύων· οὗτοι δ' ἑτεροεθνεῖς μέν εἰσι, παραπλήσιοι δὲ τοῖς βίοις· νέμονται δὲ μέρος τῶν Ἄλπεων τὸ συνάπτον τοῖς Ἀπεννίνοις ὄρεσι, μέρος δὲ καὶ τῶν Ἀπεννίνων ὀρῶν κατέχουσι· ταῦτα δ' ἐστὶν ὀρεινὴ ῥάχις διὰ τοῦ μήκους ὅλου τῆς Ἰταλίας διαπεφυκυῖα ἀπὸ τῶν ἄρκτων ἐπὶ μεσημβρίαν, τελευτῶσα δ' ἐπὶ τὸν Σικελικὸν πορθμόν.

TEST. : def. A. — E (1-27) ; *Syn.* (1-27) ; Pleth. (1-27) ; *Chrest.* II, 38 (20-24).

---

1 ἀντιπαρήκει ω' *Syn.* Pleth. : -παρακεῖται s E ‖ 5 τὸ μὲν ταῖς C² E *Syn.* : ταῖς μὲν A ω' [τοῖς μὲν s τῆς μὲν v] C B Pleth. τὰ μὲν B² ‖ 9 ὁμωνύμως Pleth. : -μος ω' E *Syn.* ‖ 19 Λιγυστικὴν s E Pleth. : -τιακὴν ω' *Syn.* ‖ 23-24 μέρος — κατέχουσι om. E.

29. L'Italie commence à la plaine située au pied des Alpes, qui s'étend jusqu'au fond de l'Adriatique et aux régions voisines. Elle continue par un promontoire étroit qui s'allonge en une immense presqu'île le long de laquelle, comme je le disais, se déploie l'Apennin sur quelque sept mille stades de long, mais avec une largeur variable[1]. Les mers qui font de l'Italie une presqu'île sont la mer Tyrrhénienne, qui fait suite à la mer de Ligystique, la mer Ausonienne[2] et l'Adriatique.

30. Après l'Italie et la Celtique, il reste les parties orientales de l'Europe qui sont coupées en deux[3] par l'Istros. Ce fleuve coule de l'occident vers l'orient et le Pont-Euxin, laissant sur sa gauche la Germanie entière, qui commence au Rhin, toute la Gétique, le pays des Turégètes, des Bastarnes et des Sauromates jusqu'au Tanaïs et au lac Méotis, et sur sa droite toute la Thrace, l'Illyrie et en dernier ressort la Grèce.

Au large de l'Europe se trouvent les îles déjà citées[4] : au delà des Colonnes d'Hercule, Gadéira, les Cassitérides[5] et les îles de Bretagne ; en deçà des Colonnes, les îles Gymnésies, les îlots des Phéniciens[6], des Massaliotes et des Ligyens[7], les îles au large de l'Italie jusqu'aux îles d'Éole et à la Sicile, et toutes celles que l'on trouve aux alentours de l'Épire et de la Grèce jusqu'à la Macédoine et à la presqu'île de Thrace.

1. Cf. V, 1, 3, où Strabon indique 6 300 stades, et la note correspondante.

2. Cf. II, 5, 20 et note correspondante, p. 102, n. 2.

3. Application de la théorie des frontières naturelles, inspirée peut-être par la division en sphragides d'Ératosthène : l'Europe orientale est divisée en deux par le cours de l'Istros, orienté ouest-est, comme l'Asie l'est par la chaîne du Taurus, également orientée ouest-est, ou l'Asie mineure par le cours de l'Halys (Kizil-Irmak).

4. Cf. II, 5, 19 sqq. Les îles, citées précédemment du point de vue de la mer, le sont maintenant du point de vue de la terre, d'où une inévitable répétition ; seules les îles de l'océan n'avaient pas été mentionnées alors.

5. Cf. II, 5, 15 et p. 96 n. 4 ; et surtout III, 5, 11 et note correspondante (t. II, p. 203, n. 6 et 7).

6-7. *Notes complémentaires*, p. 166.

29. Τῆς δ' Ἰταλίας ἐστὶ τὰ μὲν πρῶτα μέρη τὰ ὑποπίπτοντα ταῖς Ἄλπεσι πεδία μέχρι τοῦ μυχοῦ τοῦ Ἀδρίου καὶ τῶν πλησίον τόπων, τὰ δ' ἑξῆς ἄκρα στενὴ καὶ μακρὰ χερρονησιάζουσα, δι' ἧς, ὡς εἶπον, ἐπὶ μῆκος τέταται τὸ Ἀπέννινον ὄρος ὅσον ἑπτακισχιλίων ⟨σταδίων⟩, πλάτος δ' ἀνώμαλον. Ποιεῖ δὲ τὴν Ἰταλίαν χερρόνησον τό τε Τυρρηνικὸν πέλαγος ἀρξάμενον ἀπὸ τοῦ Λιγυστικοῦ καὶ τὸ Αὐσόνιον καὶ ὁ Ἀδρίας.

30. Μετὰ δὲ τὴν Ἰταλίαν καὶ τὴν Κελτικὴν τὰ πρὸς ἕω λοιπά ἐστι τῆς Εὐρώπης, ἃ δίχα τέμνεται τῷ Ἴστρῳ ποταμῷ. Φέρεται δ' οὗτος ἀπὸ τῆς ἑσπέρας ἐπὶ τὴν ἕω καὶ τὸν Εὔξεινον πόντον, ἐν ἀριστερᾷ λιπὼν τήν τε Γερμανίαν ὅλην ἀρξαμένην ἀπὸ τοῦ Ῥήνου καὶ τὸ Γετικὸν πᾶν καὶ τὸ τῶν Τυρεγετῶν καὶ Βασταρνῶν καὶ Σαυροματῶν | μέχρι Τανάϊδος ποταμοῦ καὶ τῆς Μαιώτιδος λίμνης, ἐν δεξιᾷ δὲ τήν τε Θρᾴκην ἅπασαν καὶ τὴν Ἰλλυρίδα, λοιπὴν δὲ καὶ τελευταίαν τὴν Ἑλλάδα.

Πρόκεινται δὲ νῆσοι τῆς Εὐρώπης, ἃς ἔφαμεν, ἔξω μὲν Στηλῶν Γάδειρά τε καὶ Καττιτερίδες καὶ Βρεττανικαί, ἐντὸς δὲ Στηλῶν αἵ τε Γυμνήσιαι καὶ ἄλλα νησίδια Φοινίκων καὶ τὰ τῶν Μασσαλιωτῶν καὶ Λιγύων καὶ ⟨αἱ⟩ πρὸ τῆς Ἰταλίας μέχρι τῶν Αἰόλου νήσων καὶ τῆς Σικελίας, ὅσαι τε περὶ τὴν Ἠπειρῶτιν καὶ Ἑλλάδα μέχρι Μακεδονίας καὶ τῆς Θρᾳκίας χερρονήσου.

TEST. : def. A. — E (1-24) ; Psell. 79 (1-4, 6-8), 83 (11-17) ; *Syn.* (1-24) ; Pleth. (1-24) ; *Chrest.* II, 39 (6-8).

---

3 πλησίον C E Pleth. : -σίων W v s B *Syn.* def. Psell. ‖ 4 χερρονησιάζουσα ω' *Syn.* Psell. : -σίζουσα E Pleth. ‖ 5 ὅσον ω' *Syn.* Pleth. : ὅσων E ‖ σταδίων suppl. Pleth. ‖ 14 Τυρεγετῶν s B[2] Pleth. : Τυρεγγετῶν ω' B *Syn.* Τυρεπετῶν E def. Psell. ‖ 21 αἱ suppl. Pleth.

L'Asie.

31. A partir du Tanaïs et du lac Méotis en Asie, on trouve immédiatement, sans solution de continuité, les pays d'en deçà, puis à la suite les pays d'au delà du Taurus. L'Asie est en effet divisée en deux par le Taurus qui s'étend depuis les promontoires de Pamphylie jusqu'aux bords de la mer orientale, vers l'Inde et la Scythie d'orient[1]. La partie du continent orientée vers le nord a reçu des Grecs le nom de Cistaurique, la partie méridionale celui de Transtaurique.

Ainsi donc, immédiatement après le Méotis et le Tanaïs, il y a les régions cistauriques. On y trouve d'abord les pays compris entre la mer Caspienne et le Pont-Euxin, et qui se terminent d'un côté sur le Tanaïs et l'océan (soit l'océan extérieur, soit celui qui remplit la mer d'Hyrcanie), de l'autre côté sur l'isthme, à l'endroit où il est le plus resserré, depuis le renfoncement du Pont jusqu'à la Caspienne. Puis, toujours en deçà du Taurus, on trouve les pays situés au delà de la mer d'Hyrcanie jusqu'à la mer qui baigne l'Inde et la Scythie attenante à la mer en question et au mont Iméos. Ces pays sont peuplés soit, pour le Méotis, par des Sauromates[2], pour les territoires situés entre la mer d'Hyrcanie et le Pont et qui se prolongent jusqu'au Caucase, à l'Ibérie et à l'Albanie, par des Sauromates, des Scythes, des Achéens, des Zyges et des Hénioques ; soit, pour les pays au-delà de la mer d'Hyrcanie, par des Scythes, des Hyrcaniens, des Parthes, des Bactriens, des Sogdiens, et tous les peuples qui vivent au nord de l'Inde. Au sud de la mer d'Hyrcanie, pour partie, et au sud de tout l'isthme qui la sépare du Pont, on trouve l'essentiel de l'Arménie, la Colchide, la Cappadoce entière jusqu'au Pont-Euxin et au domaine des Tibarènes, puis la contrée en deçà

1. Les Scythes sont représentés dans ce paragraphe comme tenant toute la partie de l'Asie située au nord du Taurus, soit entre mer Caspienne et Pont-Euxin, soit à l'est de la mer Caspienne jusqu'à l'océan oriental (II, 5, 14). Strabon insiste à plusieurs reprises sur la confusion qui règne au sujet des peuples scythes (XI, 6, 2 ; XI, 8, 2), nom générique de tous les peuples septentrionaux (I, 2, 27), qu'ils soient en Europe ou en Asie.

2. *Note complémentaire*, p. 166.

31. Ἀπὸ δὲ τοῦ Τανάϊδος καὶ τῆς Μαιώτιδος ⟨τῆς Ἀσίας⟩ ἐστὶν ⟨ἤδη⟩ τὰ ἐντὸς τοῦ Ταύρου συνεχῆ, τούτοις δ' ἑξῆς τὰ ἐκτός. Διαιρουμένης γὰρ αὐτῆς ὑπὸ ὄρους τοῦ Ταύρου δίχα, διατείνοντος ἀπὸ τῶν ἄκρων τῆς Παμφυλίας ἐπὶ τὴν ἑῴαν θάλατταν κατ' Ἰνδοὺς καὶ τοὺς ταύτῃ Σκύθας, τὸ μὲν πρὸς τὰς ἄρκτους νενευκὸς τῆς ἠπείρου μέρος [ὃ] καλοῦσιν οἱ Ἕλληνες ἐντὸς τοῦ Ταύρου, τὸ δὲ πρὸς μεσημβρίαν ἐκτός.

Τὰ δὴ συνεχῆ τῇ Μαιώτιδι καὶ τῷ Τανάϊδι μέρη τὰ ἐντὸς τοῦ Ταύρου ἐστί. Τούτων δὲ τὰ πρῶτα μέρη τὰ μεταξὺ τῆς Κασπίας θαλάττης ἐστὶ καὶ τοῦ Εὐξείνου πόντου, τῇ μὲν ἐπὶ τὸν Τάναϊν καὶ τὸν ὠκεανὸν τελευτῶντα τόν τε ἔξω καὶ τὸν τῆς Ὑρκανίας θαλάττης, τῇ δ' ἐπὶ τὸν ἰσθμόν, καθ' ὃ ἐγγυτάτω ἐστὶν ἀπὸ τοῦ μυχοῦ τοῦ Πόντου ἐπὶ τὴν Κασπίαν. Ἔπειτα τὰ ἐντὸς τοῦ Ταύρου τὰ ὑπὲρ τῆς Ὑρκανίας μέχρι τῆς κατὰ Ἰνδοὺς καὶ Σκύθας τοὺς πρὸς τὴν αὐτὴν θάλατταν καὶ τὸ Ἰμαῖον ὄρος. Ταῦτα δ' ἔχουσι τὰ μὲν οἱ Μαιῶται Σαυρομάται καὶ οἱ μεταξὺ τῆς Ὑρκανίας καὶ τοῦ Πόντου μέχρι τοῦ Καυκάσου καὶ Ἰβήρων καὶ Ἀλβανῶν Σαυρομάται καὶ Σκύθαι καὶ Ἀχαιοὶ καὶ Ζυγοὶ καὶ Ἡνίοχοι, τὰ δ' ὑπὲρ τῆς Ὑρκανίας θαλάττης Σκύθαι καὶ Ὑρκανοὶ καὶ Παρθυαῖοι καὶ Βάκτριοι καὶ Σογδιανοὶ καὶ τἆλλα τὰ ὑπερκείμενα μέρη τῶν Ἰνδῶν πρὸς ἄρκτον. Πρὸς νότον δὲ τῆς Ὑρκανίας θαλάττης ἐκ μέρους καὶ τοῦ ἰσθμοῦ παντὸς μεταξὺ ταύτης καὶ τοῦ Πόντου τῆς τε Ἀρμενίας ἡ πλείστη κεῖται καὶ Κολχὶς καὶ Καππαδοκία σύμπασα μέχρι τοῦ Εὐξείνου πόντου καὶ τῶν Τιβαρανικῶν

TEST. : def. A. — E (1-27) ; *Syn.* (1-27) ; Pleth. (1-27).

1-2 τῆς Ἀσίας suppl. Pleth. ‖ 2 ἤδη suppl. Pleth. ‖ 7 ὃ del. Pleth. ‖ 9 δὴ s E Pleth. : δὲ ω' *Syn.* ‖ 16 τῆς E : πρὸς τὴν ω' *Syn.* Pleth. ‖ 16-17 τοὺς πρὸς τὴν αὐτὴν om. E.

de l'Halys, comme on l'appelle[1], qui englobe du côté du Pont et de la Propontide la Paphlagonie, la Bithynie, la Mysie et la Phrygie de l'Hellespont (c'est le nom qu'on lui donne) dont fait partie la Troade ; du côté de la mer Égée et de celle qui lui fait suite, l'Éolide, l'Ionie, la Carie et la Lycie ; dans l'intérieur des terres, la Phrygie, qui comprend les régions que l'on nomme Galatie[2] des Gallo-grecs et Phrygie Épictète[3], puis la Lycaonie et la Lydie.

32. A la suite des peuples cistauriques, on trouve ceux qui tiennent la montagne : Paropamisades, peuplades parthes, mèdes, arméniennes et ciliciennes, Cataoniens et Pisidiens.

Aux montagnes font suite les pays transtauriques. On y trouve d'abord l'Inde avec un peuplement nombreux et prospère entre tous ; elle se termine à la mer orientale et à la mer du sud, fragments de l'océan Atlantique. A l'extrême sud dans cette mer, au large de l'Inde, s'étend l'île de Taprobane, aussi grande que la Bretagne. Quand, au sortir de l'Inde, on se tourne vers l'occident en gardant la chaîne de montagnes à sa droite, on trouve un pays populeux où vivent misérablement, tant le sol y est maigre, des hommes complètement barbares, appartenant à des races diverses : c'est l'Ariane[4], qui s'étend depuis les montagnes jusqu'à la Gédrosie et à la Carmanie. A la suite on trouve, du côté de la mer, la Perse, la Susiane, la Babylonie qui descend jusqu'à la mer de Perse, et, aux entours, une

1-2. *Notes complémentaires*, p. 167.

3. C'est la partie de la Phrygie qui borde l'Hellespont, appelée anciennement petite Phrygie (XII, 4, 3).

4. Cette description soulève quelque difficulté. Les habitants de l'Ariane étaient représentés par Ératosthène comme un peuple de civilisation raffinée (I, 4, 9) ; dans sa discussion sur la seconde sphragide (II, 1, 22), Strabon vantait l'unité de race qui caractérisait l'Ariane (II, 1, 31) : deux notations qui ne concordent guère avec ce qui est dit ici. En XV, 2, 1 sqq., Strabon cite parmi les habitants de l'Ariane du sud les Arbies, les Orites, les Ichtyophages, peuples très pauvres, qui peuvent justifier l'expression qui nous embarrasse.

ἐθνῶν, ἔτι δὲ ἡ ἐντὸς Ἅλυος χώρα λεγομένη, περιέχουσα πρὸς μὲν τῷ Πόντῳ καὶ τῇ Προποντίδι Παφλαγόνας τε καὶ Βιθυνοὺς καὶ Μυσοὺς καὶ τὴν ἐφ' Ἑλλησπόντῳ λεγομένην Φρυγίαν, ἧς ἐστι καὶ ἡ Τρῳάς, πρὸς δὲ τῷ Αἰγαίῳ καὶ τῇ ἐφεξῆς θαλάττῃ τήν τε Αἰολίδα καὶ τὴν Ἰωνίαν καὶ Καρίαν καὶ Λυκίαν, ἐν δὲ τῇ μεσογαίᾳ τήν τε Φρυγίαν, | ἧς ἐστι μέρος ἥ τε τῶν Γαλλογραικῶν λεγομένη Γαλατία καὶ ἡ Ἐπίκτητος, καὶ Λυκάονας καὶ Λυδούς.

32. Ἐφεξῆς δὲ τοῖς ἐντὸς τοῦ Ταύρου οἵ τε τὰ ὄρη κατέχοντες Παροπαμισάδαι καὶ τὰ Παρθυαίων τε καὶ Μήδων καὶ Ἀρμενίων καὶ [τὰ] Κιλίκων ἔθνη καὶ Κατάονες καὶ Πισίδαι.

Μετὰ δὲ τοὺς ὀρείους ἐστὶ τὰ ἐκτὸς τοῦ Ταύρου. Πρώτη δ' ἐστὶ τούτων ἡ Ἰνδική, ἔθνος μέγιστον τῶν πάντων καὶ εὐδαιμονέστατον, τελευτῶν πρός τε τὴν ἑῴαν θάλατταν καὶ τὴν νοτίαν τῆς Ἀτλαντικῆς. Ἐν δὲ τῇ νοτιωτάτῃ θαλάττῃ πρόκειται τῆς Ἰνδικῆς νῆσος οὐκ ἐλάττων τῆς Βρεττανικῆς ἡ Ταπροβάνη. Μετὰ δὲ τὴν Ἰνδικὴν ἐπὶ τὰ ἑσπέρια νεύουσιν, ἐν δεξιᾷ δ' ἔχουσι τὰ ὄρη χώρα ἐστὶ συχνή, φαύλως οἰκουμένη διὰ λυπρότητα ὑπ' ἀνθρώπων τελέως βαρβάρων, οὐχ ὁμοεθνῶν· καλοῦσι δ' Ἀριανούς, ἀπὸ τῶν ὀρῶν διατείνοντας μέχρι Γεδρωσίας καὶ Καρμανίας. Ἑξῆς δέ εἰσι πρὸς μὲν τῇ θαλάττῃ Πέρσαι καὶ Σούσιοι καὶ Βαβυλώνιοι, καθήκοντες ἐπὶ τὴν κατὰ Πέρσας θάλατταν

TEST. : def. A. — E (1-24) ; *Syn.* (1-24) ; Pleth. (1-24).

---

3 καὶ Μυσοὺς om. E ‖ 5 τῇ ... θαλάττῃ B E Pleth. : τῆς ... θαλάττης C W v s *Syn.* ‖ 8 Γαλατία ω' *Syn.* Pleth. : παραλία E ‖ Λυκάονας Pleth. : -νες ω' E *Syn.* ‖ Λυδούς Pleth. : Λυδοί ω' E *Syn.* ‖ 9 τοῖς Casaubon : τῆς ω' E *Syn.* Pleth. ‖ 10 Παροπαμισάδαι B E Pleth. [Παραπαμμι-] : -σάδες ω' *Syn.* ‖ 11 τὰ del. Pleth. ‖ καὶ Κατάονες Siebenkees : καὶ Λυκάονες ω' E *Syn.* om. Pleth. ‖ 16 νοτιωτάτῃ ω' E *Syn.* : νοτίᾳ ταύτῃ Pleth. ‖ 21 οὐχ ω' *Syn.* Pleth. : ἀλλ' E.

série de petits peuples ; au pied des montagnes ou à l'intérieur même des montagnes, on trouve les Parthes, les Mèdes, les Arméniens, les peuplades qui leur sont contiguës et la Mésopotamie. Après la Mésopotamie[1], ce sont les pays d'en deçà de l'Euphrate, c'est-à-dire l'Arabie heureuse en entier, limitée par le golfe Arabique sur toute la longueur ainsi que par le golfe Persique, et tout le pays occupé par les Scénites et les Phylarques[2] qui s'avancent jusqu'à l'Euphrate et à la Syrie. Puis on trouve, de l'autre côté du golfe Arabique jusqu'au Nil[3], les Éthiopiens et les Arabes, ensuite les Égyptiens, les Syriens, les Ciliciens (entre autres ceux qu'on appelle les Trachiotes)[4], et pour finir les Pamphyliens.

La Libye.

33. Après l'Asie, il y a la Libye, contiguë à l'Égypte et à l'Éthiopie. Sur notre mer, le littoral est en ligne droite, à peu près sur toute la longueur depuis Alexandrie jusqu'aux Colonnes d'Hercule, excepté les Syrtes et, à l'occasion, la médiocre anfractuosité d'un golfe ou la saillie des caps qui l'encadrent. Quant au littoral océanique, depuis l'Éthiopie et sur une certaine longueur, on peut le considérer comme parallèle au premier ; puis, de ces régions méridionales, il se relève en un promontoire aigu qui déborde légèrement à l'extérieur des Colonnes, dessinant une sorte de trapèze[5]. La Libye, de l'aveu général (et Gnaeus Pison qui fut gouverneur de ce pays nous l'a relaté aussi)[6], ressemble à une peau de panthère[7], car elle est parsemée de points d'habitation qu'entoure une terre sans eau et déserte ; les Égyptiens donnent à ces points d'habitation le nom d'oasis. Avec ce caractère

1. Alternance entre noms de peuples et noms de pays, avec nette prépondérance pour les noms de peuples ; ceci correspond peut-être à la manière dont s'individualise un pays : par frontières naturelles, ou par unité ethnique (cf. II, 1, 30).

2. Pour les Arabes Scénites, qui habitent sous tentes et occupent les régions voisines de la Mésopotamie et de la Cœlésyrie, cf. XVI, 3, 1 sqq. Les Phylarques sont également des Arabes, chefs de tribus, qui vivent en bordure de la Mésopotamie (cf. XVI, 1, 28).

3-7. *Notes complémentaires*, p. 167.

καὶ τὰ περιοικοῦντα τούτους ἔθνη μικρά· πρὸς δὲ τοῖς ὄρεσιν ἢ ἐν αὐτοῖς τοῖς ὄρεσι Παρθυαῖοι καὶ Μῆδοι καὶ Ἀρμένιοι καὶ τὰ τούτοις πρόσχωρα ἔθνη καὶ ἡ Μεσοποταμία. Μετὰ δὲ τὴν Μεσοποταμίαν τὰ ἐντὸς Εὐφράτου· ταῦτα δ' ἐστὶν ἥ τε εὐδαίμων Ἀραβία πᾶσα, ἀφοριζομένη τῷ τε Ἀραβίῳ κόλπῳ παντὶ καὶ τῷ Περσικῷ, καὶ ὅσην οἱ Σκηνῖται καὶ οἱ Φύλαρχοι κατέχουσιν οἱ ἐπὶ τὸν Εὐφράτην καθήκοντες καὶ τὴν Συρίαν. Εἶθ' οἱ πέραν τοῦ Ἀραβίου κόλπου μέχρι Νείλου, Αἰθίοπές τε καὶ Ἄραβες, καὶ οἱ μετ' αὐτοὺς Αἰγύπτιοι καὶ Σύροι καὶ Κίλικες οἵ τε ἄλλοι καὶ οἱ Τραχειῶται λεγόμενοι, τελευταῖοι δὲ Πάμφυλοι.

33. Μετὰ δὲ τὴν Ἀσίαν ἐστὶν ἡ Λιβύη, συνεχὴς οὖσα τῇ τε Αἰγύπτῳ καὶ τῇ Αἰθιοπίᾳ, τὴν μὲν καθ' ἡμᾶς ᾐόνα ἐπ' εὐθείας ἔχουσα, σχεδόν τι μέχρι Στηλῶν ἀπὸ Ἀλεξανδρείας ἀρξαμένην, πλὴν τῶν Σύρτεων καὶ εἴ πού τις ἄλλη κόλπων ἐπιστροφὴ μετρία καὶ τῶν ταύτην ποιούντων ἀκρωτηρίων ἐξοχή· τὴν δὲ παρωκεανῖτιν ἀπὸ τῆς Αἰθιοπίας μέχρι τινός, ὡς ἂν παράλληλον οὖσαν τῇ προτέρᾳ, μετὰ δὲ ταῦτα συναγομένην ἀπὸ τῶν νοτίων μερῶν εἰς ὀξεῖαν ἄκραν, μικρὸν ἔξω Στηλῶν προπεπτωκυῖαν καὶ ποιοῦσαν τραπέζιόν πως τὸ σχῆμα. Ἔστι δ', ὥσπερ οἵ τε ἄλλοι δηλοῦσι καὶ δὴ καὶ Γναῖος Πείσων ἡγεμὼν γενόμενος τῆς χώρας διηγεῖτο ἡμῖν, ἐοικυῖα παρδαλῇ· κατάστικτος γάρ ἐστιν οἰκήσεσι περιεχομέναις ἀνύδρῳ καὶ ἐρήμῳ γῇ· καλοῦσί τε τὰς τοιαύτας οἰκήσεις αὐάσεις οἱ Αἰγύπτιοι.

TEST. : def. A. — E (1-25) ; *Syn.* (1-25) ; Pleth. (1-25) ; St. Byz. s. u. Αὔασις (23-25).

---

2 ἢ E *Syn.* Pleth. : ἡ ω' οἱ s ‖ 7 Σκηνῖται ω' *Syn.* Pleth. : Σκηνῆται E ‖ 11 Τραχειῶται E : Τραχιῶται ω' *Syn.* Pleth. ‖ 15 ἀρξαμένην ω' E *Syn.* Pleth. : -μένη C ‖ 16 ταύτην E *Syn.* : ταύτῃ ω' ταύτας Pleth. ‖ 19 συναγομένην ω' E *Syn.* Pleth. : -μένη C ‖ 21-23 ὥσπερ — ἡμῖν om. *Syn.* ‖ 23 παρδαλῇ E : -δάλει ω' *Syn.* Pleth. -δαλέᾳ St. Byz.

général, la Libye possède un certain nombre de traits particuliers qui la font diviser en trois. Le littoral méditerranéen en majeure partie est extrêmement prospère, surtout la Cyrénaïque et le territoire de Carthage jusqu'à la Maurusie et aux Colonnes d'Hercule. Le littoral océanique, lui, offre des conditions de vie médiocres. Quant à la région centrale qui produit le silphium[1], elle est misérable, déserte en grande partie, couverte de pierres et de sable ; ces mêmes caractères se retrouvent dans toute la bande de terrain qui est à l'alignement de celle-là et qui s'étend à travers l'Éthiopie, la Troglodytique, l'Arabie et la Gédrosie des Ichtyophages[2].

Les peuplades qui habitent la Libye sont pratiquement inconnues ; seule une mince portion de territoire est d'aventure parcourue par des expéditions militaires ou des étrangers isolés ; quant aux indigènes, ils ne sont pas nombreux à venir chez nous, de si loin, et les informations qu'ils donnent ne sont ni fidèles ni complètes. Voici pourtant ce qui se dit : aux habitants de l'extrême sud on donne le nom d'Éthiopiens[3] ; après eux, ce sont pour la plupart des Garamantes, des Pharusiens et des Nigrites ; encore après, des Gétules. Quant aux peuples situés à proximité ou sur le bord de la mer, ce sont, du côté de l'Égypte, les Marmarides jusqu'à la Cyrénaïque ; au delà de cette province et des Syrtes, les Psylles, les Nasamons, d'autres Gétules, ensuite les Asbystes et les Byzaciens jusqu'à Carthage. Le territoire de Carthage est de bonne taille. A sa suite, on trouve le pays des Nomades ; les plus connus d'entre

1-2. *Notes complémentaires*, p. 167-168.

3. Thèse d'Aristarque dans la discussion sur les « Éthiopiens divisés en deux » (I, 2, 24). Posidonius de même, dans un certain mode de division du monde habité, parle d'une zone éthiopique (II, 3, 1). Strabon reconnaît d'ailleurs qu'il est pratiquement impossible de déterminer les frontières entre Libye et Éthiopie, c'est-à-dire entre l'Éthiopie qu'on situe au sud du continent libyen et celle qui fait suite à l'Égypte, l'actuelle Nubie (XVII, 3, 23).

Τοιαύτη δὲ οὖσα ἔχει τινὰς ἄλλας διαφορὰς τριχῇ διαιρουμένας · | τῆς μὲν γὰρ καθ' ἡμᾶς παραλίας εὐδαίμων ἐστὶν ἡ πλείστη σφόδρα, καὶ μάλιστα ἡ Κυρηναία καὶ ἡ περὶ Καρχηδόνα ⟨μέχρι⟩ Μαυρουσίων καὶ τῶν Ἡρακλείων στηλῶν · οἰκεῖται δὲ μετρίως καὶ ἡ παρωκεανῖτις · ἡ δὲ μέση φαύλως ἡ τὸ σίλφιον φέρουσα, ἔρημος ἡ πλείστη καὶ τραχεῖα καὶ ἀμμώδης · τὸ δ' αὐτὸ πέπονθε καὶ ἡ ἐπ' εὐθείας ταύτῃ διά τε τῆς Αἰθιοπίας διήκουσα τῆς τε Τρωγλοδυτικῆς καὶ τῆς Ἀραβίας καὶ τῆς Γεδρωσίας τῆς τῶν Ἰχθυοφάγων.

Νέμεται δ' ἔθνη τὴν Λιβύην τὰ πλεῖστα ἄγνωστα · οὐ πολλὴν γὰρ ἐφοδεύεσθαι συμβαίνει στρατοπέδοις οὐδ' ἀλλοφύλοις ἀνδράσιν, οἱ δ' ἐπιχώριοι καὶ ὀλίγοι παρ' ἡμᾶς ἀφικνοῦνται πόρρωθεν, καὶ οὐ πιστὰ οὐδὲ πάντα λέγουσιν. Ὅμως δ' οὖν τὰ λεγόμενα τοιαῦτά ἐστι · τοὺς μὲν μεσημβρινωτάτους Αἰθίοπας προσαγορεύουσι, τοὺς δ' ὑπὸ τούτοις τοὺς πλείστους Γαράμαντας καὶ Φαρουσίους καὶ Νιγρίτας, τοὺς δ' ἔτι ὑπὸ τούτοις Γαιτούλους, τοὺς δὲ τῆς θαλάττης ἐγγὺς ἢ καὶ ἁπτομένους αὐτῆς πρὸς Αἰγύπτῳ μὲν Μαρμαρίδας μέχρι τῆς Κυρηναίας, ὑπὲρ δὲ ταύτης καὶ τῶν Σύρτεων Ψύλλους καὶ Νασαμῶνας καὶ τῶν Γαιτούλων τινάς, εἶτ' Ἀσβύστας καὶ Βυζακίους μέχρι τῆς Καρχηδονίας. Πολλὴ δ' ἐστὶν ἡ Καρχηδονία. Συνάπτουσι δ' οἱ Νομάδες αὐτῇ · τούτων δὲ

TEST. : def. A. — E (1-24) ; *Syn.* (1-9) ; Pleth. (1-24).

4 μέχρι suppl. Pleth. || 7 καὶ[2] B E *Syn.* : ἡ ω' ἢ Pleth. || 18 Φαρουσίους B[2] : Ἀρουσίους ω' B E Pleth. || τούτοις B E : τούτους ω' Pleth. || 19 δὲ B E Pleth. : δὴ ω' || ἁπτομένους C E : -μένη W v s B -μένων Pleth. || 21 Ψύλλους B E : Ψάλλους ω' Pleth. || 22 Γαιτούλων C E : Γετ- W v s B Pleth. || εἶτ' Ἀσβύστας E : εἶτ' Ἀσίντας W s B[2] εἶτ' Ἀσήντας v εἶτα Σίντας C B εἶτα Σύντας Pleth. || 23 Βυζακίους W B E Pleth. : Βυζαντίους C s v.

eux portent le nom les uns de Masyliens, les autres de Masæsyliens ; en dernier lieu, il y a les Maurusiens. Tout le pays depuis Carthage jusqu'aux Colonnes est prospère, mais infesté de bêtes sauvages, comme d'ailleurs toute la Libye intérieure. Il n'est pas dénué de vraisemblance que quelques-uns d'entre ces peuples durent leur nom de Nomades[1] au fait qu'ils ne pouvaient se livrer à l'agriculture dans les temps anciens, vu le grand nombre des bêtes sauvages ; aujourd'hui qu'ils excellent dans l'art de la chasse, ce à quoi les poussent les Romains, grands amateurs de combats de fauves, ils possèdent une double supériorité, et en matière de bêtes sauvages, et en matière d'agriculture. Voilà ce qu'il y a à dire sur les continents.

Les climats.

34. Il nous reste maintenant à parler des *climats*, ce qui comporte aussi un schéma d'ensemble, à partir des droites que nous avons appelées axes de référence[2], je veux dire celles qui définissent la plus grande longueur et la plus grande largeur (c'est cette dernière la plus importante)[3]. Du point de vue de l'astronomie, il faut procéder plutôt à la manière d'Hipparque[4] qui a relevé, selon ses propres dires, les différences qui interviennent dans la position des astres en chaque point de la terre situé dans notre quart, soit de l'équateur jusqu'au pôle nord. Pour qui s'occupe de géographie au contraire, point n'est besoin de se soucier des régions situées en dehors de notre monde habité[5], pas plus que, pour les diverses parties du monde habité, il n'est nécessaire d'offrir à l'homme qui prend part à la vie politique un tel luxe de différences : l'exposé en est par trop aride. Il suffit donc

1. Goût pour l'explication étymologique, bien dans le style de Posidonius (cf. K. Trüdinger, *Studien...*, p. 123). La vie nomade (de νόμος pâturage) est l'apanage des pays pauvres, soit des régions froides du nord (cf. les Scythes nomades en VII, 3, 7, ou les peuples entre Méotis et Caspienne en XI, 5, 8), soit des contrées trop chaudes (Arabie en XVI, 4, 24 ou déserts de Libye en XVII, 3, 15).

2. Cf. II, 5, 16. Ce sont le parallèle 36° et le méridien de Rhodes.

3-5. *Notes complémentaires*, p. 168.

τοὺς γνωριμωτάτους τοὺς μὲν Μασυλιεῖς, τοὺς δὲ Μασαισυλίους προσαγορεύουσιν· ὕστατοι δ' εἰσὶ Μαυρούσιοι. Πᾶσα δ' ἡ ἀπὸ Καρχηδόνος μέχρι Στηλῶν ἐστιν εὐδαίμων, θηριοτρόφος δέ, ὥσπερ καὶ ἡ μεσόγαια πᾶσα. Οὐκ ἀπεικὸς δὲ καὶ Νομάδας λεχθῆναί τινας αὐτῶν, οὐ δυναμένους γεωργεῖν διὰ τὸ πλῆθος τῶν θηρίων τὸ παλαιόν· οἱ δὲ νῦν ἅμα τῇ ἐμπειρίᾳ τῆς θήρας διαφέροντες, καὶ τῶν Ῥωμαίων προσλαμβανόντων πρὸς τοῦτο διὰ τὴν σπουδὴν τὴν περὶ τὰς θηριομαχίας, ἀμφοτέρων περιγίγνονται καὶ τῶν θηρίων καὶ τῆς γεωργίας. Τοσαῦτα καὶ περὶ τῶν ἠπείρων λέγομεν.

34. Λοιπὸν εἰπεῖν περὶ τῶν κλιμάτων, ὅπερ καὶ αὐτὸ ἔχει καθολικὴν ὑποτύπωσιν, ὁρμηθεῖσιν ἐκ τῶν γραμμῶν ἐκείνων, ἃ στοιχεῖα ἐκαλέσαμεν, λέγω δὲ τῆς τε τὸ μῆκος ἀφοριζούσης τὸ μέγιστον καὶ τῆς τὸ πλάτος, μάλιστα δὲ τῆς τὸ πλάτος. Τοῖς μὲν οὖν ἀστρονομικοῖς ἐπὶ πλέον τοῦτο ποιητέον, καθάπερ Ἵππαρχος ἐποίησεν, ἀνέγραψε γάρ, ὡς αὐτός φησι, τὰς γιγνομένας ἐν τοῖς οὐρανίοις διαφορὰς καθ' ἕκαστον τῆς γῆς τόπον | τῶν ἐν τῷ καθ' ἡμᾶς τεταρτημορίῳ τεταγμένων, λέγω δὲ τῶν ἀπὸ τοῦ ἰσημερινοῦ μέχρι τοῦ βορείου πόλου. Τοῖς δὲ γεωγραφοῦσιν οὔτε τῶν ἔξω τῆς καθ' ἡμᾶς οἰκουμένης φροντιστέον, οὔτ' ἐν αὐτοῖς ⟨τοῖς⟩ τῆς οἰκουμένης μέρεσι τὰς τοιαύτας καὶ τοσαύτας διαφορὰς παραδεκτέον τῷ πολιτικῷ· περισκελεῖς γάρ εἰσιν. Ἀλλ' ἀρκεῖ τὰς σημειώδεις καὶ

TEST. : def. A. — E (1-25) ; Pleth. (1-11).

---

1 Μασυλιεῖς Kramer : Μασσαλιεῖς ω' Pleth. Μασυλεῖς E ‖ 1-2 Μασαισυλίους B E Pleth.[pc] : Μεσαι- Pleth.[ac] Μεσαιλίους C Μεσσαισυλίους W Μεσσαισυλλίους v s ‖ 6 γεωργεῖν ω' Pleth. : γεωργῆσαι E ‖ 9 τὰς ω' Pleth. : τῆς E ‖ 19-20 τῷ ... τεταρτημορίῳ Tyrwhitt : τῇ ... -μορίων ω' E ‖ 20 τῶν E : τὸν ω' ‖ 23 τοῖς add. Aldina ‖ 25 γάρ B E : δ' ω'.

d'indiquer en simplifiant les grandes lignes de l'enseignement d'Hipparque[1], en adoptant à son exemple comme dimension de la circonférence terrestre le chiffre de deux cent cinquante-deux mille stades transmis par Ératosthène[2] : la différence sera de peu d'importance au regard des phénomènes célestes, en ce qui concerne les distances entre lieux géographiques.

Si donc l'on divise en trois cent soixante parties[3] le grand cercle de la terre, chaque partie mesurera sept cents stades ; c'est là l'unité dont Hipparque se sert[4] pour évaluer les distances prises sur le méridien de Méroé déjà cité. Il commence aux régions situées à l'équateur, puis, parcourant l'un après l'autre, de sept cents stades en sept cents stades, les divers lieux géographiques sur le dit méridien, il tente de préciser les phénomènes célestes en chaque point. Mais nous, nous n'avons nul besoin de partir de là : en effet, même si ces régions sont habitables comme certains le pensent, c'est alors une espèce particulière de monde habité, une étroite bande qui s'allonge en plein milieu de la zone inhabitée par suite de la chaleur, et qui ne fait pas partie intégrante de notre monde habité[5]. Or le géographe examine notre seul monde habité, qui a pour limites au sud le parallèle du pays producteur de cannelle, au nord le parallèle d'Ierné. Pas question donc de parcourir tous les lieux géographiques que suppose l'usage de l'unité de distance indiquée, pas plus que d'exposer la totalité des phénomènes célestes, quand on garde fidèlement en mémoire le dessein du géographe. Commençons toutefois, à l'exemple d'Hipparque, par les régions méridionales.

35. D'après ce qu'il nous dit[6], les pays situés sur le parallèle qui passe par le pays producteur de cannelle, soit à trois mille stades au sud de Méroé et à huit mille

1. III 3 (p. 117, 25 - 118, 9) = 39 (p. 117, 25 - 118, 15) Dicks.
2. Ératosthène, II B 16 (p. 117, 25 - 118, 9). Cf. H. Berger, *Erat.*, p. 141.
3-4. *Notes complémentaires*, p. 168-169.
5. Cf. II, 3, 2 et note correspondante, p. 60, n. 2.
6. Hipparque, V 3b (p. 118, 26 - 119, 9) = 43 (id.) Dicks.

ἁπλουστέρας ἐκθέσθαι τῶν ὑπ' αὐτοῦ λεχθεισῶν, ὑποθεμένοις, ὥσπερ ἐκεῖνος, εἶναι τὸ μέγεθος τῆς γῆς σταδίων εἴκοσι πέντε μυριάδων καὶ δισχιλίων, ὡς καὶ Ἐρατοσθένης ἀποδίδωσιν· οὐ μεγάλη γὰρ παρὰ τοῦτ' ἔσται διαφορὰ πρὸς τὰ φαινόμενα ἐν τοῖς μεταξὺ τῶν οἰκήσεων διαστήμασιν.

Εἰ δή τις εἰς τριακόσια ἑξήκοντα τμήματα τέμοι τὸν μέγιστον τῆς γῆς κύκλον, ἔσται ἑπτακοσίων σταδίων ἕκαστον τῶν τμημάτων· τούτῳ δὴ χρῆται μέτρῳ πρὸς τὰ διαστήματα ⟨τὰ⟩ ἐν τῷ λεχθέντι διὰ Μερόης μεσημβρινῷ λαμβάνεσθαι μέλλοντα. Ἐκεῖνος μὲν δὴ ἄρχεται ἀπὸ τῶν ἐν τῷ ἰσημερινῷ οἰκούντων, καὶ λοιπὸν ἀεὶ δι' ἑπτακοσίων σταδίων τὰς ἐφεξῆς οἰκήσεις ἐπιὼν κατὰ τὸν λεχθέντα μεσημβρινὸν πειρᾶται λέγειν τὰ παρ' ἑκάστοις φαινόμενα. Ἡμῖν δ' οὐκ ἐντεῦθεν ἀρκτέον· καὶ γὰρ εἰ οἰκήσιμα ταῦτά ἐστιν, ὥσπερ οἴονταί τινες, ἰδία γέ τις οἰκουμένη αὕτη ἐστί, διὰ μέσης τῆς ἀοικήτου διὰ καῦμα στενὴ τεταμένη, οὐκ οὖσα μέρος τῆς καθ' ἡμᾶς οἰκουμένης. Ὁ δὲ γεωγράφος ἐπισκοπεῖ ταύτην μόνην τὴν καθ' ἡμᾶς οἰκουμένην· αὕτη δ' ἀφορίζεται πέρασι νοτίῳ μὲν τῷ διὰ τῆς Κινναμωμοφόρου παραλλήλῳ, βορείῳ δὲ τῷ διὰ Ἰέρνης. Οὔτε δὲ τὰς τοσαύτας οἰκήσεις ἐπιτέον, ὅσας ὑπαγορεύει τὸ λεχθὲν μεταξὺ διάστημα, οὔτε πάντα τὰ φαινόμενα θετέον, μεμνημένοις τοῦ γεωγραφικοῦ σχήματος. Ἀρκτέον δ', ὥσπερ Ἵππαρχος, ἀπὸ τῶν νοτίων μερῶν.

35. Φησὶ δὴ τοῖς οἰκοῦσιν ἐπὶ τῷ διὰ τῆς Κινναμωμοφόρου παραλλήλῳ, ὃς ἀπέχει τῆς Μερόης τρισχιλίους

TEST. : def. A. — E (1-9) ; *Chrest.* II, 40 (4-9).

10 τὰ suppl. Coray || 11 μέλλοντα Coray : -τι ω' || 12 ἰσημερινῷ Bréquigny : μεσημβρινῷ ω' || λοιπὸν CB² : λοιπῶν WvsB || 15 οὐκ Xylander : αὖ ω' || 16 οἴονταί CB : οἷόν Wvs.

huit cents stades de l'équateur[1], sont sensiblement à égale distance de l'équateur et du tropique d'été qui passe par Syène (Syène est en effet à cinq mille stades de distance de Méroé). Ce sont aussi les premiers pays où l'on voit la Petite Ourse[2] tout entière contenue dans le cercle arctique, et où elle demeure toujours visible : en effet l'étoile brillante située à l'extrémité de la queue, la plus méridionale de toutes, est proprement située sur le cercle arctique, de sorte qu'elle effleure l'horizon. A peu près parallèlement au méridien en question, vers l'est, s'étend le golfe Arabique : c'est à l'endroit où il aboutit à l'océan extérieur que se situe le pays producteur de cannelle, dans lequel se pratiquait jadis la chasse à l'éléphant. Ce parallèle[3] se prolonge d'un côté vers les régions situées légèrement au sud de Taprobane ou vers ses points extrêmes, de l'autre vers les pays situés à l'extrême sud de la Libye.

36. Pour les pays[4] situés vers Méroé et vers Ptolémaïs en Troglodytique, le jour le plus long[5] dure treize heures d'équinoxe : ces pays sont situés à peu près à égale distance de l'équateur et du parallèle d'Alexandrie, avec onze cents stades[6] en faveur de la distance à l'équateur. Le parallèle de Méroé[7] passe d'un côté à travers des régions inexplorées, de l'autre par les caps de l'Inde.

A Syène[8], à Bérénice sur le golfe Arabique et dans le pays des Troglodytes, le jour du solstice d'été le soleil passe au zénith ; le jour le plus long y est de treize heures et demie en heures d'équinoxe ; à l'intérieur du cercle arctique on commence à voir la Grande Ourse

1-2. *Notes complémentaires*, p. 169.

3. Ératosthène, III A 17 (12-15). Cf. I, 4, 2. L'île de Taprobane-Ceylan est comprise entre 7 et 10° N.

4. Hipparque, V, 4 (16-20) = 46 (id.) Dicks.

5-6. *Notes complémentaires*, p. 169-170.

7. Ératosthène, III 18 (20-22).

8. Hipparque, V 5 (p. 119, 23 - 120, 1) = 47 (id.) Dicks. Syène et Bérénice sont bien en fait à 24° N, sous le tropique.

σταδίους πρὸς νότον, τούτου δ' ὁ ἰσημερινὸς ὀκτακισχιλίους καὶ ὀκτακοσίους, εἶναι τὴν οἴκησιν ἐγγυτάτω μέσην τοῦ τε ἰσημερινοῦ καὶ τοῦ θερινοῦ τροπικοῦ τοῦ κατὰ Συήνην· ἀπέχειν γὰρ τὴν Συήνην πεντακισχιλίους τῆς Μερόης. Παρὰ δὲ τούτοις πρώτοις τὴν μικρὰν ἄρκτον ὅλην ἐν τῷ ἀρκτικῷ περιέχεσθαι καὶ ἀεὶ φαίνεσθαι· τὸν γὰρ ἐπ' ἄκρας τῆς οὐρᾶς λαμπρὸν ἀστέρα, νοτιώτατον ὄντα, ἐπ' αὐτοῦ ἱδρῦσθαι τοῦ ἀρκτικοῦ κύκλου, ὥστ' ἐφάπτεσθαι τοῦ ὁρίζοντος. Τῷ δὲ λεχθέντι μεσημβρινῷ παράλληλός πως παράκειται ἕωθεν ὁ Ἀράβιος κόλπος· | τούτου δ' ἔκβασις εἰς τὸ ἔξω πέλαγος ἡ Κινναμωμοφόρος ἐστίν, ἐφ' ἧς ἡ τῶν ἐλεφάντων γέγονε θήρα τὸ παλαιόν. Ἐκπίπτει δ' ὁ παράλληλος οὗτος τῇ μὲν ἐπὶ τοὺς νοτιωτέρους μικρὸν τῆς Ταπροβάνης ἢ ἐπὶ τοὺς ἐσχάτους οἰκοῦντας, τῇ δ' ἐπὶ τὰ νοτιώτατα τῆς Λιβύης.

36. Τοῖς δὲ κατὰ Μερόην καὶ Πτολεμαΐδα τὴν ἐν τῇ Τρωγλοδυτικῇ ἡ μεγίστη ἡμέρα ὡρῶν ἰσημερινῶν ἐστι τρισκαίδεκα· ἔστι δ' αὕτη ἡ οἴκησις μέση πως τοῦ τε ἰσημερινοῦ καὶ τοῦ δι' Ἀλεξανδρείας παρὰ χιλίους καὶ ἑκατὸν τοὺς πλεονάζοντας πρὸς τῷ ἰσημερινῷ. Διήκει δ' ὁ διὰ Μερόης παράλληλος τῇ μὲν δι' ἀγνωρίστων μερῶν, τῇ δὲ διὰ τῶν ἄκρων τῆς Ἰνδικῆς.

Ἐν δὲ Συήνῃ καὶ Βερενίκῃ τῇ ἐν τῷ Ἀραβίῳ κόλπῳ καὶ τῇ Τρωγλοδυτικῇ κατὰ θερινὰς τροπὰς ὁ ἥλιος κατὰ κορυφῆς γίγνεται, ἡ δὲ μακροτάτη ἡμέρα ὡρῶν ἰσημερινῶν ἐστι τρισκαίδεκα καὶ ἡμιωρίου, ἐν δὲ τῷ ἀρκτικῷ φαίνεται καὶ ἡ μεγάλη ἄρκτος ὅλη σχεδόν τι πλὴν τῶν σκελῶν καὶ

TEST. : def. A.

---

13 τοὺς νοτιωτέρους B : τοῦ -τέρου CWvs ‖ 19 παρὰ WB : περὶ Cvs ‖ 21 δι' ἀγνωρίστων Kramer : διὰ γνωρίμων ω'.

presque en entier[1], sauf les pattes, l'extrémité de la queue, et une des étoiles du rectangle. Le parallèle de Syène[2] passe d'un côté par le pays des Ichtyophages voisin de la Gédrosie et par l'Inde, de l'autre par les régions situées à cinq mille stades au sud de Cyrène[3], à très peu près.

37. Dans tous les pays situés entre le tropique et l'équateur, l'ombre[4] se projette des deux côtés, vers le nord et vers le midi ; à partir de Syène et du tropique d'été, l'ombre se projette vers le nord à midi. On donne aux premiers le nom de pays à ombre double, aux autres le nom de pays à ombre simple. Il y a aussi une particularité spéciale[5] à la région située vers le tropique (nous en avons déjà parlé dans notre développement sur les zones) : c'est un pays de sable, qui ne produit que du silphium, et aride, alors que les régions situées plus au sud sont bien arrosées et fertiles[6].

38. Dans les pays[7] situés à hauteur d'Alexandrie[8] et à quatre cents stades environ au sud de Cyrène[9], où le jour le plus long dure quatorze heures d'équinoxe, Arcturus[10] culmine au zénith sauf une légère déclinaison vers le sud. A Alexandrie, le gnomon est avec l'ombre d'équinoxe dans le rapport de cinq à trois. Les pays susdits se trouvent à mille quatre cents stades au sud de Carthage[11] (aussi bien qu'au sud d'Alexandrie), s'il est vrai qu'à Carthage le gnomon est avec l'ombre d'équinoxe dans le rapport de onze à sept[12]. Le parallèle[13] correspondant[14] passe d'un côté par Cyrène et les régions situées à neuf cents stades au sud de Carthage, se prolongeant jusqu'à la Maurusie centrale, de l'autre par

1. *Note complémentaire*, p. 170.
2. Ératosthène, III A 19 (2-5).
3. Cyrène est donc située ici à 7° (4 900 st.) au nord du tropique, soit à 31° N. Elle est en fait légèrement au nord de 32°.
4. *Note complémentaire*, p. 170.
5. Cf. II, 2, 3 ; II, 5, 33 (p. 116, n. 1) ; XVII, 3, 23.
6. Cf. II, 2, 3. D'où l'idée d'une zone équatoriale tempérée et habitable (cf. II, 3, 2 et note correspondante, p. 60, n. 2).
7. Hipparque, V, 6 (15-24) = 48 (id.) Dicks.
8-14. *Notes complémentaires*, p. 170-171.

τοῦ ἄκρου τῆς οὐρᾶς καὶ ἑνὸς τῶν ἐν τῷ πλινθίῳ ἀστέρων. Ὁ δὲ διὰ Συήνης παράλληλος τῇ μὲν διὰ τῆς τῶν Ἰχθυοφάγων τῶν κατὰ τὴν Γεδρωσίαν καὶ τῆς Ἰνδικῆς διήκει, τῇ δὲ διὰ τῶν νοτιωτέρων Κυρήνης [μὲν] πεντακισχιλίοις σταδίοις παρὰ μικρόν.

37. Ἅπασι δὲ τοῖς μεταξὺ κειμένοις τοῦ τε τροπικοῦ καὶ τοῦ ἰσημερινοῦ κύκλου μεταπίπτουσιν αἱ σκιαὶ ἐφ'ἑκάτερα, πρός τε ἄρκτους καὶ μεσημβρίαν, τοῖς δ' ἀπὸ Συήνης καὶ τοῦ θερινοῦ τροπικοῦ πρὸς ἄρκτους πίπτουσιν αἱ σκιαὶ κατὰ μεσημβρίαν. Καλοῦνται δ' οἱ μὲν ἀμφίσκιοι, οἱ δ' ἑτερόσκιοι. Ἔστι δέ τις καὶ ἄλλη διαφορὰ τοῖς ἐπὶ τῷ τροπικῷ, ἣν προείπομεν ἐν τῷ περὶ τῶν ζωνῶν λόγῳ, αὐτή τε γάρ ἐστιν ἡ δίαμμος καὶ σιλφιοφόρος καὶ ξηρά, τῶν νοτιωτέρων μερῶν εὐύδρων τε καὶ εὐκάρπων ὄντων.

38. Ἐν δὲ τοῖς δι' Ἀλεξανδρείας καὶ Κυρήνης νοτιωτέροις ὅσον τετρακοσίοις σταδίοις, ὅπου ἡ μεγίστη ἡμέρα ὡρῶν ἐστιν ἰσημερινῶν δεκατεττάρων, κατὰ κορυφὴν γίνεται ὁ ἀρκτοῦρος, μικρὸν ἐκκλίνων πρὸς νότον. Ἐν δὲ τῇ Ἀλεξανδρείᾳ ὁ γνώμων λόγον ἔχει πρὸς τὴν ἰσημερινὴν σκιάν, ὃν ἔχει τὰ πέντε πρὸς τρία. Καρχηδόνος δὲ νοτιώτεροί εἰσι χιλίοις καὶ τετρακοσίοις σταδίοις, καὶ Ἀλεξανδρείας δὲ νοτιώτεροι, εἴπερ ἐν Καρχηδόνι ὁ γνώμων λόγον ἔχει πρὸς τὴν ἰσημερινὴν σκιάν, ὃν ἔχει τὰ ἕνδεκα πρὸς τὰ ἑπτά. Διήκει δ' ὁ παράλληλος οὗτος τῇ μὲν διὰ Κυρήνης καὶ τῶν νοτιωτέρων Καρχηδόνος ἐνακοσίοις σταδίοις, μέχρι Μαυρουσίας μέσης, τῇ δὲ δι' Αἰγύπτου

TEST. : def. A.

---

1 πλινθίῳ B^pc : πλινθίῳ ω' B^ac ‖ 4 μὲν del. Coray ‖ 6 τοῖς C : τῆς ω' ‖ 8 τοῖς v s²B² : τῆς C W s B ‖ 8-10 τοῖς — μεσημβρίαν om. C rest. C² in mg. ‖ 20 τρία Gosselin : ἑπτά ω' ‖ 21 τετρακοσίοις W : τριακ- ω'.

l'Égypte, la Cœlésyrie, la Syrie supérieure, la Babylonie[1], la Susiane, la Perse, la Carmanie et la Gédrosie supérieure jusqu'à l'Inde.

39. Dans les pays[2] situés à hauteur de Ptolémaïs en Phénicie, de Sidon et de Tyr[3], le plus long jour dure quatorze heures et quart, en heures d'équinoxe ; ces régions sont à environ mille six cents stades au nord d'Alexandrie et à sept cents stades au nord de Carthage.

Dans le Péloponnèse[4], au centre de l'île de Rhodes, à Xanthos en Lycie ou légèrement au sud, ainsi qu'à quatre cents stades au sud de Syracuse, le jour le plus long dure quatorze heures et demie en heures d'équinoxe[5]. Ces régions sont situées à trois mille six cent quarante stades d'Alexandrie, et le parallèle en question, si l'on en croit Ératosthène[6], passe par la Carie, la Lycaonie, la Cataonie, la Médie, les Portes Caspiennes et la partie de l'Inde proche du Caucase.

40. Dans les régions[7] situées vers Alexandrie en Troade, aux entours d'Amphipolis et d'Apollonie en Épire, vers le sud de Rome mais le nord de Néapolis, le jour le plus long dure quinze heures d'équinoxe[8]. Ce parallèle se place à une distance de sept mille stades vers le nord de celui d'Alexandrie d'Égypte, à plus de vingt-huit mille huit cents stades de l'équateur, à trois mille quatre cents stades du parallèle de Rhodes, à mille cinq cents stades au sud de celui de Byzance, Nice et Massalia ; il est légèrement au nord[9] de celui

1. Dans la réalité, Babylone est située vers 32° 30', Suse vers 32° N.
2. Hipparque, V 8 (4-8) = 49 (id.) Dicks.
3. *Note complémentaire*, p. 172.
4. Hipparque, V 9 (9-14) = 50 (id.)Dicks.
5. *Note complémentaire*, p. 172.
6. III A 21 (14-17).
7. Hipparque, V 12a (p. 121, 18 - 122, 1) = 51 (id.) Dicks.
8. Alexandrie de Troade est en fait à 39° 40', Amphipolis à 40° 50', Apollonie d'Épire à 40° 30', Rome vers 42°, Naples légèrement au sud de 41°. Le jour de 15 heures correspond à une latitude à peine inférieure à 41°.
9. *Note complémentaire*, p. 172.

καὶ Κοίλης Συρίας καὶ τῆς ἄνω Συρίας καὶ Βαβυλωνίας | καὶ Σουσιάδος, Περσίδος, Καρμανίας, Γεδρωσίας τῆς ἄνω μέχρι τῆς Ἰνδικῆς.

39. Ἐν δὲ τοῖς περὶ Πτολεμαΐδα τὴν ἐν τῇ Φοινίκῃ καὶ Σιδῶνα καὶ Τύρον ἡ μεγίστη ἡμέρα ἐστὶν ὡρῶν ἰσημερινῶν δεκατεττάρων καὶ τετάρτου· βορειότεροι δ' εἰσὶν οὗτοι Ἀλεξανρδείας μὲν ὡς χιλίοις ἑξακοσίοις σταδίοις, Καρχηδόνος δὲ ὡς ἑπτακοσίοις.

Ἐν δὲ τῇ Πελοποννήσῳ καὶ περὶ τὰ μέσα τῆς Ῥοδίας καὶ περὶ Ξάνθον τῆς Λυκίας ἢ τὰ μικρῷ νοτιώτερα καὶ ἔτι τὰ Συρακουσίων νοτιώτερα τετρακοσίοις σταδίοις, ἐνταῦθα ἡ μεγίστη ἡμέρα ἐστὶν ὡρῶν ἰσημερινῶν δεκατεττάρων καὶ ἡμίσους. Ἀπέχουσι δ' οἱ τόποι οὗτοι Ἀλεξανδρείας μὲν τρισχιλίους ἑξακοσίους τετταράκοντα, διήκει δ' ὁ παράλληλος οὗτος κατ' Ἐρατοσθένη διὰ Καρίας, Λυκαονίας, Καταονίας, Μηδίας, Κασπίων πυλῶν, Ἰνδῶν τῶν κατὰ Καύκασον.

40. Ἐν δὲ τοῖς περὶ Ἀλεξάνδρειαν μέρεσι τῆς Τρῳάδος, κατ' Ἀμφίπολιν καὶ Ἀπολλωνίαν τὴν ἐν Ἠπείρῳ καὶ τοὺς Ῥώμης μὲν νοτιωτέρους, βορειοτέρους δὲ Νεαπόλεως ἡ μεγίστη ἡμέρα ἐστὶν ὡρῶν ἰσημερινῶν δεκαπέντε. Ἀπέχει δ' ὁ παράλληλος οὗτος τοῦ μὲν δι' Ἀλεξανδρείας τῆς πρὸς Αἰγύπτῳ ὡς ἑπτακισχιλίους σταδίους πρὸς ἄρκτον, τοῦ δ' ἰσημερινοῦ ὑπὲρ δισμυρίους ὀκτακισχιλίους ὀκτακοσίους, τοῦ δὲ διὰ Ῥόδου τρισχιλίους τετρακοσίους, πρὸς νότον δὲ Βυζαντίου καὶ Νικαίας καὶ τῶν περὶ Μασσα-

---

TEST. : def. A.

---

1 Βαβυλωνίας Groskurd : Βαβυλῶνος ω' || 5 Σιδῶνα Meineke : Σιδόνα ω' || ἰσημερινῶν om. C || 12 καὶ B : om. ω' || 14 ἑξακοσίους ω' : τετρακ- C || δ' B : om. ω' || 16 Μηδίας sB : -δείας CWv || 22 δι' B : om. ω'.

qui passe par Lysimachia, dont Ératosthène[1] dit qu'il traverse la Mysie, la Paphlagonie, le pays de Sinope, l'Hyrcanie et Bactres.

41. A Byzance[2], le jour le plus long dure quinze heures et quart en heures d'équinoxe[3] ; le gnomon est avec son ombre, le jour du solstice d'été, dans le rapport de cent vingt à quarante-et-un quatre cinquièmes[4]. Ces régions sont à quelque quatre mille neuf cents stades[5] du parallèle qui passe par le centre de Rhodes et à quelque trente mille trois cents stades de l'équateur.

Quand on pénètre dans le Pont[6] et qu'on s'avance vers le nord d'environ mille quatre cents stades[7], le plus long jour prend une durée de quinze heures et demie en heures d'équinoxe. Ces régions sont à égale distance du pôle et de l'équateur, et le cercle arctique s'y trouve au zénith ; il porte l'étoile qui marque le cou de Cassiopée ; celle qui marque le coude droit de Persée se trouve légèrement au nord[8].

42. Dans les régions[9] situées à quelque trois mille huit cents stades au nord de Byzance, le plus long jour dure seize heures d'équinoxe[10]. Cassiopée s'y meut à l'intérieur du cercle arctique. Ce sont les pays voisins du Borysthène au sud du Méotis ; ils se situent à trente-quatre mille cent stades de l'équateur[11]. La fraction de l'horizon située au nord, durant les nuits d'été, reçoit presque continuellement du soleil une faible clarté dont la lueur se déplace du couchant au levant en un mouve-

1. III A 22 (1-4).
2. Hipparque, V 13a (5-10) = 52 (id.) Dicks.
3. Le jour de 15 h 1/4 correspond à une latitude de 43° comme celui de 15 h à une latitude de 41°. Pour la place de Byzance (située en fait à 41°) sur ce parallèle, cf. I, 4, 4 (avec note correspondante, p. 169, n. 2) et II, 1, 12.
4-5. *Notes complémentaires*, p. 172-173.
6. Hipparque, V 14 (12-19) = 56 (id.) Dicks.
7-8. *Notes complémentaires*, p. 173.
9. Hipparque, V 15c (p. 122, 20 - 123, 16) = 57 (p. 122, 20 - 123, 8) Dicks.
10-11. *Notes complémentaires*, p. 173.

λίαν χιλίους πεντακοσίους, μικρὸν δ' ἀρκτικώτερός ἐστιν ὁ διὰ Λυσιμαχίας, ὅν φησιν Ἐρατοσθένης διὰ Μυσίας εἶναι καὶ Παφλαγονίας καὶ τῶν περὶ Σινώπην καὶ Ὑρκανίαν καὶ Βάκτρα.

41. Ἐν δὲ τοῖς περὶ τὸ Βυζάντιον ἡ μεγίστη ἡμέρα ὡρῶν ἐστιν ἰσημερινῶν δεκαπέντε καὶ τετάρτου, ὁ δὲ γνώμων πρὸς τὴν σκιὰν λόγον ἔχει ἐν τῇ θερινῇ τροπῇ, ὃν τὰ ἑκατὸν εἴκοσι πρὸς τετταράκοντα δύο, λείποντα πέμπτῳ. Ἀπέχουσι δ' οἱ τόποι οὗτοι τοῦ διὰ μέσης τῆς Ῥοδίας περὶ τετρακισχιλίους καὶ ἐννακοσίους, τοῦ δ' ἰσημερινοῦ ὡς τρισμυρίους τριακοσίους.

Εἰσπλεύσασι δ' εἰς τὸν Πόντον καὶ προελθοῦσιν ἐπὶ τὰς ἄρκτους ὅσον χιλίους καὶ τετρακοσίους ἡ μεγίστη ἡμέρα γίνεται ὡρῶν ἰσημερινῶν δεκαπέντε καὶ ἡμίσους. Ἀπέχουσι δ' οἱ τόποι οὗτοι ἴσον ἀπό τε τοῦ πόλου καὶ τοῦ ἰσημερινοῦ κύκλου, καὶ ὁ ἀρκτικὸς κύκλος κατὰ κορυφὴν αὐτοῖς ἐστιν, ἐφ' οὗ κεῖται ὅ τ' ἐν τῷ τραχήλῳ τῆς Κασσιεπείας καὶ ὁ ἐν τῷ δεξιῷ ἀγκῶνι τοῦ Περσέως μικρῷ βορειότερος ὤν.

42. Ἔν τε τοῖς ἀπέχουσι Βυζαντίου πρὸς ἄρκτον ὅσον τρισχιλίους ὀκτακοσίους ἡ μεγίστη ἡμέρα ἐστὶν ὡρῶν ἰσημερινῶν δεκαέξ· ἡ οὖν δὴ Κασσιέπεια ἐν τῷ ἀρκτικῷ φέρεται. | Εἰσὶ δ' οἱ τόποι οὗτοι περὶ Βορυσθένη καὶ τῆς Μαιώτιδος τὰ νότια· ἀπέχουσι δὲ τοῦ ἰσημερινοῦ περὶ τρισμυρίους τετρακισχιλίους ἑκατόν. Ὁ δὲ κατὰ τὰς ἄρκτους τόπος τοῦ ὁρίζοντος ἐν ὅλαις σχεδόν τι ταῖς θεριναῖς νυξὶ παραυγάζεται ὑπὸ τοῦ ἡλίου ἀπὸ δύσεως

TEST. : def. A.

---

6 καὶ B : om. ω' ‖ 8 ὃν ω' : ὧν C ‖ λείποντα B : λιπόντα ω' ‖ 10-11 τοῦ — τριακοσίους om. C rest. C² ‖ 26 τόπος B² : τόπους ω' B ‖ 27 ὑπὸ WvsB : ἀπὸ C.

ment circulaire inverse[1]. Le tropique d'été est alors distant de l'horizon de sept douzièmes d'un signe de zodiaque ; c'est donc de la même distance que le soleil est éloigné de l'horizon à minuit ; or chez nous aussi, quand le soleil est à cette distance de l'horizon, avant le point du jour ou après la tombée du soir, il éclaire déjà, ou encore, l'air atmosphérique vers l'orient ou vers le couchant. Dans les jours d'hiver[2], le soleil ne s'élève pas à plus de neuf coudées[3]. D'après Ératosthène[4], ces régions sont à une distance d'un peu plus de vingt-trois mille stades de Méroé : jusqu'à l'Hellespont il y aurait en effet dix-huit mille stades, et cinq mille stades jusqu'au Borysthène[5].

Dans les régions[6] situées à quelque six mille trois cents stades de Byzance[7], bien au nord du Méotis, le soleil dans les journées d'hiver s'élève tout au plus à six coudées ; le jour le plus long y est de dix-sept heures d'équinoxe.

43. Les pays situés au delà[8], qui sont déjà tout proches de la zone inhabitée par suite du froid, ne présentent aucun intérêt pour le géographe. Si l'on désire les connaître, ainsi que toutes les indications concernant les astres qu'a notées Hipparque[9] mais que nous laissons délibérément de côté parce que ce sont des notions bien trop précises pour notre présente étude, qu'on s'en réfère à lui.

Les jeux de l'ombre. Bien trop précises aussi[10] sont les distinctions entre pays à ombre circulaire, à ombre double, à ombre simple qu'établit Posidonius[11]. Pourtant il faut, de cette théorie, mentionner juste le nécessaire pour en éclairer le principe et voir dans quelle mesure elle est utile, ou non, à la géographie. Tout le raisonnement porte sur les ombres projetées par le soleil ; le soleil, à première vue[12], est

1. *Note complémentaire*, p. 173.
2. Ératosthène, II C 7 (7-11).
3. *Note complémentaire*, p. 174.
4. Ératosthène, II C 5 (8-11).
5-12. *Notes complémentaires*, p. 174-175.

ἕως καὶ ἀνατολῆς ἀντιπεριισταμένου τοῦ φωτός. Ὁ γὰρ θερινὸς τροπικὸς ἀπέχει ἀπὸ τοῦ ὁρίζοντος ἑνὸς ζῳδίου ἥμισυ καὶ δωδέκατον· τοσοῦτον οὖν καὶ ὁ ἥλιος ἀφίσταται τοῦ ὁρίζοντος κατὰ τὸ μεσονύκτιον· καὶ παρ' ἡμῖν δὲ τοσοῦτον τοῦ ὁρίζοντος ἀποσχὼν πρὸ τοῦ ὄρθρου καὶ μετὰ τὴν ἑσπέραν ἤδη καταυγάζει τὸν περὶ τὴν ἀνατολὴν ἢ τὴν δύσιν ἀέρα. Ἐν δὲ ταῖς χειμεριναῖς ἡμέραις ὁ ἥλιος τὸ πλεῖστον μετεωρίζεται πήχεις ἐννέα· φησὶ δ' Ἐρατοσθένης τούτους τῆς Μερόης διέχειν μικρῷ πλείους ἢ δισμυρίους τρισχιλίους, διὰ γὰρ Ἑλλησπόντου εἶναι μυρίους ὀκτακισχιλίους, εἶτα πεντακισχιλίους εἰς Βορυσθένη.

Ἐν δὲ τοῖς ἀπέχουσι τοῦ Βυζαντίου σταδίους περὶ ἑξακισχιλίους τριακοσίους, βορειοτέροις οὖσι τῆς Μαιώτιδος, κατὰ τὰς χειμερινὰς ἡμέρας μετεωρίζεται τὸ πλεῖστον ὁ ἥλιος ἐπὶ πήχεις ἕξ, ἡ δὲ μεγίστη ἡμέρα ἐστὶν ὡρῶν ἰσημερινῶν δεκαεπτά.

43. Τὰ δ' ἐπέκεινα, ἤδη πλησιάζοντα τῇ ἀοικήτῳ διὰ ψῦχος, οὐκέτι χρήσιμα τῷ γεωγράφῳ ἐστίν. Ὁ δὲ βουλόμενος καὶ ταῦτα μαθεῖν καὶ ὅσα ἄλλα τῶν οὐρανίων Ἵππαρχος μὲν εἴρηκεν, ἡμεῖς δὲ παραλείπομεν διὰ τὸ τρανότερα εἶναι τῆς νῦν προκειμένης πραγματείας, παρ' ἐκείνου λαμβανέτω.

Τρανότερα δ' ἐστὶ καὶ τὰ περὶ τῶν περισκίων καὶ ἀμφισκίων καὶ ἑτεροσκίων, ἅ φησι Ποσειδώνιος. Ὅμως γε καὶ τούτων τό γε τοσοῦτον ἐπιμνηστέον, ὥστε τὴν ἐπίνοιαν διασαφῆσαι, καὶ πῇ χρήσιμον πρὸς τὴν γεωγραφίαν, καὶ πῇ ἄχρηστον. Ἐπεὶ δὲ περὶ τῶν ἀφ' ἡλίου σκιῶν ὁ λόγος ἐστίν, ὁ δ' ἥλιος πρὸς αἴσθησιν κατὰ

TEST. : def. A.

---

2 ζῳδίου B² : ζῳδιακοῦ ω' B ‖ 9 τούτους Xylander : τοὺς ω' ‖ 24 Ποσειδώνιος W : Ποσιδ- ω'.

entraîné suivant un cercle parallèle, tout comme l'univers ; tous les pays où, à chaque révolution circulaire de l'univers, il se produit un jour et une nuit, suivant que le soleil se déplace au dessus de la terre ou au dessous, sont en principe soit des pays à ombre double, soit des pays à ombre simple. Les pays à ombre double sont tous ceux dans lesquels, en plein midi, les ombres se projettent tantôt vers chez nous, chaque fois que le soleil frappe par le sud la tige verticale du gnomon, projetant son ombre sur le support plan, tantôt en sens opposé, chaque fois que le soleil accomplit son circuit de l'autre côté : c'est le cas pour les seuls pays situés entre les tropiques. Les pays à ombre simple sont tous ceux où l'ombre se projette toujours soit vers le nord comme chez nous, soit vers le sud comme dans les pays situés dans l'autre zone tempérée : c'est le cas pour tous les pays où le cercle arctique est inférieur au tropique. Quand il est de même taille ou plus grand, on entre dans les pays à ombre circulaire qui s'étendent jusqu'au pôle : en ces endroits le soleil, durant toute la révolution de l'univers, se déplace au-dessus de la terre ; il est donc clair que l'ombre décrira un cercle autour du gnomon, et c'est la raison pour laquelle on les qualifie de pays à ombre circulaire ; ils n'ont aucun intérêt pour la géographie puisqu'il est impossible d'y vivre à cause du froid, comme nous l'avons déjà souligné dans nos développements contre Pythéas[1]. Aussi point n'est besoin de se soucier des dimensions de cette zone inhabitée, sauf à admettre que les pays qui ont le tropique pour cercle arctique[2] sont situés sous le cercle décrit par le pôle du zodiaque pendant la révolution diurne de l'univers[3], en posant en principe que la distance entre l'équateur et le tropique est de quatre soixantièmes du grand cercle.

1. Pythéas, fr. 6d (15-21) Mette. Cf. II, 5, 8.
2. Ce sont les pays situés sous le cercle polaire (cf. II, 5, 8). Pour les différentes valeurs du cercle arctique, cf. le lexique grec en fin de tome et G. Aujac, *op. cit.*, p. 122-125 et planche IV.
3. *Note complémentaire*, p. 175.

παραλλήλου φέρεται, καθ' οὗ καὶ ὁ κόσμος, παρ' οἷς καθ' ἑκάστην κόσμου περιστροφὴν ἡμέρα γίνεται καὶ νύξ, ὅτε μὲν ὑπὲρ γῆς τοῦ ἡλίου φερομένου, ὅτε δ' ὑπὸ γῆν, παρὰ τούτοις οἵ τε ἀμφίσκιοι ἐπινοοῦνται καὶ οἱ ἑτερόσκιοι. Ἀμφίσκιοι μέν, ὅσοι κατὰ μέσον ἡμέρας τοτὲ μὲν ἐπὶ τάδε πιπτούσας ἔχουσι τὰς σκιάς, ὅταν ὁ ἥλιος ἀπὸ μεσημβρίας τῷ γνώμονι προσπίπτῃ τῷ ὀρθῷ πρὸς τὸ ὑποκείμενον ἐπίπεδον, τοτὲ δ' εἰς τοὐναντίον, ὅταν ὁ ἥλιος εἰς τοὐναντίον περιστῇ· τοῦτο δὲ συμβέβηκε μόνοις τοῖς μεταξὺ τῶν τροπικῶν οἰκοῦσιν. Ἑτερόσκιοι δ' ὅσοις ἢ ἐπὶ τὴν ἄρκτον ἀεὶ πίπτουσιν, ὥσπερ ἡμῖν, ἢ ἐπὶ τὰ νότια, ὥσπερ τοῖς ἐν τῇ ἑτέρᾳ εὐκράτῳ ζώνῃ οἰκοῦσι· | τοῦτο δὲ συμβαίνει πᾶσι τοῖς ἐλάττονα ἔχουσι τοῦ τροπικοῦ τὸν ἀρκτικόν. Ὅταν δὲ τὸν αὐτὸν ἢ μείζονα, ἀρχὴ τῶν περισκίων ἐστὶ μέχρι τῶν οἰκούντων ὑπὸ τῷ πόλῳ· τοῦ γὰρ ἡλίου καθ' ὅλην τὴν τοῦ κόσμου περιστροφὴν ὑπὲρ γῆς φερομένου, δῆλον ὅτι καὶ ἡ σκιὰ κύκλῳ περιενεχθήσεται περὶ τὸν γνώμονα· καθ' ὃ δὴ καὶ περισκίους αὐτοὺς ἐκάλεσεν, οὐδὲν ὄντας πρὸς τὴν γεωγραφίαν· οὐ γάρ ἐστιν οἰκήσιμα ταῦτα τὰ μέρη διὰ ψῦχος, ὥσπερ ἐν τοῖς πρὸς Πυθέαν λόγοις εἰρήκαμεν. Ὥστ' οὐδὲ τοῦ μεγέθους τῆς ἀοικήτου ταύτης φροντιστέον ἐκ τοῦ λαβεῖν ὅτι οἱ ἔχοντες ἀρκτικὸν τὸν τροπικὸν ὑποπεπτώκασι τῷ γραφομένῳ κύκλῳ ὑπὸ τοῦ πόλου τοῦ ζῳδιακοῦ κατὰ τὴν τοῦ κόσμου περιστροφήν, ὑποκειμένου τοῦ μεταξὺ διαστήματος τοῦ τε ἰσημερινοῦ καὶ τοῦ τροπικοῦ τεττάρων ἑξηκοστῶν τοῦ μεγίστου κύκλου.

TEST. : def. A.

---

1 οἷς B : οἷς μὲν ω' ‖ 3 ὅτε δ' ὑπὸ γῆν B : om. ω' ‖ 4 τούτοις B : τούτοις μὲν ω' ‖ 5-6 ἐπὶ τάδε πιπτούσας B : ἐμπιπτούσας ω' ‖ 7 προσπίπτῃ v B : -πίπτει C W -πίπτοι s ‖ 17 περιενεχθήσεται ω' : παρενεχ- C ‖ 18 καθ' ὃ ω' : καθὸ C.

NOTES COMPLÉMENTAIRES

Page 12.

2. Cette ligne parallèle à l'équateur est le parallèle fondamental de la carte, celui de Rhodes, 36°, axe médian sur lequel sont comptées les longitudes. Plusieurs difficultés surgissent à son sujet :

a) Qui le premier eut l'idée de tracer cet axe ? D'après Agathémère (*Geogr. inform.*, Procem. 5 = Dicéarque, fr. 110 Wehrli), ce serait Dicéarque, qui le faisait passer par « les Colonnes d'Hercule, la Sardaigne, la Sicile, le Péloponnèse, la Carie, la Lycie, la Pamphylie, la Cilicie et le Taurus jusqu'au mont Iméos », c'est-à-dire à peu près le tracé adopté par Ératosthène. On a tendance aujourd'hui (cf. F. Lasserre, *Eudoxos von Knidos*, Berlin, 1967, p. 271) à créditer Eudoxe de cette division de la carte qu'aurait simplement reprise Dicéarque ;

b) Ce parallèle fondamental est-il celui d'Athènes, ou celui de Rhodes, ou porte-t-il les deux villes à la fois ? La simple lecture des Prolégomènes fait apparaître les hésitations. Strabon parle tantôt du parallèle d'Athènes (I, 4, 6 ; II, 1, 1 ; II, 1, 5), tantôt du parallèle d'Athènes et de Rhodes (II, 1, 1 ; II, 1, 24 ; II, 1, 33 ; II, 5, 8), tantôt du parallèle de Rhodes (II, 5, 14 ; II, 5, 19 ; II, 5, 39). Il est symptomatique que l'appellation « parallèle de Rhodes », plus exacte puisque Athènes se trouve à 38° N, prévale dans la seconde introduction, nettement plus rigoureuse.

Page 13.

2. Méroé (cf. I[1], p. 117, n. 2) est située en fait vers 16-17° N ; le cap Comorin au sud de l'Inde est à 9° N, le détroit de Palk entre l'Inde et Ceylan (la Taprobane des Anciens) à 10° N. Ératosthène place ces lieux sur le même parallèle 17° N (I, 4, 2), en s'appuyant sur divers témoignages, celui de Philon pour Méroé (II, 1, 20), celui des historiens d'Alexandre (XV, 1, 14), de Mégasthène (XV, 1, 12) et de Patrocle (*infra*) pour l'Inde. Cf. H. Berger, *Erat.*, p. 176.

3. Le terme de Caucase désigne soit les montagnes situées entre mer Noire et mer Caspienne, soit comme ici les monts qui forment la limite nord de l'Inde et font partie de la grande chaîne transversale du Taurus ; ce dernier sens serait entre autres utilisé par les « Macédoniens », sans doute Patrocle (cf. Strabon, XV, 1, 11, et Arrien, *Anabase*, V, 5, 2).

5. Cette distance est la somme des distances partielles : Méroé-Alexandrie, soit 10 000 st. (I, 4, 2), et Alexandrie-Rhodes, soit 5 000 st. Pour ce dernier chiffre, Ératosthène semble adopter « l'évaluation des marins » (peut-être celle de Timosthène de Rhodes, cf. H. Berger, *Erat.*, p. 341) qu'il critique ailleurs (II, 5, 24), car l'observation gnomonique lui indique une distance de 3 750 st. entre les deux villes. Sans doute préfère-t-il en rester ici à une approximation globale (τοσοῦτόν πως) et s'en tenir aux chiffres ronds. Le parallèle 36° passe donc à la limite de l'Inde et de la chaîne du Taurus, formant la frontière nord de l'une, la limite sud de l'autre.

6. Dans les faits, Issos et Amisos sont sensiblement sur le même méridien, et séparés par quelque 500 km (les trois mille stades d'Ératosthène vaudraient dans les 480 km) ; Amisos est à environ 41° N, sur le parallèle de Byzance et de la Propontide ; la Colchide se trouve légèrement au nord de ce parallèle, plutôt aux environs de 42°. Quant au littoral sud de la Caspienne et à Bactres (sur lesquels l'information vient sans doute de Patrocle, cf. H. Berger, *Erat.*, p. 175), ils sont carrément plus méridionaux, à quelque 37°. Pour cette seconde preuve, les prémisses sont donc entachées d'erreur.

Page 14.

1. Les 18 000 st. indiqués par Ératosthène entre Méroé et l'Hellespont (cf. I, 4, 2) correspondent, pour une circonférence terrestre de 252 000 st., à une différence de latitude de 25° 30', ce qui placerait alors l'Hellespont à 42° 30'. Mais en II, 5, 40, le parallèle de l'Hellespont est fixé par Ératosthène à 41° N, ce qui est plus exact.

Page 15.

2. Ératosthène fut appelé à Alexandrie par Ptolémée Évergète (246-221 avant J.-C.) pour être conservateur de la Bibliothèque et précepteur du prince. Il succéda à la tête de la Bibliothèque à Apollonios de Rhodes, et y demeura sans doute jusqu'à sa mort (c. 194 avant J.-C.).
3. Patrocle, *F. Gr. Hist.*, 712 T 5 b (14-19).
4. Patrocle, *F. Gr. Hist.*, 712 F 1 (19-24).
5. Béton le bématiste, *F. Gr. Hist.*, 119 T 3 (19-24).
6. IX 2 b (p. 15, 25 - 16, 12) = 13 (id.) Dicks.

Page 16.

4. Toute cette discussion est embarrassante, vu l'incertitude des chiffres et l'ignorance où l'on est de la valeur accordée au stade par les uns et les autres. Patrocle (II, 1, 2) attribuait 15 000 st. (soit dans les 2 400 km pour un stade de 157,5 m) à la largeur de l'Inde depuis les camps les plus méridionaux, la largeur étant toujours comptée en principe dans le sens sud-nord ; ce

serait là la plus grande largeur, évaluée par Déimaque et Mégasthène à 30 000 st., soit 4 800 km (II, 1, 4). C'est donc la plus petite largeur, semble-t-il, qui vaut pour Patrocle 12 000 stades (1 900 km), et 20 000 stades (3 400 km) pour Déimaque et Mégasthène, ce qui fait bien une différence de 8 000 stades (1 300 km). En fait, du cap Comorin à l'embouchure de l'Indus, il y a environ 2 000 km, du cap Comorin à Lahore environ 2 600 km, de l'embouchure de l'Indus à celle du Gange, quelque 2 500 km.

Page 17.

4. Néarque, *F. Gr. Hist.*, 133 T 14 (p. 16, 26 - 17, 2, et p. 17, 18-19).

5. Strabon, *F. Gr. Hist.*, 91 F 3.

6. Cette histoire d'Alexandre n'était vraisemblablement pas un ouvrage particulier, mais simplement une suite de chapitres consacrés au grand conquérant dans les livres d'introduction. Le traité lui-même (cf. XI, 9, 3) qui prenait la suite des *Histoires* de Polybe, commençait au plus tôt en 144 avant J.-C. Cf. sur ces points, A. Miller, *Die Alexandergeschichte nach Strabo*, Würzburg, 1882-1891, et F. Jacoby, *F. Gr. Hist.*, 91 F 3.

7. Déimaque, *F. Gr. Hist.*, 716 F 5 (4-13).

8. Mégasthène, *F. Gr. Hist.*, 715 F 27 (4-13).

9. Cf. *Iliade*, III, 1 sqq. : « Les armées une fois rangées, chaque troupe autour de son chef, voici les Troyens qui avancent avec des cris, des appels pareils à ceux des oiseaux. On croirait entendre le cri qui s'élève devant le ciel lorsque les grues, fuyant l'hiver et ses averses de déluge, à grands cris prennent leur vol vers le cours de l'Océan. Elles vont porter aux Pygmées le massacre et la mort et leur offrir, à l'aube, un combat sans merci » (trad. P. Mazon). Aristote (*Hist. anim.*, VIII, 12) déclare que cette guerre entre les grues et les Pygmées, peuple de nains habitant sur les bords du Haut Nil, est un fait incontestable. Strabon (XV, 1, 57) et Pline l'Ancien (VII, 2, 19) rapportent que les Pygmées détruisent les œufs de grues.

10. 1 B 23 (5-13).

11. *F. Gr. Hist.*, 715 T 2 c (13-17).

12. *F. Gr. Hist.*, 716 T 1 (13-17).

13. *F. Gr. Hist.*, 712 T 5 c (17-19).

14. Ératosthène, III A 35 (20-23).

15. Ératosthène, III A 11 (p. 17, 24 - 18, 2).

16. Ceci est très révélateur des conflits entre notions empiriques et notions scientifiques. La latitude se détermine scientifiquement par la longueur des jours, les observations gnomoniques (II, 1, 11), la position des astres au-dessus de l'horizon (II, 1, 2), empiriquement par l'analogie des conditions atmosphériques, les directions, les produits de la terre (II, 1, 35). Tout dépend en fait du degré de précision auquel on veut arriver (II, 1, 35).

Page 18.

1. Hipparque, V 10 b (3-8).

2. Hipparque, II 2 (8-13) = 14 (id.) Dicks.
3. Hipparque, II 6 (20-23).
4. Hipparque, V 13b (p. 18, 25 - 19, 4) = 15 (p. 18, 24 - 19, 5) Dicks.

Page 19.

5. Le pays producteur de cannelle est l'actuelle côte des Somalis, située par Hipparque à 12° ½ (II, 5, 35). La côte se trouve en fait aux environs de 11° N mais le détroit qui ferme la mer Rouge (auj. détroit de Bab el Mandeb) est bien situé à 12° 30' N.
6. V 3a (17-20) = 44 (16-20) Dicks.
7. Hipparque, V 15 a (20-22).
8. Cf. I, 4, 4 ; II, 5, 8 et IV, 5, 4. Tandis qu'Ératosthène, se fiant à Pythéas, prolongeait le monde habité vers le nord jusqu'au parallèle de Thulé (I, 4, 2), Polybe refuse de croire à l'existence de cette île (II, 4, 1). Posidonius, sans nier son existence, se contente de dire que ne sont utiles, politiquement, que les pays où la vie est possible (II, 5, 8), ce qu'il ne croit pas être le cas au delà du parallèle d'Ierné (cf. la discussion sur les zones, II, 2, 3) ; c'est donc là qu'il fixe la limite du monde habité, même s'il admet que le socle continental peut se prolonger au delà (II, 5, 14). Strabon, qui s'inspire de l'un et de l'autre, tantôt refuse l'existence de Thulé, tantôt l'accepte, mais place plus au sud la frontière septentrionale du monde habité.

Page 20.

1. Ici Strabon, à la suite d'Hipparque, place la Celtique ou sa côte océane sur le parallèle du Borysthène (48° 30') et situe Ierné (l'Irlande) 5 000 stades plus au nord, soit, si l'information vient également d'Hipparque, à 55° 30'. En II, 5, 8, Strabon déclare 4 000 st. seulement (peut-être sous l'inspiration de Posidonius ?) du parallèle du Borysthène à celui d'Ierné : ce qui met ce parallèle à 54° N, indication qu'on retrouve fréquemment chez Strabon (cf. G. Aujac, *op. cit.*, p. 183-4 et 198).
2. Taprobane (Ceylan) est encore assez mal connue, comme Strabon le souligne en XV, 1, 14-15. Ératosthène en parle sur la foi des historiens des Indes, Onésicrite, Mégasthène, Patrocle. Strabon lui-même ne fait certainement que reproduire l'enseignement d'Ératosthène (cf. plus loin « à ce qu'on dit ») qu'il admet comme une autorité pour tout ce qui concerne l'orient (XIV, 2, 29).

Page 21.

1. Hyrcanie, Arie, Margiane, Bactriane (cf. carte dépliante en fin de tome) sont situées pour Strabon à la même latitude qu'Amisos et Sinope (II, 1, 3) soit à 3 000 st. au nord du parallèle de Rhodes (donc vers 40° 30'). En fait les régions en question sont

nettement plus méridionales : l'Hyrcanie est située vers les 37° N, l'Arie vers les 35° N, la Margiane et la Bactriane vers les 37° N. Sur le thème devenu traditionnel en littérature (cf. Diodore de Sicile, II, 35-36) de la félicité des peuples d'Asie, et plus généralement, sur l'idéalisation des peuples lointains, « ceinture dorée du monde habité », cf. K. Trüdinger, *Studien zur Geschichte der griechisch-römischen Ethnographie*, Bâle, 1918, p. 133 sqq.

2. La Matiane, à l'ouest de la mer Caspienne, est située vers les 37-38°. Quant aux parties de l'Arménie que sont « la plaine Araxène, que l'Araxe traverse dans toute sa longueur avant d'aller à l'extrémité de l'Albanie se jeter dans la mer Caspienne, et cette autre plaine à la suite qu'on nomme la Sacasène, aux bords du Cyrus » (XI, 14, 4), elles sont plus septentrionales (et non pas plus méridionales) que l'Hyrcanie, et situées en fait aux environs de 40° N.

Page 22.

2. L'Oxus, l'actuel Amou Daria, prend ses sources dans l'Indou Kouch (lat. 37° N), passe légèrement au nord de Bactres, et se jette dans le lac Oxien (mer d'Aral) d'où la communication est facile avec la mer Caspienne. Son cours est situé entre les parallèles 37° et 42° environ. L'information sur cette voie commerciale vient sans doute de Patrocle, par l'intermédiaire d'Ératosthène comme en XI, 7, 3 où Strabon invoque également le témoignage d'Aristobule.

3. Il s'agit ici du Bosphore Cimmérien (VII, 4, 5), nom donné au goulet du lac Méotis (mer d'Azov), comme le suggère la référence au dit lac et à Panticapée, ville bâtie à l'embouchure du Méotis. Les rigueurs du climat dans ces pays, situés en fait vers 45° N, étaient proverbiales. Informations et argumentation proviennent vraisemblablement d'Ératosthène, nommé quelques lignes plus loin.

4. Il s'agit de Diophante, chargé par Mithridate de porter secours, contre les Scythes, au royaume du Bosphore et à la Chersonèse. Les batailles en question se situent en 107, à la fin de cette guerre de Crimée (110-107) qui assura à Mithridate le protectorat sur le Bosphore Cimmérien et les grandes villes hellénisées de Chersonèse (VII, 4, 3-7). L'information vient sans doute de Posidonius.

Page 23.

3. Nouvel exemple de l'incertitude sur les chiffres. En II, 1, 14, Strabon proposait 3 000 st. entre le parallèle de Méroé qui porte les caps méridionaux des Indes (II, 1, 2) et celui du pays producteur de cannelle qui porte Taprobane (II, 1, 14), distance assez généralement adoptée (II, 5, 35). Pourtant Ératosthène indiquait 3 400 stades pour cette même distance (en I, 4, 2) et Posidonius 3 800 stades (cf. Géminos, XVI, 24-31). Il semblerait donc que

Strabon ait emprunté des arguments pour cette discussion à Posidonius qui a pu lui-même en trouver le thème chez Ératosthène (cf. plus loin la notion d'« habitable »).

Page 24.

1. Strabon admet donc, sans doute à la suite d'Ératosthène (qui lui-même se fie à Patrocle), une distance de quelque 1 000 km (6 000 st. pour un stade de 157,5 m) pour la dimension nord-sud de la Caspienne (qui mesure en fait 1 200 km), qu'il considère comme un golfe de l'océan. Le goulet de la Caspienne serait donc à 8° 30' au nord du parallèle de l'Hellespont (II, 5, 40), soit vers les 49° 30' environ.

2. Strabon qui, à la suite d'Ératosthène et de Posidonius, fait du monde habité une île en forme de chlamyde dont la plus grande largeur se trouverait au centre, est forcé de supposer un point du littoral plus septentrional que le goulet de la mer Caspienne (c. 49° 30'), s'il veut rester fidèle à l'idée que la limite nord du monde habité est le parallèle 54°, celui d'Ierné. Ceux qui croient à l'insularité du monde habité considèrent qu'une circumnavigation complète du monde habité est possible (I, 1, 8 et II, 5, 5) ; le témoignage de Patrocle est invoqué par Ératosthène à l'appui de cette thèse (cf. XI, 11, 6 : « On n'est pas d'accord sur le point de savoir si l'on a réussi à atteindre par mer l'Hyrcanie en partant de l'Inde, mais Patrocle dit que la chose est possible »).

6. Ce raisonnement par l'absurde qui a pour unique but de montrer :

— qu'Ératosthène a raison de faire du Taurus une chaîne orientée est-ouest et de se fier aux données de Patrocle,

— qu'Hipparque a tort de vouloir en revenir aux cartes ioniennes qui font remonter le Taurus vers le nord et de produire comme preuve les chiffres de Déimaque et de Mégasthène concernant les dimensions de l'Inde,

est caractéristique de la manière de Strabon, dans des sujets qui ne lui sont pas familiers. Utilisant les données d'Ératosthène, les critiques d'Hipparque, et vraisemblablement aussi les mises au point effectuées par d'autres (sans doute ici Posidonius), il mélange les indications des uns et des autres, se répète, introduit des digressions, et aboutit à une présentation qui manque généralement de clarté et certainement de concision. Bactres serait pour Déimaque, à ce qu'en dit Strabon, à 42 800 stades de l'équateur (34 000+8 800), soit vers 61°N. La rive septentrionale de l'océan, à hauteur du méridien de Bactres, serait à quelque 67°N. Bactres est en fait à 37°N.

7. V 16 (p. 24, 27 - 25, 18) = 58 (p. 24, 27 - 25, 3) Dicks.

Page 25.

1. Ce développement sur la lumière crépusculaire, que Strabon emprunte à Hipparque, se fonde sur des observations et des calculs de Pythéas (fr. 6 b Mette), comme le suggère la référence

à Marseille (cf. II, 1, 12). Hipparque l'avait probablement inclus dans son tableau des *climats* (II, 5, 42). Hipparque sait que la lueur crépusculaire ne cesse que lorsque le soleil est abaissé sous l'horizon de 7/12e d'un signe de zodiaque (II, 5, 42) soit 17° 30′, le signe de zodiaque valant 1/12e du grand cercle soit 30° (aujourd'hui on fixe cette limite à 18°, cf. A. Danjon, *Cosmographie*, classe de Mathématiques, Paris, 1956, p. 111). Au Borysthène où le soleil au solstice d'hiver s'élève à 9 coudées soit 18° (la coudée astronomique vaut 2°, cf. P. Tannery, *Mémoires scientifiques*, II, p. 263), attestant une latitude de 48°, le soleil d'été ne descend qu'à 18° au-dessous de l'horizon, et la lueur crépusculaire ne s'éteint pas. En fait 48° est la latitude de la Bretagne province française, où l'on peut observer ce phénomène. Quant à l'embouchure du Dniepr-Borysthène, elle est située à 46° 30' ; même au solstice d'été, la nuit y est effective mais dure peu.

5. Strabon présente ici sommairement, pour les latitudes septentrionales, la fin du « tableau des *climats* » d'Hipparque qu'il interrompt, en II, 5, 42, à 6 300 stades au nord de Byzance. Chacun de ces parallèles septentrionaux est caractérisé par trois indications concomitantes : hauteur du soleil au solstice d'hiver, longueur du plus long jour, distance à Marseille. Ce sont successivement, si l'on tire la latitude de la hauteur du soleil d'hiver (cf. G. Aujac, *op. cit.*, p. 165-168) :

54° N	= 12° sur l'horizon	= 17 h (jour)		= 6 300 st. de Marseille	
58° N	= 8°	—	= 18 h —	= 9 100 st.	—
60°(61°)	= 6°(5°)	—	= 19 h —	= ?	

Dans ce tableau, les indications astronomiques sont cohérentes (cf. Ptolémée, *Synt. math.*, II, 2-6) ; les distances à Marseille (43° N) introduisent une erreur de 2° par défaut. Or Hipparque devait procéder par degrés de latitude, comme le déclare expressément Strabon (II, 5, 34) ; la traduction en stades (et partant l'erreur) est peut-être imputable au seul Strabon. Dans les faits, le parallèle 54° porte Hambourg, Leeds, et passe à mi-chemin de Dublin et Belfast ; l'embouchure du Tanaïs-Don, au nord du lac Méotis-mer d'Azov, est située à 47° N. ; le parallèle 58° passe par les caps méridionaux de la Suède et le nord de l'Écosse ; quant aux parallèles 60-61°, ils passent par Helsinki, Bergen, Oslo et les îles Shetland. La localisation de la Bretagne méridionale à 60-61° est une erreur dont il est difficile de déceler l'origine : Pline l'Ancien (VI, 219) place la Bretagne et les Hyperboréens sur le parallèle de 17 h, soit 54° N. (cf. aussi H. J. Mette, *Pytheas*, p. 11). A cette localisation près, la suite du raisonnement est cohérente puisque Bactres serait, dans l'optique de Déimaque, à 51° N. (cf. p. 24, n. 6).

Page 26.

1. Parmi les anciens auteurs de *Persica*, citons Hellanicos de Lesbos (*F. Gr. Hist.*, 4), Charon de Lampsaque (*F. Gr. Hist.*, 687 b), Ctésias de Cnide (*F. Gr. Hist.*, 688), Héraclide de Cymé

(*F. Gr. Hist.*, 689). Parmi les modernes, Strabon pense vraisemblablement aux historiens d'Alexandre dont s'est servi Ératosthène, et qu'il cite à travers lui en XV, 3, soient Polyclète, Aristobule, Néarque, etc.

2. III A 9 (p. 26, 11-27, 3). Cf. Hipparque, IX, 3 (id.).

3. Déimaque, *F. Gr. Hist.*, 716 T 2 (11-12).

4. Déimaque, *F. Gr. Hist.*, 716 F 3 (11-17).

5. Le terme grec αἱ τροπαί désigne effectivement le solstice, moment où le soleil cesse de s'éloigner de l'équateur et décrit le « cercle du tropique céleste » avant de rétrograder. La déclaration de Déimaque sur la situation de l'Inde paraît être à rapprocher de celle d'Éphore que « l'Éthiopie s'étend du levant d'hiver au couchant d'hiver » (I, 2, 28) ; elle s'entendrait donc par rapport à un « centre » de la carte, fixé vers la Grèce ou Rhodes (cf. H. Berger, *Erat.*, p. 179, n. 3, qui propose de comprendre levant d'équinoxe et levant d'hiver). Pour le sens des termes levant d'hiver, levant d'été, levant d'équinoxe et pour leur valeur de direction, voir le lexique grec en fin de tome, et G. Aujac, *op.cit.*, p. 141-143.

6. Mégasthène, *F. Gr. Hist.*, 715 T 3 (14-15) et F 7 (11-17).

7. C'est ici exactement que s'opère le glissement de sens qui entache d'erreur tout le raisonnement. L'équinoxe (τῆς ἰσημερίας) d'automne dont parlait Déimaque désignait vraisemblablement pour lui la direction ouest, à partir du centre de la carte, et se situait donc à peu près sur le parallèle de Rhodes (36°), auquel cas l'Inde se prolongerait tout de même au delà du tropique terrestre, puisque la distance entre les deux cercles, équateur céleste et tropique céleste, est de 24°. Mais si Déimaque refuse le changement de sens de l'ombre en Inde, c'est qu'il place ce pays au nord du tropique terrestre (c'est la théorie d'Ératosthène), entre celui-ci et « la ligne d'équinoxe » (τοῦ ἰσημερίνου), terme dont on use généralement pour désigner l'équateur.

Il semble donc qu'Ératosthène réfère ici au parallèle fondamental, éloigné de 8 400 stades du tropique terrestre ; mais Strabon pense vraisemblablement qu'il est question de l'équateur (lequel est à 16 800 stades du tropique). L'objection d'Hipparque, au chapitre suivant, est fondée sur une confusion analogue de tropique avec solstice, et semble accuser Ératosthène d'avoir interprété « l'équinoxe d'automne » de Déimaque dans le sens de « équateur », et « solstice d'hiver » dans le sens de « tropique d'hiver ». Mais comme cette discussion nous est transmise fragmentairement par Strabon, qui lui-même a pu user d'un intermédiaire (Posidonius par exemple), il est assez difficile d'en reconstituer tous les termes avec exactitude (cf. D. R. Dicks, *Hipp.*, p. 126-127).

Page 27.

1. Cf. II, 5, 36. Au sud de Syène, située sur le tropique terrestre (XVII, 1, 48), à 5 000 stades au sud d'Alexandrie (soit à 24° N),

les ombres tombent tantôt vers le nord, tantôt vers le sud (d'où le nom d'amphisciens, en II, 5, 43) et la grande Ourse ne se trouve plus en entier à l'intérieur du cercle des étoiles toujours visibles (II, 5, 36).

2. II 5 (4-6) = 16 (id.) Dicks.

3. Cf. II, 1, 2. Opinion d'Ératosthène, adoptée par Hipparque et Posidonius (II, 5, 36).

4. II 4 (p. 27, 14 - 28, 2) = 17 (id.) Dicks.

5. Hipparque, V 3c (22-25).

6. Philon (c. 290-200), *F. Gr. Hist.*, 670 F 2 (p. 27, 22 - 28, 2).

7. La latitude d'un lieu étant caractérisée par des rapports gnomoniques, par la longueur du plus long jour, par la position des étoiles ou du soleil, il suffisait d'une de ces observations pour déduire par le calcul toutes les autres indications. C'est ce dont on peut voir des exemples dans le tableau des *climats* d'Hipparque (II, 5, 34 sqq.), et, plus complètement, dans la *Syntaxe mathématique* de Ptolémée (II, 6).

Page 28.

1. Hipparque, IX 4 (2-5).

2. Néarque, *F. Gr. Hist.*, 133 F 16 (1-7).

3. Pour Hipparque, dès le parallèle du pays producteur de cannelle quand on vient de l'équateur, la petite Ourse est tout entière contenue dans le cercle toujours visible (II, 5, 35) ; la grande Ourse s'y trouve seulement à Syène (II, 5, 36). Si donc il est dit que, dans les Indes, les deux Ourses se couchent, cela signifie que la latitude y est inférieure à celle du pays producteur de cannelle (12° 30') ; *a fortiori* les caps méridionaux des Indes sont alors largement au sud de Méroé (17°). En fait l'extrême sud de l'Inde et Ceylan (Taprobane) sont situés vers 8-10° N ; il était donc fort possible d'y voir se coucher les deux Ourses (la position des constellations par rapport au pôle s'est déplacée depuis ce temps-là du fait de la précession des équinoxes. Cf. G. Aujac, *op. cit.*, p. 127-128.

4. Mégasthène, *F. Gr. Hist.*, 715 F 7 (2-17).

5. X 1 (p. 28, 19 - 29, 8) = 19 (id.) Dicks.

6. Strabon, suivant pas à pas la critique d'Hipparque, amorce ici sans prévenir la discussion sur les sphragides qui occupe presque toute la fin du chapitre (22 à 40) et qui apparaît ainsi comme une gigantesque digression sortie de cette seule remarque empruntée à la troisième sphragide (le début du § 22 est la reprise exacte du début du § 21). Babylone et Thapsaque sont deux villes sur l'Euphrate, situées à quelque 650 km de distance en ligne droite (les 4 800 stades feraient environ 760 km). Thapsaque est en fait à 4° (2 800 stades ou 450 km) au nord et à 5° à l'ouest (550 km, soit près de 3 500 stades) de Babylone. Pour la localisation de l'ancienne Thapsaque, D. R. Dicks opterait facilement, à la suite de A. Musil (*The middle Euphrates*, New-York, 1927, p. 217-21 et 318-19), pour les ruines Samûma, sur l'Euphrate,

au nord de Balis, ou alors pour la région de ad-Dibsi, petite ville au sud-est de Balis (D. R. Dicks, *Hipp.*, p. 134-135).

7. Les mss portent 1 100 stades ici et quelques lignes plus loin. Les éditeurs depuis Casaubon les corrigent en 2 100 stades à ces deux endroits, pour harmoniser avec II, 1, 29, ce qui présente en outre l'avantage de fournir une somme nettement supérieure aux 6 000 stades contestés. Il semble pourtant que l'on puisse conserver le texte des manuscrits. 1 100 stades est le seul chiffre nommément cité par Ératosthène pour évaluer la distance Thapsaque — Portes d'Arménie (II, 1, 26) ; le trajet entre les Portes d'Arménie et les montagnes ne comportant pas de route étalonnée, Ératosthène s'abstient de prendre parti. C'est Hipparque qui évalue ce dernier fragment de route à 1 000 stades (II, 1, 29) et arrive ainsi au total de 2 100 stades qu'il attribue allègrement à Ératosthène. La mention, quelques lignes plus loin, d'une distance restée non mesurée, semblerait plaider également en faveur du texte des manuscrits : les 1 100 stades ne peuvent représenter pour Ératosthène qu'une distance partielle puisque le reste du trajet n'est pas fixé. Cette portion incertaine du trajet peut expliquer le total supérieur à 6 000 stades.

8. III B 29 (22-28).

Page 29.

1. Cette indication est troublante à première vue, mais s'éclaire si on la rapproche de II, 1, 27-29. Hipparque, construisant avec le méridien de Thapsaque et le parallèle de Babylone un triangle rectangle dont l'hypoténuse (distance Thapsaque-Babylone) vaut 4 800 stades, attribue 1 000 stades au petit côté de l'angle droit, sur le parallèle de Babylone (II, 1, 27) et conclut donc, par le calcul, que l'autre côté de l'angle droit, le long du méridien de Thapsaque, vaut quelque 4 700 stades, soit nettement plus de 4 500 stades. Cf. D. R. Dicks, *Hipp.*, p. 130-134.

3. Les sphragides sont donc les subdivisions des deux moitiés du monde habité. Ératosthène tente de leur donner une forme géométrique qui soit commode à porter sur une carte. Le mot même de sphragide « est le terme technique officiel employé par l'administration royale égyptienne pour les parcelles du cadastre général déposées dans les bureaux des cosmogrammates et des topogrammates » (A. Thalamas, *La Géographie d'Ératosthène*, Paris, 1921, p. 159). Cf. le lexique grec en fin de tome.

Page 31.

1. Béton de Sinope, *F. Gr. Hist.*, 119 F 7 (p. 30, 8 - 32, 25 *passim*).

2. Alexandre avait fait établir le relevé chiffré des étapes de son expédition en orient par des topographes auxquels on donna le nom de Bématistes. C'étaient, par exemple, Béton de Sinope (*F. Gr. Hist.*, 119), auteur des Σταθμοὶ τῆς Ἀλεξάνδρου πορείας,

Diognétos d'Érythrée (*F. Gr. Hist.*, 120), Philonide de Crète (*F. Gr. Hist.*, 121), Amyntas (*F. Gr. Hist.*, 122), auteur des Ἀσίας σταθμοί, Archélaos de Cappadoce (*F. Gr. Hist.*, 123). Ces relevés étaient conservés dans les archives du royaume. Des initiatives privées purent imiter les métreurs officiels. F. Jacoby, qui met ce fragment au compte de Béton, indique que cette attribution est incertaine ; mais il est sûr qu'il est ici question d'un bématiste. Cf. L. Pearson, *The lost Histories of Alexander the Great*, Oxford, 1960, p. 261.

Page 33.

2. Le levant d'hiver, pour la latitude du parallèle fondamental, indique une direction formant angle de 30° avec la direction est (l'euros dans la rose des vents). La direction intermédiaire entre levant d'hiver et midi (celle de l'euronotos dans la rose des vents) forme un angle de 60° avec la direction est, ou de 30° avec la direction sud. Cf. G. Aujac, *op. cit.*, p. 141-143, et le tableau des vents, fig. VIII.

3. Cf. p. 30, n. 2.

4. Cf. II, 1, 31.

5. X 2 (p. 33, 25 - 34, 12) = 21 (id.) Dicks.

6. Hipparque reprend les arguments d'Ératosthène, déjà exposés tout au long par Strabon. L'ensemble du développement sur la troisième sphragide, avec les objections d'Hipparque, est long (§ 23-36) et embrouillé, avec de fréquentes redites et des digressions, et sans autre but ni résultat que de prouver que la critique d'Hipparque est trop géométrique pour les approximations (voulues telles) d'Ératosthène. Pour mieux suivre la discussion, se reporter à la planche I en fin de tome.

Page 34.

1. Ce serait juste si la figure était un trapèze rectangle parfait, ce qui n'est pas le cas, pas même (ou surtout pas) dans l'esprit d'Ératosthène. C'est l'argument que développe Strabon au paragraphe suivant.

2. Ératosthène, III A 30 (17-19).

3. Ceci peut faire allusion au fait que la longueur des parallèles va en décroissant à mesure qu'on monte vers le nord (cf. I, 4, 6 où Ératosthène attribue 200 000 stades environ au parallèle 36°). Les fragments de parallèles compris entre deux méridiens ne sont donc jamais égaux (cf. également II, 5, 10 sur la convergence des méridiens).

Page 35.

3. Par le calcul, c'est-à-dire d'après le théorème dit de Pythagore, on peut conclure que le côté en question vaut légèrement moins de 4 700 stades (cf. II, 1, 21 et note correspondante, p. 29, n. 1).

Page 36.

1. La distance totale monts d'Arménie — parallèle de Babylone ferait en effet quelque 6 800 stades. Hipparque admet donc avec Ératosthène que les monts d'Arménie et les Portes Caspiennes sont sur le parallèle fondamental (cf. II, I, 33 et II, 5, 39). Les Portes Caspiennes (col de Sirdara) sont effectivement situées vers 36° N, les monts d'Arménie vers 37°. Quant à Babylone, elle est à 32° 30'.

3. L'autre manière dont Hipparque calcule la distance entre le parallèle d'Athènes et celui de Babylone doit reposer sur des observations astronomiques (peut-être faites par Séleucos l'astronome, cf. D. R. Dicks, *Hipp.*, p. 134). 2 400 stades représentent alors environ 3° 30' pour un méridien de 252 000 stades, mesure d'Ératosthène. Si le parallèle d'Athènes est compté à 36° (c'est en fait Rhodes et le parallèle fondamental qui sont à cette latitude, Athènes étant à 37° du propre aveu d'Hipparque dans *In Aratum* I, 3, 12 et I, 4, 8), Babylone est exactement située par ce procédé à 32° 30'. Pour la discussion de ces chiffres, cf. H. Berger, *Hipp.*, p. 50-52.

Page 37.

1. Cf. II, I, 25.

2. Dans l'esprit d'Ératosthène, ce sont les monts d'Arménie et les Portes Caspiennes qui sont sur le même parallèle et constituent la frontière nord. Ératosthène admet :

a) que la route Thapsaque — Portes Caspiennes n'est pas réellement le côté nord ;

b) que pourtant Thapsaque et les monts d'Arménie sont sensiblement à égale distance des portes Caspiennes, d'où l'approximation possible ;

c) que le chiffre qu'il donne, mesure de la route étalonnée, n'est qu'une approximation de la distance théorique (ou géométrique). Hipparque, qui supposait d'abord implicitement la droite Thapsaque — Portes Caspiennes (côté nord) sur un parallèle (II, I, 27), situe ensuite les monts d'Arménie sur le parallèle d'Athènes (II, 1, 29), incohérence ou mauvaise foi que Strabon s'empresse de relever à juste titre.

3. *Odyssée*, IX, 291. Expression similaire dans l'*Iliade*, XXIV, 403.

4. Le reproche adressé à Ératosthène, ainsi que la théorie exposée ici sur la division du monde habité, semblent inspirés de Posidonius (comparaison avec un être vivant, importance donnée à l'unité ethnique, préférence accordée aux images sur les figures géométriques) ; l'exemple de l'Ibérie est repris en III, 1, 3 (cf. note correspondante) et celui de la Sicile l'est en VI, 2, 1 (cf. t. III, notice p. 20). La comparaison de la Sicile avec un triangle se trouve déjà chez Polybe (I, 42, 1).

Page 39.

1. Sémiramis, dans la légende grecque, est la fille de la déesse syrienne Dercito (Atargatis) ; elle eut pour second mari Ninus, roi d'Assyrie ; à la mort de celui-ci, elle régna de longues années et fonda, dit-on, Babylone (ce que conteste Bérose, *F.H.G.*, II, 507), puis fut changée en tourterelle (Diodore de Sicile, II, 4-20). Le personnage historique qui se cache derrière la légende est sans doute Sammuramat, épouse du roi d'Assyrie Shamshi-Adad V, qui fut régente de 810 à 805 pendant la minorité de son fils Adad-Nirari III. Ninus, roi légendaire d'Assyrie, fils de Bélos (cf. Diodore II, 1 sqq.), est représenté comme un grand conquérant qui fonda Ninive sur le Tigre après avoir soumis toute l'Asie, du Tanaïs au Nil, dans une guerre de dix-sept ans. Cf. E. F. Weidner, *R.E.*, XVII[1], 1936, s. v. *Ninos*, 634-635.

Page 41.

3. III A 3 (19-22).

4. En réalité 3 750 st., selon la mesure au gnomon mentionnée en II, 5, 24.

5. Strabon n'examine qu'en II, 1, 40 la moitié nord, et uniquement sur la question des promontoires.

Page 42.

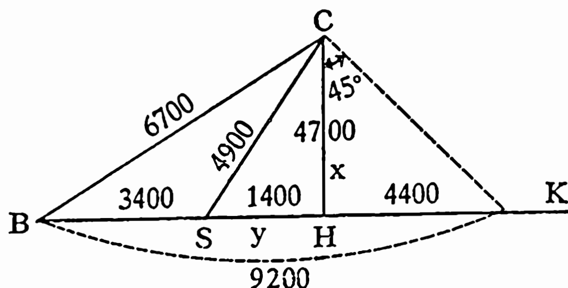
2. Strabon n'indique nulle part d'après quelles normes Ératosthène fixe à 6 700 stades la distance Babylone — portes Caspiennes. La Perse dont il est question quelques lignes plus loin est incluse par Ératosthène dans la seconde sphragide. Hipparque propose donc de déplacer vers l'ouest la limite entre seconde et troisième sphragide.

Page 43.

1. Hipparque, partant des données d'Ératosthène exprimées en

II, 1, 34	Portes Caspiennes-Babylone	= 6 700	stades	(CB)
	Portes Caspiennes-Suse	= 4 900	—	(CS)
	Babylone-Suse	= 3 400	—	(BS)
II, 1, 25	Babylone-front. de Carmanie	= 9 200	—	(BK),

construit le triangle à angle obtus C S B. Quand on en connaît



les trois côtés, un calcul simple permet de fixer les deux côtés de l'angle droit, x (HC) et y (HS), respectivement à 4 700 et 1 400 stades. D'où il est facile de déduire, comme l'a fait Hipparque, la distance HK (= 4 400 stades). On voit alors que le triangle rectangle CHK, dont les deux côtés de l'angle droit valent 4 400 et 4 700 stades, est presque isocèle ; CK fait donc un angle de près de 45° avec CH. En d'autres termes, la ligne Portes Caspiennes — frontières de Carmanie s'incline vers le sud-est (direction intermédiaire entre midi et levant d'équinoxe).

3. L'expression n'est pas claire, et l'argumentation de Strabon, telle que nous la livrent les manuscrits, est équivoque. Si, voulant garder le texte des manuscrits, l'on se fie à la cohérence, compte tenu du fait que Strabon, contre Hipparque qui oriente l'Indus vers le sud-est, veut défendre Ératosthène qui l'orienterait nord-sud, voici sans doute ce qu'il faut comprendre : Ératosthène, qui déclare l'Inde rhomboïdale, ne certifie pas pour autant que les côtés en soient exactement parallèles ; de même qu'il étire le côté oriental vers l'est, de même il étire vers l'ouest le côté occidental qui est le cours de l'Indus. Mais il est bien certain que l'expression semble plutôt indiquer que le côté occidental aussi est étiré vers l'est, auquel cas Strabon donnerait raison à Hipparque. Pour supprimer cette équivoque, Kramer, à la suite de Groskurd, et H. Berger également, introduisent un φησίν avec Hipparque pour sujet après εἴρηκεν ; ce serait alors Hipparque qui montrerait qu'Ératosthène lui-même, étirant vers l'est le côté oriental de l'Inde, en fait autant nécessairement pour le cours de l'Indus qui lui est parallèle, et rejoint ainsi, malgré qu'il en ait, le tracé des anciennes cartes. Pour la discussion de ce passage, cf. H. Berger, *Hipp.*, p. 111, et D. R. Dicks, *Hipp.*, p. 137-138 (Dicks propose une autre correction ; il fait remonter le dernier membre de phrase καὶ καθάπερ à la fin du paragraphe précédent, après « comme l'indiquent les anciennes cartes »).

Page 44.

1. Il semblait jusqu'à présent que les différences en litige portaient sur des longitudes, sur la position à l'est et à l'ouest. Est-ce la preuve que toute une partie des raisonnements d'Hipparque nous échappe ? ou bien s'agit-il simplement d'un argument par analogie ? Athènes et Rhodes ont en fait 2° de latitude d'écart, alors qu'Ératosthène leur attribue simplement une différence de latitude de ½° (400 stades).

2. Tels sont les deux procédés utilisés pour déterminer la latitude, l'un empirique, pour les grands écarts, l'autre géométrique, pour les différences plus fines (cf. II, 1, 2 et II, 1, 11) Le gnomon (voir le lexique grec) est une tige verticale qui, grâce à la longueur de son ombre (qui vaut 1 cotg. h, où 1 est la hauteur de la tige et h la hauteur du soleil), permet de trouver la latitude d'après le soleil ; la dioptre utilise à cette fin la position des astres.

3. Hipparque, V, 10 a (11-14).

Page 45.

2. Strabon ne définit pas la quatrième sphragide. Elle devait s'étendre à l'ouest de l'Euphrate jusqu'à la mer Méditerranée, avec pour côté nord une ligne joignant les monts d'Arménie au golfe d'Issos, pour côté oriental l'Euphrate, pour côté sud une ligne tracée de l'embouchure de l'Euphrate à Péluse ou au point le plus septentrional du golfe Arabique, pour côté occidental la mer, d'Issos à Péluse, avec ou non l'isthme Arabique. Cf. D. R. Dicks, *Hipp.*, p. 138.

4. Hipparque avait placé fort correctement Babylone à 2 400 stades au sud du parallèle fondamental, soit à 32° 30′ (II, 1, 29 et p. 36, n. 3). Il est vraisemblable qu'ici sa « démonstration » qui placerait Péluse à 29° N, alors qu'il sait Alexandrie à 31° (II, 5, 38), repose sur des données qu'il veut contester. En fait Péluse est sensiblement à la même latitude qu'Alexandrie (31°). D. R. Dicks (*Hipp.*, p. 141) suggère que, par réaction contre Ératosthène qui plaçait, semble-t-il, Péluse au nord de Babylone, Hipparque a situé cette ville beaucoup trop au sud.

5. Les 4 800 stades sont la distance accordée par Ératosthène entre Thapsaque et Babylone (II, 1, 21). Hipparque avait admis en II, 1, 27 que Thapsaque est à 1 000 st. (ou plus) à l'ouest de Babylone, et que la distance entre les deux parallèles peut se fixer par le calcul à plusieurs milliers de stades (en fait 4 700 st.). La mince différence (100 st. seulement) entre l'une et l'autre distance excuse ici l'inexactitude.

6. Telle est la leçon de la famille ω′, A portant 8 000 stades. La distance totale dont il est question, du parallèle de Thapsaque à celui de Péluse, vaut 7 300 st. (4 800+2 500), soit plus de 7 000 st., ce qui est la leçon retenue ici. Cf. H. Berger, *Hipp.*, p. 115.

Page 47.

1. En II, 1, 25, Ératosthène indiquait plus précisément 9 200 stades pour cette distance, chiffre qu'Hipparque a utilisé dans ses calculs (cf. p. 43, n. 1).

2. Ératosthène, III A 16 (6-24).

Page 49.

2. Hipparque cherche à mettre Ératosthène en contradiction avec lui-même. Il déduit d'abord, des deux longueurs données par Ératosthène aux côtés nord et sud de la troisième sphragide, que, pour lui, Babylone est à 1 000 stades à l'est de Thapsaque (II, 1, 29) ; mais, faisant comme si l'endroit où Alexandre a traversé le Tigre était pour Ératosthène sur le méridien de Babylone, il fixe la distance entre les méridiens de Thapsaque et de Babylone, toujours d'après Ératosthène, à 2 400 stades, soulignant ainsi la contradiction.

3. X, 10 (p. 49, 14 - 51, 1) = 30 (p. 49, 14 - 50, 6) Dicks.

4. III B 65 (p. 49, 14 - 51, 1).

5. Le méridien de Canope est sensiblement celui d'Alexandrie (Alexandrie est légèrement à l'ouest de Canope) ; le méridien des Roches Cyanées (connues aussi sous le nom de Symplégades, à l'embouchure du détroit de Byzance) est sensiblement celui de Byzance. Il est curieux de voir notés ici ces repères, à la place des repères traditionnels : Byzance et Alexandrie. Faut-il les attribuer à Ératosthène, ou à l'un de ses prédécesseurs à travers lui ?

6. Le mont Caspius (peut-être mont Kasbek) domine le col (auj. col de Souram) par où l'on descend de la Colchide sur les bords de la mer Caspienne ; les indigènes appellent aussi de ce nom le Caucase, d'après Ératosthène (XI, 2, 15). Il y a en fait près de 5° d'écart en longitude entre Thapsaque et le Mont Caspius.

Page 50.

2. III A 15 (7-11).

3. L'embouchure du Pont-Euxin est concrétisée par l'existence des Roches Cyanées dont il est question quelques lignes plus haut et quelques lignes plus bas. Dioscurias (auj. Otchemtchiri) est considéré à tort par Ératosthène et Strabon (mais peut-être pas par Hipparque) comme le point le plus oriental de la mer Noire, alors qu'il est plus occidental que l'embouchure du Phase (auj. Rion). Les 8 000 stades d'Ératosthène, du Bosphore au Phase (1 200 km), s'ils sont comptés en ligne droite, représentent un écart de 14° de longitude, contre les 12 ou 13° réels (1 100 km). Hipparque réduit d'un tiers cette distance, ou plutôt la distance Bosphore-Dioscurias (cf. H. Berger, *Hipp.*, p. 120), suivant la méthode communément en usage (Ptolémée, *Géographie*, I, 13, 3 Müller, p. 34) et obtient une différence de longitude de 5 600 stades, soit 11° environ. Cf. sur ces points, H. Berger, *Hipp.*, p. 119-120, et D. R. Dicks, *Hipp.*, p. 143-144.

4. Hipparque, 31 (17-26) Dicks.

Page 51.

6. La moitié nord du monde habité était aussi répartie en sphragides par Ératosthène (cf. H. Berger, *Erat.*, p. 343). Comme pour la moitié sud, Ératosthène commençait son exposé par l'est. Strabon n'en retient que quelques bribes, celles qui concernent les promontoires sur lesquels Ératosthène construit ses sphragides septentrionales, dont il fait des presqu'îles.

7. Ce promontoire qui porte la Ligystique est désigné ailleurs (II, 4, 8) comme celui qui s'allonge vers les Colonnes d'Hercule et porte l'Ibérie. Pour l'assimilation Ligystique-Ibérie, cf. Thucydide, VI, 2 et Strabon, III, 4, 17.

8. Ératosthène, fr. 20 (17-20).

9. Hipparque, VI 2 c (20-24).

10. Même reproche en II, 1, 38.

Page 52.

5. D'Alexandrie à Carthage il y a en fait un écart de 20° de longitude, soit 1 800 km environ ; les 13 000 stades d'Ératosthène valent dans les 2 000 km ; les 9 000 de Strabon valent soit 1 400 km en stades d'Ératosthène soit plutôt 1 600 km en stades de Polybe qui est peut-être la source ici, et de toute manière sont inférieurs à la réalité. Le détroit de Sicile se trouve en fait de 5° (450 km) plus oriental que Carthage. De Rhodes au détroit de Sicile, il y a donc en fait 15° d'écart, soit 1 350 km, donc à peu près les 9 000 stades indiqués par Strabon. Quant à Rome, qu'Ératosthène place sur le même méridien que Carthage, et Strabon bien à l'ouest de ce méridien, elle est en fait de 2° (soit dans les 200 km) à l'est.

Page 53.

1. VI 2a (5-12) = fr. F (5-7 Dicks).
2. III B 96 (19-25).
3. Attaque indirecte contre Pythéas, source d'Ératosthène pour tout ce qui concerne l'Europe de l'ouest et du nord. Strabon, à la suite de Polybe, l'accuse d'avoir donné de faux renseignements sur l'Ibérie, la Germanie et la Bretagne (II, 4, 1-2). Sur le progrès des connaissances depuis l'époque d'Ératosthène, cf. I, 2, 1 et II, 5, 12.
4. III B 66 (p. 53, 26 - 54, 6).

Page 54.

1. X 12 (p. 53, 26 - 54, 6) = 33 (2-6) Dicks.
2. Bref retour à la discussion sur les sphragides. Strabon, à son ordinaire, se contente d'une allusion et d'une affirmation, mais s'abstient de plus ample discussion.
3. I 3 (11-16 ; 23-25) = 34 (11-16 ; 20-25) Dicks.
4. L'ouvrage d'Hipparque contenait trois livres comme celui d'Ératosthène mais le contenu de chacun des livres différait chez l'un et chez l'autre (cf. Notice, p. 27 sqq.).
5. Ératosthène F 12 (17-22).
6. *F. Gr. Hist.*, 87 T 15 a (p. 54, 26 - 55, 1).
7. Posidonius, F 28 (p. 54, 26 - 70, 3).
8. Pythéas, l'explorateur massaliote, avait relaté son voyage vers les pays du nord et consigné les observations de toutes sortes qu'il avait pu faire dans un ouvrage intitulé *De l'Océan*. Posidonius s'est certainement inspiré de ce traité qu'il connaissait et appréciait, et dont il voulut vérifier au moins une partie du contenu en allant à Gadéira observer le phénomène des marées océaniques (M. Laffranque, *Poseidonios*, p. 77, place ce voyage entre 101 et 91). L'ouvrage de Posidonius, écrit après 88 et avant 62, traitait des zones, de l'unité de l'océan, des transformations de la surface terrestre, du problème des marées (cf. F. Schühlein, *Untersuchungen über des Posidonius Schrift* Περὶ ὠκεανοῦ, Freising, 1901, p. 5).

Page 55.

1. Au cours de la description régionale, Strabon évoque notamment l'analyse des marées par Posidonius (III, 5, 8-9), son explication de l'accumulation de cailloux qu'on trouve dans la Crau (IV, 1, 7), sa mention de phénomènes volcaniques observés dans les îles Lipari (VI, 2, 11), sa description de la montée de l'asphalte dans le lac Sirbonis (XVI, 2, 42-43), etc. Mais ces « théories », au moins dans certains passages, peuvent être empruntées aussi bien au Περὶ ὠκεανοῦ qu'aux *Histoires* ou à d'autres ouvrages de Posidonius (cf. Strabon, t. II, p. 5, n. 2).

4. La découverte de la sphéricité en général, ainsi que des cinq zones, est souvent attribuée aux Pythagoriciens (Diels, *Dox. gr.*, p. 378). Mais Diogène Laërce (VIII, 1, 48) reconnaît également que certains attribuaient à Parménide la découverte, faite par Pythagore, de l'identité de l'étoile du soir et de l'étoile du matin (cf. aussi *VS*, 28 A 44 et 28 A 1). Sans doute ce qui appartient ici à Posidonius est le blâme pour la trop grande extension de la zone torride. La largeur de la zone torride pour Parménide, double de celle « actuellement » utilisée (soit 12° 30′ à partir de l'équateur, cf. II, 5, 35), serait donc de 25°, débordant d'un degré au delà du tropique (cf. F. Schühlein, *Untersuchungen...*, p. 7-10). Sur la contestation à propos de la théorie de la sphéricité chez Parménide, cf. L. Taran, *Parmenides*, Princeton, 1965, p. 296-298, et M. Untersteiner, *Parmenide*, Florence, 1957, p. 96-99.

5. Je conserve ici avec F. Sbordone le texte des manuscrits que la plupart des éditeurs corrigent en introduisant une négation : « n'est pas habitable ». En effet la démonstration qui suit immédiatement et utilise des chiffres traditionnels admet 33 600 stades entre les deux tropiques (huit soixantièmes du grand cercle, cf. II, 5, 7), et 16 000 stades pour la partie qui en est habitée (II, 5, 35, à supposer que l'hémisphère sud contienne un monde habité symétrique du nôtre) ce qui fait moins de la moitié. Mais en I, 4, 2, Ératosthène place la limite du monde habité vers le sud à distance égale de l'équateur et du tropique, soit à 3 400 stades de Méroé (au lieu de 3 000 comme en II, 5, 35), ce qui fait alors de la zone torride la moitié exacte de l'espace compris entre les tropiques. De plus, Géminos qui, en bien des occasions, reproduit l'enseignement de Posidonius, déclare qu'« entre les tropiques, de nos jours, on est allé voir, et on a trouvé que la plupart des pays étaient habitables... ; sur la distance qui sépare le tropique d'été de l'équateur, soit 16 800 stades, quelque 8 800 stades en sont accessibles » (XVI, 24). La zone torride est alors inférieure à la moitié de l'espace compris entre les tropiques. Enfin en II, 1, 17, Strabon lui-même indique 4 000 stades comme distance de Méroé au pays producteur de cannelle, repoussant ainsi la limite du monde habité à 9 000 stades du tropique, à 7 800 stades de l'équateur. Il semble donc que Posidonius ait eu tendance à prolonger largement vers le sud la partie habitée ; le texte des

manuscrits est alors acceptable, même si quelques lignes plus loin reparaissent les chiffres traditionnels.

Page 56.

3. Posidonius avait proposé, pour mesurer la circonférence terrestre, un procédé différent de celui d'Ératosthène. Partant de l'observation que Canope, qui rase l'horizon à Rhodes, culmine à 1/4 de signe de zodiaque (7° ½) à Alexandrie, il en déduit que la distance Rhodes — Alexandrie vaut la quarante-huitième partie du méridien (Cléomède, *De motu circulari*, I, 10), commettant ainsi une erreur de plus de 2° sur la différence de latitude entre les deux villes. Suivant qu'on prend 5 000 stades ou 3 750 (II, 5, 24) pour la distance Rhodes — Alexandrie, on fixe la circonférence terrestre à 240 000 stades (Cléomède, *loc. cit.*) ou à 180 000 stades comme ici. Mais dans ce dernier cas, le degré terrestre vaut 500 stades (et le stade 222,2 m) ; c'est cette valeur qu'a constamment utilisée Ptolémée.

4. Cette démonstration, dont Strabon ne précise pas le détail, se fonde vraisemblablement sur une distance équateur — tropique de 12 000 st. pour une circonférence de 180 000 stades (c'est-à-dire pour un stade de 222,2 m), et sur une largeur de la zone torride différente des 8 800 st. indiqués, qui sont comptés en stades d'Ératosthène, valant 157,5 m. Mais le raisonnement lui-même semble avoir échappé à Strabon.

5. Le cercle arctique est, au ciel, le cercle des étoiles toujours visibles, tangent à l'horizon de chaque lieu, et variable avec la latitude. Le cercle arctique terrestre, qui en est la projection, varie donc aussi avec la latitude. Telle est la théorie. Mais en fait les Anciens fixaient souvent le cercle arctique pour un horizon déterminé, celui du parallèle fondamental. Pour une latitude de 36° (Rhodes), le cercle des étoiles circumpolaires est à 36° du pôle, ou 54° de l'équateur. Le cercle arctique terrestre est donc aussi à 54° N pour cette latitude (cf. G. Aujac, *op. cit.*, p. 122-125). Aristote déjà indiquait que « les régions placées sous la grande Ourse sont inhabitables à cause du froid. La Couronne aussi se meut au-dessus de cette région car elle apparaît au-dessus de nos têtes quand elle est dans le méridien » (*Météor.*, II, 5, 362b) ; pour P. Tannery, « cette indication correspond à une latitude de 54°, qui est précisément celle qu'assigne Polybe pour la même limite » (*Recherches sur l'histoire de l'astronomie ancienne*, Paris, 1893, p. 135).

Page 57.

3. Sur la croyance en une zone équatoriale tempérée, cf. II, 3, 2 (p. 60, n. 2) et II, 5, 34. Les éditeurs modernes depuis Siebenkees (Leipzig, 1796) et Coray (Paris, 1815) introduisent ici une division parfaitement artificielle, trompés sans doute par l'incidente sur Polybe. Or l'ensemble des chapitres 2 et 3 est consacré à l'examen

de Posidonius, les développements sur Polybe commençant seulement au chapitre 4. Casaubon, Bréquigny, Falconer et même Coray dans sa traduction de 1805 font à juste titre une seule partie des actuels chapitres 2 et 3.

Page 58.

1. Pensée et expression sont loin d'être claires. Hipparque avait dressé pour chaque latitude le tableau des phénomènes célestes, déterminé la place du cercle toujours visible avec les astres qu'il portait, repéré également les étoiles qui passaient au zénith ou occupaient une position privilégiée ; il y ajoutait la longueur des jours au solstice et les rapports gnomoniques (II, 5, 35-37). C'est visiblement à cela que pense Strabon, mais il s'exprime maladroitement.

Page 60.

2. La thèse de l'habitabilité de la zone équatoriale était soutenue par Ératosthène (cf. Achilles Tatius, 29, p. 63 Maass), par Polybe dans son traité intitulé *Le monde habité sous l'équateur* (cf. Géminos XVI, 32) et par Posidonius (II, 2, 3).

3. L'idée des pluies en Éthiopie était une hypothèse formulée depuis longtemps pour expliquer les crues du Nil, et souvent liée à l'existence des vents étésiens. Pour Thrasyalcès et Démocrite, ces vents périodiques apportaient du nord, l'été, des nuages qui crevaient sur les montagnes d'Éthiopie ; pour Aristote, Théophraste, Callisthène, Ératosthène, des raisons purement météorologiques expliquaient la réduction de ces nuages en pluies. Polybe avait-il généralisé, et cru à une chaîne de montagnes continue sous l'équateur ? C'est ce qui motiverait peut-être l'accusation de Posidonius qui, telle qu'elle est formulée par Strabon, paraît injuste. Sur les crues du Nil, cf. W. Capelle, *Die Nilschwelle*, Neue Jahrbücher, 1914, p. 317-361 ; A. Rehm, *R.E.*, XVII[1], 1936, s. v. *Nilschwelle*, 571-590 ; et F. Lasserre, *Lexikon der Alten Welt*, s. v. *Nilschwelle*, 2093-4.

4. Ces deux observations concernent l'une le mouvement annuel du soleil sur l'écliptique, qui paraît plus rapide au moment des équinoxes, l'autre le mouvement quotidien, qui est d'autant plus rapide que le cercle parcouru est plus grand (le mouvement sur l'équateur est plus rapide que sur le tropique).

5. Posidonius critique Polybe au nom du principe de la sphéricité que n'entame pas le relief (II, 5, 5). Sans doute en use-t-il avec Polybe comme Strabon en use avec lui dans les lignes suivantes.

7. Les champions de la continuité de l'océan sont en l'occurrence Polybe et Posidonius. Ce dernier admet volontiers que le continent libyen puisse se prolonger au delà de l'équateur, sauf à préciser que le monde habité « utile » s'arrête au parallèle du pays producteur de cannelle (II, 5, 5). Mais Strabon, fidèle

inconsciemment à la représentation de Cratès, admet difficilement que la terre ferme puisse se continuer au sud jusqu'à l'équateur.

Page 61.

1. Strabon admet ici que les études sur l'océan comme en ont écrit Pythéas et Posidonius appartiennent au domaine de la physique ou des mathématiques (II, 2, 1 et II, 3, 1), plutôt qu'à celui de la géographie qui, pour lui, est surtout description régionale.

2. En fait, Hérodote parle de Phéniciens partis d'Égypte vers 600 avant J.-C., sur l'ordre du pharaon Néchao (610-695) avec mission de faire par mer le tour de l'Afrique (IV, 42). Une seconde tentative, mentionnée par Hérodote (IV, 43) aurait été faite par Sataspès sur l'ordre de Xerxès (485-465). Quant à Darius, toujours d'après Hérodote (IV, 44), il patronna l'exploration de Scylax de Caryanda le long des côtes d'Asie. Strabon, ou Posidonius (cf. W. Aly, p. 414, n. 1), ont pu confondre les diverses entreprises.

3. Héraclide de Pont, fr. 69 (3-7) Wehrli. Le dialogue en question peut être le *Zoroastre* (Plutarque, *Adversus Colotem*, 14). Gélon (c. 540-478) devint tyran de Géla vers 491 et tyran de Syracuse en 485. Cf. Daebritz, *R.E.*, VIII, 1, 1913, s. v. *Herakleides*, 482.

4. Cet Eudoxe n'est connu que par ce passage de Strabon et par une déclaration de Cornélius Népos, transmise par Pomponius Méla, III, 90, et Pline l'Ancien, II, 169, que « de son temps un certain Eudoxe, fuyant le roi Ptolémée Lathyros, sortit du golfe d'Arabie et fit voile jusqu'à Gadès » (Pline, II, 169). Le second Évergète, Ptolémée Physcon, régna de 146 à 117 avant J.-C. ; sa femme Cléopâtre lui succéda, puis son fils Lathyros. Otto et Bengtson (*Abhandlungen der Bayerischen Akademie der Wissenschaften*, Phil.-hist. Abt., N. F., XVIII, 1938, p. 194-218) datent le premier voyage d'Eudoxe de 118 ou 117 avant J.-C., le second de l'été 116 (cf. J. Carcopino, *Le Maroc antique*, Paris, 1940, p. 156).

5. Cf. XV, 1, 67.

Page 63.

1. La marée océanique est toujours redoutable pour des riverains de la Méditerranée.

2. Pour Strabon, les Éthiopiens sont tous les peuples méridionaux qui bordent la zone torride (I, 2, 26). Le Bogus dont il est question est vraisemblablement Bocchus I, roi des Maures, qui aida les Romains à capturer Jugurtha, roi de Numidie. Les Romains le récompensèrent en lui accordant vers 105 le territoire qui, entre la Moulouya et l'oued el Kébir, avait appartenu à Jugurtha. On place sa mort aux environs de 80 (cf. J. Carcopino, *op. cit.*, p. 29). St. Gsell considère comme fort vraisemblable l'erreur de graphie Βόγος pour Βόγχος (*Histoire ancienne de l'Afrique du nord*, Paris, 1913-1928,VII, p. 267-8).

3. Eudoxe passa donc en Afrique proconsulaire, à Utique.

Page 64.

1. Posidonius ne prend pas parti sur le succès de la seconde expédition tentée par Eudoxe ; il avoue n'en pas connaître l'issue, ce qui laisserait supposer qu'à Gadéira, au moment où il y était, l'on était sans nouvelles d'Eudoxe. Si Posidonius a fait son voyage à Gadéira entre 101 et 91 (M. Laffranque, *Poseidonios*, p. 77), la chose est tout à fait vraisemblable.
2. Ces deux vers d'auteur inconnu sont peut-être, si l'on en croit F. Schühlein (*Untersuchungen...*, p. 44), tirés de l'*Hermès* d'Ératosthène.
3. Héraclide, fr. 70 (16-18) Wehrli.
4. Hérodote, IV, 42.
5. Antiphane, de Bergé en Thrace, auteur d'ἄπιστα (cf. I, 3, 1 et note correspondante p. 141, n. 3). Strabon devait bien connaître Antiphane par le commentaire d'Apollodore (cf. Βεργαῖον καλεῖν, en II, 4, 2). Pour Βεργαῖον διήγημα, adage de l'époque hellénistique, cf. J. Keim, *Sprichwörter und paroemiographische Ueberlieferung bei Strabo*, Tübingen, 1909, p. 5-6.

Page 65.

1. J. Carcopino (*Le Maroc antique*, p. 157) défend avec force la réalité cachée sous les vantardises d'Eudoxe. L'explorateur a pu avoir l'idée d'élaborer un dictionnaire parce qu'il devait avoir connaissance de lexiques du même genre composés par des Puniques dans les pays africains.

Page 66.

1. Ce complot n'est peut-être, selon J. Carcopino (*op. cit.*, p. 157), qu'une invention d'Eudoxe pour soutirer à ses hôtes d'Utique les subsides qui lui avaient été refusés chez les Maures. Sur le voyage d'Eudoxe, cf. M. Laffranque, *Poseidonios, Eudoxe de Cyzique et la circumnavigation de l'Afrique*, Revue philosophique, 1963, p. 199-223, et W. Aly, *Strabon von Amaseia*, p. 110-114.
2. Pythéas, fr. 5 (p. 66, 9 - 69, 3) Mette.
3. Cf. I, 3, 1 et note correspondante, p. 141, n. 3.

Page 67.

1. Platon parle dans le *Critias* (en 108e) d'une grande île, l'Atlantide, engloutie par des tremblements de terre. Il la cite également dans le *Timée* (24e) : « C'est qu'alors elle était franchissable, cette mer lointaine ; une île en effet s'y trouvait, devant le détroit que vous appelez, dites-vous, les Colonnes d'Hercule. Cette île était plus grande que la Libye et l'Asie ensemble... Mais dans le temps qui suivit, il se fit des tremblements de terre violents et des cataclysmes ; dans l'espace d'un jour et d'une

nuit funestes... l'île Atlantide s'enfonça sous la mer et disparut » (trad. L. Robin). Des échos de ce mythe d'une île située entre les Colonnes d'Hercule et l'Inde se retrouvent chez Aristote (*De caelo*, II, 14), ou, sous une autre forme, dans la description de l'île merveilleuse, demeure des dieux, en plein océan Atlantique, que transmet Diodore (V, 19).

2. *Iliade*, XII, 1-33. Cf. Thucydide, I, 11 et aussi Aristote, cité par Strabon (XIII, 1, 36).

3. Ce paragraphe sur l'émigration des Cimbres, sans doute tiré des *Histoires* (cf. *F. Gr. Hist.*, 2e partie, C, commentaire, p. 179) est à rapprocher de VII, 2, 1, dans lequel Strabon, se moquant de l'explication que l'on donnait généralement d'une grande marée de l'océan qui aurait chassé les Cimbres, en appelle à Posidonius ; celui-ci accuse le naturel nomade et vagabond des Cimbres confondus avec les Cimmériens. On aurait donc là, pour Jacoby, deux arguments simultanés invoqués par Posidonius ; le caractère général du peuple sans doute (VII, 2, 1, cf. aussi K. Trüdinger, *Studien...*, p. 98), mais aussi la cause spéciale qui a jeté les Cimbres ou Cimmériens vers la rapine (ici), cette avancée de la mer par suite des modifications du terrain. En fait, des Cimbres venus du Jutland descendirent en direction de Rome vers 115 avant J.-C. ; ils se heurtèrent d'abord victorieusement aux Romains dans les Alpes, passèrent en Gaule et jusqu'en Ibérie ; rejoints par les Teutons en Gaule, ils furent exterminés par Marius vers 101 avant J.-C. Au reste, la science moderne confirme que les rivages de la mer du Nord subissaient à cette époque d'incessantes modifications : « Dès 500 avant J.-C., les premiers signes d'une nouvelle invasion de la mer se sont manifestés en Frise, obligeant les hommes à se réfugier sur des tertres artificiels... La rupture des cordons littoraux, au cours de cette période, paraît un phénomène si général et si fréquemment répété qu'on ne peut le mettre au compte de simples tempêtes. Il s'agit d'une reprise de la transgression (transgression dite dunkerquienne) » (L. Harmand, *L'occident romain*, Paris, 1960, p. 2).

N. B. — H. Berger (*Geschichte d. Erd.*², p. 567, n. 1) préfère avec Coray supprimer le οὐκ devant ἀθρόαν, voulant insister sur le caractère soudain du raz de marée ; F. Schühlein (*Untersuchungen...*, p. 97) propose de mettre la négation avant κατὰ θαλάσσης pour harmoniser avec l'explication de VII, 2, 1. F. Jacoby en revanche maintient le οὐκ ἀθρόαν, ce que je crois également préférable, comme s'accordant mieux avec un phénomène de transgression.

4. Pour un grand cercle de 180 000 stades comme l'utilise Posidonius (II, 2, 2), le parallèle de Rhodes vaut environ 144 000 stades (les 4/5e du grand cercle, en gros, cf. Ptolémée, *Géographie*, I, 24, 2, p. 61 Müller) ; les 70 000 stades du monde habité représenteraient la moitié du parallèle à peu près. Mais dans ce cas-là, le stade vaut 1/500e de degré terrestre (au lieu de

1/700e chez Ératosthène et Hipparque), soit quelque 222,2 m ; la longueur du monde habité serait donc de 15 500 km environ. Ptolémée, dans sa *Géographie*, reprend l'évaluation de Posidonius, et, avec un grand cercle de 180 000 stades, attribue dans les 180° de longitude à la longueur du monde habité, entre le méridien des îles Fortunées à l'ouest, et celui de Séra (peut-être Pékin) à l'est (I, 12, 10, p. 33 Müller). L'évaluation d'Ératosthène (I, 4, 6 = II A 6 Berger), qui fait de la longueur du monde habité le tiers du parallèle de Rhodes, est nettement plus proche de la réalité. Entre le méridien du cap Sacré et celui du littoral chinois, il y a en fait 130° de longitude, et 150° jusqu'aux îles Nippones.

Page 68.

1. Sur l'importance de la πρόνοια, cf. XVII, 1, 36.

2. Il apparaît par là que chez Posidonius la géographie des races faisait partie d'un plan plus vaste qui organisait d'après les variations de latitude les différences entre les plantes et les animaux, tout autant que les différences entre les mœurs, les caractères, les aptitudes des hommes (cf. K. Reinhardt, *Poseidonios*, p. 74-75). Sur la place faite à l'ethnographie dans la philosophie grecque et en particulier chez Posidonius, cf. K. Trüdinger, *Studien...*, p. 118-126 (et, sur l'antithèse νόμος-φύσις, p. 140). Les mêmes exemples de races, flore, faune se retrouvent chez Manilius (IV, 708-740), non plus à titre de critique, mais pour montrer l'unité du ciel et de la terre (cf. aussi Vitruve, VI, 1, 4).

3. *Odyssée*, I, 24. Cf. *supra*, I, 2, 24.

4. Cratès, fr. 34f (p. 68, 16 - 69, 22) Mette. Cf. I, 2, 24.

Page 69.

1. Dans le raisonnement de Posidonius, il ne peut s'agir que du mouvement annuel du soleil le long du zodiaque (I, 2, 24). Le soleil, montant vers le tropique du cancer en été, passe au zénith des Éthiopiens de l'hémisphère nord (II, 1, 20), tandis qu'en hiver, s'éloignant de l'équateur et descendant vers le tropique du capricorne, il passe au zénith des Éthiopiens de l'hémisphère sud. C'est ce qui conduirait à substituer le terme d'équateur à celui de méridien (comme le fait Coray en I, 5, 34) qui ne s'explique guère ici. Mais il se trouve que Strabon a certainement ici voulu écrire « méridien » (reproduisant de façon erronée un raisonnement qu'il ne comprend pas), comme l'indique clairement la discussion qui suit et où il est question de l'espace compris entre méridien et couchant.

3. Cratès considérait à la fois le mouvement diurne du soleil et le mouvement annuel le long du zodiaque (cf. son explication du zodiaque terrestre, I, 2, 24). Mais Posidonius, voulant aller plus loin que Cratès, ne veut considérer que le mouvement annuel et propose de changer la graphie dans ce sens (cf. H. J. Mette, *Sphairopoiia*, p. 73-74). Strabon ici subtilise sur la

notion de couchant, mais en l'expliquant seulement par rapport au mouvement diurne (soit comme portion du cercle décrit par le soleil depuis son passage au méridien jusqu'à sa disparition sous l'horizon, soit comme la moitié du cercle de l'horizon déterminée par la section du plan méridien), ce qui introduit grande confusion dans la discussion.

Page 70.

1. Il est vraisemblable que cette description de l'Europe était incluse dans le livre XXXIV des *Histoires* (cf. P. Pédech, *La géographie de Polybe, structure et contenu du l. XXXIV des Histoires*, Les Études classiques, 24, 1956, p. 3-24, et P. Pédech, *La méthode historique de Polybe*, Paris, 1964, p. 576-577). Ce livre devait commencer par une mise en place d'ensemble du monde habité et aborder un certain nombre de points de géographie générale avant de présenter la description de chacun des continents. Cf. aussi Pline l'Ancien, IV, 23, 37.

2. Polybe, XXXIV, 5, 1-6 (4-20) B.-W.

3. Dicéarque, fr. 111 (4-8) Wehrli.

4. Ératosthène, fr. 2 (4-7) Berger.

5. Pythéas, fr. 7a (p. 70, 4 - 71, 9) Mette. Pour un jugement plus juste sur Pythéas, cf. R. Dion, *La renommée de Pythéas dans l'Antiquité*, R.E.L., XLIII, 1965, p. 443-466.

6. Diodore (V, 21, 4) donne plus de détails, disant que l'île de Bretagne a la forme d'un triangle dont le petit côté, face à l'Europe, aurait 7 500 stades, le bord oriental 15 000 stades, et le bord occidental 20 000 stades, ce qui mettrait le périmètre total à 42 500 stades. Ces chiffres sont visiblement tirés de la même source, ici Pythéas à travers Posidonius (cf. I, 4, 3 où Pythéas donne 20 000 stades pour longueur à la Bretagne). Pour le sens restreint de ἐμβαδὸν ἐπελθεῖν, cf. W. Aly, *Strabon von Amaseia*, p. 463.

7. C'est la mer figée de Pline « que certains appellent mer cronienne » (IV, 30). Thulé serait peut-être l'Islande (c'est l'opinion de W. Aly, G. Broche, etc.) mais l'on a proposé bien d'autres localisations, depuis les Shetland jusqu'aux côtes de Norvége (cf. W. Aly, p. 469 sqq.). C'est en tout cas un lieu « où le tropique devient cercle arctique », c'est-à-dire situé sous le cercle polaire (66°) ou non loin de là (II, 5, 8), ce qui correspondrait assez bien à l'Islande. Ptolémée place Thulé sur le parallèle 63°.

8. Expression difficile, qui peut donner matière à un luxe d'interprétations (cf. F. Gisinger, *R.E.*, s. v. *Pytheas*, XXIV[2], 1963, 327). W. Aly (p. 465) insiste fort opportunément sur le caractère semi-mythique de l'expression, rappelant l'ancienne croyance que les fleuves comme le Nil prenaient leur source dans l'océan extérieur. Gadéira et le Tanaïs, frontières de l'Europe, désigneraient alors, par redondance, les extrémités de ce littoral océanique européen que Pythéas aurait visité, sans qu'il faille prendre cette expression même au pied de la lettre. N'importe

quel estuaire de l'océan pouvait être considéré comme l'origine océanique du Tanaïs.

9. Polybe, XXXIV, 5, 7-10 (p. 70, 21 - 71, 9) B.-W.

10. L'explorateur Pythéas a dû mettre au moins pied à terre sur le sol breton, à diverses reprises, quand il croisait le long des côtes. Mais, d'après la théorie de W. Aly (p. 465 sqq.), il aurait aussi traversé la Gaule par voie fluviale et terrestre, de Marseille à Corbilon peut-être (ville sur l'embouchure de la Loire), pour s'embarquer de là vers les mers du nord (W. Aly souligne la difficulté qu'aurait eue Pythéas à traverser le détroit de Gadéira, alors tenu par les Carthaginois, et soutient que Pythéas n'a jamais vu Gadéira ni l'Ibérie).

11. III B 1 (70, 23 - 71, 2).

Page 71.

1. Évhémère (cf. I, 3, 1 et note correspondante, p. 141, n. 3), *F. Gr. Hist.*, 63 T 5b (2-9).

2. Noter la forme emphatique et l'emploi particulier de κόσμος. Pythéas, pour avoir atteint l'océan au nord, croit avoir touché les frontières du « monde habité ». Strabon insiste sur le caractère grandiloquent des formules précédentes en évoquant l'adage concernant Hermès. Cet adage « convient à ceux qui, après des périgrinations lointaines, se plaisent à raconter des prodiges » (Érasme, *Adag. Chil.*, IV, Cent. VII, 3). Cf. J. Keim, *Sprichwörter und paroemiographische Ueberlieferung bei Strabon*, p. 7. Sur les divers sens de κόσμος, voir G. Aujac, *op. cit.*, p. 96 et n. 1.

3. I B 7 (7-8). Cf. aussi pour Évhémère et Antiphane I, 3, 1 et note jointe.

4. Dicéarque, fr. 104 (2-24) Wehrli.

5. Posidonius, *F. Gr. Hist.*, 87 T 17 b (11-15).

6. Pour les voyages de Polybe, cf. P. Pédech, *La méthode historique de Polybe*, ch. XII. Posidonius a fait au moins un voyage à Gadéira (III, 1, 5), a visité la Gaule (IV, 4, 5) et côtoyé la Sardaigne et la Libye (III, 2, 5). Sur les voyages de Posidonius, cf. M. Laffranque, *Poseidonios*, p. 77 sqq.

7. Dans les faits, il y a entre le cap Malée et le détroit de Sicile 8° d'écart en longitude, et 700 km de distance ; entre le détroit de Sicile et les Colonnes d'Hercule, 21° d'écart et 1 900 km. D'Aquiléia (extrême fond du golfe de l'Adriatique) au cap Malée, il y a 1 400 km environ. Si l'on traduit les chiffres indiqués par Strabon par rapport au stade de Polybe (qui n'est peut-être pas forcément celui de Dicéarque), soit 177,7 m pour un stade, les distances deviennent, selon Dicéarque critiqué par Polybe, 1 800 km environ du Péloponnèse à Gibraltar, et 500 km du cap Malée au détroit de Sicile.

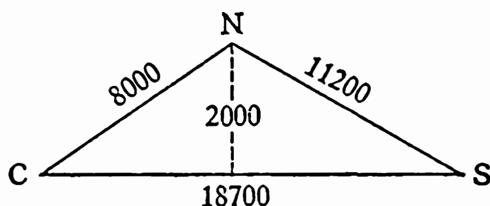
Page 72.

1. De Narbonne au détroit de Sicile, Polybe compte 11 200 stades, soit 2 000 km (contre 1 200 km réels en ligne

droite) ; de Narbonne aux Colonnes, il compte 8 000 stades soit 1 400 km, contre les 1 100 km réels en ligne droite.

2. Les 3 000 stades font environ 500 km. La distance Narbonne — Alger est de 700 km. Ici la mer de Tyrrhénie doit désigner le bassin occidental de la Méditerranée, la mer de Sardaigne étant la partie située entre Sardaigne et Italie, ce qui n'est pas conforme à la nomenclature indiquée en II, 5, 19 d'après laquelle la mer de Tyrrhénie s'étendait jusqu'à la Sicile et faisait suite à la mer de Sardaigne, laquelle à son tour faisait suite à la mer de Ligystique (cf. II, 4, 3).

3. Par le calcul ou la construction géométrique on trouve que CS vaut 18 700 st., soit 500 st. de moins que les 19 200 st., somme des deux côtés de l'angle obtus. Ces 18 700 st. valent pour Polybe



3 300 km (contre les 1 900 km réels). Entre les Colonnes et le cap Malée, Polybe admet donc 21 700 stades (soit 3 800 km contre les 2 600 réels), plus du double du chiffre indiqué par Dicéarque.

4. Le texte est incertain et demande correction. H. L. Jones propose de mettre la Iapodie à la place de la Iapygie ; mais le terme des manuscrits peut être conservé (à condition de changer la direction avec Müller), puisque Polybe mesurait ici le parallèle de Rhodes sur lequel pouvait intervenir la distance Corcyre — Italie.

Page 73.

2. En traduisant les stades en kilomètres par rapport au stade d'Ératosthène et en comparant avec la réalité, voici ce qu'on obtient (il va sans dire que je procède ici par larges approximations) :

golfe d'Issos — promontoire Sacré	30 000 st. ou	4 700 km (en fait 3 900 km)

ou, en utilisant les distances partielles,

golfe d'Issos — Rhodes	5 000 st. ou	780 km (en fait 700 km)
Rhodes — Crète orientale	1 000 st. ou	160 km (en fait 200 km dans le sens S.-O. — N.-E.)
longueur de la Crète	2 000 st. ou	320 km (en fait 280 km)
Crète — Pachynos	4 500 st. ou	700 km (en fait 800 km)
Pachynos — détroit de Sicile	1 000 st. ou	160 km (en fait 180 km mais dans le sens S.-N.)

détroit de Sicile—Colonnes	12 000 st. ou 1 900 km	(en fait 1 900 km)
Colonnes—promontoire Sacré	3 000 st. ou 470 km	(en fait 320 km)
TOTAL	28 500 st. ou 4 490 km	4 380 km

La somme des distances partielles réelles, prises sur une ligne assez largement brisée, est nettement différente de la distance réelle totale, prise de méridien à méridien.

Page 74.

4. Si on traduit en kilomètres, avec un stade de 157,5 m pour Ératosthène, de 177,7 m pour Polybe, et si l'on compare avec la réalité, voici ce que l'on obtient à peu près :

Ithaque-Corcyre. — Ératosthène : 300 st. ou 47 km ; Polybe : 900 st. ou 160 km ; réalité : 120 km.

Épidamne-Thessalonique. — Ératosthène : 900 st. ou 140 km ; Polybe : 2 000 st. ou 360 km ; réalité : 320 km.

Marseille-Colonnes. — Ératosthène : 7 000 st. ou 1 100 km ; Polybe : 9 000 st. ou 1 600 km ; réalité : 1 250 km en ligne droite.

Pyrénées-Colonnes. — Ératosthène : 6 000 st. ou 950 km ; Polybe : 8 000 st. ou 1 400 km ; réalité : 1 100 km en ligne droite.

6. Cf. III, 1, 3 et note correspondante, t. II, p. 23. Le bord occidental semblerait désigner le promontoire Sacré, mais Strabon vient de préciser que les 6 000 stades sont comptés par Ératosthène (qui s'appuie sans doute lui-même sur Pythéas) depuis les Pyrénées jusqu'aux Colonnes. L'information sur la longueur de l'Ibérie vient sans doute à Strabon de Posidonius et d'Artémidore, ce qui explique le « on s'accorde aujourd'hui ».

Page 75.

1. Huit mille stades représentent 1 400 km pour Polybe. Le Tage couvre en ligne droite une distance de 650 km, distance entre Lisbonne et La Alcaria où ce fleuve prend sa source.

2. III B 123 (4-11).

3. H. Berger (*Erat.*, p. 369) rapproche ce propos de la répartition d'Éphore (I, 2, 28) en Celtes à l'ouest du monde habité, Scythes au nord, Indiens à l'est, Éthiopiens au sud ; il insiste également sur le fait que Polybe utilise indifféremment, semble-t-il, les termes de Celtes et Galates ; d'où il conclut qu'il doit s'agir ici de Celtes ; ce seraient peut-être les *Celtici* dont Strabon signale la présence entre l'Anas (Guadalquivir) et le Tage, et aussi non loin du cap Nérium, au nord-ouest de l'Ibérie (III, 1, 6 et III, 3, 5). H. Berger signale également (p. 162) qu'Ératosthène parlait de la côte occidentale de l'Europe jusqu'à Gadéira comme du littoral celte. Au reste, le nom de Celtibères était donné jadis à toutes les populations occidentales (I, 2, 27).

4. Polybe (III, 36-38) divisait le monde habité par le parallèle fondamental de Rhodes. Il nommait plage nord la partie du monde habité qui se trouve au nord de la Méditerranée, plage du levant d'été (soit en direction de l'est — nord-est) la région qui se trouve vers le Tanaïs (Don), plage du levant d'équinoxe la Syrie et la chaîne du Taurus asiatique, plage du sud le Nil et l'Éthiopie, plage du couchant d'hiver le reste de la Libye, plage du couchant d'équinoxe la région des Colonnes d'Hercule. Cela prouve qu'il centrait sa carte en Grèce ou à Rhodes et distribuait à partir de là les directions. Dans cette perspective, l'Europe n'occupe même pas tout le demi-cercle septentrional. H. Berger (*Gesch. d. Erd.*[2], p. 514-516) insiste à ce propos sur le refus par Polybe de la géographie mathématique.

5. L'embouchure du Tanaïs (Don) est à 7° de longitude à l'est de celle du Borysthène (Dniepr), laquelle se trouve pour les Anciens sur le méridien de Rhodes. Le Tyras (Dniestr), l'Hypanis (Bog) coulent l'un entre l'Istros (Danube) et le Borysthène, l'autre à l'est mais très près du Borysthène (VII, 3, 17). La théorie qui fait couler le Tanaïs du nord au sud remonte à Hérodote (IV, 57) qui fait venir le fleuve d'un grand lac ; elle est adoptée par Eudoxe (cf. F. Lasserre, *Lexikon der Alten Welt*, 1498, s.v. *Kartographie*), et par d'autres encore (*Périple du Pont-Euxin*, 43). D'autres auteurs, Théophane de Mytilène (cf. XI, 2, 2), Denys le Périégète (663), Aviénus (861), Ammien Marcellin (XXII, 8, 7) le font naître dans le Caucase, couler vers le nord, et après un coude se jeter dans le Méotis; Méla (I, 115), Pline l'Ancien (IV, 78), Lucain (III, 272) le font venir également des monts Rhipées. Quant aux auteurs qui lui font prendre sa source dans les environs de l'Istros, et contre lesquels Strabon s'élève violemment (par exemple en XI, 2, 2), ils ont peut-être mélangé deux traditions du retour des Argonautes qui les font passer soit par le Tanaïs, un autre fleuve et l'océan, avec Timée, soit par l'Istros et l'Adriatique avec Apollonios de Rhodes. Sur tous ces points, cf. Herrmann, *R.E.*, IV A[2], 1932, s. v. *Tanais*, 2162-64, et J. Bolton, *Aristeas of Proconnesus*, Oxford, 1962, p. 50-56.

Page 76.

1. Parmi ces auteurs, il faut compter Hécatée, Hérodote, Eudoxe, mais aussi sans doute Posidonius, ce qui justifierait l'éloge de Strabon, « les plus distingués ». Ératosthène et Hipparque placent sur le méridien du Nil l'embouchure du Borysthène (I, 4, 2 et II, 1, 12), laquelle se trouve à 550 km à l'ouest du Bosphore cimmérien (goulet de la mer d'Azov). Grâce à Denys de Milet, le Tanaïs succéda au Phase (chez Hécatée de Milet par exemple) comme frontière entre l'Asie et l'Europe (cf. VII, 4, 5 ; XI, 1, 1, et Pline l'Ancien, II, 245) et le resta jusqu'au XVII[e] siècle.

Page 77.

2. Cf. la description figurée des horizons que joint Halma à son édition de la *Syntaxe mathématique* de Ptolémée (p. 451) ; on y voit que les couchants d'été et d'hiver, les levants d'été et d'hiver font avec la ligne est-ouest un angle de 25° à la latitude de Méroé (16°30′), de 28° à Alexandrie (31° N), de 30° à Rhodes (36° N), de 32°30′ dans l'Hellespont (41°), de 35° à mi-chemin entre l'équateur et le pôle (45°), de 37° 30′ à la latitude supposée du Borysthène (48° 30′).

3. III B 97 (9-15).

4. Cette révision par Polybe des promontoires de l'Europe avait été déjà esquissée par Strabon en II, 1, 40, mais sans y adjoindre la Chersonèse Taurique (Crimée).

5. L'expression est maladroite, le sens clair. L'Ibérie est située entre deux golfes, l'un appartenant à la mer Extérieure et que Strabon réduit au golfe de Gadéira, l'autre situé dans la Méditerranée, élargie à tout le bassin occidental, depuis les Colonnes jusqu'à la Sicile, y compris l'actuelle mer Tyrrhénienne.

6. Le cap Iapygien, au talon de la botte italienne, détermine le golfe de Tarente, lequel n'a aucune commune mesure ni avec l'Adriatique, ni avec le bassin occidental de la Méditerranée défini tout à l'heure.

Page 78.

1. Strabon, à son ordinaire, se garde bien de citer le mode de répartition qui lui semble le meilleur ; et la discussion tourne court.

2. Polybe avait fait notamment un voyage en Afrique, avec Scipion, et un périple le long des côtes de Mauritanie (Polybe, III, 59, 7). Cf. P. Pédech, *La méthode historique de Polybe*, ch. XII, p. 560-562, et plus généralement 515-529 et 555-563.

3. Au seuil de cette seconde introduction, Strabon réaffirme sa volonté de faire une « chorographie » (c'est-à-dire une description régionale), fondée sur la géographie (ou connaissance d'ensemble du globe terrestre et du monde habité). Il arrive néanmoins que Strabon ne distingue pas toujours très clairement chorographie et géographie (I, 1, 16). Ptolémée donne une définition fort claire de la chorographie (*Géographie*, I, 1, p. 3-6, Müller) citée dans le lexique grec en fin de tome.

4. D'après ce qui suit, Strabon comprend ici sous le terme de mathématiques l'astronomie et la géométrie. Sur le sens de « mathématiques » chez Strabon, cf. G. Aujac, *op. cit.*, p. 90-94, et le lexique grec en fin de tome.

5. Idée (et image) chère à Strabon qui l'a peut-être empruntée à Posidonius, source importante pour toute cette seconde introduction : les sciences, organisées en succession déterminée, se développent suivant un processus linéaire. Autre image, sous-jacente aux § 1 à 4 : l'édifice de la science, qui s'élève peu à peu, et qu'il faut toujours parcourir de la base au sommet.

6. Cf. I, 1, 13.

7. Ces considérations sur l'architecture, visiblement inspirées de Posidonius (cf. K. Reinhardt, *Poseidonios*, p. 79 sqq.), se retrouvent avec leur application pratique chez Vitruve, I, 4 et VI, 1, 2, 6, 7, etc. Elles illustrent ce qui vient d'être dit sur la nécessité de connaître la physique, l'astronomie, la géométrie. Pour caractériser une région, en effet, comme avant de construire une maison ou d'implanter une ville, il faut tenir compte :

— de sa situation par rapport au ciel, de sa latitude (ou son *climat*) déterminée par l'astronome ;

— de sa situation par rapport à la terre habitée (formes et dimensions), calculée par le géomètre ;

— de ses conditions climatiques particulières, indiquées par le physicien.

Page 79.

1. La représentation plane que Strabon retient seule ici comme étant la plus courante pose un certain nombre de problèmes qui sont étudiés plus loin, notamment au § 10.

2. Une des difficultés dans la représentation du monde, terrestre ou céleste, consiste à traduire un certain nombre de données relatives à chaque lieu en notions universelles. Cette difficulté est reconnue, mais pas toujours heureusement résolue. Géographes et astronomes anciens organisaient généralement leurs connaissances par rapport à un lieu privilégié qui faisait foi : Eudoxe de Cnide décrit les phénomènes astronomiques par rapport à l'horizon de l'Hellespont, et non pas de la Grèce, ce que lui reproche Hipparque (*In Aratum*, I, 3, 5-7), Polybe divise le monde habité en quatre plages par rapport à la Grèce (III, 38), et Géminos déclare que toutes les sphères sont construites pour l'horizon de la Grèce (XVI, 12). Mais ceci n'est pas toujours clairement indiqué.

3. Jugement sur le géographe de métier qui trace une carte et que ses connaissances scientifiques distinguent des simples voyageurs, auteurs de *Périples* ou de *Portulans*, dont les rapports sont d'une utilité limitée (cf. I, 1, 22).

4. « On reconnaît le parallélisme de deux droites à ce que l'on ne peut prouver qu'elles se rencontrent ni d'un côté ni de l'autre » (II, 1, 10). Or, d'après la loi de la pesanteur, toutes les verticales convergent vers le centre de la terre (II, 5, 2), ce qui explique l'existence des antipodes (I, 1, 13).

Page 80.

1. Polybe (IX, 13, 6 et IX, 14, 5) réclame également du général d'armée des connaissances en astronomie et géométrie.

2. Cette formule se retrouve dans d'autres textes stoïciens (Aétius, *Placita*, I, Procem. 2 [Arnim II, n° 35], et Cicéron, *De finibus*, III, 22, 73) où la dialectique également est qualifiée

d'ἀρετή. Mais la définition qui suit, vraisemblablement empruntée à Posidonius (cf. K. Reinhardt, *R.E.*, XXII[1], 1953, s.v. *Poseidonios*, 645) ne se trouve qu'ici. Elle fait de la physique un ensemble de postulats, nés de l'expérience, que l'on ne peut expliquer en prenant appui sur des préalables ; ce serait donc une science première, ou science des principes. Cf. G. Aujac, *op. cit.*, p. 95-100, et, pour l'autre sens du mot « physique », p. 219-220.

3. L'univers et le ciel sont ici distingués. Il semble, d'après les indications qui suivent, que l'univers sphérique soit l'enveloppe extrême, immobile, à l'intérieur de laquelle se meut la sphère du ciel. Mais les représentations du phénomène peuvent varier : tantôt ce sont les astres qui tournent (par ex. I, 1, 20), tantôt c'est l'univers (κόσμος) qui accomplit sa révolution (par ex. II, 5, 43). Tous les auteurs anciens s'accordent à reconnaître que le terme de κόσμος peut être employé en des sens bien divers (Diogène Laërce, VII, 1, 137 ; Achilles Tatius, II, 1, 5, p. 35, Maass ; Proclos, *Commentaire sur le Timée*, II D). Posidonius, dans ses *Éléments Météorologiques*, définirait le κόσμος comme « l'ensemble du ciel, de la terre, et de toutes les natures qu'ils embrassent » (Diogène Laërce, VII, 1, 138).

5. Strabon, de même que la grande majorité des Anciens, adopte la thèse de l'immobilité de la terre. A côté de cette conviction assez généralement répandue, persistait l'opinion, soutenue par Héraclide de Pont, Séleucos de Séleucie (cf. Aétius, p. 378 et 383 Diels) et bien d'autres, de la rotation de la terre. Cf. Ptolémée, *Synt. math.*, I, 7 : « Il y a des gens qui ... prétendent que rien n'empêche de supposer que, le ciel étant immobile, la terre tourne autour de son axe d'occident en orient, en faisant cette révolution une fois par jour à très peu près ». Simplement, l'immobilité de la terre est l'hypothèse considérée comme la plus commode.

6. Autolycos (*Sur la sphère en mouvement*, proposition II) avait déjà dit que, si une sphère se meut uniformément autour de son axe, tous les points de la sphère décrivent sur leurs parallèles des arcs semblables en des temps égaux. Les vitesses « semblables par rapport au pôle » sont différentes en valeur absolue suivant l'éloignement du pôle. « Il n'est pas facile de concevoir que la vitesse des astres soit proportionnelle à la dimension de leurs cercles » (Aristote, *De caelo*, II, 8, 289 b). L'argument que le mouvement du soleil est plus rapide à l'équinoxe, quand cet astre décrit le plus grand cercle, l'équateur, est l'un de ceux qni permettent à Posidonius d'expliquer l'existence d'une zone tempérée sous l'équateur (II, 3, 2).

7. Cf. Aristote, *De caelo*, II, 8, 289 b : « Puisque nous ne pouvons pas raisonnablement supposer que ciel et astre soient l'un et l'autre en mouvement, ni que l'astre seul se meuve, il reste que ce sont les cercles qui sont en mouvement, et que les astres sont immobiles et transportés sur les cercles auxquels ils sont

fixés ». En fait, Strabon imagine tantôt le mouvement des astres (I, 1, 20), tantôt celui du ciel (phrase immédiatement précédente), tantôt celui des cercles (comme ici).

8. Tout en distinguant, depuis Platon (*Timée*, XI, 38 b sqq.) ou ses inspirateurs pythagoriciens, le mouvement régulier du ciel des fixes et celui, irrégulier, des planètes, « on pose pour base de l'astronomie que le soleil et la lune et les cinq planètes se meuvent uniformément, circulairement, et en sens contraire du monde » (Géminos, I, 19). Les cinq planètes connues des Anciens sont Mercure, Vénus, Mars, Jupiter et Saturne ; leur révolution ne sort pas de la bande de 12° de large située de part et d'autre de l'écliptique (Géminos, V, 53). La largeur du zodiaque est fixée de nos jours à 17°.

Page 81.

2. Les zones, d'abord caractérisées par des critères astronomiques (projection des zones célestes), puis par des critères climatiques (tempérées, torride, glaciales), le sont ici par des critères de peuplement (habité, inhabité). L'opposition tempérées-inhabitées est caractéristique de cette confusion des critères, si fréquente chez Strabon.

3. Rappel de la variabilité des cercles arctiques, définis comme les cercles parallèles tangents à l'horizon qui délimitent la calotte des étoiles circumpolaires en chaque lieu (cf. II, 2, 2). Ces cercles prennent des valeurs diverses suivant la latitude et peuvent même disparaître (Géminos, V, 29 sqq.). Cf. le lexique grec en fin de tome, et G. Aujac, *op. cit.*, p. 122-125 et planche IV.

Page 82.

3. Ces climats inverses peuvent l'être soit par rapport au plan de l'équateur (ἄντοικοι), soit par rapport au plan méridien (περίοικοι) qui, avec l'équateur, divise la sphère en quatre quarts dont l'un contient le monde habité, soit par rapport au centre du monde (ἀντίποδες). Cf. sur ces points Géminos (XVI, 1), lequel s'inspire de Cratès (H. J. Mette, *Sphairopoiia*, p. 66 sqq.). Voir aussi le lexique grec en fin de tome.

Page 83.

1. Strabon marque clairement les deux étapes successives : étude d'ensemble du monde habité (la seconde introduction), description régionale (l. III à XVII).

2. « Ératosthène montre par les dioptres qui servent à mesurer de loin que la perpendiculaire tombant du sommet des plus hautes montagnes jusqu'à leur point le plus bas est de dix stades » (Théon d'Alexandrie, *Commentaire sur le premier livre de la Syntaxe mathématique de Ptolémée*, p. 63 Halma = Ératosthène II A 2 Berger). C'est donc négligeable par rapport au rayon terrestre (10 st. valent au plus 1 600 m ; il est vraisemblable qu'Ératosthène

ne rapportait pas toutes les hauteurs des montagnes au niveau de la mer).

Page 84.

2. Allusion à la théorie des isthmes, défendue notamment par Hiparque (I, 1, 8 et note jointe), qui, objectant à l'insularité du monde habité défendue par Ératosthène et Posidonius, admettrait la continuité des terres. Ici Strabon, sans doute sous l'influence de Posidonius et par souci d'efficacité politique, évite de prendre parti sur le fond, mais « fait comme si » la terre habitée était une île. Sur tous ces points, cf. F. Lasserre, *Lexikon der Alten Welt*, s. v. *Ozeanographie*, 2183-86.

Page 85.

1. Recours aux images concrètes, ce qui est caractéristique aux yeux de Strabon (et de Posidonius ?) de l'esprit géographique (II, 1, 30). Mais la comparaison vient vraisemblablement d'Ératosthène (cf. H. Berger, *Erat.*, p. 115-117).

2. La chlamyde dont il est question ici n'est pas la chlamyde grecque originelle (cf. L. Heuzey, *Histoire du costume antique*, p. 115-141), mais la chlamyde macédonienne, sorte de cape qui, à plat, ressemblerait assez au développement d'un tronc de cône coupé en deux dans le sens de la hauteur, ou encore à un rectangle. L'image de la chlamyde, empruntée à Ératosthène (cf. H. Berger, *Erat.*, p. 219-221), est traditionnellement appliquée au plan de la ville d'Alexandrie (Strabon, XVII, 1, 8 ; Plutarque, *Alexandre*, 26 ; et Pline l'Ancien, V, 11). Il est à noter que Strabon ne fait aucune mention de cette image dans la première introduction.

3. P. Tannery (*Mémoires scientifiques*, I, p. 146) signale que dans le texte de Didyme d'Alexandrie (*Écrits de métrétique* de la collection héronienne de F. Hultsch) sur les mesures des marbres et des divers bois, il est question d'un problème sur le bois élégi (μείουρος). Plus loin, il indique (p. 396-421) l'existence de diverses méthodes exposées par Héron pour calculer le volume de la miure, du sphénisque, etc., et fait remarquer que les manuscrits portent non pas μείουρον mais μύουρον qui peut soit être une corruption soit avoir un sens très différent. En fait les manuscrits portent ici μείουρον, ailleurs (II, 5, 14) μυουρίζειν. Le premier terme indique le rétrécissement des extrémités (μείων-οὐρά), le second fait intervenir la comparaison avec une queue de rat (μῦς-οὐρά). C'est la première graphie qu'il semble plus opportun d'adopter uniformément, dans ce texte où abondent les notations scientifiques. Pausanias (X, 16, 1) utilise le terme μείουρος pour indiquer une partie d'architecture dont le sommet est moins large que la base.

4. Cette phrase, telle que l'attestent les manuscrits, a rencontré beaucoup d'opposition parmi les éditeurs modernes qui supposent une lacune et suppléent de diverses manières (cf. H. Berger, *Erat.*, p. 116, n. 1). Strabon veut ici démontrer que le monde

habité vaut moins de la moitié du quadrilatère indiqué ; il utilise vraisemblablement, en les adaptant (ou les déformant), des modes de raisonnement qui ne lui sont ni personnels ni familiers, et qu'il emprunte sans doute à Ératosthène. Il a donc pu se livrer (et Ératosthène avant lui, comme le suggère le début du paragraphe suivant) à un calcul simple de ce genre : dans la perspective d'une représentation plane, on peut faire contenir le monde habité dans un rectangle qui aurait pour surface, d'après les données indiquées, 2 100 000 000 stades carrés (70 000 × 30 000). La zone torride, également déployée en rectangle, aurait comme surface 1 108 800 000 stades carrés (8 800 × 126 000). Le « reste » inhabité dans le quadrilatère est au moins égal à un rectangle qui aurait la largeur du monde habité et pour longueur la différence entre la moitié du parallèle 36° (100 000 stades approximativement) et la partie occupée par le monde habité (70 000 stades) ; la surface en serait de 900 000 000 stades carrés (30 000 × 30 000). D'ailleurs, la partie inhabitée dans la zone tempérée est bien supérieure à cette surface, vu que la mer pénètre largement dans le rectangle qui contient le monde habité ; elle est donc encore supérieure à la surface de la zone torride. Si tels ont pu être le raisonnement et les calculs de Strabon (qui se ferait l'écho de tout ou partie du raisonnement et des calculs d'Ératosthène), une rectification mineure, l'adjonction d'un καί, suffirait à donner du sens à la phrase.

Page 87.

1. Tel est le tracé du méridien fondamental, l'un des deux axes de référence du monde habité, traditionnellement adopté depuis Ératosthène (I, 4, 1). C'est en grande partie un trajet par eau (fleuve ou mer), ce qui introduit un plus grand coefficient d'incertitude dans l'évaluation des distances (cf. II, 5, 24). En fait, ce tracé est exact à une marge d'erreur près de 4 à 5° de longitude (350 km) de part et d'autre du méridien de Rhodes : Rhodes est à peu près à 27° E, la Troade entre 25 et 26° E, Byzance à 28°, Alexandrie à 29°, l'embouchure du Borysthène, Syène et Méroé à 31° E (longitudes rapportées au méridien de Greenwich).

2. Strabon suit ici la nomenclature d'Ératosthène, qui tient compte des découvertes de Pythéas. Scythes est le nom global donné à tous les peuples du nord de l'Europe et de l'Asie (II, 3, 1) ; ils peuvent comprendre des peuplades particulières, Roxolans au nord du Pont-Euxin, ou Sauromates au nord du Caucase, entre mer d'Azov et Caspienne. Quant aux régions situées au nord de la Bretagne, c'est sans nul doute la Thulé de Pythéas (cf. H. J. Mette, *Pytheas*, p. 11-16).

Page 89.

2. Cf. IV, 5, 3 et note jointe (t. II, p. 217). F. Lasserre y voit l'écho d'une déclaration d'Auguste ou de Tibère sur la politique impériale.

3. Strabon compte ici à partir du Borysthène le forfait de 4 000 stades qu'en I, 4, 4, il avait compté à partir du centre de la Bretagne, adoptant implicitement la conjecture d'Hipparque qui fait passer par la Bretagne le parallèle du Borysthène. Le parallèle extrême ainsi obtenu serait plus ou moins celui de l'île d'Ierné (cf. I, 4, 4), situé à 54° N d'après la distance à Rhodes indiquée ici. Le total de 12 700 st. à partir de Rhodes s'obtient en additionnant les distances partielles prises sur le méridien fondamental (4 900+3 800+4 000) et vaut quelque 18°.

4. Strabon vient de fixer la distance Alexandrie — frontière sud du monde habité à 13 000 stades (II, 5, 7), ce qui mettrait la distance Alexandrie — Rhodes à 3 600 stades. Dans la revue des *climats* directement inspirée d'Hipparque, Strabon indique 3 640 stades pour la distance Alexandrie — centre de Rhodes (II, 5, 39) : c'est ce chiffre arrondi qu'il utilise très probablement ici. Pour la distance Rhodes — Alexandrie, cf. II, 5, 24.

Page 90.

1. Le détail de ce calcul des parallèles par rapport à l'équateur est donné par Ptolémée dans sa *Géographie* (I, 24, p. 69, Müller) : « Des cinq parties supposées à l'équateur, le parallèle de Méroé en a quatre 5/6, en sorte que leur rapport est celui de 30 à 29 ; celui de Syène en a quatre 7/12, d'où un rapport de 60 à 55 ou de 12 à 11 ; celui de Rhodes en a quatre, d'où un rapport de 5 à 4; celui de Thulé en a deux 1/4, d'où un rapport de 20 à 9 ». En prenant le chiffre donné par Ératosthène pour le grand cercle terrestre, on trouve par ce moyen 243 600 stades pour le parallèle de Méroé, 231 000 stades pour celui de Syène, 201 600 pour celui de Rhodes, 113 400 pour celui de Thulé. La longueur maximum du monde habité se trouve sur le parallèle de Rhodes, elle ne sort pas du quart de sphère dont l'arc au niveau de Rhodes mesure 100 800 stades (cf. I, 4, 6).

3. Fr. 6 (11-17) Mette. Les globes terrestres étaient assurément beaucoup moins fréquents que les globes célestes dans l'antiquité. Il est tout à fait vraisemblable que Cratès fut le premier (et en tout cas le seul connu) à construire un globe terrestre de grande taille. Il voulait y faire apparaître son schéma de la division entre terre et mer à la surface terrestre, et son hypothèse des quatre îles isolées par l'océan équatorial et ses golfes. H. Berger (*Gesch. d. Erd.*[2], p. 458) montre que les cercles orthogonaux qui ornent le globe — insigne impérial doit son origine aux deux ceintures océaniques de Macrobe (*Comment. sur le songe de Scipion*, II 8 f), directement inspirées de Cratès. Cf. Boll, *R.E.*, s. v. *Globen*, VII, 1, 1912, 1430.

Page 91.

2. Allusion à un système de projection conique, proposé déjà peut-être par Hipparque (cf. H. Berger, *Erat.*, p. 200), et dont

Ptolémée décrit tout au long les modalités (*Géographie*, I, 21, p. 53-54, Müller). Strabon opte pour la projection orthogonale, telle à peu près que Marin de Tyr, plus tard, l'utilise pour sa carte, après avoir critiqué en bloc toutes les projections planes (Ptolémée, *Géographie*, I, 20, 3-4, p. 51-52 Müller). Cf. H. Berger, *Gesch. d. Erd.*[2], p. 582 sqq.

3. Tels sont les deux moyens d'information auxquels a recours le géographe : le témoignage direct par l'expérience personnelle, le témoignage indirect par utilisation de l'expérience d'autrui. Ce genre de préambule était constant parmi les historiens ou géographes (cf. par exemple, Polybe, III, 59, 7 et XII, 4c-4; Diodore de Sicile, I, 4 ; et, en pastiche, Lucien, *Histoire vraie*, 1, 4: « J'écris sur ce que je n'ai ni vu, ni expérimenté, ni appris d'autrui »).

Page 92.

1. Comparaison bien dans le goût de l'époque d'Auguste et qui s'accorde avec l'intention avouée de Strabon (I, 1, 16-17). Elle lui a peut-être été inspirée par Polybe (IX, 13-14).

Page 93.

2. L'expédition d'Ælius Gallus en Arabie Heureuse eut lieu en 25-24 avant J.-C. (cf. W. Aly, *op. cit.*, p. 165-167). Partis d'Arsinoé, les Romains accostèrent à Leucé-Comé où ils hivernèrent après une croisière décevante. Puis, par terre, ils mirent six mois au printemps 24 pour gagner Mariaba, capitale des Sabéens, dont ils durent lever le siège sans succès. Ils rentrèrent en Égypte par Myos-Hormos (cf. V. Chapot, *Le monde romain*, Paris, 1927, p. 56). S. Jameson, JRS, 58, 1968, 71-84, place la campagne en 26-25.

4. Entre 27 et 24 avant J.-C. (cf. W. Aly, *op. cit.*, p. 169).

5. Donc du temps d'Ératosthène. Nouvelle justification du projet de Strabon.

6. Ici science et intérêts de la vie politique sont unis, alors qu'en II, 5, 8 science et intérêts de la conquête militaire semblaient ne pas coïncider, la première réclamant davantage. Faut-il y voir une preuve de la distinction qu'établit Strabon entre πολιτικά et ἡγεμονικά, l'influence civilisatrice s'exerçant sur des étendues beaucoup plus larges que celles que l'on peut désirer conquérir (cf. II, 5, 8 et IV, 5, 3) ? Cette distinction entre les besoins de la conquête et ceux de l'action politique justifierait la lecture des mss ταύτας, qu'à la suite de Coray les éditeurs corrigent en ταῦτα.

7. Ératosthène, II 7 (p. 93, 22 - 94, 3).

8. Cf. I, 4, 6. Les habitants de la zone tempérée nord située dans l'autre quart de l'hémisphère sont les περίοικοι (Géminos, XVI, 1 sqq., et Cratès, d'après H. J. Mette, *Sphairopoiia*, p. 66), d'où le terme de περιοικεῖται qui suit immédiatement.

Page 94.

3. Seconde approche pour le tracé du monde habité, la première utilisant le quadrilatère formé par le quart de sphère diminué de la calotte glaciale (II, 5, 6). Ces deux approches, qui semblent témoigner d'un progrès dans la précision, sont simplement ici juxtaposées : le parallélisme des expressions, les répétitions, suggèrent une reprise de la rédaction qui ne tient pas compte de ce qui précède et s'inspire d'autres sources. Le parallélogramme (qui peut être rectangle, trapèze, ou parallélogramme ordinaire) circonscrit très exactement le monde habité. La formulation en est peut-être empruntée à Hipparque, dont Agathémère (*G.G.M.*, II, 471) dit qu'il représente le monde habité sous forme de trapèze (cf. D. R. Dicks, *Hipp.*, p. 148).

Page 95.

6. Sur la mer Caspienne, considérée par Strabon comme un golfe de l'océan, cf. II, 5, 18. Hérodote voyait plus juste quand il en faisait une mer fermée (I, 203) ; mais les écrivains postérieurs le traitent de conteur (I, 2, 35) et croient plus volontiers, peut-être pour des raisons de symétrie avec le golfe persique, au débouché de la Caspienne dans l'océan (cf. D. R. Dicks, *Hipp.*, p. 25-26). Strabon signale pourtant, mais pour la critiquer, l'opinion de certains auteurs, dont Polyclète, qui en font un lac (XI, 7, 4).

7. Voilà qui semblerait infirmer la théorie que Strabon, à la suite d'Ératosthène, veut appuyer. Mais Ierné (l'Irlande), à l'ouest du monde habité, est une île, et il se peut que, de chaque côté de l'embouchure de la mer Caspienne, les terres s'avancent aussi loin qu'elle vers le nord.

8. Le cap Sacré (actuellement cap Saint-Vincent) est situé à 37° N. Quant à Gadéira, Strabon (XVII, 3, 2) admettait une distance de 800 stades entre cette île et Lixos en Maurusie, ce qui attesterait une différence moyenne de 400 stades en latitude (½°) entre Gadéira et le détroit. Mais nous savons que des différences de latitude inférieures à 400 stades, imperceptibles aux sens, sont considérées comme négligeables (II, 1, 35). Gadéira est effectivement située à 36° 30′ N.

9. Ces cadrans solaires utilisent l'ombre d'un gnomon vertical pour lire les heures d'après une graduation préalablement déterminée (cf. Géminos, II, 35, et Ptolémée, *Synt. math.* I, 2). L'abaque en forme de hache qu'on trouve souvent tracée sur le sol d'une place (par exemple à Timgad et Lambèse, cf. G. Bel, *Le gnomon du Capitole de Lambèse*, Revue africaine, 352-353, 1932, p. 319-323) vaut pour tous les lieux situés à la même latitude et pour ceux-là seulement (cf. Vitruve, IX, 1 et 7).

10. Le texte des manuscrits paraît incertain, et depuis fort longtemps sans doute puisque Pléthon omet ce passage. Sur le parallèle fondamental, les jours les plus longs ont 14 h et demie (II, 5, 39) et l'on s'attend à voir les mêmes étoiles sur le cercle

arctique : c'est ce dont le témoignage de Posidonius nous donne un exemple illustre. Il me paraît donc possible de modifier ici καὶ Ἴβηρας qui ne s'explique guère, en Κάνωβον (F. Jacoby propose καὶ <τοὺς πλησιαιτάτους τοῦ Κανώβου ἀστέ>ρας qui va dans le même sens, conjecture qu'adopte W. Aly). Dans son tableau des *climats*, Hipparque indique constamment les étoiles qui matérialisent le cercle toujours visible à chaque latitude.

11. *F. Gr. Hist.*, 87 F 99 (p. 95, 15 - 96, 8).

Page 96.

3. Peuple situé à l'extrémité nord-ouest de l'Ibérie (cf. III, 3, 5). Le littoral occidental de l'Espagne, du cap Saint-Vincent (cap Sacré) au cap Finisterre (cap Nérium) suit sensiblement le tracé d'un méridien.

4. Essai pour déterminer les pays situés sur un même méridien. Le méridien extrême porterait le cap Sacré, le cap Nérium, les îles Cassitérides ; un méridien situé plus à l'est porterait les caps occidentaux des Pyrénées et les parties occidentales de la Grande Bretagne. En fait, cap Sacré et cap Nérium sont à la même longitude ; et les Sorlingues, qui peuvent être les îles désignées ici comme productrices d'étain (mais il y a une foule de localisations possibles, cf. III, 5, 11 et t. II, p. 203, n. 6) sont légèrement à l'ouest du méridien d'Oviedo, à 2° de longitude à l'est du méridien du cap Nérium. L'isthme qui forme la base de la Cornouaille se trouve sur le méridien de Saint-Sébastien. Les notations en longitude sont donc ici relativement exactes ; elles sont probablement dues, plus ou moins directement, à Pythéas, et sans doute aussi, plus anciennement, aux calculs des Phéniciens de Gadéira qui s'étaient assurés le commerce de l'étain (III, 5, 11) et auprès de qui Posidonius s'était renseigné lors de son séjour dans cette ville (III, 5, 8).

Page 97.

3. Ce sont le parallèle de Rhodes (II, 5, 14) et le méridien du Nil (II, 5, 7). Rhodes, à l'intersection des deux axes de référence (στοιχεῖα, cf. aussi II, 5, 34), devient le centre de la carte.

4. Expression insolite par rapport au sens ordinaire de *climat*, bande de latitude égale définissant les lieux par rapport au sud ou au nord, et qu'on peut rapprocher soit des « climats et des vents » mentionnés en II, 5, 10 (cf. p. 224, n. 3), soit de la forme de parallélogramme attribuée au *climat* en VI, 2, 1. Strabon se souviendrait-il ici des quatre climats cosmiques de Cratès (cf. H. J. Mette, *Sphairopoiia*, p. 8) ? ou ferait-il des *climats* non pas une bande circulaire continue, mais un rectangle aux deux dimensions définies ? Strabon est peut-être influencé par les sphragides d'Ératosthène, fragments de *climats* limités en longitude comme en latitude, mais dont les contours ne coïncident pas

forcément avec des parallèles et des méridiens, comme le souligne Strabon (II, 1, 36).

5. Cf. II, 1, 30.

Page 98.

3. Cf. I, 1, 18. Strabon incorpore à la géographie l'étude des législations et des constitutions politiques, fidèle en cela à son intention d'être utile aux hommes de gouvernement. Il reprend ainsi une tradition de géographie encyclopédique qui remonte à Hécatée, et qui, après la réaction d'Ératosthène et d'Hipparque, surgit à nouveau avec Polybe et Posidonius.

Page 100.

4. Sur le sens de τέχνη (comparé à ἐπιστήμη), cf. *S.V.F.*, II, 93-97. Pour les stoïciens, c'est un ensemble de notions pratiques qui contribuent à améliorer notre existence.

5. Suivant l'usage des périples, la description se fait du point de vue du navigant.

Page 102.

1. Les îles Gymnésies (auj. les Baléares) sont généralement considérées en groupe. Aussi la plupart des éditeurs ont-ils changé pour le pluriel la lecture des manuscrits ici reproduite. Dans la description régionale (III, 5, 1), Strabon parle des deux îles Gymnésies, la grande et la petite ; il cite également les îles Pityusses qui sont deux elles aussi, Ébysus et Ophiussa, la première seule portant une ville comme seule la grande Gymnésie possède des villes, Palma et Polentia. Il est donc possible que, dans son résumé, Strabon ait choisi délibérément de ne nommer que les îles les plus importantes, notamment du point de vue du peuplement humain. Aussi m'a-t-il semblé préférable (puisque c'était théoriquement acceptable) de conserver la lecture des manuscrits.

2. Cf. II, 5, 29 et V, 3, 6. La mer Ausonienne doit son nom aux Ausones, peuple diversement localisé, et qui fut d'après Strabon (V, 4, 3) le premier occupant de la Campanie (le terme d'Ausonia valut aussi pour l'Italie). En fait ce nom de mer Ausonienne est un produit de l'époque alexandrine (cf. Apollonios de Rhodes, IV, 555 et 660), dont use Polybe (cf. Pline, *H.N.*, III, 95). D'après les données de Strabon, la mer Ausonienne comprenait toute la mer de Sicile. Sur la définition et l'extension de la mer Ausonienne, cf. V. Burr, *Nostrum mare*, Stuttgart, 1932, p. 56-59.

Page 106.

1. Les chiffres indiqués ici le sont d'après Ératosthène qui s'inspire lui-même de Timosthène (cf. H. Berger, *Erat.*, p. 330). En convertissant d'après le stade d'Ératosthène (157,5 m), la distance entre le cap méridional de Crimée (Front de Bélier) et

le cap Kerembé (Carambis) serait de 400 km environ contre pas tout à fait 300 km en réalité. Le bassin occidental aurait quelque 600 km de long, comptés sans doute d'est en ouest, et 300 km de large, contre 600 km réels du nord au sud, soit de Byzance au Borysthène, et quelque 500 km d'est en ouest. Le bassin oriental, qui vaudrait d'après Strabon dans les 800 km de long et 450 de large, mesure en fait dans les 700 km de long (E.-O.) et 400 au maximum de large (N.-S.). Les 25 000 stades de tour feraient dans les 4 000 km ; en fait le littoral de la mer Noire sans la mer d'Azov mesure dans les 3 500 km si l'on néglige les anfractuosités de la côte que ne compte pas non plus Strabon (cf. II, 4, 4).

4. Le goulet de Byzance vaut en fait près de 6 km de large, preuve supplémentaire que le stade utilisé ici est celui d'Ératosthène (157,5 m). La Propontide vaudrait, selon Ératosthène et Timosthène, 240 km, et 260 km en réalité de Byzance au débouché des Dardanelles dans la mer Égée ; mais la largeur au sens où nous l'entendons vaut à peine quelque 80 km au maximum.

Page 107.

2. Les évaluations de marins ont dû être livrées à Ératosthène par l'une de ses sources les plus ordinaires, Timosthène de Rhodes (II, 1, 40) ; quant à Ératosthène, il a découvert ainsi entre les deux villes une distance de 600 km (ou une différence de latitude de 5° 20′), très proche de la réalité. Hipparque, raffinant encore sur la mesure, indique 3 640 stades (5° 12′) pour la distance Alexandrie — centre de l'île de Rhodes (II, 5, 9). Posidonius, lui, utilise pour la distance Rhodes — Alexandrie, soit le chiffre de 5 000 stades, ce qui, dans son calcul, met la circonférence terrestre à 400 000 stades (Cléomède I, 40), soit celui de 3 750 stades qui réduit la même circonférence à 180 000 st. (II, 2, 2 et note correspondante, p. 56, n. 3).

Page 108.

3. Issos (fond du golfe d'Alexandrette) et Amisos (auj. Samsoun) sont en effet sensiblement sur le même méridien. Pharnacia (vers Kireseum) se trouve en fait à 2° de longitude (180 km) à l'est, et Dioscurias (Soukhoum-Kaleh) est également de 5° plus oriental (400 km). Les 3 000 st. valent 450 km en stades d'Ératosthène ; ce sont en effet les chiffres d'Ératosthène qui sont utilisés ici (cf. H. Berger, *Erat.*, p. 340).

Page 109.

1. Antithèse traditionnelle νόμος-φύσις, chère à Posidonius, dont Strabon s'inspire sans doute dans ce développement. Cf. K. Trüdinger, *Studien zur Geschichte der griechisch-römischen Ethnographie*, p. 140 sqq.

2. Cf. par exemple III, 3, 8. Sur l'influence de la température

sur les êtres vivants, et sur l'harmonie de la zone « intermédiaire » chez Posidonius, cf. K. Trüdinger, *op. cit.*, p. 121 sqq.

3. Si l'on adopte le texte de Pléthon, les autres manuscrits étant immanquablement fautifs en cet endroit, on fait ressortir l'opposition entre les tendances pacifiques (agriculture et vie organisée en société) et les tendances guerrières. Le même lien entre agriculture et administration se retrouve quelques lignes plus loin, opposé aussi à la tendance belliqueuse.

Page 110.

1. Les aromates ont fait traditionnellement la richesse de l'Arabie heureuse ; mais ils peuvent également provenir des Indes (cf. XVI, 3, 7 ; XVI, 4, 19 ; XVI, 4, 22 ; XVI, 4, 25). Quant aux pierres d'un grand prix, c'est non moins traditionnellement la perle (Théophraste, *De lapid.* fr. II, 9, 61-62), que l'on trouve aux Indes notamment (cf. XVI, 1, 67). Au reste, l'Inde et l'Arabie sont souvent associées comme eldorados (cf. Virgile, *Géorg.* II, 136-139 ; Horace, *Carm.* III, 24, 2, etc.). L'opposition de leurs richesses avec l'autonomie de l'Europe est un thème littéraire. Sur la richesse en parfums et en joyaux de l'Arabie Heureuse, c'est Posidonius (cf. Diodore, II, 49-54) qui a pu être l'inspirateur de Strabon.

Page 112.

6. L'expression suggère que les îlots des Phéniciens sont les proches voisins des Gymnésies-Baléares ; il s'agit sans doute des Pityusses, Ébysus et Ophiussa. C'est après avoir passé en revue ces îles que Strabon remarque que les Phéniciens en furent les premiers colonisateurs (III, 5, 1).

7. Les îles des Massaliotes désignées ici sont vraisemblablement, non pas les îlots situés au large de Marseille, qui ne valent pas la peine qu'on en parle, mais les Stœchades (îles d'Hyères), exploitées par les Massaliotes (IV, 1, 10). Quant aux îles des Ligyens, Strabon désigne vraisemblablement par là les îles de Lérins, Léro et Planasia, situées au large d'Antipolis d'après lui (IV, 1, 10), en fait en face de Cannes sur la côte ligure.

Page 113.

2. Les Sauromates font également partie de ces peuples septentrionaux qu'il est bien difficile de situer avec exactitude (VII, 2, 4). Aussi a-t-on tendance, comme pour les Scythes, à donner ce nom à nombre de peuplades parfois fort distantes géographiquement et pas toujours proches ethniquement. C'est ce qui expliquerait ici les diverses catégories de Sauromates, si l'on veut (comme il semble souhaitable) conserver la graphie des manuscrits.

Page 114.

1. Strabon attribue avec raison cette dénomination à Hérodote (XII, 1, 3). Cf. Hérodote, I, 6.

2. Des peuples originaires de la Gaule Narbonnaise se seraient, au terme de longues errances, installés aux confins de la Cappadoce et de la Paphlagonie (IV, 1, 13 et XII, 5, 2); la migration des Galates eut lieu en 278.

Page 115.

3. D'aprés le principe de la division des continents par les fleuves, l'Égypte et l'Éthiopie, à l'est du Nil, puis par extension ces deux pays en entier, appartiennent à l'Asie (cf. XVII, 1, 1 et XVII, 3, 1).

4. La Cilicie pierreuse (τραχεῖα) « possède un littoral étroit et n'offre pas du tout, ou fort peu, d'endroit plan ; elle est surplombée par le Taurus où la vie est misérable » (XVI, 5, 1). La Cilicie de plaine en revanche est riche et fertile.

5. Dans la description régionale, Strabon compare la Libye à un triangle rectangle dont les deux côtés de l'angle droit seraient le Nil et le littoral méditerranéen, tandis que le littoral océanique constituerait l'hypoténuse (XVII, 3, 1), ce qui supprime la partie du littoral océanique décrite ici comme paralléle sur une certaine longueur au rivage méditerranéen. Le trapèze s'accorde mieux avec le tracé de la carte en forme de chlamyde.

6. Gnæus Calpurnius Pison, consul en 7 avant J.-C., fut proconsul d'Afrique du temps de C. et L. César, c'est-à-dire entre 5 avant J.-C. et 2 après J.-C. (cf. E. Groag et A. Stein, *Prosopographia imperii romani*, Berlin et Leipzig, 2e éd., 1933, no 287, II, p. 58-61). V. Weidemann (*Lexikon der alten Well*, 2333) place ce proconsulat entre 1 avant et 1 après J.-C. Strabon a-t-il côtoyé Pison à Rome ? Il se serait alors rendu dans cette ville aprés 1 après J.-C. Ou bien l'a-t-il rencontré en Syrie, dont Pison fut gouverneur en 17 aprés J.-C., avant d'être mêlé plus ou moins activement à l'assassinat de Germanicus, ce qui le conduisit au suicide en 20 ? On ne peut se livrer là-dessus qu'à des conjectures.

7. La comparaison, cette fois, évoque la surface du pays étalée sur la carte, et non pas simplement les contours du continent.

Page 116.

1. Le silphium se trouvait en abondance, dans les temps les plus reculés, sur les hauts plateaux de Cyrénaïque, constituant la richesse de Cyrène qui en avait monopolisé le commerce. Cette plante avait disparu presque complétement déjà du temps de Strabon par suite d'incursions de barbares qui en avaient fait périr les pieds (XVII, 3, 22). Pline l'Ancien signale également la raréfaction du silphium à son époque (XIX, 15 et XXII, 48). Pour une description du silphium, cf. Théophraste, *Histoire des*

plantes, VI, 3, et pour une étude générale sur cette plante, F. Chamoux, *Cyrène sous la monarchie des Battiades*, Paris, 1952, p. 246-264.

2. Écho de la théorie générale de Posidonius (II, 3, 7) sur l'influence du climat, explicitée en particulier pour les zones subtropicales (II, 2, 3). La Troglodytique occuperait toute la côte occidentale du golfe Arabique, adossée à l'Égypte et à l'Éthiopie (XVI, 4, 5-6). Bérénice en Troglodytique est sous le tropique. La Gédrosie est située entre le golfe Persique et l'Inde, en bordure de l'océan Indien ; son littoral, occupé par des Ichtyophages (XV, 2, 14), suit à peu près le trajet du parallèle 25°. Pour les pays qui se trouvent sous le tropique, cf. II, 5, 36.

Page 117.

3. En fait, la suite du développement sur les *climats* montre qu'Hipparque rapporte les latitudes non pas au parallèle de Rhodes mais à l'équateur pris comme origine, ce qui est parfaitement logique. Strabon confond ici la carte du monde habité qui se déploie autour des méridien et parallèle de Rhodes, utilisés par Ératosthène comme axes de référence, et le tableau général des latitudes comptées de l'équateur vers le pôle que présente Hipparque. Dans ce tableau général, les *climats* sont localisés concrètement sur le méridien fondamental, ce qui explique la confusion.

4. Hipparque, V I (16-24) = 39 (16-21) Dicks.

5. Les astronomes sont ici opposés aux géographes : les uns établissent un tableau théorique à valeur universelle (cf. Ptolémée, *Synt. math.*, II, 6), avec ou sans localisation topographique ; les autres font choix d'un petit nombre de latitudes-repères, situées dans la zone tempérée, et empruntent aux astronomes leurs indications pour ces seules latitudes (cf. D. R. Dicks, *Hipparchus*, p. 156-164). Il paraît assuré que le tableau d'Hipparque « était purement théorique ; le seul fait qu'il aille de l'équateur au pôle prouve qu'il était fondé sur le calcul, non sur l'observation » (D. R. Dicks, *Strabo and the climata*, Class. Quart. 49, 1956, p. 244). Nous avons reconstitué nous-même et placé en annexe un échantillon de ce tableau tel qu'a dû le dresser Hipparque, en indiquant pour chaque degré de latitude la longueur du plus long jour ; Hipparque y ajoutait pour chaque parallèle la position des astres, c'est-à-dire l'indication des étoiles qui culminent au zénith, de celles que porte le cercle toujours visible, etc., ce dont la relation de Strabon nous donne quelques exemples. Nous avons utilisé une obliquité de l'écliptique arrondie à 24° selon l'usage d'alors, et une formule qui, pour n'être pas celle dont usait Hipparque, est néanmoins assez proche de celle dont il a dû se servir (cf. le tableau semblable de Ptolémée, *Synt. math.*, II, 6).

Page 118.

3. La division du cercle en 360° fut empruntée par Hipparque

aux Chaldéens qui en faisaient large usage (cf. D. R. Dicks, *Hipparchus*, p. 149). Ératosthène utilisait constamment la division du cercle en soixante parties seulement (II, 5, 7) qui devint classique pour indiquer la largeur des zones terrestres (Géminos, XVI, 8-12 ; Achilles Tatius, 29, p. 64 Maass).

4. Hipparque utilise comme unité le degré de latitude dont il ne donne peut-être pas la traduction en stades qui serait obligatoirement un multiple de 700. Strabon en revanche ne cite que des stades dans ce tableau, soit qu'il convertisse lui-même les degrés d'Hipparque (d'où les multiples de 700 comme 1 400, 7 000, 4 900, 6 300) soit qu'il utilise une autre nomenclature, due partiellement à Ératosthène, qui coïncide à peu près, mais pas exactement, avec celle d'Hipparque (les approximations s'y font par système décimal, 5 000 stades pour 7° par exemple, au lieu de 4 900). De ce fait, les chiffres indiqués par Strabon sont souvent incohérents dans le détail, entachés d'erreurs visibles, mais pourtant approximativement exacts dans l'ensemble. Cf. D. R. Dicks, *Hipparchus*, p. 171, et D. R. Dicks, *Strabo and the climata*, Class. Quart., 49, 1956, p. 247.

Page 119.

1. Ces chiffres, traditionnels chez Strabon, équivalent à une latitude de 12° 30′ qui ne se trouvait pas dans le tableau d'Hipparque, si l'on en croit le paragraphe précédent. Devait s'y trouver le parallèle 12°, à 8 400 stades de l'équateur (sur lequel Ératosthène également place le pays producteur de cannelle en I, 4, 2) à égale distance du tropique et de l'équateur. La distance de 3 000 stades au sud de Méroé (établie de parallèle à parallèle, ce qui suggère une détermination par procédés astronomiques, faite peut-être par Philon, cf. II, 1, 20) a dû être transmise à Strabon par Ératosthène, lequel procédait toujours par chiffres ronds (II, 1, 35) et n'a peut-être avancé le chiffre de 3 400 que pour traduire en soixantièmes la distance à l'équateur. Cf. H. Berger, *Erat.*, p. 152.

2. En l'an 100 avant J.-C., la petite Ourse (notre actuelle étoile polaire) qui était à 12° 18' du pôle suivant P. V. Neugebauer *(Tafeln zur astronomischen Chronologie)* se trouvait sensiblement située sur le cercle toujours visible pour une latitude de 12°, les autres étoiles de la constellation, plus proches du pôle, étant circumpolaires depuis longtemps. Le pays producteur de cannelle serait à 12° 30′ d'après les chiffres de Strabon, sans doute aux environs de 12° pour Hipparque (en fait, le cap Guardafui est à 11° 50′ ; le détroit de Bab-el-Mandeb à 12° 30′ ; la côte des Somalis entre 10 et 12°).

5. La longueur du plus long jour est l'une des caractéristiques habituelles de la latitude. Si l'on en croit Strabon (II, 5, 34), Hipparque avait établi pour chaque parallèle la longueur du plus long jour. Strabon ne retient que quelques-unes de ces indications, celles qui utilisent un nombre entier d'heures ou de quarts d'heure

(à la manière de Ptolémée, *Synt. Math.*, II, 6), suivant peut-être en cela l'enseignement de Posidonius (cf. Géminos, VI). Le plus long jour de 13 h marque une latitude de 16° 30′. Méroé-Shandy est à 17° N, et l'île de Méroé (triangle entre l'Atbara et le Nil) à 16°. Pour la localisation difficile de Ptolémaïs Épithéras (XVI, 4, 7), cf. D. R. Dicks, *Hipparchus*, p. 172.

6. C'est là le texte des manuscrits que les éditeurs transforment généralement en 1800 pour rester fidèle aux chiffres les plus habituels cités par Strabon (II, 5, 35). Or il est question ici de la distance entre *climats*, celui de 12 h à l'équateur, celui de 13 h vers Méroé, celui de 14 h vers Alexandrie. Le parallèle de 14 h est plus près de 30° que de 31° (voir le tableau en annexe) ; celui de 13 h est à 16° 30′. Si l'on adopte 30° en chiffres ronds pour la latitude correspondant au jour de 14 h, la moitié en est 15°, qu'il faut augmenter de 1° ½, soit 1 100 stades approximativement, pour obtenir la distance du climat de 13 h à l'équateur. Il y aurait donc là, peut-être, l'écho d'un raisonnement fondé sur d'autres chiffres encore (peut-être ceux de Posidonius ?) que ceux habituellement fournis par Strabon. Mais ce recours à des sources diverses est assez ordinaire chez notre auteur pour qu'on n'éprouve pas le besoin de sauver à tout pris la cohérence de ses indications.

Page 120.

1. Strabon fait appel, en I, 1, 21, aux « sept étoiles de la grande Ourse », et Hipparque, parmi les représentations plus ou moins développées de la grande Ourse, choisit généralement la plus traditionnelle, avec les sept étoiles (*In Aratum*, I, 5, 6). Dans cette formation réduite, les pieds sont deux étoiles du rectangle (β et γ) qu'Hipparque place respectivement à 24° et 25°. Ici en revanche Hipparque utilise la figure plus complète de la grande Ourse (Ptolémée comptait vingt-sept étoiles pour cette constellation dans son Catalogue, cf. D. R. Dicks, *Hipparchus*, p. 174) ; les pattes seraient alors ι et μ Ursae majoris, l'étoile du rectangle γ. L'étoile à l'extrémité de la queue η était en 100 avant J.-C. à 29° 30′ du pôle, donc en dehors du cercle toujours visible. Cf. G. Aujac, *op. cit.*, p. 128.

4. Moyen de définir non plus la latitude mais les zones. Le développement complet sur la détermination des zones par les ombres, empruntée nommément à Posidonius, termine cette étude des climats (II, 5, 43, ainsi que II, 2, 3) ; mais l'insertion de cette remarque et de la suivante sur la zone sub-tropicale suggère que l'enseignement d'Hipparque est peut-être parvenu à Strabon par l'intermédiaire de Posidonius.

8. Tout ce paragraphe est peu clair, souvent fautif, et les corrections introduites par l'un ou l'autre éditeur ne sont guère satisfaisantes. Il a donc semblé préférable, dans une incertitude qui vient en grande partie de Strabon lui-même, de conserver le plus possible le texte transmis par les manuscrits. Strabon

mélange en effet des indications dont certaines sont empruntées à Hipparque sans qu'il en saisisse toujours le sens ni la portée ; les copistes ont pu amplifier la confusion initiale. Tout tourne autour de la localisation plus ou moins précise d'Alexandrie. Cette ville est située en gros ici à 31°, à 21 800 stades de l'équateur, avec un jour de 14 h et un rapport du gnomon à l'ombre d'équinoxe de 5 à 3. Or ces indications ne sont pas cohérentes si l'on veut être parfaitement exact. 31° correspondent pour Hipparque à une distance à l'équateur de 21 700 stades seulement ; un jour de 14 h (rapport des sections du tropique 5 à 7) indique une latitude plus proche de 30° que de 31° (Ptolémée dans sa *Géographie* [I, 23, p. 57, Müller] place Alexandrie sur le climat de 14 h, à 30° 1/3) ; et Alexandrie, à 7° 12' de Syène d'après Ératosthène (1/50e du grand cercle), est plutôt légèrement au nord du parallèle 31°. Quant au rapport du gnomon à l'ombre d'équinoxe, il est bien de 5 à 3 pour la latitude 31°, mais c'est Gosselin qui corrige ainsi les manuscrits qui font état d'un rapport de 5 à 7 (celui entre les sections du tropique pour Alexandrie). Strabon, semble-t-il, ne saisit pas les différences et, suivant le cas, place Alexandrie à 30° 30' (jour de 14 h en arrondissant ; c'est le parallèle de la Basse Égypte), à 31° (rapport gnomonique de 5 à 3), à 31° 15' (Arcturus culmine légèrement au sud du zénith), d'où un ensemble d'indications globalement satisfaisantes peut-être, mais incohérentes dans le détail.

9. Cyrène, patrie d'Ératosthène, se trouve en fait vers 32° N. Strabon quelques lignes plus haut la plaçait à 31°, c'est-à-dire sur le parallèle d'Alexandrie ; il semble qu'il la situe ici à 400 stades au nord d'Alexandrie (soit à 31° 30'), ce qui est, même pour Ératosthène, une différence si peu sensible qu'on peut considérer les deux villes comme étant sur le même parallèle (cf. II, 1, 35). Ptolémée dans sa *Géographie* situe Cyrène à 31° 20'.

10. Du temps d'Hipparque, Arcturus (α Bouvier) était à 31° 17' du pôle d'après P. V. Neugebauer (*op. cit.*), à 31° du pôle d'après Hipparque lui-même (*In Aratum*, I, 8, 16).

11. La latitude désignée ici est celle du parallèle 30°, située à 2° ou 1 400 stades au sud de Carthage, où le jour le plus long dure 14 h. Elle est au sud de l'Alexandrie d'Ératosthène.

12. Ce rapport correspond à la cotg. 32° 30', latitude ici attribuée à Carthage (qui se trouve à 37° dans la réalité). Ptolémée situe cette ville à 32° 40' (*Géographie*, IV, 3, p. 619, Müller).

13. Ératosthène, III A 20 (p. 120, 24 - 121, 3).

14. C'est cette fois le parallèle 31° dont il est question, qui porte Alexandrie et Cyrène, d'après l'approximation ordinaire. Strabon le situe à 21 800 stades de l'équateur, comme il situe Carthage à 22 700 stades de l'équateur ; la différence de latitude entre les deux villes est donc de 900 stades suivant les chiffres de Strabon. Hipparque devait admettre une différence de 1° ½ entre les deux villes, soit 1 100 stades en gros ; peut-être d'ailleurs ramenait-il tout simplement Carthage à la latitude 32°.

Page 121.

3. Dans la réalité, Ptolémaïs en Phénicie est située vers 33° N, Tyr vers 33° 15′, Sidon vers 33° 30′. Le plus grand jour de 14 h 1/4 correspond à une latitude de 33°. Strabon situe ce parallèle à 700 stades de Carthage (1° au nord) et à 1 600 stades d'Alexandrie, en utilisant son propre chiffre de 900 stades pour la distance Alexandrie-Carthage. Il est probable qu'Hipparque, qui procédait de degré en degré, rapportait Carthage au parallèle 32° et Ptolémaïs au parallèle 33°, comme il avait rapporté Alexandrie au parallèle 31°. Les 1 600 stades de Strabon pour la distance Ptolémaïs-Alexandrie représenteraient alors 2° d'Hipparque, soit 1 400 stades ; la différence de 200 stades ainsi constatée pourrait expliquer certaines difficultés que nous rencontrerons par la suite (notamment au paragraphe 41).

5. C'est le parallèle fondamental, 36° N. Hipparque le fait passer par le Péloponnèse (le cap Malée est à près de 36° 30′) et, sinon par la ville de Rhodes (située vers 36° 30′), du moins par le centre de l'île. Xanthos de Lycie est dans la réalité légèrement au nord du parallèle 36°, Syracuse vers 37°. Hipparque situe Syracuse à 36° 30′, et reconnaît par là que le détroit de Sicile est au nord du parallèle fondamental. Le chiffre de la nomenclature propre à Strabon (25 840 stades de distance à l'équateur, somme de 21 800, 3 640 et 400) vaudrait à Syracuse une latitude de 37°, celle précisément qu'indique Ptolémée dans la *Géographie* (III,4, p. 399, Müller).

9. Aveu de Strabon qu'il utilise deux nomenclatures à la fois, celle d'Ératosthène et celle d'Hipparque, dont il essaie maladroitement de faire la synthèse. Les chiffres ronds, par 1 000 ou 500, sont vraisemblablement le fait d'Ératosthène, les multiples de 700 le fait d'Hipparque. Si l'on mélange les deux systèmes, les totaux ne peuvent jamais cadrer exactement. Le parallèle d'Alexandrie en Troade est donc pour Hipparque à 41° N, et il serait au nord du parallèle de l'Hellespont dont parle Ératosthène. Or Strabon dit ailleurs (I, 4, 2) qu'Ératosthène place ce parallèle de l'Hellespont à 29 800 stades de l'équateur, soit à 42° 30′. Le parallèle légèrement au nord serait alors celui de 43° qui porte Marseille selon Pythéas, Marseille et Byzance d'après Hipparque. Dans *In Aratum* (I, 3, 6), Hipparque place classiquement le parallèle de l'Hellespont à 41°, « là où le rapport du plus long jour au jour le plus court est de 5 à 3 ». Lysimachia est en fait à 40° 30′, Sinope aux environs de 42°, Bactres vers 37°.

Page 122.

4. Cf. Pythéas, fr. 6c (5-11) Mette. Le rapport en question est, à peu de chose près, la cotg. 19° et indique une latitude d'approximativement 43° (la latitude de Marseille est 43° 17′). Il a selon toute vraisemblance été établi par Pythéas et se trouve remarquablement juste. L'erreur qui place Byzance sur le même

parallèle que Marseille n'a jamais été corrigée chez les Anciens. Ptolémée qui, dans sa *Syntaxe mathématique* (II, 6), donne le parallèle de 15 h 1/4 (lat. 43° 4') comme celui de Marseille, en parle dans la *Géographie* (I, 23) comme étant aussi le parallèle de Byzance (cf. D. R. Dicks, *Hipparchus*, p. 182-3).

5. La précision de ce chiffre multiple de 700, le rappel que le parallèle 36° passe non par la ville de Rhodes mais par le centre de l'île, trahissent l'emprunt direct à Hipparque. Les 30 300 stades de distance à l'équateur relèvent en revanche du calcul de Strabon. En bonne règle la latitude 43° correspond à une distance à l'équateur de 30 100 stades, mais Strabon a compté un supplément de 100 stades pour la distance entre les parallèles 31 et 36° (3 600 au lieu de 3 500) et un supplément de 100 stades pour la distance Alexandrie-équateur (21 800 au lieu de 21 700), d'où les 200 stades en excès que l'on rencontre ici.

7. Soit 2° au nord de Byzance, à la latitude 45°, équidistante du pôle et de l'équateur. La distance à l'équateur est en fait de 31 500 stades, ce qui confirme l'erreur en excès précédemment constatée.

8. L'étoile sur le cou de Cassiopée (α) était en 100 avant J.-C. à peu près exactement à 45° de distance du pôle (cf. P. V. Neugebauer, *Tafeln*...). Quant à l'étoile sur le coude droit de Persée (η), elle se trouve effectivement légèrement au nord de α Cassiopée. Ptolémée, dans sa *Syntaxe mathématique* (VII, 3) indique entre les deux étoiles une différence de 30' dans la distance au pôle, η Persei étant la plus proche.

10. Les 3 800 stades (5° 30') indiquent le parallèle 48° 30' où effectivement le jour le plus long dure 16 heures. L'étoile sur la tête (ζ) de Cassiopée, la plus méridionale, était à une distance du pôle inférieure à 48°, et la constellation se trouvait donc tout entière dans le cercle toujours visible pour de telles latitudes. Ptolémée (*Synt. math.*, VII, 3) place cette étoile à 46° 24' du pôle pour son époque et. comme le mouvement propre de l'étoile la rapproche du pôle, elle devait être approximativement à 47° 30' du pôle à l'époque d'Hipparque (cf. G. Aujac, *op. cit.*, p. 129).

11. L'embouchure du Borysthène (Dniepr) est réellement située vers 47° N, le rivage sud du lac Méotis (mer d'Azov) se trouvant vers les 45°. Ptolémée fait également passer par l'embouchure du Borysthène le parallèle 48° 30' (*Synt. Math.*, II, 6). Strabon, fidèle à ses comptes précédents, indique ici encore un chiffre de 200 stades trop élevé : le parallèle 48° 30' doit être réellement à 33 900 stades de l'équateur (cf. II, 1, 13).

Page 123.

1. Exposition très détaillée du phénomène connu sous le nom de crépuscule astronomique. « Pour que toute lueur crépusculaire disparaisse, il faut que le soleil s'abaisse à 18° sous l'horizon » (A. Danjon, *Cosmographie*, p. 111). Les bouches du Borysthène sont en principe à 48° 30' (soit à 17° 30' du cercle polaire), le soleil s'y abaisse à 17° 30' (7/12ᵉ d'un signe de zodiaque) au-dessous de l'horizon le jour du solstice d'été. Ces indications sont davantage

le fruit du raisonnement et du calcul que de l'observation. Celle-ci a été faite « sous nos latitudes », comme le suggère la suite du développement, et appliquée à d'autres parallèles. Le signe de zodiaque vaut la douzième partie du grand cercle, soit 30° : c'était une unité de mesure ancienne, probablement héritée des Chaldéens.

3. Introduction d'un nouveau système de référence faisant appel à la hauteur du soleil au-dessus de l'horizon le jour du solstice d'hiver, et utilisant une unité différente, la coudée astronomique, dont P. Tannery montre qu'elle vaut 2° (*Mémoires scientifiques*, II, p. 263). Si le tropique d'hiver est à 18° de l'horizon, l'équateur en est à 42° et le pôle à 48°. L'indication ci-dessus vaut donc pour une latitude de 48° (et non plus 48° 30′ comme précédemment) : nouvelle preuve que Strabon juxtapose des systèmes qui ne se superposent pas exactement. Mêmes indications sur la lueur crépusculaire et la hauteur du soleil au solstice d'hiver ont été données plus haut (II, 1, 18), mais les distances y sont exprimées par rapport à Marseille, attestant l'intervention originelle de Pythéas, quoique Strabon rapporte ce raisonnement à Hipparque (cf. H. Berger, *Erat.*, p. 148-9, n. 4)

5. Ces chiffres d'Ératosthène qui placent l'Hellespont à 29 800 stades de l'équateur et le Borysthène à 34 800 stades indiqueraient une latitude de plus de 50° pour le Borysthène (cf. I, 4, 2), ce qui ne correspond pas à l'indication, sans doute transmise par Pythéas, sur la hauteur du soleil (lat. 48°), ni à la distance à Byzance donnée d'après Hipparque (II, 1, 12) et qui vaut pour un parallèle de 48° 30′. C'est la preuve que Strabon juxtapose les notations provenant de sources diverses (ici Ératosthène, Hipparque, et, par delà, Pythéas), sans chercher à les harmoniser.

6. Hipparque, 60 (12-16) Dicks.

7. Ces indications, déjà données par Strabon en II, 1, 18 comme venant d'Hipparque, mais avec référence au parallèle de Marseille, ce qui incite à y voir un écho de Pythéas (cf. p. 25, n. 1), font difficulté. Le nombre de stades multiple de 700 suggère qu'il s'agit du parallèle 52° tandis que la hauteur du soleil d'hiver au-dessus de l'horizon (12°) est le fait du parallèle 54°, de même que la durée du plus long jour (17 h). L'erreur peut venir de la conversion en stades, imprudemment faite par Strabon (cf. H. Berger, *Erat.*, p. 148-9, n. 4). Ptolémée dont l'information remonte en dernière analyse à Hipparque place fort correctement le parallèle de 17 h à 54° 30′ ; il le fait passer par les bouches du Tanaïs et indique 12° comme hauteur du soleil d'hiver au-dessus de l'horizon, nouvel indice tendant à prouver que l'erreur de 2° constatée ici dans l'expression en stades vient du seul Strabon (cf. D. R. Dicks, *Hipparchus*, p. 185 sqq.).

8. Cf. II, 1, 18. Ainsi Strabon termine le monde habité vers le nord au parallèle d'Iernê (II, 5, 8), à 4 000 stades (5° 30′) au nord du Borysthène, soit vers 54°, qui est aussi le cercle arctique de la

Grèce, le parallèle qui voit le soleil s'élever à 12° au solstice d'hiver.

9. V 17 (17-22) = 62 (id.) Dicks.

10. Ceci suggère que l'exposé de Posidonius comportait beaucoup plus de détails et de précisions que n'en fournit Strabon dans son bref résumé.

11. *F. Gr. Hist.*, 87 F 76 (p. 123, 17 - 124, 27).

12. Du fait de son déplacement annuel le long de l'écliptique, le soleil ne décrit pas un cercle dans son mouvement quotidien, mais une spirale. On peut pourtant, à quelque chose près, assimiler son mouvement quotidien au mouvement diurne qui anime le ciel des fixes.

Page 124.

3. Le pôle de l'écliptique (nommée ici zodiaque suivant la dénomination courante, cf. I, 1, 21) est distant du pôle céleste de l'obliquité de l'écliptique, soit 24°. Il décrit donc, au cours de la révolution diurne, un cercle situé à 24° du pôle céleste et dont la projection sur la terre est notre actuel cercle polaire. L'angle que forme l'axe du monde avec l'axe du zodiaque est en effet égal à celui formé par les plans qui leur sont perpendiculaires (équateur et écliptique), communément évalué au côté du pentédécagone ou à 4/60e du grand cercle (cf. D. R. Dicks, *Hipparchus*, p. 29-30).

LEXIQUE GREC DES TERMES TECHNIQUES

Ce lexique ne contient que les mots dont la traduction a posé des problèmes, soit parce qu'ils touchaient à des notions scientifiques utiles à préciser, soit parce qu'ils faisaient partie d'un vocabulaire philosophique à contenu variable. Le relevé systématique de l'emploi de ces mots dans les livres I et II (références par livre, chapitre et paragraphe), ainsi que le commentaire adjoint, ont pour but de souligner les ambiguïtés et d'en indiquer l'origine, de rappeler le contexte scientifique de l'époque ou du moins les rudiments indispensables, enfin de justifier pièces en mains les partis adoptés pour la traduction.

ἀήρ : au sg. II,3,1 ; II,4,1 ; II,5,42.
au pl. II,1,2 ; II,1,35 ; II,3,7 ; II,5,14.

Le singulier ἀήρ dans sa plus grande extension désigne l'espace « qui semble vide » (Pline, *H.N.*, II,38), compris entre la surface terrestre et la sphère céleste (cf. la triade terre, mer, air en II,4,1). Mais c'est aussi l'air que nous respirons et qui nous inflige des sensations de chaud ou de froid (II,3,1).

Au pluriel, ce terme désigne les conditions atmosphériques dans la mesure où elles sont liées au chaud et au froid ; elles deviennent alors des signes de latitude (cf. κρᾶσις τῶν ἀέρων en II,1,35 et II,5,14). Dans ce dernier sens ce terme est l'équivalent de τὸ περιέχον que l'on recontre beaucoup plus fréquemment (cf. l'article περιέχον).

αἴσθησις : I,1,8 ; I,1,20 ; I,2,3 ; I,3,16 ; II,5,5 ; II,5,11 *(bis)*.
πρὸς αἴσθησιν : I,1,6 ; II,1,28 ; II,1,35 ; II,5,5 ; II,5,43.
αἰσθητός : II,5,11.
αἰσθητήριον : II,5,11.

Αἴσθησις désigne en principe l'expérience sensible qui, aidée par l'intuition, donne naissance aux « idées communes » (I,1,2) ; elle s'oppose au raisonnement (λόγος) qui permet des démonstrations rigoureuses. Tandis que celui-ci établit les faits de manière indubitable et précise, l'expérience sensible

ou la connaissance intuitive ne permettent que des approximations. Ce que l'on avance πρὸς αἴσθησιν n'est donc pas forcément donné par l'expérience sensible ; ce peut être seulement ce que l'on suppose vrai approximativement. Strabon oppose ainsi les rigueurs du calcul mathématique aux approximations de la science géographique, fondées à la fois sur l'expérience et sur l'intuition (II,5,5).

ἄμπωτις : I,1,7 ; I,1,8 ; I,2,36 ; I,3,5 ;. I,3,11 *(ter)* ; I,3,12 ; II,3,4.
Voir l'article πλημμυρίς.

ἀμφίδρομος : I,2,15.
Voir l'article εὔριπος.

ἀνατολή : I,2,24 ; I,2,25 ; I,2,40 ; I,3,11.
ἀν. θερινή : I,2,21 ; II,4,5 *(bis)* ; II,4,7.
ἀν. χειμερινή : I,2,21 ; I,2,28 ; II,1,26.
ἀν. ἰσημερινή : II,1,3 ; II,1,5 ; II,1,11 *(bis)* ; II,1,34 *(bis)* ; II,1,39 ; II,4,5 ; II,4,7.

Dans un lieu donné, l'endroit de l'horizon où le soleil se lève le jour de l'équinoxe indique l'est, l'endroit où il se couche indique l'ouest. Au solstice d'été, le soleil se lève au point le plus septentrional de ses levers dans le quart nord-est de l'horizon ; il se couche au point le plus septentrional de ses couchers dans le quart nord-ouest. Au solstice d'hiver, il se lève au point le plus méridional de ses levers dans le quart sud-est ; il se couche au point le plus méridional de ses couchers dans le quart sud-ouest. L'arc d'horizon que parcourt ainsi le soleil à ses levers (ou à ses couchers), de l'équinoxe au solstice, est d'autant plus grand que la latitude est plus élevée. De 25° à Méroé (lat. 16°30′), il est de 26°15′ à Syène (lat. 24°), de 28° en Basse-Égypte (lat. 30° 30′), de 30° à Rhodes (lat. 36°), de 32° 30′ dans l'Hellespont (lat. 41°), de 35° au milieu du Pont (lat. 45°), de 37° 30′ au Borysthène (lat. 48° 30′). Sous le cercle polaire (66°), il vaut 90° : le soleil au solstice d'été se lève et se couche au même point de l'horizon qui marque le plein nord ; c'est le soleil de minuit, au point « où les sentiers du jour côtoient ceux de la nuit » (*Odyssée*, XX, 82), comme l'indique Cratès de Mallos sur la foi de Pythéas (Géminos, VI, 7-8).

Les indications « levant d'été, levant d'hiver, couchant d'été, couchant d'hiver » servent à désigner des directions. Si l'on parle pour l'horizon de Rhodes (36°), le levant d'été est incliné à 30° sur la direction est-ouest ; il désigne donc une direction inter-

médiaire entre notre N.-E. et notre E.-N.-E. Il en est de même pour le levant d'hiver, intermédiaire entre S.-E. et E.-S.-E.; pour le couchant d'été, intermédiaire entre N.-O. et O.-N.-O.; pour le couchant d'hiver, intermédiaire entre S.-O. et O.-S.-O.

Pour une illustration de ces directions, cf. G. Aujac, *Strabon et la science de son temps*, fig. VIII.

ἀνεμός : I, I, 21 ; I, 2, 15 *(bis)*; I, 2, 20 ; I, 2, 21 ; I, 3, 8 ; I, 3, 22 *(bis)*; II, I, 11 ; II, 3, 4 ; II, 3, 5 ; II, 5, 10 ; II, 5, 14.

Outre leur signification ordinaire de mouvements de l'air (I, 2, 15 ; I, 3, 8 ; II, 3, 4-5), les vents ont le plus souvent pour fonction de fixer les directions. En particulier le Borée et le Notos indiquent le nord et le sud, les limites en étant l'équateur et le pôle (I, 3, 22), tandis que le soleil, par l'intermédiaire du levant et du couchant, marque l'est et l'ouest. Aussi trouve-t-on cités ensemble « les *climats* et les vents », qui permettent de situer un lieu à la fois par rapport à la latitude ou aux parallèles de la carte *(climats)*, et par rapport à la longitude ou aux méridiens (vents), c'est-à-dire plus généralement par rapport aux quatre points cardinaux (I, I, 21 ; I, 2, 20 ; II, I, 11 ; II, 5, 10 ; II, 5, 14). L'histoire de la rose des vents est esquissée par Strabon, à la suite de Posidonius, en I, 2, 21 (cf. G. Aujac, *op. cit.*, fig. VIII).

ἀνταίρειν : II, I, 2 ; II, I, 14 *(bis)*; II, I, 20 *(ter)*; II, 5, 14 *(bis)*.
ἀντίκειμαι : I, 2, 28 ; I, 4, 3 *(bis)*; I, 4, 5 ; I, 4, 7 ; II, 5, 5 ; II, 5, 15 *(bis)*.

Ces deux termes désignent des lieux situés « à la même hauteur », c'est-à-dire soit sur le même parallèle (sens de ἀνταίρειν dans tous les cas ci-dessus, la définition des τόπων ἀνταιρόντων placés sur le même parallèle se trouvant expressément en II, I, 20), soit sur le même méridien (sens de ἀντίκειμαι dans la plupart des cas, sauf en I, 4, 7 où il a le sens de ἀνταίρειν, en moins précis). La connaissance des lieux symétriques est de la plus haute importance pour dresser la carte.

ἀοίκητος : II, 2, 2 ; II, 3, 1 ; II, 5, 3 ; II, 5, 5 ; II, 5, 6 ; II, 5, 7 ; II, 5, 14 ; II, 5, 26 ; II, 5, 34 ; II, 5, 43.

Voir l'article οἰκήσιμος.

ἀρκτικός : I, I, 6 ; I, 1, 21 *(bis)*; II, 2, 2 ; II, 3, I ; II, 3, 2 ; II, 5, 2 ; II, 5, 3 *(bis)*; II, 5, 8 ; II, 5, 35 *(bis)*; II, 5, 36 ; II, 5, 41 ; II, 5, 42 ; II, 5, 43 *(bis)*.

Le cercle arctique, « le plus grand des cercles toujours

visibles » (Géminos, I, 4) qui ait pour centre le pôle, délimite pour chaque latitude, ou pour chaque « horizon » (I, 1, 21), l'espace du ciel « toujours visible » (I, 1, 6) où se meuvent les étoiles circumpolaires. Il est tangent à l'horizon (II, 5, 35) en un point qui indique le nord géographique (I, 1, 6) pour chaque lieu. Son rayon est égal à la latitude du lieu (II, 5, 41). Situé à 24° du pôle pour les habitants du tropique (II, 5, 36), il en est à 45° dans les pays du milieu du Pont (lat. 45°) où, tangent à l'horizon en son point nord, il culmine au zénith en son point sud (II, 5, 41) ; il est à 66° du pôle, donc confondu avec le tropique (II, 5, 8 et II, 5, 43) pour une latitude de 66°, celle de notre actuel cercle polaire, là où Pythéas place Thulé. Pour les pays situés au delà, vers le nord, le cercle arctique devient plus grand que le tropique. Dans tous ces cas, le cercle arctique est lié à l'horizon, cercle variable.

Mais il arrive que le cercle arctique soit cité en corrélation avec le tropique, cercle fixe ; il est alors lui aussi un cercle fixe, délimitant avec les tropiques les zones terrestres (II, 2, 2; II, 3, 1; II, 3, 2) ; Strabon le nomme avec l'équateur et les tropiques parmi les parallèles fondamentaux de la sphère céleste (II, 5, 2). Dans ce cas, l'usage veut que le cercle arctique soit « fixé » pour l'horizon de la Grèce ou de Rhodes (36°) ; il se trouve alors à 36° du pôle, ou 54° de l'équateur (cf. Géminos, XVI, 8-12).

La coexistence de ces deux acceptions du cercle arctique, tantôt cercle variable, tantôt cercle fixe, entraîne maintes discussions (II, 2, 2 ; II, 5, 3).

γεωγράφος : I, 1, 16 ; I, 1, 19 ; II, 5, 2 ; II, 5, 4.
γεωγραφεῖν : I, 1, 10 ; I, 1, 16 ; II, 5, 2 *(bis)*.
γεωγραφία : I, 1, 11 ; I, 1, 15 ; I, 1, 16 ; I, 1, 18.
γεωγραφικός : I, 1, 1 ; I, 1, 2 ; I, 1, 11 ; I, 1, 12 ; I, 1, 16 ; II, 5, 1 *(1er)*.
γεωγραφικῶς : II, 3, 1 *(bis)*; II, 3, 8 ; II, 4, 4.

« La géographie est la description imitative et représentative de toute la partie connue de la terre, avec ce qui généralement lui appartient. Elle diffère de la chorographie en ce que celle-ci, considérant les lieux séparément les uns des autres, les expose chacun en particulier avec l'indication de leurs hâvres, de leurs villages, et des plus petites habitations, des dérivations et des détours des moindres fleuves, des peuples et de semblables détails. L'objet propre de la géographie est uniquement de montrer la terre dans toute l'étendue qu'on lui connaît, comme elle se comporte tant par sa nature que par sa position. Elle n'admet que des descriptions générales, telles que celles des

golfes, des grandes villes, des nations, des fleuves remarquables, et de tout ce qui mérite d'être rapporté en tout genre. La chorographie se renferme dans la description de quelque partie du tout, comme on se borne à ne représenter qu'une oreille ou qu'un œil. Mais la géographie embrasse la totalité des choses, de même que l'image d'une tête la représente tout entière » (Ptolémée, *Géographie*, I, 1, trad. Halma). Strabon fait de la géographie dans les livres I et II, de la chorographie dans les livres III à XVII. Il reconnaît que l'une doit être préalable à l'autre (II, 5, 1).

γνώμων : II, 1, 11 ; II, 5, 7 ; II, 5, 8 ; II, 5, 24 ; II, 5, 38 ; II, 5, 41 ; II, 5, 43 *(bis)*.
γνωμονικός : I, 1, 20 ; II, 1, 35 ; II, 5, 4.

Le gnomon est l'instrument le plus simple de l'astronomie. C'est « un cadran horizontal pourvu d'une tige verticale AB, de hauteur 1, dont l'extrémité supérieure A sert de style. Si h est la hauteur du soleil, la longueur de l'ombre BA′ est 1 cotg. h. Le gnomon peut donc remplacer le théodolite puisqu'il permet de mesurer h et que la direction de l'ombre, opposée à celle du soleil, détermine l'azimut de cet astre. C'est ainsi que les Anciens utilisaient le gnomon pour déterminer la méridienne par la méthode des hauteurs égales, pour mesurer la déclinaison du soleil, la latitude géographique, l'obliquité de l'écliptique, l'époque des équinoxes et des solstices, la durée des saisons, etc. » (A. Danjon, *Cosmographie*, Paris, 1948, p. 124-125).

Les instruments gnomoniques montrent le mouvement circulaire des astres (I, 1, 20) ; ils servent, avec les instruments dioptriques, à déterminer de subtiles différences de latitude (II, 1, 35) ; ils sont utilisés par le géomètre pour mesurer la circonférence terrestre (II, 5, 4). Le rapport du gnomon à son ombre permet de fixer la latitude du lieu (II, 1, 11 ; II, 5, 8 ; II, 5, 24) : la hauteur méridienne du soleil à l'équinoxe (II, 5, 38) est le complément de la latitude ; la hauteur méridienne du soleil au solstice d'été (II, 5, 41) indique la distance entre le lieu d'observation et le cercle polaire (66°).

Enfin le gnomon permet de situer de manière simple les limites des zones terrestres, considérées du point de vue astronomique (cf. l'article ζώνη) : la zone torride est celle où l'ombre du gnomon se projette tantôt vers le nord, tantôt vers le sud (II, 5, 43), le tropique étant le cercle sur lequel le gnomon ne projette aucune ombre à midi le jour du solstice d'été (II, 5, 7) ; la zone tempérée est celle où l'ombre se projette toujours dans le même sens, vers le nord dans l'hémisphère nord, vers le sud

dans l'hémisphère sud (II, 5, 43) ; la zone glaciale est celle où l'ombre décrit l'été un cercle complet autour de la tige du gnomon (II, 5, 43).

διοπτρικός : II, 1, 35.

Les Grecs nommaient διόπτρα tout instrument au travers duquel on visait ; par exemple la dioptre d'Hipparque servait à marquer les écarts des étoiles par rapport au méridien (*In Aratum*, I, 10, 24). Héron d'Alexandrie, dans son traité *De la dioptre*, donne la description d'un instrument perfectionné permettant non seulement d'observer les astres (32 ; cf. aussi Géminos, XII, 4), mais aussi de déterminer la hauteur d'une montagne (13), la distance de deux lieux situés sous des *climats* différents (36) et de faire maintes opérations de géodésie (Vitruve, en VIII, 5, 2, cite également la dioptre comme instrument de nivellement). La dioptre d'Héron consistait en un niveau d'eau mobile sur un trépied ; ce niveau pouvait être enlevé et remplacé soit par une simple alidade, mobile horizontalement et verticalement, soit par un plateau circulaire divisé en degrés et pouvant se fixer à volonté dans un plan oblique quelconque.

δύσις : I, 2, 24 ; I, 2, 25 ; I, 3, 1.
δ. θερινή : I, 2, 21.
δ. χειμερινή : I, 2, 21.
δ. ἰσημερινή : II, 4, 5.
Voir l'article ἀνατολή.

ἔκρηγμα : I, 2, 31 *(ter)* ; I, 3, 15 ; I, 4, 7.
ἐκρήγνυμι : I, 3, 4 *(bis)* ; I, 3, 13.

Substantif et verbe sont employés par Strabon avec leur sens concret de « déchirure », « déchirer », et s'appliquent soit, le plus souvent, aux Colonnes d'Hercule (I, 2, 31 ; I, 3, 4 ; I, 3, 13 ; I, 3, 15), soit, plus rarement, à l'ouverture sur la mer du lac Sirbonis en Égypte (I, 3, 4), dont il semble que ce soit le nom officiel (I, 4, 7). L'utilisation de ces termes suggère la croyance en une action violente, du genre secousse sismique (cf. I, 3, 10), qui aurait ouvert ces détroits (cf. l'étymologie de Rhagæ en I, 3, 19, et la déchirure qui s'est produite dans l'île d'Atalante près l'Eubée, et que Strabon signale en I, 3, 20). — Sur la racine ῥηγ-, chère à Posidonius, cf. R. Munz, *Quellenkritische Untersuchungen zu Strabo's Geographie*, p. 12-19.

ἐπιπλέκω : II, 5, 26.
ἐπιπλοκαί : II, 5, 18.
(ἀν)επίπλεκτος : II, 5, 8 ; II, 5, 26.

Strabon attache une grande importance à l'établissement de relations entre les hommes, son idéal étant celui, très stoïcien, d'une société unique conduite par un seul chef et soumise à une même administration (I, 1, 16). La communication entre les peuples est facteur de progrès (II, 5, 18) : c'est une des gloires de l'empire romain à ses yeux que d'avoir établi des relations entre les hommes. D'où l'importance de la vie en société, inséparable de la vie politique (I, 2, 8).

εὐκρασία : I, 1, 4 ; II, 1, 14 *(bis)*.

εὔκρατος : I, 2, 24 *(bis)*; I, 4, 6 *(bis)*; II, 1, 13 ; II, 1, 14 ; II, 1, 17 ; II, 2, 2 *(quat.)*; II, 3, 1 *(quat.)*; II, 3, 2 *(ter)*; II, 3, 3 ; II, 5, 3 *(ter)*; II, 5, 18 ; II, 5, 26 ; II, 5, 43.

Κρᾶσις (cf. références à l'article correspondant) désigne le dosage des différents éléments qui constituent les conditions atmosphériques (cf. κρᾶσις ἀέρων en II, 1, 35 et II, 5, 14) ; lié à la latitude, il détermine en grande partie les récoltes et, si l'on en croit Posidonius, le caractére physique et moral des habitants (II, 3, 7). Un dosage heureux (εὐκρασία en I, 1, 4) rend la vie agréable et le sol fécond (lien avec εὐκαρπία en II, 1, 14) ; il caractérise la zone tempérée (εὔκρατος), définie alors par des critéres climatiques. En fait la zone tempérée reçoit des extensions diverses, recouvrant des réalités différentes. Elle peut en effet :

1° se définir suivant des critères astronomiques stricts (cf. Posidonius), comme la zone où l'ombre se projette toujours dans le même sens, celle « où le cercle arctique est inférieur au tropique céleste » (II, 5, 43), donc comprise entre le tropique terrestre et le cercle polaire. C'est la zone tempérée telle que nous la connaissons, qui existe aussi bien dans l'hémisphère nord que dans l'hémisphère sud (II, 5, 43) ;

2° être déterminée, suivant des critères astronomiques, par des cercles de la sphère dont l'un est fixe (tropique), l'autre variable (cercle arctique), comme le voudraient, au dire de Strabon, Aristote (II, 2, 2) et Polybe (II, 3, 1). Mais sans doute, malgré les interprétations malveillantes de Posidonius et Strabon, le cercle arctique est-il dans ce cas fixé par rapport à l'horizon de la Grèce ou de Rhodes (lat. 36°) et se trouve-t-il à 54° N, comme l'exprime nettement Géminos (XVI, 8-12) ;

3° se caractériser par la température, et partant, le peuplement, et donc coïncider avec la zone effectivement habitée (II, 3, 1). Elle s'étend alors du pays producteur de cannelle (lat. 12° 30′ N) à Ierné (54° N), comme Strabon l'indique en II, 5, 3. C'est en ce sens qu'on peut parler d'une zone tempérée

sous l'équateur, s'il est vrai que les conditions atmosphériques, plus clémentes que sous le tropique, y seraicnt dc nature à y autoriser la vic (II, 3, 2).

εὔριπος : I, 2, 30 ; I, 2, 11.

L'Euripe de Chalcis (I, 2, 30), entre Grèce continentale et Eubéc, aurait donné son nom à tous les détroits (πόρθμοι) qui se caractérisent par l'existence de courants inverses (ἀμφίδρομος, I, 2, 15 ; παλίρρους, I, 2, 36). Le détroit dc Sicile par exemple est un euripc (I, 3, 11) que l'on désigne pourtant le plus souvent par le termc πόρθμος (I, 2, 15 ; I, 2, 36). Les euripes sont parcourus par des courants violents qui changent de sens de façon régulière ou non, suivant un rythme qui leur est propre (I, 3, 12). Ératosthène en donne pour cause la différence de niveau de l'eau de chaque côté du détroit, en liaison avec les phénomènes de marée (I, 3, 12). Strabon qui, pour l'étude des marées, renvoic à Posidonius et Athénodore, reconnaît que les explications qu'ils donnent en ce qui concerne les courants des détroits fait trop appel à la physique (I, 3, 12) ; il les passe donc sous silence, se contentant de la dcscription de chaque cas particulier. L'explication d'Ératosthène était pourtant justc. Cf. D. Eginitis, *Le problème des courants inverses de l'Euripe*, Athènes, 1935.

ζῳδιακός : I, 1, 21 ; I, 2, 24 ; II, 5, 2 ; II, 5, 43.
ζῴδιον : II, 5, 42.

Le zodiaque est « le cercle des douze signes composé de trois cercles parallèles ; deux d'entre eux sont censés limiter la largeur du zodiaque, le troisième cst appelé cercle mitoyen des signes. Ce dcrnier est tangent à deux cercles égaux et parallèles, le tropique d'été au premier degré du Cancer, le tropique d'hiver au premier degré du Capricorne. Il coupe l'équateur en deux au premier degré du Bélicr et au premier degré de la Balance. La largeur du zodiaque est dc 12° ; le cercle zodiacal est appelé oblique parce qu'il coupe les ccrcles parallèles » (Géminos, V, 51). Le zodiaque est donc à la fois la bande célestc située dc part et d'autre dc l'écliptique, à l'intérieur de laquelle sc meuvent lcs planètes (II, 5, 2) et le cercle que le soleil décrit dans son mouvement annuel (I, 1, 21) et dont le pôle est éloigné du pôle célcste de quatre soixantièmes du grand cercle ou 24° (II, 5, 43). Le déplacement du soleil sur l'écliptique détermine les saisons (Géminos, I, 13). « Le zodiaque contient douze signes ou 360 degrés » (Géminos, I, 4) ; un signe (II, 5, 42) vaut donc 30°.

ζώνη : I, 2, 24 ; II, 2, 2 à II, 3, 2 ; II, 5, 3 ; II, 5, 5 ; II, 5, 43.
Les zones sont d'abord zones célestes, puis zones terrestres, projection des premières (II, 5, 3). Le géographe ne s'intéresse qu'aux secondes. Les zones terrestres peuvent être divisées :

1° selon des critères astronomiques fixes ; elles sont alors limitées par les tropiques et les cercles polaires, et répartissent les lieux géographiques en *amphisciens* entre les tropiques, où l'ombre se projette tantôt au nord tantôt au sud, en *hétérosciens* entre tropique et cercle polaire, où l'ombre se projette dans un seul sens, nord ou sud suivant l'hémisphère, en *périsciens* à l'intérieur du cercle polaire, où l'ombre peut décrire un tour complet (II, 2, 3 et II, 5, 43) ;

2° selon des critères astronomiques relatifs au lieu d'observation ou à l'horizon. Elles ont alors pour limites les tropiques et les cercles arctiques, variables avec la latitude (cf. l'article ἀρκτικός) : c'est, dans la mesure où l'horizon n'est pas exactement précisé, la manière d'Aristote et de Polybe (II, 2, 3 et discussion) au dire de Posidonius et de Strabon ;

3° selon des critères astronomiques relatifs à un horizon donné, celui de la Grèce ou de Rhodes, 36° N (Géminos, XVI, 8-12), pour lequel sont construites toutes les sphères. Les zones ont alors pour limites le tropique et le parallèle 54°, projection du cercle arctique pour une latitude de 36° ;

4° suivant des critères de peuplement. On distingue alors zone habitée, dite tempérée, et zones inhabitées, torride ou glaciales. C'est l'expérience qui en fixe les limites. Strabon borne la zone tempérée à l'espace compris entre le parallèle du pays producteur de cannelle (12° 30') et celui d'Ierné (54°).

ἡγεμονικός : I, 1, 1 ; I, 1, 16 ; I, 1, 18 *(qual.)*; II, 5, 8.
ἡγεμονία : I, 1, 16 ; I, 1, 18.
ἡγεμών : I, 1, 18 ; I, 4, 8 ; II, 5, 26 ; II, 5, 33.
Voir l'article πολιτικός.

Θούλη : I, 4, 2 à 5 ; II, 4, 1 ; II, 5, 8.
Quelle que soit la localisation exacte de cette île (cela n'intéresse que le chorographe), Thulé est placée par le géographe Ératosthène (I, 4, 2) à 46 400 stades de l'équateur (Méroé-Thulé = 34 600 st. ; Méroé-équateur = 11 800), soit à 66° N ou à onze soixantièmes de cercle de l'équateur pour une circonférence terrestre de 252 000 stades. De fait Pythéas situait cette île à l'endroit « où le tropique d'été devient cercle arctique » (II, 5, 8) c'est-à-dire sous notre actuel cercle polaire, approximativement situé à 66° N pour une valeur de l'obliquité de

μεσημβρία : I, 2, 24 ; I, 2, 25 ; II, 5, 7 *(bis)* ; II, 5, 14.
μεσημβρινός : I, 2, 27 *(bis)* ; I, 2, 28 ; I, 4, 2 ; II, 1, 15 ; II, 3, 7 ; II, 3, 8.
μεσημβρινὸς κύκλος : I, 2, 28.

Μεσημβρία désigne le « midi », la direction du point où le soleil culmine, en chaque lieu de la zone tempérée boréale ; ce peut être aussi, plus généralement, le sud du monde habité (cf. τὸ μεσημβρινὸν κλίμα). Les points de culmination du soleil changent de jour en jour mais restent pour un même observateur sur le cercle méridien, le cercle des midis, grand cercle de la sphère passant par les pôles, dont le plan vertical coupe à angles droits tous les parallèles de la sphère.

μεταβολή : I, 1, 8 ; I, 3, 4 ; I, 3, 5 ; I, 3, 16 ; I, 3, 17 ; I, 3, 18 ; I, 3, 19 *(bis)* ; I, 3, 21 ; II, 3, 6 ; II, 5, 17.

Ce terme désigne les modifications, brusques ou lentes, que subit la surface de la terre au cours du temps. Strabon donne une collection d'exemples de bouleversements physiques (secousses sismiques et leurs effets divers en I, 3, 16-20) ou humains (migrations de populations en I, 3, 21) qu'il présente comme faisant partie des phénomènes naturels.

οἰκήσιμος : II, 2, 2 ; II, 3, 1 ; II, 5, 4 ; II, 5, 7 *(bis)* ; II, 5, 8 *(ter)* ; II, 5, 14 ; II, 5, 26 *(bis)* ; II, 5, 34 ; II, 5, 43.

Les termes οἰκήσιμος, ἀοίκητος (cf. références à l'article correspondant) s'appliquent presque exclusivement au monde habité καθ' ἡμᾶς et ont une valeur plus concrète que οἴκησις. Les frontières de l'habitable définissent les frontières de l'οἰκουμένη (II, 5, 7), qu'elles séparent de l'ἀοίκητος, la région inhabitée par suite du froid ou de la chaleur. Ces notions sont donc exactement du domaine du chorographe, lequel ne s'intéresse qu'aux latitudes réellement connues (cf. II, 5, 34, où Strabon exclut de son examen la zone équatoriale que certains prétendent habitable).

οἴκησις : I, 1, 20 ; I, 2, 27 ; I, 2, 40 ; I, 3, 22 ; I, 4, 1 ; II, 1, 18 ; II, 3, 3 ; II, 5, 4 ; II, 5, 7 ; II, 5, 14 ; II, 5, 16 ; II, 5, 33 *(bis)* ; II, 5, 34 *(ter)* ; II, 5, 35 ; II, 5, 36.

Οἴκησις (différent de οἴκημα) désigne un lieu que l'on peut « théoriquement » habiter. C'est aussi bien un lieu que l'un ou l'autre habite réellement (la demeure de Mérops en I, 2, 27, celle d'Æétés en I, 2, 40, les oasis de Libye en II, 5, 33) que n'importe quel point théorique, entre l'équateur et le pôle, dans l'hémisphère nord ou l'hémisphère sud, qui possède ou non des habitants, connus ou inconnus (cf. en II, 3, 3 l'οἴκησις

sous l'équateur). Les développements sur les οἰκήσεις sont toujours liés à ceux sur les *climats* (II, 5, 34) dont ils ne se différencient guère, sauf par une plus grande abstraction. On parle facilement du *climat* de Rhodes ou de celui de la Bretagne, mais on réserve le terme d'οἴκησις pour désigner la zone équatoriale que Strabon ne croit pas habitée (II, 3, 3), et c'est à propos des οἰκήσεις que Géminos énumère « les peuples de la terre, περίοικοι, ἄντοικοι, ἀντίποδες, qui n'ont d'existence que dans l'imagination des hommes » : « Quand nous parlons de la zone australe et de ses habitants, et entre autres de ceux qu'on appelle antipodes, il convient de se souvenir, en écoutant ces propos, que nous parlons ainsi sans avoir aucune information sur la zone sud, sans savoir si elle contient des habitants ; ce que nous disons simplement, c'est que, étant données la structure d'ensemble de la sphère, la forme de la terre et la progression du soleil entre les tropiques, il existe une autre zone située au sud, qui a le même climat tempéré que la zone boréale dans laquelle nous habitons nous-mêmes. Pareillement quand nous parlons d'antipodes, nous n'affirmons pas absolument qu'il y ait des gens diamétralement opposés à nous, mais seulement qu'il y a sur la terre un lieu habitable, diamétralement opposé à nous » (Géminos, XVI, 18). Aussi a-t-il paru opportun de traduire le plus souvent οἴκησις par le terme abstrait de « lieu géographique », lieu qui, comme le lieu géométrique, est doué de certaines propriétés, réelles ou virtuelles.

ὁρίζων : I, 1, 6 ; I, 1, 21 *(bis)* ; II, 3, 8 ; II, 5, 35 ; II, 5, 42 *(quat.)*.

L'horizon est « le cercle qui sépare pour nous la part visible de la part invisible de l'univers ; il coupe en deux moitiés la sphère entière de l'univers, de sorte qu'un hémisphère est situé au-dessus de la terre, un hémisphère au-dessous. Il y a deux horizons : l'un perceptible par les sens (αἰσθητός), l'autre visible par le raisonnement (λόγῳ). L'horizon sensible est celui que décrit notre regard, à la limite de sa vision ; le diamètre n'en est guère supérieur à 2 000 stades [c. 300 km]. L'horizon visible par le raisonnement est celui qui atteint jusqu'à la sphère des fixes, et qui coupe en deux moitiés l'univers entier. Dans n'importe quelle région et dans n'importe quelle ville, on n'a pas affaire à un même horizon. En première approximation, l'horizon reste le même sur 400 stades [c. 60 km] à peu près, de sorte que la durée des jours, le *climat*, et toutes les apparences célestes y sont les mêmes. Quand le nombre de stades augmente, il y a un autre horizon, différent par le *climat*, et les apparences

célestes changent » (Géminos, V, 54). L'horizon théorique, tangent au cercle toujours visible (II, 5, 35) est, comme lui, variable avec la latitude. Horizon et cercle arctique sont inséparables (I, 1, 21).

πάθη : I, 1, 8 ; I, 2, 3 ; I, 2, 16 ; I, 2, 30 ; I, 2, 36 ; I, 3, 5 ; I, 3, 16 *(ter)* ; I, 3, 18 *(bis)*.

Dans son sens le plus général, πάθη indique ce que l'on subit, les actions extérieures auxquelles tout est soumis : les humains (I, 2, 3 ; I, 2, 8), l'écorce terrestre, du fait des secousses sismiques ou de l'alluvionnement (I, 3, 5 ; I, 3, 16 ; I, 3, 18), les eaux, qu'elles soient fleuve ou océan (I, 1, 8 ; I, 2, 16 ; I, 2, 30 ; I, 2, 36, et le verbe ὁμοιοπαθεῖν en I, 1, 9 et I, 3, 11). En particulier, ce terme est employé fréquemment pour désigner les mouvements de l'océan, flux et reflux, qui déterminent les courants des détroits.

παλιρρέω : I, 3, 8 ; I, 3, 12 *(bis)*.
παλίρροια : I, 2, 15 ; I, 2, 36 *(bis)* ; I, 3, 12.
παλίρρους : I, 2, 36.
Voir l'article εὔριπος.

περιέχον : I, 1, 4 ; I, 1, 13 ; I, 1, 16 ; II, 2, 3 ; II, 3, 1 ; II, 3, 7.
C'est l'atmosphère concrète qui nous environne et se caractérise par le chaud, le froid, l'agrément ou la rigueur ; dans ce sens, ce terme est presque toujours lié à κρᾶσις. Voir l'article ἀήρ.

πλημμυρίς : I, 1, 9 ; I, 3, 5.
ἄμπωτις καὶ πλημμυρίς : I, 1, 7 ; I, 1, 8 ; I, 2, 36 ; I, 3, 5 ; I, 3, 11 *(ter)* ; I, 3, 12 ; II, 3, 4.

πλημμυρίς est le flux, ἄμπωτις le reflux ; ces deux termes sont le plus souvent employés ensemble, dans l'ordre reflux-flux ; πλημμυρίς au pluriel désigne à lui seul le phénomène de la marée, flux et reflux.

πολιτικός : I, 1, 1 ; I, 1, 2 ; I, 1, 14 *(bis)* ; I, 1, 16 *(bis)* ; I, 1, 21 *(bis)* ; I, 1, 22 *(bis)* ; I, 2, 8 ; I, 4, 9 ; II, 5, 1 *(bis)* ; II, 5, 13 ; II, 5, 26 *(ter)* ; II, 5, 34.
πολιτεία : I, 1, 16 ; I, 1, 18 *(ter)* ; I, 2, 8 ; II, 5, 17 ; II, 5, 1 ; II, 5, 26.
πολιτικὴ φιλοσοφία : I, 1, 18 *(bis)* ; I, 1, 23.

Strabon donne en I, 1, 22 la définition du πολιτικός : « l'homme qui, loin d'être totalement inculte, a suivi le cycle des études habituel aux hommes bien nés et aux philosophes » ; cela correspondrait assez à l'« homme éclairé » du XVIII[e] siècle qui, tout en s'adonnant aux sciences et pratiquant les

techniques, ne se désintéressait pas de la vie politique et y prenait une part active. Au neutre, τὸ πολιτικόν signifie l'activité politique au sens large, celle qui sait et veut organiser la vie en cité bien administrée : l'aspect social y est important. La politique va de pair avec la morale comme un des aspects de la philosophie (I, 1, 18 et I, 1, 23) ; d'où l'importance du régime politique (πολιτεία).

Le terme ἡγεμονικός (voir les références à l'article correspondant) est souvent couplé avec πολιτικός (I, 1, 1 ; I, 1, 16). La philosophie politique en particulier est avant tout destinée aux ἡγεμόνες, de même que la géographie aux ἡγεμονικαὶ χρεῖαι. Les ἡγεμόνες sont donc ceux qui prennent une part active à la vie politique, mais au plus haut niveau. A côté de la masse des citoyens éclairés (πολιτικοί) qui participent de loin à la vie politique, les ἡγεμονικοὶ βίοι constituent la classe dirigeante ; les ἡγεμόνες sont les chefs d'État, voire les gouverneurs de province, qui peuvent orienter l'évolution d'un pays. Sur les divers sens de ἡγεμών cf. J. Lesquier, *Institutions militaires de l'Égypte sous les Lagides*, Paris, 1911, p. 83 sqq.

Il n'est pas facile de trouver un mode de traduction uniforme pour ces mots au sens complexe. Selon le contexte, on est amené à faire ressortir telle ou telle nuance, et donc à changer en conséquence le terme qui sert à traduire.

πορθμός : I, 2, 15 ; I, 2, 36 ; I, 3, 7 ; I, 3, 11 ; I, 3, 12 ; I, 3, 17 *(bis)* ; II, 5, 17.

Voir l'article εὔριπος.

στάδιον : passim.

Le stade peut avoir des valeurs diverses :

1° « Ératosthène, sans doute pour utiliser directement les évaluations itinéraires en stades, avait adopté une unité valant légalement 300 coudées d'Égypte (157,5 m) et pouvant être comptée pour 240 pas d'une longueur moyenne de 0,6525 » (P. Tannery, *Recherches sur l'histoire de l'Astronomie ancienne*, Paris, 1893, p. 108). Donc on peut considérer que, pour les distances en stades indiquées par Ératosthène, le stade vaut 157,5 m ;

2° Dans la mesure où, pour Ératosthène et Hipparque, la circonférence terrestre vaut 252 000 stades, le stade « théorique » est la 252 millième partie de la circonférence terrestre (soit 158,7 m) : il en faut 700 pour faire un degré terrestre, comme l'indique Hipparque (II, 5, 34), ou 4 200 pour faire un soixantième de grand cercle, comme l'indique Ératosthène

(II, 5, 7). Le stade théorique d'Ératosthène et d'Hipparque vaudrait donc 158,7 m, ce qui est très proche de la valeur précédente, et, en première approximation, ne s'en distingue pas ;

3° Polybe utilise dans ses mesures le stade itinéraire attique qui vaut 400 coudées ou 600 pieds, soit 177,7 m (cf. VII, 4, 4) ;

4° Posidonius qui, dans une hypothèse, évalue la circonférence terrestre à 180 000 stades (II, 2, 2), donne alors au stade (sans peut-être s'en rendre parfaitement compte) une valeur de 222,2 m ; c'est la valeur qu'adopte expressément Ptolémée, qui se fonde constamment sur un degré terrestre de 500 stades ;

5° Enfin le stade romain (il en faut huit pour faire un mille romain) était de 185 m ; c'est le stade qu'utilise Artémidore, et Strabon quand il se fonde sur des descriptions d'Artémidore.

Donc, dans les livres I et II, surtout inspirés par Ératosthène, Hipparque et Posidonius (ce dernier se fondant le plus souvent ici sur les chiffres de ses prédécesseurs), et qui traitent de dimensions globales et de report sur la carte en adoptant généralement une circonférence de 252 000 stades (II, 5, 7), l'on peut considérer dans la plupart des cas que le stade est celui d'Ératosthène (157,5 m), ou le stade théorique qui en diffère peu (158,7 m). Dans les quelques cas où sont cités des chiffres donnés par Polybe, la conversion doit se faire en stades de 177,7 m ; de même que, pour quelques distances partielles inspirées d'Artémidore, il est prudent de convertir sur la base de stades de 185 m.

σύρρους : I, 1, 8 ; I, 1, 9 ; I, 2, 26 ; I, 2, 32 ; I, 3, 6 ; I, 3, 7 ; I, 3, 13 (*quinq.*) ; I, 3, 14 (*bis*) ; I, 3, 15 ; I, 3, 17 ; II, 5, 20. σύρροια : I, 3, 12.

La continuité des eaux de l'océan tout autour du monde habité est l'une des hypothèses nécessaires pour qui croit, comme Ératosthène, Posidonius et Strabon, à l'insularité du monde habité. D'où la fréquence des expressions σύρρους καὶ συνεχής (I, 1, 8 ; I, 3, 14 ; II, 5, 20). Cette confluence des eaux aurait pour conséquence, si l'on en croit Archimède (I, 3, 11), l'égalité de niveau en tout point de l'océan et de ses golfes ; elle justifie également la similitude des mouvements des eaux, de la marée par exemple (I, 1, 9), en n'importe quel point du littoral.

σφραγίς : II, 1, 22 à 39.

Les sphragides d'Ératosthène sont des subdivisions géométriques de la carte (cf. sphragides ou rectangles en II, 1, 35),

dont Strabon ne donne que quelques exemples. La carte est d'abord divisée en deux moitiés (nord et sud) par le diaphragme qui passe par les Colonnes d'Hercule, le détroit de Sicile, Rhodes, Issos, et la chaîne du Taurus. Chaque moitié est répartie en unités plus petites ou sphragides. Pour la moitié sud, il y a :

1° l'Inde (II, 1, 22), limitée au sud par la mer Extérieure, à l'est par la mer Extérieure, au nord par la chaîne du Taurus, à l'ouest par l'Indus ;

2° l'Ariane (II, 1, 22), limitée au sud par la mer Extérieure, à l'est par l'Indus, au nord par le Taurus, à l'ouest par une ligne tirée des Portes Caspiennes aux promontoires de Carmanie ;

3° la troisième sphragide (II, 1, 23), limitée au sud par le golfe persique, à l'est par la ligne tirée des Portes Caspiennes aux promontoires de Carmanie, au nord par le Taurus, à l'ouest par l'Euphrate depuis les monts d'Arménie jusqu'à son embouchure ;

4° la quatrième sphragide (II, 1, 36), limitée au sud par une ligne tirée de l'embouchure de l'Euphrate à Péluse ou au fond du golfe Arabique, à l'est par l'Euphrate des monts d'Arménie à son embouchure, au nord par le Taurus, à l'ouest par le littoral méditerranéen d'Issos à Péluse et à l'isthme Arabique.

Strabon ne va pas plus loin dans l'énumération.

Pour la moitié nord, il suggère qu'Ératosthène, à l'ouest de la mer Noire au moins, délimitait les sphragides à l'aide des promontoires : celui du Péloponnèse, celui de l'Italie, celui de l'Espagne (II, 1, 40), mais il ne poursuit pas plus avant l'examen.

τέχνη : I, 1, 1 ; I, 2, 3 ; I, 2, 12 ; II, 3, 7 ; II, 5, 18 ; II, 5, 26 (*bis*).

τεχνική : I, 1, 19.

τεχνιτής : II, 3, 4.

Τέχνη, c'est le savoir pratique qu'on peut mettre en œuvre dans des fabrications matérielles ; c'est le métier (cf. la hiérarchie τέχνη, μαθηματική, φυσική en I, 1, 9). Cette habileté pratique n'est souvent pas spécialisée ; elle recouvre « l'art de vivre » (I, 1, 1) et rend la vie matériellement plus heureuse (cf. II, 5, 18).

τροπικός : I, 1, 7 ; I, 1, 21 ; et *passim* au livre II.

τροπή : I, 2, 30 ; II, 1, 18 (*bis*) ; II, 1, 19 (*bis*) ; II, 5, 7 ; II, 5, 36 ; II, 5, 41.

« Le tropique d'été est le plus septentrional des cercles décrits par le soleil dans la révolution diurne ; quand le soleil s'y trouve,

au solstice d'été, il produit le jour le plus long de toute l'année, la nuit la plus courte... Le tropique d'hiver est le plus méridional des cercles décrits par le soleil dans la révolution diurne ; quand le soleil s'y trouve, au solstice d'hiver, il produit la nuit la plus longue de toute l'année, le jour le plus court » (Géminos, V, 4 et 7). Le terme de τροπή, qui désigne tout changement de sens (I, 2, 30), s'il s'applique au mouvement annuel du soleil, indique les solstices.

φυσική : I, 1, 19 ; II, 5, 2.
φυσικός : I, 2, 8 ; I, 3, 4 ; I, 3, 7 ; I, 3, 12 ; I, 4, 1 ; II, 1, 30 ; II, 3, 8 ; II, 5, 2 *(ter)* ; II, 5, 4.
φυσικῶς : I, 2, 28 ; II, 3, 1 *(bis)* ; II, 5, 1.

La physique est définie précisément par Strabon (II, 5, 2) comme une science première, d'où découlent les autres, les μαθήματα, c'est-à-dire, dans l'ordre, l'astronomie, la géométrie, la géographie. Elle rassemble un certain nombre de postulats fondamentaux : sphéricité de la terre et du ciel, attraction des graves vers le centre, mouvement circulaire.

Plus généralement, la physique est la science de la nature. A ce titre, elle s'occupe de la chaleur et du froid (II, 3, 1), des mouvements des eaux (I, 3, 12), de l'évolution de l'écorce terrestre (I, 3, 4) ; elle sait ce qui est conforme aux lois du monde (II, 1, 30).

χωρογράφος : I, 1, 1.
χωρογραφεῖν : II, 5, 1.
χωρογραφικός : II, 5, 17.
Voir l'article γεωγράφος.

LA DURÉE DU JOUR, FONCTION DE LA LATITUDE

Le tableau ci-dessous est une reconstitution partielle du tableau théorique des *climats* dressé par Hipparque, qui comportait sans doute quelques localisations caractéristiques. En regard, sont disposées les indications transmises par Strabon, avec les références correspondantes.

D'après le calcul (à la manière d'Hipparque)			Lieu géographique	D'après Strabon (par référence à son texte)	
Latitudes (en degrés)	Distance à l'équateur (en stades)	Durée du jour au solstice d'été		Durée du jour au solstice d'été	Distance à l'équateur (en stades)
1	700	12 h 4 mn			
2	1 400	12 h 7 mn			
3	2 100	12 h 10 mn			
4	2 800	12 h 14 mn			
5	3 500	12 h 18 mn			
6	4 200	12 h 22 mn			
7	4 900	12 h 25 mn			
8	5 600	12 h 28 mn			
9	6 300	12 h 32 mn			
10	7 000	12 h 36 mn			
11	7 700	12 h 40 mn			
12	8 400	12 h 44 mn	Pays de la cannelle		8.400 (I, 4, 2) 8.800 (II, 1, 17; II, 5, 7; II, 5, 35)
13	9 100	12 h 48 mn			
14	9 800	12 h 51 mn			
15	10 500	12 h 54 mn			
16	11 200	12 h 58 mn			
17	11 900	13 h 2 mn	Méroé	13 h (II, 5, 36)	11.800 (II, 5, 36)
18	12 600	13 h 6 mn			
19	13 300	13 h 10 mn			
20	14 000	13 h 14 mn			
21	14 700	13 h 18 mn			
22	15 400	13 h 22 mn			
23	16 100	13 h 27 mn			
24	16 800	13 h 31 mn	Syène	13 h 30 mn (II, 5, 36)	16.800 (II, 5, 36)
25	17 500	13 h 36 mn			
26	18 200	13 h 40 mn			
27	18 900	13 h 45 mn			

D'après le calcul (à la manière d'Hipparque)			Lieu géographique	D'après Strabon (par référence à son texte)	
Latitudes (en degrés)	Distance à l'équateur (en stades)	Durée du jour au solstice d'été		Durée du jour au solstice d'été	Distance à l'équateur (en stades)
28	19 600	13 h 50 mn			
29	20 300	13 h 54 mn			
30	21 000	13 h 59 mn			
31	21 700	14 h 4 mn	Basse Égypte, Alexandrie	14 h (II, 5, 38)	21.600 (II, 5, 38) 21.400 (II, 5, 38) 21.800 (I, 4, 2 ; II, 5, 7)
32	22 400	14 h 9 mn	[Carthage]		22.300 (II, 5, 39) 22.700 (II, 5, 38)
33	23 100	14 h 15 mn	Sidon, Tyr	14 h 15 mn (II, 5, 39)	23.000 (II, 5, 39)
34	23 800	14 h 20 mn			
35	24 500	14 h 26 mn			
36	25 200	14 h 30 mn	Rhodes	14 h 30 mn (II, 5, 39)	25.400 (II, 5, 39; II, 5, 40)
37	25 900	14 h 36 mn	[Syracuse]		25.800 (II, 5, 39)
38	26 600	14 h 42 mn			
39	27 300	14 h 49 mn			
40	28 000	14 h 55 mn			
41	28 700	15 h 2 mn	Hellespont	15 h (II, 5, 40)	28.800 (II, 5, 40) 29.900 (I, 4, 2 Érat.)
42	29 400	15 h 8 mn			
43	30 100	15 h 16 mn	Byzance	15 h 15 mn (II, 5, 41)	30.300 (II, 5, 40; II, 5, 41)
44	30 800	15 h 24 mn			
45	31 500	15 h 31 mn	Milieu du Pont	15 h 30 mn (II, 5, 41)	31.700 (II,5,41) 31.500? (II,5,41)
46	32 200	15 h 40 mn			
47	32 900	15 h 48 mn			
48	33 600	15 h 56 mn			
49	34 300	16 h 6 mn	Borysthène	16 h (II, 5, 42)	34.100 (II, 1, 17; II, 5, 42) 34.800 (II, 5, 42 Érat.)
50	35 000	16 h 16 mn			

D'après le calcul (à la manière d'Hipparque)			Lieu géographique	D'après Strabon (par référence à son texte)	
Latitudes (en degrés)	Distance à l'équateur (en stades)	Durée du jour au solstice d'été		Durée du jour au solstice d'été	Distance à l'équateur (en stades)
51	35 700	16 h 26 mn			
52	36 400	16 h 38 mn			
53	37 100	16 h 50 mn			
54	37 800	17 h 2 mn	Méotis Nord, Ierné (II, 5, 8)	17 h (II, 5, 42)	36.600 (II, 5, 42) 37.100 (II, 5, 8) 38.100 (II, 5, 8)
55	38 500	17 h 16 mn			
56	39 200	17 h 30 mn			
57	39 900	17 h 46 mn			
58	40 600	18 h 3 mn	Ierné ? (II, 1, 17-18 ; I, 4, 4)	18 h (II, 1, 18)	39.100 (II, 1, 17) 39.400 (I, 4, 4 ; II, 1, 18)
59	41 300	18 h 22 mn			
60	42 000	18 h 44 mn			
61	42 700	19 h 7 mn	Bretagne méridionale pour Pythéas (II, 1, 17)	19 h (II, 1, 18)	
62	43 400	19 h 34 mn			
63	44 100	20 h 6 mn			
64	44 800	20 h 46 mn			
65	45 500	21 h 42 mn			
66	46 200	23 h 54 mn	Thulé (II, 5, 8)		46.400 (I, 4, 2 Érat.)

Les durées du jour obtenues par le calcul le sont par référence à la formule moderne cos. $\frac{J}{2} = -\text{tg}\,\lambda.\ \text{tg}\,\varepsilon$ où λ est la latitude du lieu et ε l'obliquité de l'écliptique, comptée ici à 24° suivant une approximation constante chez les Anciens. La distance à l'équateur est calculée pour un degré de 700 stades, tel que l'utilisait Hipparque (II, 5, 34). Les localisations caractéristiques, qu'Hipparque avait pu signaler, et qui se définissent approximativement par un nombre entier de quarts d'heure, sont soulignées.

Les colonnes de droite, notamment celle qui présente les distances à l'équateur indiquées par Strabon, illustrent bien l'incertitude qui règne dans les chiffres, surtout pour les latitudes septentrionales.

TABLE DES MATIÈRES

Livre II.

Sigla 9
Texte et traduction 12
Notes complémentaires 125

Lexique grec des termes techniques 177

Tableau annexe 195

Cartes (hors-texte).

ACHEVÉ D'IMPRIMER
EN MAI 1969
SUR LES PRESSES
DE
L'IMPRIMERIE A. BONTEMPS
A LIMOGES (FRANCE)

DÉPOT LÉGAL : 2e TRIMESTRE 1969
IMPR. N. 26.020, ÉDIT. N. 1.521